LES ÉVOLUTIONS

DU

PROBLÈME ORIENTAL

III[1].

POLITIQUE ET LIBÉRALISME.

I.

« L'empire des Turcs est à présent à peu près dans le même degré de faiblesse où était autrefois celui des Grecs; mais il subsistera longtemps, car, si quelque prince que ce fût mettait cet empire en péril en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connaissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ. C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des nations propres à posséder inutilement un grand empire... » Ainsi s'exprimait Montesquieu dans le dernier chapitre de ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (2), et rarement historien philosophe a prononcé un mot plus profond, jeté un regard plus pénétrant dans les plis et les replis des temps à venir. Lorsque l'illustre président à mortier traçait ces lignes fatidiques, bien peu de gens assurément parmi ses contemporains avaient la préoccupation ou seu-

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre et du 1er novembre 1878.

(2) Chap. XXIII. Montesquieu ajoute dans une note, par rapport aux projets de partage de la Turquie qui ont surgi à différentes époques : « Ces projets n'étaient pas sérieux, ou ont été faits par des gens *qui ne voyaient pas l'intérêt de l'Europe...* »

lement le pressentiment d'une question d'Orient. Pierre le Grand n'existait plus, et sa campagne du Pruth n'avait laissé que l'impression d'une aventure inconsidérée et sans conséquence; Catherine II n'était encore qu'une enfant de huit ans, la fille complètement ignorée d'un petit prince besoigneux, général obscur dans l'armée prussienne. C'est à ce moment pourtant que Montesquieu vint poser le problème oriental dans des termes aussi précis qu'inattendus, dans les termes mêmes que l'Europe devait un jour adopter après mainte péripétie et mainte catastrophe, et il n'est pas jusqu'à la pointe railleuse et légèrement sceptique par laquelle l'écrivain avait aiguisé sa phrase qui ne fût un trait de génie de plus dans cette prédiction étonnante. Ces félicitations ironiques que l'auteur des *Considérations* adressait au peuple turc « de posséder inutilement un grand empire, » elles visaient aussi, elles visaient surtout les puissances européennes que les nécessités de la politique condamneraient encore à maintenir un pareil peuple dans sa possession si stérile; — et en cela également, les événemens n'ont, hélas! que trop justifié les prévisions du penseur.

Ç'a été la fatale destinée de l'empire ottoman de faire toujours trembler les états civilisés dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune, et l'on peut dire qu'il est devenu aussi menaçant pour leur repos par sa faiblesse et par sa décadence qu'il l'a été autrefois par sa force et son ascendant. Bien avant dans le XVIII[e] siècle, les villages de l'Allemagne du sud avaient conservé l'antique habitude de faire sonner une fois par jour la « cloche turque (1) » : à ce signal, le laboureur se découvrait derrière sa charrue, et récitait un *Pater* pour que Dieu voulût bien détourner de la chrétienté le fléau d'une invasion musulmane, — et grand dut être l'étonnement de ces paysans du Danube lorsqu'ils apprirent avec le temps que les gouvernemens chrétiens n'avaient plus d'autre souci que de maintenir le musulman dans une domination jadis tant abhorrée et maudite. C'est à partir de la paix de Kaïnardji que commença pour les cabinets à se dessiner cette nouvelle évolution de la question d'Orient qui, réduite à sa plus simple expression, n'est autre chose que la question de préserver l'équilibre du monde de l'immense et épouvantable bouleversement qu'apporterait avec elle l'extension de la puissance russe sur les pays du Bosphore. Le comte de Vergennes fut le premier parmi les hommes d'état d'alors à reconnaître ce danger, et à élever la conservation de l'empire ottoman à la hauteur d'un grand principe européen. Ambassadeur de France à Constantinople pendant près de quinze ans et témoin de toutes les intrigues de Catherine II lors de sa première agression contre la Porte (1768)

(1) *Türkenglocke*. Wurm, *Diplomatische Geschichte der oriental. Frage* (Leipzig, 1858), page 1.

il avait eu l'occasion de bien étudier le terrain et de pénétrer les ambitions séculaires du gouvernement moscovite. Avec une rare sagacité, il prévit dès le commencement des hostilités que « le démembrement de la Pologne pourrait faire le sceau de la réconciliation entre l'Autriche et la Russie, » alors profondément divisées au sujet de cette guerre d'Orient et prêtes à en venir aux mains (1). Devenu plus tard ministre des affaires étrangères, sous le roi Louis XVI, et se trouvant en face de la situation qu'avaient créée aux états de l'Occident le premier partage de la Pologne et le traité de Kaïnardji, M. de Vergennes s'efforça par tous les moyens de ne pas laisser s'élargir la brèche faite au droit public, et de préserver surtout la Turquie du sort qui avait déjà frappé l'antique royaume des Jagellons. L'entreprise de Catherine II sur la Chersonèse (1783) réveilla toutes ses appréhensions pour l'équilibre du monde, et il multiplia les représentations et les instances auprès des cabinets de Vienne et de Saint-James : « Le ministère anglais, écrivait-il, le 17 juillet 1783, à l'ambassadeur de France à Londres, M. d'Adhémar (2), le ministère anglais ne compterait-il pour rien les considérations qui dérivent de la position de la Crimée, de la commodité, de la sûreté, de la grandeur de ses ports, enfin de la possibilité d'arriver en vingt-quatre heures au détroit qui conduit à Constantinople?.. » Il prédit dans la suite de cette remarquable dépêche un prochain et nouveau partage de la Pologne et conclut par ces lignes saisissantes : « Ainsi, de proche en proche, la voie sera ouverte aux invasions et aux usurpations, et bientôt l'Europe ne sera plus qu'un champ de spoliation où le faible sera nécessairement la proie du plus fort... (3) »

Il s'en faut pourtant que les vues de M. de Vergennes fussent adoptées aussitôt par les puissances occidentales. Tout en qualifiant les projets de Catherine sur la Turquie d'insensés, de dangereux pour l'Autriche, et propres seulement à amener une perturbation

(1) Albert Sorel, *la Question d'Orient au dix-huitième siècle* (Paris, 1878), p. 37. — On a dû se borner, dans cette étude, à la question orientale elle-même, et faire abstraction de l'influence, parfois décisive, qu'elle a exercée sur d'autres événemens d'une importance considérable, notamment sur les deux premiers partages de la Pologne. M. Sorel, dans l'ouvrage que nous venons de citer, s'est surtout appliqué à élucider ce côté de l'histoire que nous avons négligé à dessein, et il l'a fait avec la précision et les connaissances variées qu'il sait apporter dans tous ses travaux.

(2) Pour cette dépêche ainsi que pour les suivantes, voyez les extraits de la correspondance de M. de Vergennes publiés par ordre du gouvernement français dans le *Moniteur officiel* du 30 juin et du 1er juillet 1855 à l'occasion de la guerre de Crimée.

(3) Après l'incorporation de la Crimée à l'empire russe, M. de Vergennes proposa aux cabinets d'interdire à la Russie le droit d'entretenir une marine de guerre dans la Mer-Noire. C'est cette conception de M. de Vergennes que le congrès de Paris a réalisée en 1856 et que le prince Gortchakof est venu répudier en 1870, en profitant des désastres de la France.

universelle (1), le prince de Kaunitz laissa faire l'annexion de la Crimée, comme il suivit plus tard Joseph II dans le fatal entraînement de 1788. En Angleterre, George III partagea complètement les idées de M. de Vergennes et du roi Louis XVI : « Je pense absolument comme votre maître, dit-il à M. d'Adhémar; *l'Europe deviendra comme un bois,* il n'y aura de sûreté pour personne. » Mais l'illustre Fox, à cette époque principal secrétaire d'état, demeura sourd à toutes les remontrances, et refusa le moindre concours. Huit ans après (1791), il devait encore tirer gloire devant le parlement de sa conduite comme ministre dans la question de Crimée, et faire, avec son parti, une opposition violente, presque factieuse, à la politique de Pitt, qui s'efforçait de limiter les pertes de la Turquie, à la suite de la guerre qu'avait amenée le fameux *projet grec.* La révolution française était déjà à ce moment en pleine effervescence, et elle ne tarda pas, par ses entreprises au dehors, à changer de fond en comble les conditions des états, et à bouleverser l'échiquier de la diplomatie ordinaire. Rompant avec la tradition de trois siècles, la France finit par s'attaquer jusqu'à l'empire ottoman; Bonaparte envahit l'Égypte, quitte à renouer avec les Turcs, après l'abandon de la malencontreuse expédition, à rechercher même leur alliance en 1806, pour les sacrifier de nouveau à Tilsit, et reconquérir derechef leur amitié après Erfurt. Réglant ses pas sur la conduite versatile de son redoutable adversaire, l'Angleterre dut, pendant toute cette époque agitée, tantôt protéger, tantôt menacer et violenter la Porte, au risque même de favoriser les vues russes sur ce terrain dangereux, et le Divan a longtemps gardé le souvenir de la scène pénible (mars 1807), où un jeune secrétaire de l'ambassade britannique se présenta au débotté, et la cravache en main, devant le sultan pour lui imposer les volontés moscovites, au sujet des principautés danubiennes (2). La cravache de M. Wellesley Pole a précédé d'un demi-siècle le fameux paletot du prince Menchikof. Ce n'est qu'après la chute de Napoléon et au lendemain du congrès de Vienne que l'Europe parvint à se retrouver, à se reconnaître, à voir clair dans ses affaires tant à l'Occident qu'à l'Orient. Ce qu'elle vit surtout, c'est que de l'immense cataclysme qui avait duré vingt-cinq ans et englouti l'ancien ordre des choses, la Russie était sortie démesurément agrandie, démesurément ambitieuse, et que ses visées en Orient renverseraient la balance des états, à peine si laborieusement et si incomplètement rétablie. Dès lors, le maintien du *statu quo* dans la péninsule thracienne, la conservation du pouvoir des sultans devint le mot d'ordre de la diplomatie au XIXe siècle. La politique de M. de Vergennes eut sa

(1) Voyez la 2e partie de cette étude, dans la *Revue* du 1er novembre 1878.

(2) Bignon, *Histoire de France depuis le 18 brumaire* (Paris, 1830), VI, p. 182 seq.

justification posthume et éclatante, et la prophétie de Montesquieu s'accomplit à la lettre. Trois puissances commerçantes, les trois grandes puissances les plus intéressées à la sécurité de la Méditerranée comme à la liberté des transactions avec les échelles du Levant prirent en main la cause du padichah, et montèrent la garde au pied du sépulcre blanchi qui porte le nom de l'empire ottoman.

Libre au penseur solitaire et irresponsable à qui le monde n'appartient que comme sujet d'étude de déchiffrer dans tel coin obscur de l'édifice humain un impérieux Ἀνάγκη et de prononcer l'arrêt péremptoire : *ceci tuera cela*, libre encore à l'historien « sans haine, sans sympathie, » d'embrasser d'un regard impassible une longue suite de générations, et d'en déplorer les stériles labeurs ; mais les gouvernemens n'ont ni les loisirs, ni la vocation de ces spéculatives besognes. Les gouvernemens ne font ni de la philosophie de l'histoire, ni des traités d'éthique ; ils font la besogne du jour, ils parent aux nécessités courantes, ils combattent le combat de la vie, pour emprunter une expression à une science très en vogue de nos jours : les *guerres pour une idée* ne leur portent point bonheur, une expérience récente ne l'a que trop prouvé, hélas ! Lord Londonderry écrivait en 1821 au sujet de l'insurrection de la Grèce : « Les hommes d'état ne sont appelés qu'à sauvegarder les intérêts qui leur sont confiés *immédiatement*, et ils ne doivent pas mettre en péril l'existence de la génération actuelle en voulant assurer, par leurs calculs, le bonheur de la postérité (1) ». Le mérite de devancer son époque et d'anticiper sur l'avenir est un mérite bien contestable en somme, alors même qu'il n'est revendiqué que par le simple citoyen, dans la simple sphère de la vie individuelle, car il s'agit avant tout de suffire au présent, et de remplir pleinement les devoirs déjà si difficiles qu'imposent à chacun de nous son temps et son milieu ; mais une pareille ambition deviendrait une folie criminelle chez les gouvernemens qui ont charge des intérêts si délicats et si compliqués des nations. « Je sais très bien, disait le grand citoyen et le grand politique François Deak, je sais très bien ce que je ferai aujourd'hui, et à peu près ce que je ferai demain ; le surlendemain regarde le bon Dieu ; » parole admirable et qui sous une forme familière trace si nettement aux hommes d'état leur devoir d'enlever au hasard tout ce qu'il est possible de lui enlever dans les événemens présens et pressans, et de laisser à la Providence, dans les *horizons lointains*, la grande marge qu'elle sait bien prendre d'elle-même, et en dépit de nos présomptueuses combinaisons !.. Laisser précisément à la Providence le soin de mûrir son œuvre, — la formation d'un nouvel

(1) Dépêche de lord Londonderry au chevalier Bagot, 28 octobre 1821.

et viable organisme politique, dans la péninsule thracienne, — mais conserver en attendant le cadre tutélaire de l'empire ottoman, et surtout empêcher que la Russie n'y vînt écraser l'avenir aussi bien que le passé, n'y vînt occuper une position des plus menaçantes pour la balance des états et le repos du monde : telle est la signification véritable que la diplomatie des Vergennes, des Metternich, des Talleyrand et des Palmerston a de tout temps attachée à ce mot si mal compris souvent de *l'intégrité de la Turquie*. Qu'il soit d'ailleurs permis de rechercher si les cabinets de l'Europe ont montré toute la diligence et toute l'énergie nécessaires dans l'accomplissement d'un pareil programme, du moins on ne saurait raisonnablement leur reprocher de se l'être tracé.

Il y avait un autre programme à suivre, disent les faux Montesquieu si nombreux de nos jours, les importans et les importuns qui demandent à « couler à fond » la question d'Orient, et qui se feraient forts d'arranger toutes choses à l'amiable et à la satisfaction du public, pour peu que Dieu voulût leur céder la place vingt-quatre heures durant. Il fallait, à les entendre, procéder résolument et dès longtemps à « la liquidation » de l'empire ottoman; « créer » dans la péninsule thracienne des états indépendans pour en faire « des barrières infranchissables à l'ambition moscovite ; » enfin et au besoin, ériger Constantinople en « ville libre » pour la réconciliation de tous les intérêts... On s'arrêtera ici à cette belle thèse de Constantinople ville libre, uniquement pour faire observer que l'invention n'a pour elle ni le mérite de la nouveauté, ni surtout l'encouragement de l'expérience la plus récente. M. de Caulaincourt eut un jour, dans les commencemens de 1808, la première idée d'un pareil expédient, alors que pressé par les instances russes, poursuivi sans relâche par *la langue de chat* de l'empereur Alexandre, il émit timidement cette hypothèse, sans oser toutefois la formuler par écrit, et sans que Napoléon ait daigné lui faire l'honneur d'une réponse (1). A l'époque du congrès de Vienne, où la fantaisie des amateurs en politique se donnait libre carrière, tel général russe, tel publiciste allemand purent rêver, à leur tour, pour la capitale du Bosphore, le sort heureux « de la république de Cracovie, de la cité de Francfort, et des trois villes hanséatiques (2) ; » mais, après l'expérience faite précisément avec la république de Cracovie, avec la cité de Francfort et les trois villes hanséatiques, on a quelque peine à garder son sérieux devant des pastorales de ce genre. Proclamer Constantinople ville libre dans notre âge *de fer et de sang*, mais autant vaudrait confier le *Régent* et le *Kohinoor* à la probité des

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, VIII, p. 447.

(2) Frédéric de Gagern, *Tagebuch*, 1839, et Charles de Villers, *Constitutions des trois villes hanséatiques*, Leipzig, 1814, p. 132.

pick-pockets!.. Et comment ne pas admirer aussi la généreuse philanthropie de ces grands faiseurs de solutions, philanthropie qui a pour sous-entendu l'extermination de toute une race! On a beau répéter le fameux mot de M. de Maistre, que le Turc n'est que campé en Europe; il y est campé depuis plus de cinq cents ans (1), il défend sa possession avec ténacité, avec courage, avec le désespoir d'une lutte suprême : il était possible, il était légitime de le refouler en Asie, par un commun effort de la chrétienté, au temps d'Orkhan ou de Mahmoud II; dans notre XIXe siècle, une tentative semblable serait aussi malaisée qu'inique. « Nous étions trois mille lorsque nous débarquâmes, il y a cinq cents ans, à Tzympé, et il faudra nous réduire au même chiffre avant de nous rembarquer, » a dit un jour Midhat-Pacha, avec un accent qui n'avait rien de la jactance. Que les Grecs, que les Serbes, que les Monténégrins, que les Bulgares travaillent de leur mieux à cette *réduction* graduelle, « humaine et civilisatrice, » par des guerres, des incendies et des massacres : ils vengent l'injure de leurs ancêtres, ils préparent ou ils croient préparer la gloire et le bonheur de leurs arrière-petits-enfans. Que la Russie s'empresse, à son tour, de considérablement augmenter l'œuvre de carnage et de ravage, et de lui donner des proportions dignes de sa propre grandeur : elle poursuit par là un but gigantesque, et les cadavres qu'elle amoncelle doivent servir de fondemens à sa domination sur le monde. Mais que les puissances civilisées de l'Occident, qui n'ont ni injures à venger, ni conquêtes à faire dans la péninsule thracienne, y viennent de leur côté assumer la « mission » de l'ange exterminateur, y viennent ajouter les horreurs anglaises, françaises, allemandes, aux atrocités bulgares, bosniaques et moscovites, et tout cela de propos délibéré, par pur amour du progrès, et à la seule fin de « créer » des états indépendans au pied des Balkans, c'est là leur demander un désintéressement sanguinaire dont elles ne mériteront probablement jamais ni l'excès d'honneur, ni l'indignité.

Crée-t-on d'ailleurs des états indépendans, les fait-on surgir des profondeurs du néant par un coup d'adresse, par un décret des cabinets? Ces formations ne sont-elles pas plutôt le produit lent et mystérieux d'une suite de générations, d'une *natura naturans*, dont ni la physiologie, ni la politique n'ont pénétré les secrets? Combien précaires, combien chétifs et peu rassurans pour l'avenir nous semblent encore aujourd'hui les organismes politiques de la Grèce, de la Serbie et de la Roumanie; et cependant, pour n'arriver qu'à

(1) Le premier établissement des Turcs en Europe date de 1356. Ils occupèrent alors le château fort de Tzympé, au-delà de Gallipoli, sous la conduite de Suleyman, fils d'Orkhan, à la tête de trois mille hommes. (Voyez Seadeddin, trad. Bratutti.) *Chronica dell' origine e progressi della casa ottomana* (Vienne, 1649), I, p. 58-63.

ce degré très modeste de développement, qu'il a fallu de guerres, de labeurs, d'initiations douloureuses! En vérité, l'existence nationale ne serait pas ce qu'elle est, le suprême bien de la terre, si pour l'acquérir il suffisait d'un simple arrêt des diplomates; et que de foi enfantine dans cette supposition que l'Europe n'aurait eu qu'à prononcer tel jour le mot du Rédempteur à Béthanie pour appeler aussitôt à la vie politique les millions de Lazares, de lazzaroni et de Lazarilles couchés depuis des siècles dans le tombeau du Bas-Empire!.. Quant à la doctrine si profonde et si sûre d'elle-même qui voit dans ces états minuscules, établis ou à établir sur les ruines de l'empire du padichah, autant de « barrières infranchissables à l'ambition russe, » l'histoire est là pour démontrer toute la candeur de ce singulier machiavélisme. Les états devenus indépendans comme la Grèce, la Serbie, la Roumanie ont-ils en rien arrêté, en rien ralenti le Moscovite dans ses entreprises contre le repos du monde, ne se sont-ils pas faits au contraire, et en toutes occasions, ses auxiliaires les plus ardens, ses lansquenets les plus dévoués? Lors de la guerre de Crimée, le gouvernement d'Athènes n'a-t-il pas poussé son zèle pour le tsar jusqu'à braver les puissances de l'Occident? C'était cependant un Byron et non un Pouchkine qui était allé mourir à Missolonghi, et parmi tant de milliers de « volontaires » accourus jadis de tous les coins de l'Europe pour offrir leur sang à la cause de Canaris et de Colocotronis on chercherait en vain un nom russe (1)! Le comte de Beust s'était appliqué de toutes ses forces à faire retirer de Belgrade les garnisons turques, à procurer aux Serbes la satisfaction de voir disparaître de leur sol jusqu'aux derniers vestiges de la suzeraineté ottomane; le comte Andrassy n'a pas été en reste de bons procédés et de bons services; et toute cette idylle sentimentale avec M. Ristitch a fini par l'accueil frénétique fait, dans la vallée de la Sava, au général Tchernaïef! C'est aux alliés de la guerre de Crimée que les principautés danubiennes sont redevables de leur union, à laquelle la Russie s'était opposée jusqu'au dernier moment; les puissances de l'Occident crurent même faire merveille d'inventer une combinaison qui devait former un obstacle sérieux aux empiétemens du tsar dans l'avenir. Cela a-t-il empêché M. Bratiano de fonder des comités bulgares à Bukharest dès 1867, d'envoyer dix ans plus tard des troupes roumaines au secours du grand-duc Nicolas devant Plevna? Et qu'on aurait tort, encore aujourd'hui, de compter sur un changement de dispositions à Bukharest à la suite des amertumes nées du différend

(1) L'empereur Nicolas n'admettait pas que ses sujets pussent aller s'enrôler dans une armée insurrectionnelle, toute sympathique que lui fût cette insurrection : aussi n'y eut-il pas un seul combattant russe dans les rangs des Hellènes pendant une lutte qui a duré près de dix ans. Les temps et les mœurs ont bien changé depuis en Russie.

au sujet de la Bessarabie! Ces amertumes s'effaceront comme par enchantement le jour où le cabinet de Saint-Pétersbourg jugera utile de consoler et d'enflammer le bon peuple roumain, par une lettre de change tirée sur la Transylvanie et la Bukovine...

Ce n'est pas une des choses les moins bizarres de notre temps, si riche en niaiseries de tous genres, que la confiance superbe inspirée maintenant à tant d'esprits naïfs par cette fantasmagorie d'un système de petits états indépendans en Orient, alors que dans l'Occident le même système de petits états indépendans vient de s'écrouler d'hier et sous nos yeux d'une manière si lamentable. Des états antiques et glorieux comme le Hanovre, la Saxe, les Deux-Siciles, la Toscane, n'ont pu résister un seul instant au tourbillon des grandes agglomérations qui est devenu la fatalité de notre siècle; la Belgique, la Hollande, la Suisse, tremblent à l'heure qu'il est pour leur lendemain; et c'est à un pareil moment que des publicistes, des hommes politiques se sont mis à tout espérer de la formation de principautés diverses et ondoyantes sur les ruines de l'empire ottoman, à prêter même à de semblables créations la vertu magique de barrer « définitivement » au colosse russe le chemin de Constantinople! Nulle part cependant un vaste et puissant organisme politique (tout le contraire d'une constellation de petits états indépendans), nulle part l'hégémonie d'une race privilégiée et ayant le sentiment de sa supériorité militaire et gouvernementale, ne sont plus indiqués, plus impérieusement commandés que dans ces régions flottantes du Danube et du Balkan, au milieu de cette bigarrure de nationalités, de religions et de civilisations, parmi des peuplades si peu développées, si peu homogènes, si hostiles les unes aux autres, et qui laissées à elles-mêmes s'entre-déchireraient immanquablement, et deviendraient immanquablement aussi la proie du voisin. L'histoire s'est essayée plus d'une fois à l'établissement de ce cadre indispensable; on peut dire que les apparitions successives dans le courant des siècles de phénomènes tels que la Grande-Moravie, la Grande-Serbie, le royaume de Saint-Étienne n'étaient que les premières ébauches d'un système devenu aujourd'hui plus que jamais une nécessité ethnographique et politique sur ce point de notre vieux continent, et qui sait si des événemens récens et considérables, quoique bien douloureux, n'ont pas mûri, à cet égard, une combinaison aussi salutaire pour l'est que rassurante pour l'occident? Que cette chance de salut toutefois est encore lointaine et douteuse! que le péril au contraire est imminent et presque inéluctable! Et comment en vouloir à la diplomatie européenne d'avoir essayé, depuis le temps de Vergennes jusqu'à ces derniers jours, de retarder autant que possible l'effrayante échéance; comment lui faire un crime d'avoir préféré

maintenir les populations d'Orient dans les liens aujourd'hui déjà vieillis et peu pesans en somme (1) de l'empire ottoman que de les livrer inconsidérément, et de livrer avec elles tout le monde civilisé à la domination moscovite?..

Il n'en est pas moins vrai pourtant qu'en s'en tenant aux palliatifs et aux expédiens, qu'en voulant toujours prolonger le *statu quo* « pour repousser aussi loin que possible dans l'avenir ces problèmes de races, de géographie politique et d'équilibre que recèle la question d'Orient (2), » les gouvernemens n'ont fait que se vouer à une tâche aussi laborieuse qu'ingrate. Ils avaient contre eux la force des choses, la faiblesse des hommes, et jusqu'à la voix de leur propre conscience. Ce n'était rien encore que cette attraction irrésistible que la Russie exerçait depuis des siècles sur les *raïas*, et qui donnait à son ascendant continu le caractère presque d'une loi physique, fatale et inexorable; ce n'était rien même que la prostration toujours croissante de l'Osmanli, qui, sourd à tous les conseils et à toutes les objurgations, s'engouffrait dans « cette volupté de la mort » que goûtent si bien les sociétés asiatiques en décadence; à tout cela venait s'ajouter la pensée cuisante d'un déni de justice apparent envers les populations chrétiennes, si longtemps écrasées sous le pied de l'infidèle et qui commençaient maintenant à se redresser et à demander bruyamment leur place au soleil. Si les diplomates avaient généralement la constitution assez robuste pour ne pas succomber à la douleur de pareils scrupules, il en était tout autrement du sentiment populaire, mobile, inconsidéré et dépassant facilement la mesure, mais généreux au fond et éminemment humain. Ce sentiment eut souvent ses révoltes contre l'action des cabinets dans les affaires d'Orient, il eut ses *pronunciamentos* violens, formidables, contre la raison des hommes d'état et l'expérience des hommes en place. — « O expérience! s'écrie le poète slave, ouate épaisse qui protèges l'oreille de nos maîtres contre les gémissemens importuns de l'humanité souffrante! » — L'opinion publique, qui, elle aussi, était devenue une grande puissance déjà à l'époque de M. de Vergennes, livra successivement plus d'une bataille aux gouvernemens de l'Occident en faveur de ces Hellènes, de ces Serbes, de ces Roumains et de ces Bulgares « dont elle avait été informée par des livres imprimés, » pour parler le langage de Pierre le Grand, et remporta même plus d'une victoire signalée

(1) Le tribut annuel payé à la Porte par la Roumanie et la Serbie jusqu'à la dernière guerre, — seul vestige de leur allégeance envers le sultan, — n'était certes pas onéreux. Quant à la condition réputée si misérable des Bulgares, on sait l'étonnement et l'envie que le spectacle de leur prospérité réelle a causés à l'armée russe elle-même dans la récente campagne.

(2) Eugène Forcade, *Histoire des causes de la guerre d'Orient* (Paris, 1854), p. 190.

dans cette cause, — quitte à s'apercevoir après chacune de ses campagnes d'enthousiasme, et non sans étonnement, que son « libéralisme » avait surtout servi les desseins du despote du nord, et que sa sainte colère avait fait les affaires de la sainte Russie.

II.

« Comment l'Angleterre, comment cette nation *philosophe et libre* peut-elle se faire le soutien du despotisme et de l'arbitraire russes? » demandait en 1783, lors de l'incident de Crimée, M. d'Adhémar, au principal secrétaire d'état de sa majesté britannique (1), et certes il y a de l'imprévu dans cette question adressée à l'illustre chef des whigs, au « généreux » Fox, par l'ambassadeur d'un roi absolu de France... Mais les *philosophes* de la France elle-même ne s'étaient-ils pas faits, eux aussi, et de bonne heure, les soutiens du despotisme et de l'arbitraire russes, et n'avaient-ils pas chanté à l'intonation de leur grand-prêtre : *Te Catharinam laudamus, te Dominam confitemur* (2)? N'avaient-ils pas montré un égal enthousiasme pour le partage de la Pologne et pour l'idée du partage de la Turquie, sans pouvoir trouver d'autre grief aux Polonais que celui d'adorer la sainte Vierge, d'autre crime aux Ottomans que celui *de ne pas aimer les beaux-arts* (3)? Il est juste de reconnaître que la France d'alors, malgré les diatribes de ses encyclopédistes, ne laissa pas pourtant de demeurer *quelque peu mustapha* (4), et ne voulut pas prendre au sérieux les frivoles argumens de Voltaire en faveur de la croisade orthodoxe de 1768. Il en fut tout autrement de l'écrit que fit paraître vingt ans plus tard M. de Volney, et qui eut l'importance d'un véritable événement politique. Volney venait de faire un long séjour en Égypte et en Syrie, de publier un *Voyage* que portaient aux nues les amis et les commensaux de D'Holbach, et ses *Considérations sur la guerre actuelle contre la*

(1) Dépêche de M. d'Adhémar à M. de Vergennes, 18 juillet 1783 (*Moniteur* du 30 juin 1855).

(2) Voltaire à Catherine, 30 octobre 1769.

(3) Voltaire à Frédéric (novembre 1772). « J'aimerais mieux que vous l'aidassiez (Catherine) à chasser du Bosphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce... C'est parce que les Turcs ont de très bons blés, et point de beaux-arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés... » *OEuvres de Frédéric le Grand*, vol. XXIII, p 224 seq.

(4) Expression de Voltaire dans sa lettre à Catherine, 18 mai 1770. — « Le sultan Mustapha, qui régnait depuis 1757, n'était point le personnage grotesque, le *Grand Turc d'opéra buffa* que Voltaire a voulu faire de lui. Il était économe, réfléchi, avide de gloire; il possédait même quelques connaissances et tentait de réformer son empire. » Sorel, *ubi suprà*, p. 22.

Turquie (1788) (1) empruntaient à toutes ces circonstances une autorité que n'avaient jamais pu obenir les plaisanteries du patriarche de Ferney contre le *Mustapha*. C'était d'ailleurs le moment où Catherine procédait à la réalisation de son « projet grec; » l'Europe, devenue soucieuse depuis le traité de Kaïnardji, prenait de l'intérêt aux affaires du Levant; les idées de M. de Vergennes avaient pénétré bien avant dans les esprits, et l'attaque dirigée soudain par un juge réputé compétent contre la politique de ce ministre (mort l'année précédente) produisit une impression très profonde. L'écrit de M. de Volney fut pour ainsi dire le programme de l'opinion libérale dans la question d'Orient, à la veille de la révolution, et c'est à ce titre qu'il mérite de fixer un instant notre attention.

Ce qui frappe surtout dans ce livre maintenant si oublié, c'est sa ressemblance complète, en fait de raisonnement et de déraisonnement, avec la plupart des pamphlets publiés dans ces dernières années par les *impresarii* des « atrocités bulgares. » A l'instar de MM. Gladstone, Freeman, Merriman, Froude et tant d'autres, l'auteur des *Considérations* commence d'abord par flétrir la partialité du ministère dans la publication des nouvelles. Il voit « *improbité* ou *faiblesse* dans les relations des faits qui nous parviennent sous l'inspection du gouvernement, » et trace de son côté un tableau du régime turc avec cette « exagération » et cette « sécheresse » que Dumont de Genève a si bien reconnues comme les deux qualités maîtresses de l'auteur des *Ruines* (2). La définition du gouvernement ottoman par Volney comme « un gouvernement ennemi de l'espèce humaine » n'a pas sans doute toute l'énergie de la fameuse phrase sur « l'espèce anti-humaine de l'humanité, » qui constitue un des plus beaux fleurons de la rhétorique de M. Gladstone; mais ce dernier aurait le droit d'envier au philosophe français l'étrange accusation portée contre les Turcs d'avoir inventé la peste. Oubliant maint passage de la Bible, tel récit célèbre de Thucydide, la prière si touchante de l'*Œdipe* de Sophocle, le *De Natura Rerum*, et jusqu'à l'introduction du *Décaméron*, Volney s'écrie sur un ton pathétique : « Qui jamais avant les Ottomans avait ouï parler de lazarets et de peste? c'est avec ces barbares que sont venus ces fléaux! » Il va sans dire qu'il n'admet pas la possibilité que les troupes musulmanes puissent résister un instant à la puissance moscovite (elles résistèrent pourtant pendant cinq ans aux forces réunies de la Russie et de l'Autriche, dans la campagne qui venait de commencer alors!) : « L'empire turc n'est plus qu'un vain fantôme; ce co-

(1) Catherine II envoya une médaille d'or à Volney pour son ouvrage, auquel M. de Peyssonnel répondit par l'*Examen du livre de M. de Volney*, déjà cité par nous.

(2) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, VII, p. 407.

losse, dissous dans tous ses liens, n'attend plus qu'un choc pour tomber en débris. »

A cette décadence irrémédiable de l'empire ottoman, Volney oppose l'essor magnifique et tenant presque du prodige qu'a pris l'empire des tsars depuis un siècle. « Il n'y a pas encore un siècle révolu, dit-il, que le nom de Russe était presque inconnu parmi nous : l'on savait par les récits vagues de quelques voyageurs qu'au-delà des limites de la Pologne, dans les forêts et les glaces du nord, existait un vaste empire dont le siège était à Moscou; » aujourd'hui quel éclat, quel épanouissement, quels pas de géant faits dans la carrière de la grandeur et de la puissance! Un patriote, un publiciste ayant quelque instinct politique, se serait peut-être demandé, à cet endroit, si un empire doué d'une pareille faculté de croissance et d'expansion n'aurait rien à la longue de menaçant pour sa propre patrie, pour la sécurité de tous, si un tel géant ne deviendrait pas un jour quelque peu gênant pour les états de taille ordinaire qui depuis des temps immémoriaux avaient élu domicile sur notre vieux continent. Volney ne s'arrête pas à des considérations si mesquines; il entonne un chaleureux *sic itur ad astra*, et exhorte le Moscovite à s'emparer du globe : « Quel projet plus capable d'enflammer l'imagination que celui de reconquérir la Grèce et l'Asie, de chasser de ces belles contrées des barbares conquérans, d'indignes maîtres! d'établir le siège d'un empire nouveau dans le plus heureux site de la terre! de compter parmi ses domaines les pays les plus célèbres, et de régner à la fois sur Byzance et sur Babylone, sur Athènes et sur Ecbatane, sur Jérusalem et sur Tyr et Palmyre!.. Quelle plus noble ambition que celle d'affranchir des peuples nombreux du joug du fanatisme et de la tyrannie! de rappeler les sciences et les arts dans leur terre natale! d'ouvrir une nouvelle carrière à la législation, au commerce, à l'industrie! et d'effacer, s'il est possible, la gloire de l'ancien Orient par la gloire de l'Orient ressuscité!.. » Byzance, Babylone, Athènes, Ecbatane, Jérusalem, Tyr et Palmyre ne suffisent pas à la généreuse ambition que ce Français conçoit pour le peuple de Rourik; il lui fait entrevoir encore les richesses de Calcutta et les merveilles de Bénarès. « L'Inde commence à s'agiter, dit-il, et pourra se passer bientôt d'une tyrannie étrangère. » Enfin, et pour que rien ne manque à l'utopie, Volney conclut en affirmant que, la Russie une fois maîtresse de toutes ces contrées, le monde respirera à l'aise, et un âge d'or commencera pour notre pauvre humanité. « Alors les sujets de querelles devenus moins nombreux rendront les guerres plus rares; les gouvernemens, moins distraits, s'occuperont davantage de l'administration intérieure, les forces moins partagées se concentreront davantage, et les états ressembleront à ces arbres

qui, dépouillés par le fer des branches superflues où s'égarait la sève, n'en deviennent que plus vigoureux, et *la nécessité aura tenu lieu de sagesse...* »

Ne soyons pas trop sévères pourtant envers la *sagesse* que l'opinion libérale en France sut apporter, à la veille de la révolution, dans ses jugemens sur le problème oriental; car, si nous nous tournons du côté de l'Angleterre vers la même époque, de ce pays renommé par son esprit pratique et son bon sens héréditaire, nous recueillerons de la bouche des whigs, des meneurs célèbres du grand parti populaire, maintes paroles qui, pour l'excentricité et l'absence complète d'instinct politique, ne le cèdent que fort peu aux bizarres déclamations de Volney. Le 29 mars 1791, Burke déclarait dans la chambre des communes (1) ne pouvoir revenir de sa stupeur de voir tout à coup l'empire ottoman considéré comme nécessaire à l'équilibre européen. Quelques jours plus tard, Grey introduisait plusieurs « *résolutions* pour préserver la paix » contre la politique de Pitt, qui demandait des armemens afin que la Turquie pût obtenir des conditions plus favorables de Catherine. « Tout agrandissement en Orient, opinait Grey, au lieu de fortifier la Russie ne deviendra pour elle qu'une augmentation de faiblesse; mais dût même l'impératrice réaliser toutes les vues ambitieuses qu'on lui impute, dût-elle prendre possession de Constantinople et *exterminer les Turcs de l'Europe*, l'humanité, loin d'en être injuriée, ne pourrait que bénéficier de cet acte. » Enfin Fox, de son côté, prétendit que c'était quelque chose de tout à fait nouveau d'entendre dans cette enceinte des appréhensions au sujet de la grandeur de la Russie : « Au moment où Catherine incorporait la Crimée, M. de Vergennes proposa de faire des représentations communes. J'étais alors ministre de Sa Majesté, et la réponse que je recommandai fut que Sa Majesté ne ferait pas de représentations, et ne susciterait à l'impératrice les moindres obstacles. *L'Angleterre n'a qu'à fortifier la Russie dans ses projets d'agrandissement sur les ruines de l'empire turc...* » Pour la première fois dans sa carrière de ministre, Pitt dut céder à l'opposition, et retirer sa demande de crédits; cela même ne calma pas l'ardeur des whigs, et un membre important du parti, M. Adair, alla en mission secrète à Saint-Pétersbourg, pour y contrecarrer les efforts du représentant officiel de l'Angleterre, M. Fawkener. Peu importe que Fox ait pris l'initiative de cette inqualifiable mission, ou qu'il l'ait seulement approuvée (point toujours en litige entre les historiens whigs et tories) : il est sûr, dans tous les cas, que Pitt a, par deux reprises, affirmé devant le parlement que la présence de M. Adair à la cour de Saint-Pétersbourg

(1) Voyez pour tout ce qui suit *Annual Register*, 1791 et Wurm, *ubi suprà*, p. 118.

a été nuisible (*injurious*) aux intérêts de la Grande-Bretagne; il est sûr aussi que Catherine fit un accueil chaleureux à M. Adair, et donna ordre de placer dans la galerie de son château impérial le buste de Fox, entre ceux de Cicéron et de Démosthène (1)!

M. Adair, — sir Robert Adair comme il fut appelé depuis, — a vécu assez longtemps pour revenir entièrement des erreurs de sa jeunesse, et pour nous laisser de sa conversion une preuve écrite, qu'on ne saurait ici passer sous silence. Mêlé, après la mort de Pitt, aux grandes affaires du monde, ambassadeur d'Angleterre successivement à Vienne et à Constantinople (1806-1811), l'ancien émissaire de Fox auprès de Catherine II avait eu l'occasion d'étudier certain problème sur place, de connaître un peu mieux les hommes et les choses; et c'est ainsi que la volumineuse collection des *papiers d'état* du duc de Wellington (2) nous offre, entre tant de documens précieux et confidentiels, un curieux mémoire présenté en 1828 par sir Robert Adair pour attirer l'attention de l'illustre chef des tories sur les dangereux desseins de la Russie en Orient. « La Russie, y lit-on, ne déposera jamais les armes avant d'avoir obtenu, pour ses vaisseaux de guerre, la libre entrée dans la Mer-Noire et dans l'Archipel, et une fois en possession de Constantinople, elle n'évacuera pas la capitale sans y avoir établi un gouvernement complètement dépendant d'elle. Il ne s'agit pas ici seulement des rêveries de l'âge de Pierre et de Catherine II; ce sont là des desseins mûris sous la direction des hommes d'état les plus capables de l'Europe, et dont nous devons empêcher l'exécution, qui sera tentée infailliblement. » Ainsi s'exprimait sir Robert près de quarante ans après sa mission aventureuse auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, ainsi parlait un vieux whig éclairé par l'expérience, au lendemain de la journée de Navarin, tandis que son parti, tandis que l'opinion libérale de l'Europe entière acclamait avec le plus sincère des enthousiasmes le soulèvement des Hellènes, et rejetait avec dédain tout avertissement dicté par les considérations d'une politique sans entrailles!..

C'est qu'il y avait dans cette cause grecque tant d'attraits irrésistibles pour tout esprit cultivé, tant d'émotions poignantes pour tout cœur simple et généreux! Il semblait que l'œuvre même de la civilisation fût suspendue aux exploits de ces klephtes du Maïna et de ces corsaires de l'Archipel; car n'est-ce point la fusion intime et mystérieuse de l'idée chrétienne, de l'individualité nationale et de la tradition classique qui a constitué toute notre civilisation moderne, et chacun de ces élémens ne se trouvait-il pas engagé dans cette résurrection de la Grèce? Byron n'a donné que la magie de sa parole à un sentiment confus, mais général, en célébrant un pays

(1) Lord Stanhope, *Life of William Pitt* (Londres, 1861), II, p. 119-120.
(2) *Wellington Despatches*. New Series, t. IV, p. 295.

« dont tout champ fut un berceau de Liberté, toute grotte un tombeau de Gloire (1), » et Canning n'était pas certes le seul parmi les hommes d'état de ce temps qui pouvait se rappeler d'avoir écrit une *Ode à la Grèce*, encore sur les bancs du collège. N'oublions pas du reste que l'opinion libérale sous la restauration, après le piteux avortement des révolutions d'Italie et d'Espagne, saluait pour la première fois une cause populaire près de triompher dans le Péloponèse, et que cette cause lui faisait de nombreux complices jusque dans le camp de ses adversaires. Chateaubriand constatait, non sans surprise que, par rapport à la Grèce, tous les partis en France se trouvaient unis; que M. de Bonald y donnait la main à Benjamin Constant, et Béranger à l'abbé de Genoude. Les philologues d'Allemagne, encore sincères à cette époque, et dépourvus d'ambition sinon de malice, faisaient du cabotage libéral sous le pavillon de Canaris et de Miaoulis; le vieux Voss, l'incomparable traducteur d'Homère, donnait sa modique pension en offrande à la patrie de Miltiade, et le plus conservateur parmi les savans et les politiques, le grand Niebuhr, que la révolution de juillet devait bientôt désespérer et jeter dans la tombe, regretta alors qu'on n'eût pas pris au mot le tsar et ses déclarations de désintéressement pour en finir une bonne fois avec les Turcs et fonder des états chrétiens indépendans en Orient. Il n'est pas jusqu'à l'Autriche, engourdie sous le régime d'un absolutisme paternel, et jusqu'à l'entourage intime du prince de Metternich lui-même qui n'eût subi à la longue les atteintes du philhellénisme. Ce pauvre Adam Müller (2), le correspondant, le confident, l'esclave obéissant et dévoué du chevalier de Gentz, eut des velléités de révolte : il ne marchandait pas son adoration perpétuelle devant la sainte alliance, il croyait fermement que tous les constitutionnels sans exception étaient d'affreux jacobins, et Canning « un imposteur et un démagogue; » mais il demandait qu'il fût fait exception pour ces malheureux Grecs, et il doutait très sérieusement que le principe sacro-saint de la légitimité pût être étendu en conscience jusque sur le régime d'un infidèle, d'un sultan! Quel devait donc être sur ce point le sentiment populaire en Angleterre, dans ce pays de liberté séculaire et d'éducation classique par excellence, quel devait y être surtout le langage de ces whigs qui déjà en 1791 avaient fait des vœux pour l'extermination des Turcs? Dès 1822, l'Europe retentit *d'une lettre au sujet des Grecs* adressée au comte Liverpool, premier ministre de sa majesté britannique, par lord Erskine, le plus célèbre jurisconsulte du

(1) Whose land from plain to mountain-cave
Was Freedom's home or Glory's grave!

(2) Voyez *Briefwechsel zwischen Gentz und A. Müller*, p. 360 et *passim*.

temps (1). L'ancien lord-chancelier du cabinet Fox, se faisant l'interprète de son parti, s'écriait avec une éloquence émouvante : « Lorsque notre pays n'était qu'une petite île placée aux confins du monde, sans pouvoir, sans ressources, sans aucune influence marquante sur les nations éloignées, et comme nous dans l'enfance, *alors*, entraînés par leur piété chevaleresque, les Anglais, sous la conduite de leur roi, se croisèrent pour délivrer la terre sainte et effacer jusqu'aux traces des pas des infidèles qui l'avaient souillée. *Aujourd'hui* que notre puissance s'étend jusqu'aux extrémités de la terre, que nous n'avons qu'à élever la voix pour commander au milieu des nations, nous reculons devant la délivrance d'un peuple subjugué !.. » Les forces combinées de l'Europe devraient chasser les Turcs de cette partie du monde ; le sang chrétien qu'ils viennent de verser les met à jamais au ban de la civilisation : « La voix de ce sang, comme celui de la première victime de la violence, crie vengeance du fond du tombeau ; et le terrible jugement de Dieu doit être un exemple aux nations qui l'adorent. *Qu'ils soient fugitifs et qu'ils errent sur la terre !..* » Lord Erskine s'indignait d'entendre des ministres britanniques parler de la Turquie comme d'une puissance amie, du sultan comme d'un allié du roi d'Angleterre, et, pour prouver la fausseté de ces assertions scandaleuses, il recourait à un argument de légiste qui ne devait pas manquer de frapper l'esprit de ses compatriotes. Il avouait ingénument que la manière dont il venait d'écrire contre le Grand Seigneur et son Divan « sanguinaire » était un crime punissable devant les lois. Ceci bien établi, il défiait l'ambassade turque de lui intenter un procès, et les ministres de sa majesté de trouver un jury anglais pour le condamner à cause de libelle !

Devant un pareil débordement de passion et d'enthousiasme populaires, qu'ils étaient mal venus, les Villèle, les Londonderry, les Liverpool, les Metternich, à parler des intérêts permanens de l'Europe, de la balance des états, et du devoir des gouvernemens de ne pas sacrifier la sécurité du présent au bonheur problématique de la postérité ! Ils furent tous accusés de haute trahison envers l'humanité, chargés de la malédiction du siècle : bien des années plus tard et déjà au déclin de sa vie, le vieux prince Clément de Metternich se ressouvenait encore de cette insurrection grecque comme de l'époque la plus éprouvée et la plus douloureuse de sa longue carrière de chancelier. Le favori de l'opinion publique, le favori de la fortune fut par contre, dans ces années agitées, le « magnanime »

(1) *Letter on the subject of the Greeks to the Earl of Liverpool*. London, 1822. — Cet écrit fut instantanément traduit dans toutes les langues de l'Europe ; la traduction française parut chez Didot.

George Canning qui, rompant d'une seule chiquenaude toutes les « toiles d'araignée » de la chancellerie aulique de Vienne, prit l'initiative du célèbre protocole de Saint-Pétersbourg (4 avril 1826), et inscrivit résolument sur son programme l'émancipation de la Grèce. Certes on ne peut évoquer qu'avec une admiration sympathique la mémoire de ce grand ministre qui sut attacher son nom à tant de causes généreuses, et dont les jours furent si subitement tranchés au moment même où il venait de prendre en ses mains courageuses le problème ardu de l'Orient : l'historien toutefois éprouve quelques doutes quant au mérite de la politique orientale de Canning, alors surtout qu'il apprend la satisfaction intime dont cette politique remplissait le cœur du prince et de la princesse de Lieven, alors aussi qu'il voit le comte Nesselrode, dans une dépêche confidentielle, féliciter l'ambassadeur russe à Londres de savoir si bien « conduire *graduellement* le ministère britannique au but des vœux de l'empereur (1)... » — « Le caractère de M. Canning *se déjoue lui-même à la longue*, » écrivait de son côté, le 8 août 1826, ce fin connaisseur de caractères qui s'appelait le général Pozzo di Borgo, et qui fut une des gloires de la diplomatie moscovite (2). Il est permis de se demander si une mort prématurée n'est pas venue sauver à temps le successeur de lord Liverpool d'un naufrage presque immanquable, et si l'auteur du protocole de Saint-Pétersbourg eût pu échapper aux conséquences fatales de cette œuvre, la bataille de Navarin et la paix d'Andrinople... Quoi qu'il en soit, l'apparition des Russes aux portes d'Andrinople rompit tout à coup le charme sous lequel la cause grecque avait, pendant tant d'années, tenu les esprits libéraux de l'Europe. On s'aperçut un peu tard, et non sans quelque confusion et dépit, que la résurrection de l'Hellade n'avait fait que frayer au tsar la route de Constantinople, et qu'en grattant le klephte on découvrait le Moscovite. Dès lors le mouvement philhellène subit un reflux rapide, désastreux, et à l'apothéose irréfléchie des premiers temps succéda un dénigrement tout à fait immérité. La pauvre Grèce connut au XIX[e] siècle les mêmes vicissitudes de faveur et de défaveur de l'étranger que lui fit déjà éprouver dans l'antiquité le peuple-roi : elle vit les Mummius succéder bien vite aux Flamininus, — et, au fait, n'est-ce pas à l'occasion de

(1) Voyez la dépêche confidentielle du comte Nesselrode au prince de Lieven, 15 septembre 1826, dans le *Recueil des documens secrets et inédits relatifs à la Russie* (Paris, 1854), p. 265-6. Dans une dépêche du 27 novembre de la même année (*Portfolio*, t. V, p. 139) le prince de Lieven se porte garant de la sincérité de Canning, en se fondant surtout sur la « vanité » de ce ministre « infiniment flatté de la déférence avec laquelle ses vues ont été adoptées par notre cour; il est également sensible à la confiance que je prends à tâche de lui témoigner sur cette question... »

(2) Dépêche du général Pozzo di Borgo au comte Nesselrode, Paris, 8 août 1826. (*Recueil de documens secrets et inédits*, p. 269.)

l'affaire Pacifico et de l'humiliation sanglante qu'il infligea alors au malheureux gouvernement d'Athènes que lord Palmerston, l'héritier supposé des traditions de Canning, a prononcé son fameux : *civis romanus sum?* Finlay ne fut pas le seul parmi ses compatriotes à brûler ce qu'il avait adoré, et à tracer, dans l'âge mûr, une histoire désenchantée et légèrement ironique de ce peuple, pour la délivrance duquel il avait, dans sa jeunesse, abandonné patrie, famille, fortune, affronté les traversées les plus périlleuses, et bravé la mort (1). On sait les pamphlets et les contes spirituels, mordans et prodigieusement injustes qui, en France, ont remplacé les hymnes à Canaris, les tableaux pathétiques des *Femmes souliotes* et du *Massacre de Scio*. Plus grave, plus pesante, plus consciencieuse dans sa science comme dans sa méchanceté, l'Allemagne se mit à détruire la légende hellénique dans ses fondemens les plus mystérieux, les plus sacrés, et à dépouiller les habitans du Péloponèse et des îles de l'Archipel de leur dernier prestige, de la gloire qu'ils empruntaient à leur passé. Fallmerayer consacra toute une vie de labeurs et de voyages, une érudition sans pareille, un talent littéraire des plus remarquables à la démonstration de cette thèse originale que les néo-Grecs n'étaient que de faux Hellènes, qu'ils n'étaient que de misérables Slaves, et qu'ils n'avaient aucun droit à la succession splendide de Périclès et de Philopœmen (2). Il mesurait de son compas les traits de toute femme palicare que la malchance jetait sur son chemin, faisant le monde juge si c'étaient là les proportions d'une Vénus de Milo, et il éprouvait un ineffable plaisir à bien convaincre l'Europe qu'à l'instar de la Titania de Shakspeare elle avait longtemps enlacé de ses bras amoureux une tête qui ne rappelait en rien l'Apollon du Belvédère, ni le Jupiter d'Otricoli. Comme si l'archéologie et l'esthétique étaient le *criterium* du droit des gens; comme si d'ailleurs toute cette belle théorie, élaborée en haine des ambitions russes, ne pouvait être retournée aussi facilement, plus facilement encore, au profit de ces mêmes visées! Par quel étrange oubli en effet le général Ignatief a-t-il négligé d'invoquer la théorie Fallmerayer, alors qu'à San-Stefano il se mit à englober tant de contrées et de populations grecques dans la Grande-Bulgarie de ses rêves?

L'époque de la restauration fut l'âge héroïque du libéralisme dans l'Europe occidentale : il eut alors tout l'éclat de la jeunesse,

(1) George Finlay, *A History of Greece from the conquest by the Romans to the close of the war of Independence*. Oxford, 1877, 7 vols. Nouv. édition. Voyez dans l'*Edinburgh Review* du mois de juillet 1878 (p. 233) l'émouvant récit de l'embarquement de Finlay à Céphalonie (novembre 1823), et le beau trait du caractère de sir Charles Napier, le futur conquérant de Scinde.

(2) Voyez l'excellente étude sur Fallmerayer que M. Saint-René Taillandier a publiée dans la *Revue* du 1er novembre 1862.

du talent, de la poésie, des idées généreuses et parfois chimériques, des dévoûmens magnanimes et souvent irréfléchis. Après le triomphe de la cause de la réforme en Angleterre, et du régime de juillet en France, il ne tarda pas à entrer dans une période de maturité et de raison plus rassise. Les classes moyennes, arrivées décidément au pouvoir et devenues les classes vraiment dirigeantes, imprimèrent à l'ensemble des affaires publiques le cachet de cette modération, de cette sobriété, de cette froide réflexion, qui étaient dans leur tempérament même, et se tinrent en garde contre les élans aussi bien que contre les illusions de l'âge précédent. Il s'en faut cependant que le problème oriental ait beaucoup gagné à ce changement de température; la prose industrielle lui fut non moins funeste que ne l'avait été auparavant la poésie philhellène, et il n'a fait que tomber de Charybde en Scylla, alors qu'à l'école romantique, amoureuse plus que de raison du klephte et du pittoresque, vint succéder en omnipotence l'école économique avec son déplorable penchant à ne tenir compte dans la vie des nations que des intérêts matériels, et à reléguer dédaigneusement parmi les profits et pertes les labeurs de tant de siècles, et le travail mystérieux de la Providence.

C'est le propre de toute démocratie bourgeoise (et dans notre XIXe siècle la démocratie sera toujours bourgeoise, à moins de devenir jacobine ou césarienne) de manquer de traditions et de prévisions, de n'avoir pas de vues larges et générales en matière politique, surtout en matière de politique étrangère. Le grand sens et le fort sentiment des choses lui font souvent défaut; elle n'est que trop portée à remplacer le sentiment par la sensibilité, l'honneur par l'honorabilité, et à prendre l'équilibre de son budget pour l'équilibre du monde. Ces tendances, déjà naturelles aux générations qui se suivirent après 1830, furent encore développées et poussées à l'extrême par tout un mouvement d'idées nouvelles en fait d'industrie et de commerce, idées merveilleusement adaptées aux besoins et aux activités de notre société moderne, et dont l'école de Manchester était devenue la principale officine. Sans vouloir diminuer en rien assurément les immenses services que ces nouvelles doctrines ont rendus à la cause du progrès et du bien-être des masses, on ne saurait nier toutefois qu'elles n'aient beaucoup contribué aussi à ce relâchement patriotique et à ce cosmopolitisme matérialiste qui font tache, quoi qu'on en dise, dans le tableau splendide de notre civilisation. Pour nous en tenir seulement au sujet de cette étude, qui ne sait que l'école des économistes a prêché de tout temps l'indifférence en fait de politique orientale? Ennemie déclarée de tout système prohibitif, elle proclamait la maxime du laisser faire jusque dans les relations internationales; sans souci

des visées du gouvernement russe, elle saluait dans le moujik le grand consommateur de l'avenir, et inclinait à respecter le principe de conquêtes comme le produit indigène et légitime du vaste empire des tsars. Il est on ne peut plus significatif à cet égard que le premier début de Richard Cobden dans la carrière publique ait été une éclatante manifestation en faveur des projets séculaires de la Moscovie sur le Bosphore. Le futur promoteur de l'*Anti-Corn-Law League* et du *free-trade* n'était encore en 1836 qu'un simple « manufacturier de Manchester » que déjà il lançait un pamphlet étrange sur la *Russie* (1) qui, après n'avoir d'abord fait qu'étonner et scandaliser les esprits, n'en a pas moins fini par exercer une influence considérable, décisive sur les foules inconscientes, en Angleterre aussi bien que sur le continent. Ainsi qu'il advient si souvent des vérités ou des erreurs mises en circulation et acceptées par les masses, bien des gens se passent aujourd'hui, en matière de politique internationale, les opinions de l'illustre pamphlétaire anglais, sans regarder au millésime, et sans se préoccuper de l'effigie effacée par l'usure. Les idées préconisées par Cobden en 1836 ont pénétré dans les couches les plus diverses de la société contemporaine; on les retrouve dans les meetings populaires de Saint-James'Hall comme dans les discours dont retentissent les voûtes majestueuses de Westminster, dans la polémique des journaux et des brochures comme dans les graves débats des corps constitués ou savans. L'écrit du « manufacturier de Manchester » est devenu en un mot aussi caractéristique pour les vues de l'école des économistes sur le problème oriental que l'a été, à la fin du dernier siècle, le livre déjà mentionné de M. Volney pour l'école des philosophes et des libres penseurs.

Que la distance est grande pourtant entre ces deux manifestes du philosophe et de l'économiste! Que l'idéal humain paraît rapetissé, que le cœur humain semble s'être rétréci dans ce court espace de temps qui sépare l'année 1788 de l'année 1836! Si bizarre, si chimérique, si absurde même que soit le raisonnement de Volney sur la question d'Orient, on est forcé de reconnaître qu'il découle de cette source commune d'idées généreuses et sympathiques qui furent l'illusion aussi bien que l'honneur de la vieille société à l'heure de son tragique écroulement. Une foi naïve, aveugle, dans la bonté de notre nature, dans la perfectibilité de notre race, dans la grandeur de nos destinées, telle était la dernière religion de l'ancien régime à la veille de 1789 (2), et c'est de cette foi que s'inspirait également l'auteur des *Considérations sur la guerre actuelle contre*

(1) *Russia, by a Manchester Manufacturer*. Edinburgh, 1836.

(2) Voyez le beau chapitre intitulé *la Propagation de la doctrine* dans l'ouvrage de M. Taine sur l'*Ancien régime*, notamment p. 388 seq.

la Turquie. S'il livrait le monde à la Sémiramis du nord, s'il le livrait sans hésitation et sans vergogne, c'est qu'il croyait voir des peuples nombreux affranchis du joug du fanatisme et de la tyrannie, les sciences et les arts rappelés dans leur terre natale, toutes les cités mortes, depuis Byzance jusqu'à Tyr et Palmyre, rendues à la vie, et « la gloire de l'ancien Orient effacée par la gloire de l'Orient ressuscité. » Cobden n'a ni ces sublimes visions de l'avenir, ni ce culte puéril du passé; l'homme qui plus tard devait solennellement déclarer que le moindre numéro du moindre *weekly-paper* contenait plus de choses instructives et sérieuses que toute la littérature ancienne depuis Homère jusqu'à Platon est à l'abri, on s'en doute bien, des élans rétrospectifs vers l'antiquité, et n'a cure ni de Tyr ni de Palmyre. Ce n'est pas que l'hypothèse de Constantinople devenue capitale russe ne parle un moment à son imagination et ne lui arrache quelques accens émus. « Le sérail du sultan serait de nouveau converti en un palais de monarque chrétien : l'impudicité du harem disparaîtrait en présence d'une impératrice chaste; les murs qui aujourd'hui entendent seulement la voix de l'eunuque et de l'esclave, et ne voient que des actes de violence et de déshonneur, retentiraient alors des pas des voyageurs et des voix des savans, ou contempleraient la réunion de belles femmes, aux âmes élevées, de haut lignage et de manières accomplies, les compagnes vertueuses des ambassadeurs, des touristes et des marchands de toutes les capitales de l'Europe. » Toutefois, le manufacturier de Manchester ne s'attarde pas à ces contemplations. La renaissance de l'Orient ne le préoccupe guère, elle lui semble même au fond très douteuse, et s'il avait qualité pour cela, volontiers il démontrerait aux Russes qu'ils font une très mauvaise spéculation. Mais toutes ces affaires ne le regardent pas, comme elles ne doivent en rien regarder ses compatriotes. Que le tsar et le padichah s'arrangent comme ils veulent, comme ils peuvent, pour lui il ne voit dans le monde que la Grande-Bretagne, dans la Grande-Bretagne que l'Angleterre, et dans l'Angleterre que *quatre comtés*. « Les comtés de Lancashire, de Yorkshire, de Cheshire et de Staffordshire, ces quatre districts manufacturiers peuvent, grâce à leur richesse acquise, à l'habileté et à l'industrie de leur population, aux ressources naturelles de leur petit territoire, défier à tout moment et avec succès tout l'empire russe! »

Dans cette exaltation des quatre comtés, de leur industrie et de leurs ressources, Cobden n'oublie que deux choses. C'est d'abord qu'une nation civilisée a encore d'autres instincts à satisfaire, d'autres buts à poursuivre que la seule accumulation des richesses matérielles; c'est ensuite que toute richesse acquise a besoin de sécurité, que tout capital exige un coffre-fort, une police, une justice

pour être efficacement protégé, et que dans le langage international ce coffre-fort, cette police et cette justice se traduisent par des frontières bien fermées, par une puissance militaire défiant l'agression, et par une diplomatie veillant au maintien des traités. Deux obscurs individus, dit Cobden, « un opticien et un barbier, » ont fait bien plus pour la splendeur de leur patrie, l'Angleterre, que tous les grands capitaines du siècle pris ensemble; « c'est aux exploits pacifiques de Watt et d'Arkwright, et non point aux actions d'éclat de Nelson et de Wellington que l'Angleterre est redevable de son commerce qui s'étend maintenant à tous les coins du globe.» Mais ne sont-ce point les actions d'éclat de Nelson et de Wellington qui ont procuré à ce commerce la liberté de pouvoir s'étendre jusqu'aux coins les plus reculés de la terre; et que seraient devenus les chaudières de l'opticien et les métiers du barbier si Trafalgar avait été perdu, et si l'expédition de Boulogne avait réussi? Pourquoi d'ailleurs réduire tout le patrimoine de la splendeur britannique à la seule œuvre de Watt et d'Arkwight; le royaume de la gloire nationale n'est-il pas assez vaste pour que les noms de Cromwell et de Clive, de Bacon et de Newton, de Shakspeare et de Byron puissent également y trouver leur place? Le manufacturier de Manchester ne tient compte que du travail matériel, on dirait presque du travail manuel, et s'il célèbre dans Pierre le Grand le créateur de la marine russe, ce n'est pas ce coup d'œil du génie embrassant à la fois la Baltique et la Mer-Noire qu'il admire en lui, ce qui le touche c'est l'effort musculaire du tsar, la fantaisie du despote qui s'est plu à manier lui-même, pendant quelques jours (1), le rabot hollandais. « Arrêtons-nous ici pour rendre hommage au plus noble exemple de l'histoire, dépassant de bien loin les exploits d'Alexandre et de Napoléon, à cet acte sublime de dévotion devant le sanctuaire du commerce et de la civilisation accompli par Pierre le Grand, alors que, descendu volontairement du trône où l'entourait toute la pompe du potentat, il se fit manouvrier dans les chantiers de Saardam et de Deptford! »

« Les quatre comtés » ne sont point une simple figure de rhéto-

(1) Le stage de Pierre le Grand dans les chantiers de Saardam n'a duré en tout que du 18 août au 9 septembre (1697); encore cet apprentissage était-il interrompu par de fréquentes excursions, réceptions officielles et représentations de gala. Au fond, ce fut le même mouvement de curiosité d'un esprit inculte, mais avide d'apprendre toutes choses, qui porta le tsar tantôt à manier le rabot à Saardam, tantôt à rechercher le spectacle des exécutions sur la roue à Berlin, tantôt à s'essayer dans le menuet, à la cour de l'électrice douairière de Hanovre. « En dansant, écrit la princesse Sophie-Charlotte à la date du 16 septembre 1697, les Moscovites ont pris nos corsets de baleine pour nos os, et le tsar a témoigné son étonnement en disant que les dames allemandes ont les os diablement durs. » Voyez Erman, *Mémoires pour servir à l'histoire de Sophie-Charlotte* (Berlin, 1801), p. 116-121.

rique dans l'argumentation du manufacturier de Manchester, ils sont à ses yeux la véritable configuration idéale et morale de l'Angleterre de l'avenir. Il appelle l'empire britannique dans son développement actuel « un empire monstrueux dont le Canada, l'Australie et l'Inde forment les trois têtes de Cerbère, » et il fait les vœux les plus ardens pour la réduction, — la *concentration*, dirait-on aujourd'hui d'après une formule maintenant consacrée, — de l'Angleterre à un seul point (*speck*) de l'Océan, « sans ces colonies qui ne sont que le coûteux appendice du gouvernement aristocratique, sans ces guerres aussi qui ne sont qu'une autre manière aristocratique de piller et d'opprimer le commerce. » L'aristocratie est « essentiellement belliqueuse; » elle tient aux colonies, au Canada, à l'Australie et à l'Inde; c'est elle enfin qui, pour les besoins de sa cause, a inventé la fable de l'ambition conquérante des Russes, et la fable encore plus ridicule de l'équilibre du monde. « C'est la Turquie qui, par la nature même de ses institutions, est une puissance militante et agressive; la Russie, dans la plupart des cas, n'a fait que des guerres purement défensives. » Rien n'excite autant la verve, l'ironie, la colère de Cobden que cette doctrine de l'équilibre dont ni Fox ni Volney n'avaient osé combattre la raison d'être, dont ils s'étaient bornés seulement à contester l'application en certains cas où elle ne leur semblait pas justifiée; le manufacturier de Manchester s'attaque au principe même et le réduit à l'absurde. Ce n'est pas la balance artificielle des états, prétend-il, qui peut protéger le faible contre le fort, et garantir l'existence des petits pays contre les entreprises des puissances grandes et ambitieuses. Ces garanties, les petits pays les trouvent « dans les barrières physiques de leurs frontières naturelles, dans les barrières morales de leur langue, de leurs lois, coutumes et traditions. » Comme si les Pyrénées avaient arrêté Louis XIV et Napoléon Ier; comme si le Caucase, le Dnieper, le Dniester et le Danube avaient fait reculer les Romanof! comme si la langue, les lois, les coutumes et les traditions avaient préservé la Pologne! Il est vrai que Cobden se prévaut précisément de ces exemples et de bien d'autres encore pour démontrer le néant d'un système d'équilibre qui n'a su détourner aucune de ces violences, et il rejette avec le dédain qu'elle mérite une loi si souvent éludée ou bravée. Mais la loi du Christ n'est-elle pas, elle aussi, constamment éludée ou violée par nos passions, nos faiblesses et nos misères, et est-ce là une raison pour répudier l'Évangile? Et cet autre évangile, ce *free-trade* tant vénéré et exalté, est-il jamais parvenu à être pratiqué dans toute sa rigueur et dans toute sa vérité, et Cobden lui-même ne s'est-il pas contenté d'un à peu près dans les traités de commerce qu'il s'honorait de conclure? Les coups de canif donnés si fréquemment

aux contrats de mariage empêchent-ils le mariage d'être une institution salutaire, et que la société doit entourer de protection et de respect?

Il est juste d'ailleurs de reconnaître qu'en émettant des idées si étranges et si choquantes pour l'époque en matière de politique extérieure, le manufacturier de Manchester a fait preuve d'une rare sagacité et d'une perception merveilleuse des instincts et des intérêts qui allaient devenir dominans à la suite de la réforme électorale en Angleterre. Ç'a été jusqu'alors la fortune immense de ce pays et peut-être bien le secret de sa grandeur, que l'aristocratie anglaise a, de tout temps, tenu un compte très sérieux des intérêts commerciaux et industriels des classes moyennes, et que ces classes, de leur côté, se sont fiées à leur aristocratie pour les relations internationales dont la haute et difficile direction gagne tant à l'expérience et à l'esprit traditionnel d'un corps héréditaire. La réforme électorale de 1830, en rompant cet équilibre intérieur et en assurant la prépondérance gouvernementale de la bourgeoisie, devait aussi de toute nécessité apporter un profond ébranlement à ces idées d'équilibre européen que l'aristocratie britannique avait traditionnellement représentées dans la conduite des affaires étrangères, et Cobden le disait d'une manière très explicite dès le début de son écrit : « Il a été démontré naguère en Angleterre, — ainsi s'exprimait-il, — qu'à certaine époque de l'histoire d'une nation, il devient nécessaire de soumettre à une révision les principes de sa politique intérieure, afin d'adapter le gouvernement aux conditions changées et améliorées du peuple; dès lors n'est-il pas également recommandé par la sagesse d'altérer en même temps les maximes par lesquelles la politique extérieure de la communauté a été dirigée dans le passé, et de les rendre conformes aux changemens qui sont intervenus dans le monde entier? » La conséquence en effet était tellement logique et fatale que l'auteur n'hésitait pas à prédire un triomphe prochain et éclatant à ses opinions sur l'innocuité de la Russie et sur l'inutilité de tout système d'équilibre. « Celui qui écrit ces lignes engage sa réputation (*stakes his reputation*) sur cette prophétie que d'ici à vingt ans toute l'Angleterre partagera son sentiment à cet égard, et que sa conviction s'imposera au gouvernement de ce pays. » Cobden avait seulement le tort, en 1836, de vouloir assigner une date trop précise à l'accomplissement de sa prophétie (ce dont l'oracle de Delphes s'était toujours bien gardé) : avec tout l'à-propos de M. Poirier il donnait rendez-vous à ses contemporains dans vingt ans... juste l'année de Sébastopol!

L'ironie du sort fut piquante, à coup sûr, bien plus piquante toutefois que véritablement cruelle : cette mortification passagère

ne nuisit que fort peu à la « réputation » du manufacturier de Manchester, et ne jeta aucun discrédit sur des idées qui tenaient à tout l'ensemble du développement moral et social de la bourgeoisie moderne. Lors de la guerre de Crimée, du reste, l'école de Cobden était déjà assez nombreuse et influente pour faire longtemps illusion à l'empereur Nicolas sur les dispositions réelles de l'Angleterre, qu'il s'obstinait à croire décidément « mercantiles » et inébranlablement pacifiques; et en effet, c'est à peine si le coup de foudre de Sinope parvint à imposer silence aux fidèles de Manchester, aux *amis de la paix*, qui jusqu'au dernier moment s'étaient portés garans des intentions bénignes du tsar. Qui sait, en outre, si, sans l'énergie exceptionnelle que montra en cette occasion l'empereur Napoléon III, les flottes alliées seraient jamais allées mouiller à Bésika?.. Il serait malaisé de le nier : dans cette circonstance mémorable, les deux gouvernemens alliés ont été bien en avant du sentiment de leurs pays, et lui ont fait en quelque sorte violence. La guerre d'Orient, — au jugement de M. Thiers, la seule guerre vraiment politique du second empire, — a été dès son origine et est demeurée jusqu'à aujourd'hui l'action d'éclat la moins populaire de Napoléon III. En France, comme en Angleterre, l'opinion publique n'est jamais parvenue à s'échauffer pour la cause débattue dans la presqu'île de la Chersonèse, à comprendre la grandeur des intérêts qui y étaient alors engagés, encore moins à tirer les conséquences nécessaires, impérieuses d'une entreprise qui était condamnée d'avance à la stérilité la plus complète, dès qu'on n'était pas résolu à la mener jusqu'au bout. L'opinion libérale salua avec des transports de joie un traité de paix dérisoire, sans rapport avec le but poursuivi, sans proportion avec les sacrifices imposés, et à la conclusion hâtive duquel elle n'avait pas peu contribué par ses impatiences et son inintelligence politique. Elle sut gré à Napoléon III de s'être contenté de la moitié de Sébastopol; elle ne devait pas lui pardonner, par contre, quelques années plus tard, d'avoir fait halte devant le quadrilatère autrichien!..

Il suffira de rappeler seulement ici, — car il serait trop douloureux de descendre aux détails, — combien depuis lors les traditions d'équilibre européen, de solidarité entre les états, de respect dû aux traités, sont allées en s'affaiblissant. A la place de ces maximes décidément surannées et taxées de préjugés, sont venues s'établir les belles doctrines de guerres « localisées, » de « sphères d'intérêts particuliers, » de neutralité « attentive, » d'inaction « magistrale, » et de la force primant le droit, — doctrines toutes imprégnées de l'esprit qui souffle de Manchester. On a vu l'action dissolvante de ces principes en Occident aussi bien qu'en Orient; on l'a vue

lors du démembrement de la monarchie danoise, de l'expulsion de l'Autriche du sein de la confédération germanique, de la mutilation de la France, et en dernier lieu lors du dépècement de l'empire ottoman. « Il n'y a plus d'Europe ! » s'écriait vers la fin de 1870 un homme d'état de l'ancienne école, et, dans les premiers jours de 1878, on était aussi bien près de croire qu'il n'y avait même plus de Grande-Bretagne. L'idéal rêvé par Cobden, le millenium de « quatre comtés, » semblait enfin se réaliser, et il n'a fallu rien moins que la monstrueuse paix de San-Stefano et l'entrée des Russes dans les faubourgs de Constantinople pour réveiller la vieille Angleterre, et ce qui restait encore de l'Europe, profondément bouleversée et déroutée. Le réveil fut bruyant, sans doute, on l'a même qualifié de « glorieux, » et on en a fait honneur à cette opinion publique qui finit toujours par retrouver sa voie, et qui, semblable à la lance d'Achille, sait porter remède aux blessures qu'elle fait. Il sera toutefois permis à l'observateur réfléchi de faire ses réserves quant aux aptitudes politiques des générations qui ont besoin d'avertissemens tels qu'Andrinople, Sinope ou San-Stefano pour s'apercevoir périodiquement d'un danger que les contemporains de Vergennes ont reconnu à des symptômes bien plus légers, et qu'un Montesquieu a su signaler avant tout symptôme par la seule intuition du génie, et peut-être bien la moralité de toute cette longue et lamentable histoire des variations du libéralisme en face du problème oriental se trouve-t-elle dans les paroles que le comte Derby a prononcées naguère au parlement. « Il y a deux ans, disait le noble lord, il aurait presque été dangereux pour un homme d'entrer dans un meeting public et d'exprimer ouvertement un doute sur la philanthropie désintéressée de la Russie. Maintenant on crie tout à fait le contraire, et je dois dire que la folie et la violence de ces deux agitations ne laissent pas beaucoup de choix entre elles. Si je pouvais, de cette place, m'adresser au peuple anglais, je me permettrais de lui demander comment il peut espérer d'avoir une politique étrangère, je ne dis pas prévoyante, mais seulement conséquente et intelligente, si en dix-huit mois on voit la grande majorité du pays demander deux choses directement contradictoires (1)... »

JULIAN KLACZKO.

(1) Discours du comte Derby à la chambre des lords, 8 avril 1878.

L'ILE DE CYPRE

SON ROLE DANS L'HISTOIRE

I.

LE CLIMAT ET LA NATURE DE L'ILE
SON AGRICULTURE ET SON INDUSTRIE

I. Engel, *Kypros*, 2 vol. Berlin, 1841. — II. De Mas Latrie, *Histoire de l'île de Cypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 3 vol. — III. Di Cesnola, *Cyprus, its ancient cities, tombs and temples, with maps and illustrations*, 1 vol. Londres, 1877. — IV. F. von Loeher, *Cypern, Reiseberichte ueber Natur und Landschaft, Volk und Geschichte*, 1 vol. Stuttgart, 1878. — V. Hamilton Lang, *Cyprus, its history, its present resources, and future prospects*. Londres, 1878. — VI. H. Kiepert. *New original map of the island of Cyprus*. Berlin et Londres, 1878.

Les avis ont été très partagés, en Angleterre même, sur les mérites de cette convention du 4 juin 1878 qui transfère à l'Angleterre, sinon la propriété, tout au moins la possession de l'île de Cypre. Au cours de la discussion, soit dans la presse, soit dans l'enceinte du parlement, les reproches les plus sévères ont été adressés à la politique de lord Beaconsfield, par des voix très autorisées et très écoutées. Tel adversaire du cabinet a déclaré que jamais ministre de sa majesté n'avait osé commettre un acte aussi impudent et aussi coupable; tel autre a parlé de fourberie et de mensonges; un troisième a qualifié la convention d'*insensée*. Maintenant même, après plusieurs mois écoulés, les critiques n'ont rien perdu de leur vivacité. En octobre, une grande revue anglaise, *the Nineteenth Century*, publiait, sous la signature de M. Forbes, le correspondant bien connu du *Daily News*, des pages qui ont fait sensation. M. Forbes est allé visiter l'île dont l'annexion, il le confesse, avait flatté son orgueil; il en est revenu désenchanté, et il expose ses mécomptes dans un article qu'il intitule bravement *le Fiasco de Cypre*.

Toutes ces critiques, ces épithètes violentes ont piqué lord Bea-

consfield, mais ne l'ont pas troublé. Sans attendre le vote qui devait le venger de toutes ces attaques en lui assurant une des plus fortes majorités que, depuis bien longtemps, chambre anglaise ait vu se prononcer en faveur d'un ministère, il a commencé par se venger lui-même, en artiste, du plus illustre et du plus passionné de ses adversaires. Sa lettre à M. Gladstone est un chef-d'œuvre d'ironie insolente et dure, un peu brutale peut-être, dans le goût de Swift. En une demi-page, elle vaut mieux que tous les longs romans de son noble auteur. Supposez une histoire rapide des lettres et de la tribune anglaises où la place manquerait pour transcrire des discours tout entiers et où l'on voudrait pourtant esquisser le portrait du premier ministre actuel, donner une juste idée de son style oratoire et de sa manière; on ne pourrait mieux faire que d'y citer cette épître hautaine. Certes elle ne suffirait pas à montrer sous toutes ses faces ce talent si multiple et si varié, ce personnage étrange et brillant que son origine et ses débuts littéraires ne semblaient pas désigner comme le futur chef du parti conservateur et l'homme d'état qui serait appelé, dans une heure difficile, à relever par sa décision et sa hardiesse l'ascendant ébranlé de l'Angleterre; mais elle ferait du moins connaître un des secrets de son invraisemblable fortune, elle permettrait d'apprécier l'entrain mordant de son esprit, la puissance de cette verve caustique qui l'a rendu si précieux à son parti, si redoutable, dans les débats parlementaires, même aux mieux doués et aux plus éloquens de ses contradicteurs.

Servi par ces dons heureux et porté par le succès, lord Beaconsfield a de plus, en ce moment, conscience d'être dans la vraie tradition anglaise; il se sent l'héritier et le continuateur de ces fières et fortes générations qui, à force de fatigues, d'argent et de sang, ont, en moins de deux siècles, fondé le plus grand empire que le monde ait vu depuis celui de Rome. Le conquérant de Cypre fait donc semblant de ne pas entendre les objections qui l'embarrasseraient; les autres, il les réfute victorieusement, avec une abondance de raisons et d'idées qui éblouit, avec des accens qui font encore vibrer la plupart des cœurs anglais; il monte au Capitole, où l'accompagnent des acclamations qui peuvent couvrir, à force de bruit, la voix des mécontens. Il aurait peine pourtant à trouver, même dans son parti, beaucoup de personnes qui poussent aussi loin que lui l'optimisme; ceux même qui, tout compte fait, applaudissent à sa conduite, ne se dissimulent pas que l'Angleterre vient de prendre là une grave responsabilité. Suivant les circonstances et surtout suivant que seront plus ou moins fermes et sûres les mains entre lesquelles le pouvoir passera par le jeu naturel des institutions, l'occupation de Cypre et les garanties accordées à la Turquie peuvent devenir pour l'Angleterre l'occasion d'un nouveau

développement de sa puissance politique, industrielle et commerciale; mais elles peuvent aussi l'engager dans de cruels embarras, lui valoir peut-être des humiliations, en tout cas donner un jour ou l'autre le signal d'un conflit longtemps ajourné. Cette lutte gigantesque, qui mettrait l'Angleterre et la Russie aux prises tout ensemble en Europe et en Asie, ainsi que dans toutes les mers du monde, les plus confians même n'y songent pas sans un serrement de cœur, tant elle fera couler de sang, tant elle fera verser de larmes! Le sentiment qui domine donc en Angleterre, chez ceux qui ne blâment point avec emportement la convention, c'est une approbation réfléchie, qui ne marchandera pas au premier ministre l'appui de ses votes, mais qui n'en comporte pas moins bien des réserves intimes, bien des appréhensions secrètes!

Le seul Anglais peut-être dont la satisfaction doive être sans mélange, c'est l'habile et savant conservateur des antiques au Musée britannique, M. Newton (1). Du jour où il a su l'Angleterre maîtresse de Cypre, quelles recherches et quels travaux a dû projeter, quelles découvertes a dû augurer l'auteur des célèbres fouilles d'Halicarnasse et du Mausolée, de tant d'heureuses trouvailles faites sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles de la mer Égée! Ses journées, il les passe à préparer la campagne nouvelle; quant à ses nuits, je me les figure pleines de songes dorés, de visions à ravir en extase un archéologue. Il se voit pénétrant, à la lueur des torches, dans des chambres souterraines comme celles où a été retrouvé le fameux trésor de Curium, aujourd'hui la gloire du Musée de New-York. Par un escalier taillé dans le roc, il descend au-dessous des vieux sanctuaires détruits; les marches succèdent aux marches; puis tout à coup, devant lui, s'ouvre un couloir étroit et bas, qu'il suit le corps courbé en avant, le cœur tressaillant d'attente et d'espérance. Il arrive enfin dans une pièce spacieuse, dont personne n'a franchi le seuil depuis le temps d'Étéandros de Paphos, qui payait tribut à Assar-Haddon, ou depuis le règne d'Évagoras de Salamine, qui fut loué par Isocrate. Les flambeaux jettent alors un plus vif éclat, et tout autour de la salle étincellent, mêlés à la rouge cornaline et aux teintes variées de l'agate, l'or et l'argent des colliers, des bracelets, des pendans d'oreilles, les facettes brillantes du cristal de roche. Dans cette riche collection de joyaux, parmi tous ces chatoiemens et ces reflets, l'œil du connaisseur, après le premier éblouissement, distingue, d'un regard rapide, des échantillons des styles les plus divers. De l'Égypte et de l'Assyrie à la Grèce, l'antiquité est là tout entière, représentée par des chefs-d'œuvre de patience et de goût.

(1) Voir nos études sur l'organisation du Musée britannique dans la *Revue* du 1er et du 15 décembre 1875.

D'un si beau rêve, que reste-t-il, quand on se réveille en sursaut, quand on s'aperçoit que l'on était la dupe du sommeil et de l'imagination surexcitée? Ce qu'il en reste, dans l'esprit d'un homme tel que M. Newton, d'un conservateur passionné pour son Musée, d'un voyageur infatigable qui part pour l'Orient comme vous partiriez pour Dieppe ou pour Trouville, c'est un vif désir de faire que le rêve devienne, dans la mesure du possible, une réalité. Il a dû laisser l'été s'achever et l'automne ramener quelque fraîcheur; mais maintenant, j'en jurerais, M. Newton va boucler cette valise qui déjà tant de fois a fait le tour de la Méditerranée; bientôt après, accompagné de quelqu'un de ses fidèles lieutenans, M. Murray ou M. Percy Gardner, il ira prendre possession du sol, au nom du Musée, comme sir Garnet Wolseley l'a fait, en juillet dernier, au nom de la couronne d'Angleterre. Avec son expérience et son coup d'œil, il ne lui faudra pas longtemps pour visiter tous les sites antiques, pour apprécier les chances de découvertes qu'ils présentent, pour interroger les indigènes qui ont aidé dans leurs fouilles MM. Lang et Cesnola, pour s'assurer les services des plus intelligens d'entre eux et pour établir des chantiers sur les points qui sembleront les plus riches de promesses. Plus de firmans à demander, à attendre pendant de longs mois, comme lors des fouilles de Ninive ou d'Halicarnasse, en Turquie; plus de mauvaises volontés, ouvertes ou cachées, à désarmer ou à déjouer, mais une pleine et entière liberté de creuser partout, aussi profondément que l'on voudra, moyennant une juste indemnité comptée aux propriétaires du terrain. Pas de loi jalouse non plus, comme la loi grecque, pour forcer ceux qui retirent du sol les monumens, non sans de grandes fatigues et de grandes dépenses, à les livrer ensuite aux musées d'Athènes; car ce sont là les conditions, vraiment trop dures, que les Allemands ont dû accepter avant de fouiller la plaine d'Olympie, et l'École française l'île de Délos (1). La marine, l'armée, toutes les autorités anglaises prêteront leur concours aux travaux, aideront à enlever les objets découverts et à les faire parvenir, sans qu'ils éprouvent aucun dommage, jusqu'à l'opulent Musée où ils iront prendre leur place dans des séries déjà formées. D'autre part les paysans, certains d'être libéralement payés chaque fois qu'ils apporteront un monument de prix, n'auront plus d'intérêt à dissimuler l'origine des antiquités qu'ils recueillent, à gaspiller des trésors dans la précipitation de fouilles clandestines, nocturnes, inquiètes, comme celles qui de la nécropole de Tanagre ont fait sortir tant de merveilles avec si peu de profit pour la science.

(1) Ces fouilles, dont on a trop peu parlé, font grand honneur au pensionnaire qui les a dirigées avec beaucoup de tact et de persévérance, M. Homolle. On trouvera des détails à ce sujet dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1878, pp. 1, 321, 397, 570.

Sous le nouveau régime, l'île de Cypre se trouvera donc, avec l'Égypte, la région de l'Orient où les monumens des civilisations disparues courront le moins de chances contraires, et reparaîtront au jour dans les conditions les plus appréciées des érudits. En ce moment, par suite de l'achat de la collection Cesnola, c'est le Musée métropolitain de New-York qui est le plus riche en objets de provenance cypriote; mais grâce au privilège, on pourrait presque dire au monopole dont va jouir le Musée britannique sur ce sol acquis par l'Angleterre, cette inégalité ne saurait subsister longtemps. On aura peut-être d'abord plus d'une déception; comme la chasse du gibier à poil et à plume, celle des antiquités a ses hasards et ses mécomptes; mais si les premiers explorateurs ont eu la main heureuse, ils n'ont pu cependant épuiser, en quelques années, une terre aussi riche, et des efforts bien dirigés, avec des ressources supérieures à celles des simples particuliers, finiront toujours par être couronnés de succès. Avant dix ans, on n'aura plus besoin de passer l'Atlantique pour étudier l'art cypriote; Londres, qui en possède déjà de précieux échantillons, aura complété ses séries au moyen d'objets dont la plupart auront un état civil et une histoire.

Au moment où la politique nouvelle de l'Angleterre se trouve ainsi préparer à ses archéologues et à ses érudits des découvertes dont profitera bientôt toute l'Europe savante, l'heure paraîtra peut-être bien choisie pour esquisser l'histoire de Cypre pendant toute la période antique, ou tout au moins pour définir par quelques traits précis les caractères de la civilisation qui s'est développée dans l'île dès les temps les plus reculés, la nature des influences que cette civilisation a subies et de celles qu'elle a exercées tout autour d'elle, par voie de rayonnement et de transmission. Si, pour bien faire comprendre cette histoire complexe et singulière, on se trouve entraîné à dépasser les limites des temps anciens, il n'y aura point lieu de s'en étonner; c'est qu'au moyen âge Cypre se trouve jouer à nouveau, entre l'Orient et l'Occident, un rôle tout à fait semblable à celui qu'elle avait déjà rempli bien des siècles auparavant. Ce ne peut être là un hasard; ces reprises et ces recommencemens ne s'expliquent que par la persistance d'une même cause qui continue, tant que le milieu n'est pas changé profondément, à produire les mêmes effets. Cette cause, cette raison suffisante, ce ne peut être que la situation même de l'île, son climat et ses productions naturelles. Une rapide description géographique, dont les élémens sont épars dans les récits des voyageurs que nous avons consultés, est donc la préface nécessaire de l'essai que nous tentons.

I.

L'île de Cypre (1) (Κύπρος chez les Grecs, Kibris chez les Turcs) est la plus éloignée vers l'Orient de toutes les îles de la Méditerranée. Elle en est, après la Sicile et la Sardaigne, la troisième par la grandeur. On en évalue la superficie à 900,000 hectares; la Corse, qui vient après elle, en a 875,000. On peut donc se représenter Cypre comme ayant à peu près les dimensions de notre département insulaire.

L'île de Cypre est située dans cette espèce de poche profonde ou de vaste golfe que dessinent la côte méridionale de l'Asie-Mineure et la côte de Syrie; le cap Saint-André, dernière pointe d'une haute langue de terre par laquelle l'île se termine au nord-est, regarde le sommet de l'angle aigu que tracent et que creusent, à leur rencontre, les deux rivages. Au nord, la Cilicie est à la même distance environ de Cypre que la Syrie à l'est et au sud-est; mais la côte qui regarde l'Asie-Mineure est presque tout entière âpre et montueuse; elle n'a que d'étroites bandes de terrain cultivable ou de courtes vallées, sans rades ni ports. C'est au contraire sur la côte orientale que s'ouvre la plus grande plaine de l'île; dans ces parages, là même où la montagne domine la mer, elle y descend, presque partout, en pentes plus douces ou bien elle se borde d'une frange de sol uni et fertile; là se trouvent les meilleurs mouillages, les plages dont l'accès est le plus facile et le moins dangereux. L'île avait sa façade, si l'on peut s'exprimer ainsi, tournée du côté de la Syrie; c'est par là qu'elle prenait jour sur le continent voisin. Ses relations devaient donc être plus aisées et plus intimes avec la Syrie qu'avec l'Asie-Mineure; elle était prédestinée à recevoir des cités syriennes ses premiers habitans, les premières semences de la civilisation. La principale ville maritime de l'île, c'est aujourd'hui Larnaca, qui touche aux ruines de l'antique Kition; de ce point, on compte douze heures de bateau à vapeur jusqu'à Alexandrette, le meilleur port de toute la Syrie, et sept seulement jusqu'à Tripoli. Pour faire ce dernier trajet, une barque à voile ne met guère, quand elle a bon vent, plus de vingt-

(1) Nous croyons devoir retourner à cette orthographe du nom de l'île, qui est l'ancienne orthographe française. Fénelon écrit toujours *Cypre*. Le traducteur de Dapper (*Description exacte des îles de l'Archipel*, in-fol., Amsterdam, 1703) fait de même. C'est depuis la fin du siècle dernier qu'a prévalu la forme *Chypre*, qui n'a aucune raison d'être : elle ne reproduit même pas la prononciation italienne de ce nom, *Tchipro*. C'est *Kypre* que l'on devrait dire; faute d'en revenir là, ce qui serait peut-être faire à l'usage une trop forte violence, nous désirons tout au moins nous en tenir à la forme qu'avaient adoptée nos classiques et qui est plus voisine, au moins pour l'œil, du terme grec.

quatre heures, et jamais elle ne perd la terre de vue. Des navigateurs comme les Phéniciens, de bonne heure enhardis à des courses bien autrement lointaines et dangereuses, devaient regarder une pareille traversée comme un jeu d'enfant.

L'île a une forme très particulière. Les anciens la comparaient à une toison étendue sur le sol; mais ils n'avaient pas de bonnes cartes à leur disposition, et, comme le prouve plus d'un exemple, ils se faisaient souvent une idée fort inexacte des dimensions et de la figure des pays qu'ils connaissaient le mieux. L'image dont se sert M. von Loeher pour définir cette même forme est plus triviale, mais elle est bien autrement juste : on s'en convaincra par le moindre coup d'œil jeté sur la carte. Cypre, dit-il, ressemble à un jambon dont l'os ou le manche serait représenté par cette étroite et longue saillie de la chaîne septentrionale qui vient finir au cap Saint-André. En tout cas, ce qu'il importe ici de saisir et de marquer, ce n'est pas tant le dessin plus ou moins bizarre du contour extérieur que la nature du terrain compris dans ce périmètre et la manière dont s'y répartissent les cours d'eau, les plaines et les montagnes.

A ce point de vue, l'île se partage en trois régions d'étendue et de richesse inégale, mais dont les caractères sont bien tranchés. Au centre s'ouvre une grande plaine, dont le nom même, *Mesoria* (au milieu des montagnes), indique la situation. Les eaux qui l'arrosent vont les unes vers l'est, au golfe de Salamine, les autres vers l'ouest, à celui où s'élevait jadis Soloi. La plaine est ainsi formée de deux bassins adossés l'un à l'autre et dirigés en sens contraire; le principal, celui de l'ancien Pediæos, aujourd'hui *Pidias*, regarde l'orient. Cette plaine traverse donc l'île de part en part : elle a dans sa plus grande largeur de vingt à vingt-cinq kilomètres; en y comprenant le terrain plus élevé qui sépare les deux bassins opposés, elle mesure à peu près vingt-cinq lieues de longueur. Elle était connue dans l'antiquité sous le nom de *la bienheureuse* (ἡ μακαρία). Aujourd'hui encore, les voyageurs sont unanimes à en vanter la fertilité, à célébrer la beauté et la variété de la végétation qu'elle étale aux regards partout où la main de l'homme a pris la peine de confier au sol quelques plants ou quelques semences. Par sa couleur et même, dit-on, par sa composition chimique, le noir limon qu'y déposent les crues annuelles du Pidias rappelle celui du Nil. Dans les parties les plus creuses de la vallée, la couche d'humus qui s'est ainsi accumulée de printemps en printemps a jusqu'à six et sept mètres de profondeur; partout, jusqu'aux premières pentes de la montagne, elle est assez épaisse pour satisfaire aux besoins des cultures même les plus exigeantes. Afin de tirer parti de ce trésor, il faudrait des bras, il faudrait quelque prévoyance. Les pentes ne sont pas rapides; rien ne serait plus aisé que de diriger le cours du fleuve et d'en

retenir les eaux au moyen de barrages, de les distribuer partout à l'aide de canaux d'irrigation. Maintenant les torrens, après les grandes pluies d'hiver, se promènent capricieusement au milieu des champs cultivés; ils les emportent ou les ensablent à leur gré. Ailleurs, ils laissent des marais pestilentiels. Enfin l'eau, que nulle part l'homme ne s'est appliqué à retenir et à conserver, fait partout défaut, une fois les chaleurs venues; à peine s'en glisse-t-il un mince filet entre les pierres qui encombrent le lit des rivières. Pas une goutte n'en parvient aux racines altérées.

Cette grande plaine, avec les vallées latérales qui en dépendent, occupe à peu près la moitié de la surface de l'île. Le reste est couvert par deux massifs montagneux qui se font vis-à-vis, mais qui sont loin d'avoir la même importance et la même étendue. Celui du nord n'est autre chose qu'une longue arête de calcaire jurassique, dont la base est formée, sur ses deux versans, par le grès de Vienne; les points les plus élevés n'en paraissent pas atteindre tout à fait un millier de mètres (1). Du côté de la mer, où elle fait face aux cimes toujours neigeuses du Taurus cilicien, elle tombe à pic, en beaucoup d'endroits, jusque dans les flots. Ce sont, comme sur la côte méridionale et occidentale de la Crète, de formidables escarpemens, de grandes falaises rocheuses, rougies ou dorées par le soleil, où habitent par milliers les pigeons sauvages. Il y a pourtant quelques anses, assez bien abritées, où des bâtimens de très faible tonnage, tels que caïques et felouques, peuvent trouver un asile : ainsi le petit port de Keryniœs, qui a gardé son nom antique et dont il est sans cesse question dans les guerres du royaume franc de Cypre. C'est aussi sur des pics appartenant à cette chaîne que se dressaient les châteaux forts de Saint-Hilarion, de Kantara et de Buffavento, si souvent assiégés et pris dans ces mêmes luttes; ils dominaient au loin la plaine, dont les habitans ne les regardent point, aujourd'hui même, sans quelque terreur; ils en croient les ruines hantées par les mauvais esprits. Dans les flancs de ces montagnes se creusent quelques courtes et profondes vallées, tournées vers le nord, dont on vante la fraîcheur, les beaux ombrages, les vergers luxurians; mais la place manque au pied de cette haute muraille. Autrefois même, quand l'île était le plus prospère et le plus peuplée, cette côte ne possédait pas une seule cité de quelque importance; tout au plus y avait-il sur ce rivage de petites villes maritimes, telles que Lapethos, Kerynia, Aphrodision, Carpasia, qui vivaient de la pêche et du trafic qu'elles

(1) Sur la composition géologique du sol de l'île et sur l'âge relatif de ses terrains et de ses montagnes, on trouvera des détails précis dans un travail que M. Albert Gaudry a donné à la *Revue*, le 1er novembre 1861, sous ce titre : *L'île de Chypre, souvenirs d'une mission scientifique.*

faisaient avec la Pamphylie et la Cilicie. Dans les beaux temps de l'antiquité, il devait y avoir aussi tout le long de ce détroit, entre l'île et le continent, un mouvement très actif de passagers, qu'amenaient à Cypre les affaires ou la dévotion. Pour tous ceux qui venaient de l'Asie-Mineure, le plus court était de passer par Tarse et de s'embarquer, pour traverser ce bras de mer, dans quelqu'un des ports qui se creusaient au pied des escarpemens de la Cilicie Trachée.

L'autre système de montagnes est bien autrement complexe et couvre un bien plus vaste espace. Les roches ignées, serpentines et ophitones, dominent dans ses crêtes et ses sommets arrondis, ainsi que sur tout le versant du nord; ses pentes méridionales se composent de calcaire tertiaire et de bancs de marne. Sous divers noms, *Kakiscala, Stavrovouni, Machærœs, Adelphi, Troodos*, il étend ses ramifications sur tout le sud et le sud-ouest de l'île; c'est surtout dans cette dernière région qu'il forme un groupe vraiment épais et d'une masse imposante autour du plus haut sommet de Cypre, le Troodos, dans lequel on reconnaît, avec toute vraisemblance, l'Olympe des anciens. Le Troodos s'élève, assure-t-on, jusqu'à plus de deux mille mètres, et plusieurs autres cimes voisines ne sont pas loin d'atteindre ce même niveau; mais aucune d'elles ne paraît avoir encore été mesurée avec une précision rigoureuse (1). Quoi qu'il en soit, voici comment le voyageur allemand que nous avons déjà cité décrit les spectacles que lui a offerts l'ascension de l'Olympe cypriote et l'impression qu'il en a gardée. C'est un juge compétent; non-seulement il connaît tout le bassin de la Méditerranée, de la Grèce à l'Espagne et au Maroc, de l'Atlas aux Alpes, mais il a traversé l'Atlantique, il a visité l'Amérique du Nord et, chemin faisant, il a gravi le pic de Ténériffe.

« La vue que j'avais de l'Olympe, dit-il, était une des plus belles dont l'homme puisse jouir sur la terre; elle était tout à fait originale... De là-haut, on voit l'île tout entière, étendue à ses pieds, comme une perle verte enchâssée dans le bleu des vagues. Tout autour des côtes, en tout sens, on voit la mer monter vers l'horizon, monter doucement vers le ciel, vers sa voûte d'un bleu limpide et pur. Dans la direction du nord-est se dresse, comme un maître et un dominateur, le Taurus, vêtu de son éblouissant manteau de neiges blanches. Depuis la côte cilicienne, il se prolonge et recule, en chaînes qui s'étagent l'une derrière l'autre, jusque vers le Kurdistan lointain. Du côté du sud-est, on distingue les cimes bleuâtres et vaporeuses du Liban. »

(1) Voici, pour quelques-uns de ces points, les hauteurs que donnait, nous ne savons d'après quelle autorité, un journal allemand, l'*Ausland* (19 août) : Troodos, 2,018 mètres; Stavrovouni, 1,740; Machæræs, 1,442.

Des flancs de cette belle et large montagne descendent, dans tous les sens, des vallées qui ont plus d'ampleur et de développement que celles de la chaîne septentrionale et qui laissent, dans leur partie inférieure, plus de place à la culture. En maint endroit, les contre-forts de l'Olympe s'abaissent en pente douce vers la mer ou bien, entre leurs derniers escarpemens et la grève, l'émiettement de leurs flancs et les apports des eaux ont créé une bande de plaine assez large et assez fertile pour que l'homme ait envie de s'y établir et y trouve toutes ses aises. Cette région possédait jadis plusieurs des cités les plus célèbres de l'île, Kition, Amathonte, Curion, l'ancienne et la nouvelle Paphos. On y rencontre encore aujourd'hui des villages populeux et prospères. Le sol caillouteux et léger de ces versans, exposés au midi, est surtout merveilleusement propre à la culture de la vigne.

Le climat de l'île a été très diversement jugé par les voyageurs, suivant qu'ils ont visité l'île dans telle ou telle saison. Il offre en effet des contrastes très tranchés, qui expliquent des appréciations fort différentes. Un tiers environ de l'année, de la mi-octobre à la fin de février, est très pluvieux; les pluies y durent parfois, sans interruption, comme dans les contrées tropicales, pendant de longs jours de suite. Vient ensuite un printemps dont l'éclat, le charme et la fraîcheur ont laissé de profonds souvenirs à tous ceux qui ont parcouru les campagnes de Cypre entre les premiers jours de mars et le milieu de juin; le rapide essor de la végétation est favorisé par de chaudes ondées qui viennent encore de temps en temps modérer les ardeurs du soleil. En juin, les pluies cessent, et l'on est parfois plus de quatre mois sans voir tomber une seule goutte d'eau (1). Les chaleurs sont alors écrasantes, surtout dans la grande plaine centrale, où les brises de mer, arrêtées par la barrière des montagnes, ne font pas pénétrer leur souffle rafraîchissant. Il fait, assure-t-on, malgré la différence de latitude, plus chaud l'été dans la Mesoria que dans la basse Égypte, à Nicosie qu'au Caire. La chaleur est tempérée, dans la vallée du Nil, par l'abondante évaporation qui se produit à la surface du grand fleuve et par le courant d'air qui règne entre ses berges. Ici rien de pareil : le vent du nord même, quand il a passé sur les arides plateaux de l'Asie-Mineure, arrive sec et brûlant; les vents de l'est et du sud ne se sont pas moins échauffés en courant sur les déserts de la Syrie et sur ceux de l'Afrique. C'est donc, presque constamment, sous une haleine embrasée comme la vapeur qui sort de la bouche d'un four, une sécheresse affreuse. Plus d'eau dans le lit des rivières;

(1) D'après M. Lang, l'île ne reçoit, année moyenne, que le tiers de la quantité de pluie qui tombe en Syrie. Il a été témoin, en 1869, d'une affreuse disette causée par la sécheresse. Dans toute l'année, il n'était tombé, au total, que 14 centimètres d'eau.

les sources sont taries; hors dans le fond de quelques vallées étroites où se maintient un peu d'humidité, toutes les plantes herbacées ont jauni et se sont fanées. Beaucoup d'arbres même penchent languissamment le bout de leurs rameaux flétris et laissent tomber leurs feuilles roussies. Hommes, animaux, végétaux, tout ce qui vit meurt de soif; on ne fait plus d'affaires que le matin et le soir. Pendant la journée, on dort d'un lourd sommeil. La nature entière attend, haletante et triste, le premier nuage d'automne, les premières gouttes de pluie.

Dans les beaux temps de l'île, ces chaleurs écrasantes devaient être tempérées, jusqu'à un certain point, par l'effet de deux causes dont l'action ne s'exerce plus aujourd'hui avec la même force, par une irrigation savante et par la bienfaisante influence de vastes forêts. A Cypre, comme en Crète, près des lieux anciennement habités, on trouve partout la trace de longues gouttières creusées au flanc des rochers pour recueillir et conduire dans de vastes réservoirs la plus grande quantité possible d'eau de pluie; beaucoup de ces citernes existent encore, aux trois quarts comblées. Ailleurs, ce sont les restes de canaux qui servaient à mener au loin, dans la campagne, les eaux des sources et des rivières, à répartir entre les cultivateurs cette onde vivifiante. Ainsi emmagasinées et dirigées par l'art et la main de l'homme, ces eaux, qui maintenant se perdent ou qui ne baignent qu'un étroit espace, devaient répandre la fraîcheur, devaient nourrir le feuillage et l'ombre dans bien des lieux dont l'aridité désole aujourd'hui le voyageur.

Ce qui ne pouvait manquer de modérer alors les effets de la chaleur et de la sécheresse, ce n'était pas seulement cette sollicitude prévoyante et ces divers travaux d'aménagement; les forêts dont l'île était couverte, partout où le sol n'était point cultivé en céréales, en jardins et en vergers, contribuaient peut-être encore plus efficacement à rendre les eaux plus abondantes qu'elles ne le sont de nos jours, à les retenir sur les pentes qui depuis lors se sont dénudées et comme écorchées, à défendre plus longtemps ruisseaux et rivières contre les ardeurs de ce redoutable soleil qui les boit à longs traits, qui les épuise si vite jusqu'à la dernière goutte, depuis que le cours n'en est plus protégé par un épais rideau de feuillage. Tous les textes anciens s'accordent à nous représenter l'île comme merveilleusement boisée. La forêt, au moins dans certaines parties de l'île, formait une masse touffue, comme une armée de troncs fermes et drus dont les lignes serrées, se développant sur tous leurs fronts par rejets et par semences, semblaient marcher audevant de l'homme, menacer ses cultures qu'elles envahissaient, et défier la cognée. L'homme se sentait mis en péril par l'élan continu de cette végétation puissante; c'était une bataille à livrer, ou plutôt

une lutte de tous les instans à soutenir sans défaillance. Il fallait animer les combattans par l'appât des primes offertes à la vaillante patience du bûcheron et du laboureur. Strabon nous a conservé, d'après Ératosthène, une loi cypriote qui doit dater de l'époque ptolémaïque. Quiconque avait défriché un terrain boisé et y avait fait passer le soc de la charrue le recevait en pleine et entière propriété, exempt de tout impôt et de toute redevance.

Aujourd'hui, l'homme a triomphé de la forêt; mais comme il arrive souvent, le vainqueur, pour n'avoir pas su s'arrêter, pour avoir voulu pousser sa victoire jusqu'au bout, en a été la première victime. Ce que la végétation forestière a perdu, ce n'est point la culture qui l'a gagné, c'est la stérilité, c'est le désert. Il n'y a plus guère dans l'île de forêts qui méritent ce nom; vous n'y rencontrez que des arbres clair-semés ou des bouquets de bois qui ne vous prêtent leur ombrage que pendant de trop courts instans; bientôt vous retrouvez la roche nue ou le maquis que tond sans cesse la dent infatigable et vorace des chèvres, dressées parmi les buissons pour en atteindre les plus hautes branches. Ces rongeuses insatiables, le voyageur qui suit les sentiers de la montagne ne les aperçoit pas toujours, cachées qu'elles sont dans les fourrés de lentisques et d'arbousiers; mais, de loin, il devine leur présence au mouvement des rameaux qu'elles attirent et qu'elles courbent en les dépouillant, il la devine à leur petite toux sèche qui résonne à distance. Que de fois je les ai observées, souples et gracieuses, dans les montagnes de l'Attique et des îles grecques! Combien de fois ce bruit familier m'a signalé le voisinage d'un pâtre auquel je pourrais demander la source la plus prochaine ou le chemin perdu! Quel appétit elles possèdent, ces éternelles affamées! Ce sont elles qui achèvent la destruction commencée par la main de l'homme; là où la cognée a dévasté la forêt, la morsure de la chèvre empêche la nature de réparer le désastre. A mesure que se montrent, au printemps, les jeunes pousses, la chèvre les dévore jusqu'à ce que la souche découragée se lasse de produire.

Dans son œuvre meurtrière, la chèvre a été aidée, depuis un siècle surtout, par d'autres rongeuses, les sauterelles. Jadis celles-ci ne désolaient l'île que de loin en loin; parfois de grands vents du nord les apportaient des plateaux de la Caramanie; c'était une mauvaise année à passer. Plus tard, elles finirent par s'établir à la pointe orientale de l'île, dans des cantons devenus déserts; elles y déposaient leurs œufs par millions et par milliards. Depuis lors, chaque année, au début du printemps, elles se répandaient dans toute l'île; partout où le vent les avait poussées, il ne restait pas derrière elles une feuille verte. Le fléau devenait intolérable. Par un singulier hasard, il y a une dizaine d'années, l'île s'est trouvée

posséder un gouverneur honnête et capable, Saïd-Pacha; quelques mesures bien calculées et suivies avec persévérance ont amené la destruction des sauterelles. L'île en est délivrée, mais elles avaient eu tout le loisir de faire beaucoup de mal aux cultures et aux bois.

Avec de pareils auxiliaires, les habitans de l'île ont fini par ne presque rien laisser de ces richesses forestières que leur avaient transmises presque intactes les générations antérieures. De manière ou d'autre, les pouvoirs qui s'étaient succédé dans l'île avaient dû protéger les forêts, au moins dans certaines régions; ils avaient dû édicter des règlemens analogues à ceux dont la trace nous a été conservée, tout près de là, dans le Liban, par ces nombreuses inscriptions latines qui se lisent sur le roc, en différens endroits des districts d'Akoura et de Kartaba, inscriptions que M. Renan a recueillies et qu'il a expliquées d'une manière si plausible (1). Ces textes gravés en grandes lettres qui frappaient tous les yeux réservaient au gouvernement le droit d'abattre et d'employer pour les constructions publiques quatre essences précieuses entre toutes. Les autres bois, de moindre valeur, restaient à la disposition des particuliers, *cetera privata*.

Sans ces défenses, il eût été difficile de conserver des réserves en haute futaie capables de fournir aux maîtres successifs de Cypre les grandes pièces qu'ils en ont toujours tirées, soit pour la quille et la mâture de leurs navires, soit pour les planchers et les combles de leurs édifices. Or Cypre a toujours été célèbre par ses chantiers maritimes et par l'excellence des bois que l'on y mettait en œuvre. Quand Alexandre, au cours de son expédition, se décide à lancer une flotte sur les grands fleuves de la Mésopotamie, l'Euphrate et le Tigre, pour en reconnaître et en commander les rivages, c'est de Cypre qu'il fait venir, à travers la mer, à travers les montagnes et le désert de Syrie, les planches et les poutres de cyprès qui lui serviront à fabriquer ses vaisseaux. Un peu plus tard, si les Ptolémées font de si grands efforts pour conquérir Cypre sur Antigone et Démétrius, puis pour s'y maintenir contre les Séleucides, c'est qu'ils ont besoin des forêts de l'île; sans elles, où construiraient-ils ces escadres qui leur assureront l'empire du bassin oriental de la Méditerranée? Dans des temps plus rapprochés de nous, les Lusignans ont été de grands bâtisseurs; pendant plus d'un siècle, dans leur royaume, ils ont élevé partout châteaux et palais, grandes églises ogivales aujourd'hui changées en mosquées, abbayes dont les ruines pittoresques, dont les nefs et les clochers gothiques donnent au voyageur, dans certaines vallées cypriotes, l'impression

(1) *Mission de Phénicie*, p. 259 à 281. La formule complète est ARBORUM GENERA IV CETERA PRIVATA; mais le plus souvent elle est écrite en abrégé.

et presque l'illusion d'un paysage occidental. Toutes ces constructions somptueuses, qui ont fait l'admiration des contemporains, ont eu des charpentes massives et compliquées, comme les composaient les architectes du moyen âge; or c'est encore aux bois de Cypre qu'il a fallu en demander les matériaux, à ses frênes et à ses pins, à ses cyprès et à ses chênes.

Ce qui, de tout temps, avait doublé la valeur de ces forêts, c'est qu'elles se trouvaient dans une île; grâce à leur situation, elles étaient d'une exploitation beaucoup plus facile que celles qui couvraient les flancs du Liban, de l'Amanus ou du Taurus. L'Orient n'a guère connu les routes carrossables; tout au plus en a-t-il possédé quelques-unes pendant la période de la domination romaine. Encore les plus belles et les plus hardies de ces voies n'ont-elles rien de comparable aux travaux que les ingénieurs modernes ont exécutés dans les Pyrénées, dans l'Apennin, les Alpes et les autres grandes chaînes de l'Europe afin de permettre l'exploitation des richesses minérales ou forestières. Par leur aménagement et par leur tracé, les voies romaines ont été surtout des instrumens de règne; sans doute, en facilitant les échanges, elles ont développé la production et la richesse dans les provinces qu'elles traversaient; mais dans la pensée des censeurs et des proconsuls qui les ont construites, qui, pour leur frayer passage, ont percé le roc ou jeté des ponts sur les fleuves et conduit à travers les marécages de longues chaussées, ces routes étaient principalement destinées à transmettre partout la volonté et l'action du pouvoir central, à faire parvenir rapidement jusqu'aux extrémités de l'empire ses messagers et ses délégués, à garantir aux légions romaines, en toute saison, un passage libre et sûr. Quant aux besoins de l'industrie, l'état n'avait même pas l'idée qu'il lui appartînt de s'en préoccuper. Dans de telles conditions, on ne pouvait, sans des efforts prodigieux et de très grands frais, transporter à distance des quartiers de roche ou des pièces de bois dont la dimension fût considérable; aussi la plupart des grandes villes empruntaient-elles au sol qui les portait ou cherchaient-elles dans leur voisinage immédiat la pierre dont étaient faits leurs édifices et leurs maisons. Pour n'en citer qu'un petit nombre d'exemples, voyez Jérusalem et ses *cavernes royales,* Gortyne et son prétendu *labyrinthe,* Syracuse et ses *latomies,* Rome et les galeries taillées dans le massif même du Palatin, d'où ont été tirés les matériaux de sa première enceinte et de ses plus anciennes constructions. Pour qu'une carrière, pour qu'une forêt eussent quelque prix, il fallait qu'une plaine plus ou moins large les séparât seule d'une cité populeuse ou bien qu'elles fussent situées soit au bord d'un grand cours d'eau navigable comme le Nil, le Tigre ou l'Euphrate, soit au-dessus des rivages mêmes de la

mer, ce grand chemin qui mène partout (1). Ce qui fit la fortune du marbre de Thasos, dans le monde alexandrin et romain, c'en est peut-être moins le grain et la beauté que la singulière facilité de l'exploitation. La carrière, c'était, sur plusieurs points de la côte méridionale, la falaise même dont la base est baignée par les flots; dans la belle saison, quand la mer était calme, les navires pouvaient venir charger, à pied d'œuvre, devant la falaise de marbre qui, d'année en année, s'écroulait et reculait ainsi sous le pic des carriers (2). Les forêts cypriotes présentaient à peu près les mêmes avantages; les arbres même qui croissaient dans le fond des vallées et dans le voisinage des plus hauts sommets ne pouvaient jamais être bien loin d'un port quelconque ou tout au moins d'une grève d'échouage. Une fois les planches ou les troncs arrivés à la côte, on les dirigeait sur les chantiers de l'île ou sur ceux de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, vers tout pays où une dynastie ambitieuse et guerrière travaillait à se donner une marine qui, de l'Hellespont jusqu'aux bouches du Nil, la fît maîtresse des mers.

Depuis la conquête turque, ni les gouvernans, ni les gouvernés n'ont plus paru soupçonner qu'il y eût là un capital à ménager. Voici qui prouvera combien ont été désastreux les effets de cette dévastation prolongée. Le terme qui désigne le cyprès dans les langues grecque et latine, κυπάρισσος, *cupressus*, semble dérivé du nom même de l'île; à l'origine, il signifiait, selon toute apparence, l'*arbre de Cypre*. A défaut même de cette étymologie, plusieurs textes anciens nous apprennent combien cette essence était jadis abondante à Cypre, et quelles dimensions elle y atteignait. Or tandis que la Crète, surtout dans la région des Monts-Blancs, possède encore des bois de cyprès, cet arbre ne se rencontre plus guère dans l'île de Cypre à l'état sauvage; on ne l'y trouve plus d'une belle venue que dans les cimetières et dans les jardins. Le gouvernement anglais cherchera, sans aucun doute, à mettre un terme à ce gaspillage, à cette destruction continue; mais il lui faudra lutter contre des habitudes bien enracinées. Chrétien ou musulman, le paysan cypriote est convaincu que le bois, comme l'air et l'eau, n'a pas d'autre maître que Dieu, qui l'a créé. Il lui semble aussi naturel d'aller, quand il lui plaît, couper des arbres dans la montagne que de tremper ses lèvres à la source voisine, quand il a soif. Encore s'il se

(1) « *Pontus* et πόντος signifient mer dans le sens où Homère parle des *routes humides* (ὑγρὰ κέλευθα); car *pontus* vient de la même source qui a donné *pons, pontis*, et le sanscrit *pantha*, sinon *pāthas*. La mer n'était pas appelée une barrière, mais une grande route, plus utile pour le commerce et les voyages qu'aucune autre route, et le professeur G. Curtius a bien démontré que les expressions grecques telles que πόντος ἁλὸς πολιῆς et θάλασσα πόντου indiquaient, même chez les Grecs, une connaissance de la signification primitive de πόντος. » Max Muller, *Essais sur la mythologie comparée*, traduction de G. Perrot, p. 61-62.

(2) G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos*, ch. VII (*Archives des Missions*), 1864.

contentait de prendre ce dont il a vraiment besoin! Mais non; comme tous les barbares, il gâche bien plus qu'il ne consomme. Vers la fin du printemps, on le voit souvent mettre le feu aux grandes herbes, déjà sèches, qui foisonnent au pied des jeunes taillis. La flamme s'allume et court où la pousse le vent, légère et rapide, trop rapide pour incendier le bois vert, encore humide et tout gonflé de sève vive; mais, sur son chemin, elle grille le feuillage, elle calcine et noircit l'écorce, elle arrête, en plein élan, le mouvement de la végétation. Ainsi atteintes, ces tiges et ces branches vont se dessécher lentement; quand viendra l'automne, tout le taillis ne sera plus qu'un bois mort qui se brisera sans résistance sous le doigt des enfans et des vieilles femmes, travaillant à leur provision d'hiver. Pour leur rendre la tâche plus facile, on a sacrifié tout un quartier de forêt, et parfois, ces fagots, on ne prendra même pas la peine d'aller les chercher; on en aura trouvé d'autres plus près du village, on aura oublié l'endroit. Ces pauvres arbres ne demandaient qu'à vivre et à grandir; leurs fibres se serraient, leur tronc et leurs rameaux s'allongeaient pour les générations futures, quand un caprice sauvage les a tués, sans que leur ruine serve à rien ni à personne.

On vantait aussi, dans l'antiquité, les noyers et les platanes de Cypre; ces deux espèces réussissent encore très bien dans ces mêmes vallées. Le platane surtout y atteint parfois une hauteur et une ampleur tout à fait remarquables; aussi est-ce à propos de lui que M. von Loeher entonne une sorte d'hymne, que nous avons plaisir à citer, pour tous les souvenirs qu'il nous remet en mémoire. « J'en appelle, s'écrie-t-il, à tous ceux qui ont voyagé en Orient! Qui d'entre eux ne se rappelle avec reconnaissance ce bel arbre, le gardien des sources, au pied duquel il a goûté souvent un si doux et si profond repos, enveloppé de l'ombre que versait le feuillage, savourant la fraîcheur qui s'exhalait des eaux murmurantes? Si elles sont heureuses entre toutes, les heures et les minutes où nous avons la plus claire et la plus pleine conscience de tout ce qu'il y a en nous de force et d'âme, où, comme on dit familièrement, nous nous sentons le plus vivre, savez-vous quels sont les momens où j'ai le mieux joui de ce bonheur, où je me suis le mieux représenté ce que pouvait être cette félicité suprême? Ce sont mes haltes de midi sous l'abri des platanes, lorsque je m'y arrêtais pour laisser passer les heures chaudes du jour, après de longues chevauchées dans un pays grandiose, mais brûlant et désert. Depuis que je me suis ainsi attaché à cet arbre si noble et si bienfaisant, le vieux Xerxès lui-même a trouvé grâce devant mes yeux. Vous vous souvenez du récit d'Hérodote : lorsqu'il marchait contre la Grèce, le grand roi aperçut, dans le voisinage de Sardes, un platane dont la mer-

veilleuse beauté lui prit si bien le cœur qu'il le couvrit de chaînes d'or et de bijoux, comme un amant en pare sa bien-aimée (1). »

C'est à ce charme, vaguement ressenti même par les natures les plus grossières, que le platane doit d'avoir survécu à la forêt, là où elle a été détruite par l'incurie et la brutalité de l'homme: dans les régions même les plus déboisées de l'Orient, partout le platane se dresse, tout ensemble élégant et majestueux, au bord des fontaines et des ruisseaux. Ceux-ci abreuvent ses racines alors même que la campagne tout à l'entour meurt de soif; en revanche, de ses larges feuilles et de ses branches puissantes qui se rabattent vers le sol, l'arbre défend contre l'ardeur dévorante des rayons d'été le petit bassin où jaillit la source chère au voyageur, le filet d'eau qui se glisse entre les pierres. Parmi ces graviers et ces quartiers de roche poussent et prospèrent aussi les lauriers-roses; ils sont plus serrés et plus nombreux qu'au bord de nos ruisseaux les aunes et les saules. Si vous longez au mois de juin les côtes de Cypre, vous pouvez, sur les pentes de la montagne, suivre de l'œil les torrens, à l'éclat de ces fleurs pressées par milliers les unes contre les autres; chaque torrent dessine un étroit ruban d'un rouge tendre et clair, qui serpente et se détache sur le gris de la roche ou la verdure du maquis.

Ce dont l'île n'a pu être dépouillée par plusieurs siècles de mauvais gouvernement et de ravages incessans, c'est la richesse et la beauté des plantes et des arbustes que le sol y produit sans culture. Tous les voyageurs qui l'ont visitée au printemps s'accordent à dire que nulle part, dans le bassin de la Méditerranée, la terre ne se couvre et ne se colore de fleurs plus brillantes et plus variées, l'air

(1) P. 259. On pourra juger, par cette citation, de la manière habituelle de M. von Loeher. Il était déjà connu par d'autres récits de voyage, et son livre paraît avoir eu en Allemagne un assez vif succès. L'ouvrage est mal composé; n'étant resté dans l'île que quatorze jours, l'auteur n'a pu arriver à faire de son journal un volume qu'en ayant recours à de perpétuelles digressions historiques et philosophiques qui interrompent le récit d'une manière désagréable. On y rencontre pourtant des observations intéressantes et un certain talent de description. Un trait curieux de l'ouvrage, c'est le *chauvinisme* naïf qui s'y manifeste dans plus d'une page. L'idée fixe de l'écrivain, c'est le droit du nouvel empire allemand sur Cypre, droit qui se fonde sur l'occupation de l'île par l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen au XIII[e] siècle et que le publiciste espérait faire revivre en le signalant aux hommes d'état allemands. M. de Loeher doit vouloir mal de mort à lord Beaconsfield, qui a mis à néant tous ses beaux projets. Sa gallophobie est tout à fait amusante; ainsi, à propos de l'enlèvement du vase d'Amathonte, aujourd'hui déposé au musée du Louvre, il accuse (p. 283) les agens français de brigandage (*Raub*), et pourtant personne n'a plus insisté que lui sur les risques auxquels sont exposées les antiquités que conserve encore l'île; un peu plus loin, il raconte avoir vu, sur cette même plage, des matelots égyptiens chargeant, pour Port-Saïd, des débris qui provenaient d'Amathonte. Il n'est d'ailleurs pas plus juste pour les Anglais. Parlant du déchiffrement des inscriptions cypriotes (p. 3), il a l'air de croire que ce déchiffrement est dû seulement au zèle des Allemands pour la science; c'est un véritable déni de justice que d'oublier ici les services rendus par le regretté George Smith.

ne se remplit de plus pénétrantes senteurs. Dès la fin de février, ce sont les violettes, ce sont surtout les anémones, si petites et si blafardes dans nos bois, là-bas, par millions, aussi grandes, aussi splendides, aussi diverses de nuances que celles qui sont cultivées dans nos jardins; plus tard, c'est toute l'éblouissante tribu des liliacées, chère aux poètes de la Grèce, l'hyacinthe, le narcisse et le crocus, différentes espèces de tulipes. Les buissons n'ont pas une moins élégante parure; c'est l'agnus-castus, avec ses grappes d'un bleu pâle, c'est le myrte avec ses bouquets blancs et parfumés qu'encadre un charmant feuillage, c'est l'arbousier dont le fruit mûr a tout l'éclat d'une fleur rouge. N'oublions pas la rose, née, disait la légende, tout près de là, sur la côte syrienne, de la terre qu'avait baignée le sang d'Adonis. Aphrodite avait amené dans l'île la fleur qui lui était chère; les roses de Cypre étaient célèbres chez les anciens. Aujourd'hui encore, tandis que les charmans boutons de l'églantier décorent les broussailles et qu'ils répandent dans la campagne leur fine et légère odeur, les plus belles variétés de la rose cultivée s'épanouissent dans les jardins des riches musulmans, grands amateurs d'horticulture. On comprend que les Grecs aient appelé Cypre l'*île qui sent bon* (εὐώδης). C'était là, disait Homère, que les Grâces oignaient d'une huile embaumée les membres de leur divine maîtresse, c'est là qu'elles-mêmes trempaient leurs vêtemens dans les vapeurs odorantes qui s'exhalaient de toutes ces corolles ouvertes par le printemps.

Parmi les plantes qui croissent d'elles-mêmes à Cypre, il en est deux qui avaient particulièrement attiré l'attention des anciens naturalistes et qu'y ont retrouvées les botanistes modernes. L'une d'elles paraît avoir donné à l'île le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, après une si longue suite de siècles : c'est l'arbuste que les Phéniciens et les Hébreux appelaient *kopher*, mot d'où les Grecs ont tiré celui de *kypros*, formé des mêmes élémens. On est d'accord pour y reconnaître, d'après les descriptions que nous en donnent Dioscoride et Pline, la plante qui est appelée par les Arabes *el hanna* ou, comme disent les voyageurs européens, le *henné*. C'est le *lawsonia alba* des botanistes, le *ligustrum* des Romains, notre troëne. Nos bois en sont pleins; la blancheur des épis de fleurs dont il se couvre au mois de mai ne déplaît point aux yeux : elle a valu à cet arbuste quelques bonnes paroles des poètes et des romanciers; mais sa forte odeur de musc lui ferme d'ordinaire l'entrée des jardins, on ose à peine en mettre quelques brins dans un bouquet. Sa principale fonction est de s'épaissir, sous la serpe qui le taille, en haies fournies et serrées qui forment une excellente clôture. En Orient au contraire, dès les temps les plus reculés, le troëne a été très recherché pour ses feuilles et ses fleurs. De

celles-ci, bouillies dans l'huile, on tirait un parfum fort estimé; ses feuilles donnent une poudre verdâtre que l'on voit encore aujourd'hui exposée dans tous les bazars du Levant. Préparée de diverses manières, cette poudre sert à teindre en rouge ou en jaune la crinière, le sabot et la queue des chevaux; elle sert surtout aux femmes pour se peindre certaines parties du corps, telles que les ongles et les cheveux, surtout les lèvres et les paupières; avec le noir de fumée, qui épaissit et allonge le sourcil, elle agrandit l'œil et elle le creuse; elle lui donne cet éclat qui le fait si brillant entre les plis blancs du voile, cette lumière qui semble venir de si loin. En l'employant à ces usages, les harems du Caire, de Damas et de Stamboul ne font que continuer la tradition de ceux de Memphis et de Thèbes, de Babylone et de Ninive, d'Ecbatane et de Suse. L'Orient, comme on l'a dit, n'est pas dans le temps, il n'est que dans l'espace; les siècles valent en Orient ce que les années comptent en Occident.

Le *cyprus* ou henné est très commun aussi en Égypte et en Syrie, ainsi que le prouve l'origine sémitique de son nom grec; c'est de la côte syrienne qu'avait été importée dans l'île, sinon la plante elle-même, partout répandue, tout au moins la fabrication de la teinture végétale que lui demandait la coquetterie féminine. Cypre passait pour avoir en propre un autre produit du même genre, auquel la médecine ancienne attribuait des vertus curatives très puissantes : c'était le *ledanum* ou *ladanum*, dont il est déjà question dans Hérodote. On croyait que, pour se préserver de la peste et de toutes les épidémies, il suffisait d'en tenir un morceau dans la main et de le porter souvent à ses narines. Le ladanum provient d'un ciste qui, comme l'indique son nom officiel et savant (*cistus creticus*), se rencontre ailleurs qu'à Cypre; sur plus d'une montagne de la Crète et d'autres îles de l'Archipel, je l'ai vu couvrir de ses jolies fleurs d'un rouge clair des pentes tout entières. Chaque pied forme un petit buisson qui atteint souvent près d'un mètre de hauteur. Les tiges et les feuilles sont garnies de poils au bout desquels se dépose une sorte de résine qui s'épaissit à l'air et qui reste là suspendue en gouttelettes visqueuses. Le ladanum a perdu de son prestige; la pharmacie en fait pourtant encore quelque usage et Cypre en exporte une certaine quantité. Si nous en faisons mention, c'est à cause du procédé que l'on emploie pour le recueillir. Ce qu'il a de curieux, c'est qu'il est le même qu'au temps d'Hérodote et de Dioscoride; rien de moins industriel et de plus primitif. Voici comment le décrit l'abbé Mariti, qui, à la fin du siècle dernier, a consacré un livre très consciencieux et très plein d'observations judicieuses à l'île de Cypre, où il avait passé plusieurs années (1) : « La majeure partie du ladanum se recueille, au prin-

(1) *Voyage dans l'île de Cypre, la Syrie et la Palestine*, 2 vol. Paris, 1791.

temps, dans le village de Lascara. Le matin, de très bonne heure, les bergers conduisent leurs troupeaux de chèvres dans ces environs; le ladanum, mûr et visqueux, s'attache aux barbes des chèvres; on l'en retire, et le ladanum ainsi recueilli est le plus pur et le moins chargé de matières hétérogènes. Tandis que ces animaux paissent dans la plaine, les bergers en amassent aussi d'ailleurs d'une autre manière; ils attachent au bout d'une petite perche une peau de chèvre, avec laquelle ils vont essuyer les plantes couvertes de cette rosée. » Dioscoride décrit exactement la même opération; quant au bon Hérodote, il paraît ignorer que les boucs ne jouent là d'autre rôle que celui de collecteurs et d'intermédiaires; il fait à ce propos une de ces réflexions naïves qui rendent la lecture de son livre si amusante : « Il est étrange, dit-il, que le ladanum, qui a un parfum si exquis, sorte d'un endroit qui sent si mauvais. En effet, c'est dans la barbe des chèvres et des boucs qu'on le trouve; il s'en distille, sous forme de sueur, comme la résine du bois. »

L'île possède encore d'autres arbres qui donnent des résines plus ou moins recherchées pour leur parfum ou pour leur goût; outre le térébinthe, c'est le *bois du Christ*, comme on l'appelle dans les îles grecques (*liquidambar orientalis*), qui fournit une sorte d'encens, l'*ambra*. De l'encens, il en fallait beaucoup pour ces autels sans nombre, parés de guirlandes de fleurs, qui s'allumaient chaque matin en l'honneur d'Aphrodite. C'est comme à travers un voile de vapeurs odorantes, à travers la fumée des sacrifices, que Virgile aperçoit et qu'il nous montre l'île embaumée où règne la déesse :

... centum...
Thure calent aræ, sertisque recentibus halant.

Cypre possède aussi l'*arbre à mastic*, qui a fait la fortune de Chios; mais il y est devenu rare. Partout, dans ses plaines et sur ses montagnes, l'île garde ainsi, par places, quelques derniers survivans d'espèces presque éteintes, quelques traces de cultures à peu près abandonnées. Il est encore temps de sauver bien des germes qui allaient disparaître sans retour, de ranimer des traditions qui s'effaçaient et se perdaient d'année en année. Le passé de Cypre répond de son avenir. Jusqu'ici nous nous sommes contenté d'indiquer ce que la nature avait fait pour elle; nous avons étudié la situation de l'île, son climat, son sol et les principaux des produits qu'il porte de lui-même, par l'effet de sa fécondité propre. Ici, depuis trois siècles, l'activité de l'homme a été languissante et mal réglée, quand elle ne s'est pas montrée, comme à propos de la forêt, malfaisante et follement destructrice. Là même où l'industrie et les habitudes laborieuses des paysans grecs ont conservé quelque apparence de prospérité, tout au plus entretenait-on, d'une main

molle et routinière, quelques faibles restes des savantes cultures qui, sous tant de maîtres différens, avaient fait la richesse de l'île. C'est l'histoire de cette culture et de ses progrès, de ses acquisitions successives, qu'il reste à esquisser. Cette ébauche sera bien incomplète; mais elle aura du moins un avantage : elle permettra de passer en revue, chemin faisant, les principales périodes entre lesquelles se partage la vie politique et sociale de Cypre; elle donnera l'occasion de rétablir la série des conquêtes et des influences que l'île a subies, de rappeler, tout au moins par voie d'allusion, les principaux événemens de ses annales. Grâce à cette sorte de révision, quand on abordera l'étude des monumens de l'art cypriote, on sera mieux préparé à en recueillir le témoignage, à en comprendre la valeur et le sens.

II.

Quels furent les premiers habitans de l'île de Cypre? Nous l'ignorons et nous l'ignorerons toujours. Ce que les historiens anciens s'accordent à déclarer, c'est qu'elle reçut des Phéniciens les premiers rudimens de la civilisation : « Ce sont eux, dit Strabon, qui apportèrent à Cypre la première culture, qui défrichèrent les champs et exploitèrent les mines. » Cette assertion est confirmée de la manière la plus décisive par les monumens de tout genre qui ont été retrouvés dans les ruines et les nécropoles cypriotes. On a jusqu'ici découvert beaucoup plus d'inscriptions phéniciennes à Cypre qu'en Phénicie même; d'autre part, depuis le plan des sanctuaires les plus riches jusqu'aux moindres statuettes et aux bijoux les plus communs, tous les débris de la plastique révèlent ici une influence phénicienne des plus prolongées et des plus efficaces. Ce fut la côte orientale et méridionale, la plus voisine de la Syrie, qui fut la première touchée par cette influence, qui en fut le plus profondément pénétrée et y resta le plus longtemps soumise. Là se bâtirent les trois villes dont l'origine phénicienne était le plus incontestée, Kition, Paphos et Amathonte. La première, dont le site est tout voisin de la ville moderne de Larnaca, aujourd'hui le principal port de l'île, paraît avoir été le plus ancien et le plus important des établissemens phéniciens, celui qui faisait avec le continent et avec l'intérieur de l'île le commerce le plus actif. Telle était la réputation de cet entrepôt que chez les Orientaux, chez les Hébreux, par exemple, son nom de Kittim s'étendait à l'île tout entière; c'est ainsi que la désignent les prophètes juifs. Amathonte et Paphos sont célèbres surtout par leurs sanctuaires, où l'image grandiose et confuse de la déesse-nature des Syriens s'est plus tard, par degrés, resserrée et comme condensée en une forme mieux définie, celle de l'Aphrodite grecque.

Là, comme à Thasos, comme à Siphnos et à Sériphos, comme en

Sardaigne et en Espagne, les Phéniciens, déjà métallurgistes fort exercés, surent bientôt découvrir les richesses minérales que renfermait le sous-sol. Ils reconnurent des gisemens de cuivre, assez importans pour que l'exploitation s'en soit prolongée jusqu'à l'époque romaine; il y avait aussi du fer, mais en moins grande quantité, et de l'alun, de l'amiante, des pierres précieuses. Le cuivre était d'ailleurs, à l'époque reculée où eut lieu cette colonisation, le métal indispensable entre tous; on le mêlait à l'étain, que les Phéniciens tiraient à la fois de l'intérieur de l'Asie et des îles lointaines de l'Occident; on obtenait ainsi le bronze, que les hommes, pendant bien des siècles, employèrent presque seul pour tous les usages de la vie; le fer, alors même que l'on sut l'extraire et le travailler, ne se fit place que bien lentement auprès du bronze. Or le cuivre de Cypre était le plus estimé dans l'antiquité; aussi est-il souvent fait mention, chez les Grecs et les Latins, du χαλκός κύπριος, de l'*æs cyprium*. Les Latins allèrent plus loin: ils appelèrent ce métal du nom même de l'île où il était si abondant et de si bonne qualité; ils le nommèrent *cuprum*; c'est de là que dérivent notre mot *cuivre* et les noms que porte ce métal dans les langues modernes de l'Europe. — Les mines de Cypre sont abandonnées depuis longtemps; mais on a déjà signalé sur divers points des traces laissées par ces travaux. L'exploration géologique de l'île, qui va être entreprise, dit-on, par les ordres du gouvernement anglais, devra fournir à ce sujet des données plus complètes et plus précises; peut-être conduira-t-elle à découvrir des filons qui mériteraient encore d'être exploités ou des amas de scories qui, comme au Laurium, pourraient être utilement reprises et traitées par les procédés de l'industrie moderne. C'est dans la chaîne de montagnes qui couvre toute la partie méridionale de l'île que paraissent s'être trouvées toutes les anciennes exploitations minières.

Les Phéniciens doivent avoir été aussi les premiers à exploiter ces salines de Cypre dont le sel fournit à toute la consommation de l'île et s'exporte, en quantités considérables, à destination de la Syrie. Ces marais salans se trouvent sur la côte même qu'avaient occupée les Phéniciens et dans le voisinage de leurs principaux comptoirs. Le moins important est auprès de Limisso, c'est-à-dire à peu de distance de l'ancienne Amathonte; l'autre, le plus vaste de beaucoup, sépare Larnaca, la ville moderne, des ruines de Kition; il baignait le pied des murs de cette place forte. C'est le soleil qui fait tous les frais de cette fabrication; il suffit de ne pas permettre aux pluies d'hiver d'accumuler dans ces larges étangs plus d'eau que ne pourraient en boire les rayons d'été. Le fond de ces bassins, autrefois des lagunes qui communiquaient avec la mer, est formé

d'une très épaisse couche de sel, où l'eau douce trouve aisément de quoi se saturer. Celle-ci s'évapore, pendant les mois brûlans, et laisse à sa place une croûte de sel que l'on casse et que l'on amoncelle en tas tout le long du marais. Pour donner une idée de l'importance de cette production, il suffit de prendre un chiffre que nous fournit M. Lang, ancien consul de sa majesté britannique dans l'île, où il a résidé pendant neuf ans. S'il est au monde un administrateur maladroit et négligent, c'est bien le gouvernement turc; pourtant, même entre ses mains, le monopole du sel, à Cypre, rapportait, dans ces dernières années, un million de francs. Entre les mains d'industriels et de négocians tels que les Phéniciens, combien les bénéfices de cette vente devaient être plus grands encore, dans un temps où la plupart des riverains de la Méditerranée étaient encore trop barbares même pour savoir tirer de l'eau de mer cette denrée si nécessaire.

L'agriculture n'est qu'une des formes de l'industrie; les Phéniciens y excellèrent de bonne heure. On sait quel jardin d'une merveilleuse richesse ils avaient fait de tout le territoire de Carthage; elle-même, la haine romaine n'a pu se défendre de leur accorder cette louange, et le sénat fit traduire leurs livres en latin pour porter leurs méthodes à la connaissance des laboureurs italiens. Les Phéniciens d'Afrique ne firent d'ailleurs qu'appliquer dans leur nouveau domaine des habitudes et des procédés qu'ils avaient apportés de la mère patrie. C'est ce qu'a mis en lumière le plus récent explorateur de la Phénicie, M. Renan; il cite des textes, et de plus il a relevé jusqu'aux moindres vestiges que l'industrie rurale a laissés sur cette côte, surtout dans la banlieue de Tyr (1). Meules, pressoirs et cuves, aqueducs et silos taillés dans le roc, il a tout retrouvé, et ce qui ressort pour lui de cette étude, c'est que les Phéniciens ont porté dans le travail de la terre les mêmes qualités d'énergie patiente et d'ingénieuse adresse que dans leurs navigations lointaines, que dans l'administration de leurs comptoirs ou la direction de leurs ateliers. La Phénicie n'est autre chose qu'une étroite bande de terrain, serrée entre la montagne et la mer; nulle part une plaine de quelque étendue, mais des fonds de vallée ravagés par les torrens, et des pentes plus ou moins raides sur lesquelles on ne peut retenir la terre végétale que par un effort incessant, à l'aide de petits murs qui les partagent en nombre de terrasses étagées les unes au-dessus des autres. La Phénicie n'en présentait pas moins, d'Arados à Joppé, une longue suite de vergers, de vignes, de champs cultivés, de fermes munies d'un outillage qui, pour le temps, était la puissance et la perfection même.

Ce territoire était trop restreint pour jamais pouvoir nourrir

(1) *Mission de Phénicie*, p. 633 et suivantes.

de ses seules récoltes des villes aussi populeuses que Tyr et Sidon; mais les belles métairies dont il était rempli faisaient l'orgueil et la joie des riches marchands qui les possédaient. Ni l'argent ni les bras ne leur manquaient; ils avaient, comme colons, les paysans juifs des tribus d'Aser et de Nephtali, comme serviteurs, les esclaves qu'ils achetaient dans le monde entier. Avec sa culture intensive et savante, cette banlieue des cités chananéennes joua le rôle d'un vaste champ d'expériences; au retour de ses courses aventureuses, plus d'un marin prit sans doute plaisir à y semer, à y voir pousser et s'acclimater telle plante, tel arbre utile dont il avait rapporté la graine de quelque lointain rivage. Toute cette contrée devint ainsi une école, une pépinière de vignerons, de jardiniers, de laboureurs habiles.

On aurait donc tort de ne voir dans les Phéniciens, comme on incline parfois à le faire, que des artisans et des marchands; il convient aussi de leur faire une belle part dans les premiers progrès de l'agriculture et surtout dans la transmission, dans la propagation de ses méthodes. Cette épaisse et sombre forêt qui couvrait toute l'île de Cypre quand ils y débarquèrent, ils furent les premiers à l'entamer. L'incendie éclaircit les halliers et prépara le terrain que le fer vint ensuite débarrasser des vieux troncs et des souches massives. La charrue ouvrit, elle égalisa ce sol fécond, formé des feuilles accumulées par des milliers d'hivers et des cendres de la forêt brûlée. Les céréales, l'épeautre, l'orge, le froment, y furent jetées par la main du semeur; on y vit jaunir les moissons. Dans ces mêmes défrichemens, à côté du champ de blé, une place fut réservée aux arbres fruitiers et aux plantes potagères, au verger et au jardin. Le figuier offrit au laboureur, avec l'ombre de ses larges feuilles, son fruit savoureux, et c'est peut-être de cette époque reculée que date dans l'île la culture de certaines plantes qui sont bien d'origine asiatique ou africaine, la casse, la cannelle, le sésame, la colocasie ou fève d'Egypte. Quant à la vigne, nous croirions volontiers qu'elle fut apportée dans l'île par les mêmes mains; ce serait les Phéniciens que devraient remercier les gourmets auxquels ne déplaît pas le vin de Cypre.

Des traditions que Tacite a recueillies et que rend vraisemblables le moindre coup d'œil jeté sur la carte mentionnaient aussi l'établissement dans l'île de colonies ciliciennes, mais la Cilicie était habitée par des populations sémitiques; pour Hérodote, Cilix est fils d'Agapénor, un Phénicien. Il n'y a donc pas lieu de distinguer des Phéniciens les Ciliciens, qui durent se fixer de préférence sur la côte nord de Cypre. Là leurs traces furent d'ailleurs bientôt effacées par le peuple dont la langue se parle encore aujourd'hui dans l'île tout entière, par les Grecs.

C'est vers le temps où furent composés les poèmes homériques, plutôt après qu'avant, que durent débarquer dans l'île les premiers Grecs. En effet, l'auteur de *l'Iliade* semble se représenter Cypre comme une terre toute phénicienne. Cypre n'a point fourni de contingent à l'armée grecque qui assiège Troie; elle a pour maître le Phénicien Cinyras, auquel Agamemnon doit la cuirasse qu'il porte dans les combats, présent splendide, produit de cet art du forgeron et du ciseleur où les Phéniciens excellaient. D'autre part, c'est à un Grec de Cypre, Stasinos, qu'une tradition constante attribue la composition de l'un des plus anciens des poèmes cycliques, celui qui devait à cette origine son nom même de *chants cypriaques* (ἄσματα κυπριακά). La colonisation de l'île par les Grecs se placerait donc entre le moment où *l'Iliade* a été composée telle à peu près que nous la possédons et celui où a commencé le travail des poètes cycliques; autant que l'on peut, en pareille matière, fixer des dates ou même les indiquer sous toutes réserves, ce serait entre la fin du xe siècle avant notre ère et le début du VIIIe que la race grecque, déjà répandue sur presque toute la côte de l'Asie-Mineure, déjà maîtresse de la Crète et de Rhodes où l'avaient précédée les Phéniciens, se serait jetée, dans l'élan de sa jeune ambition et de son aventureuse curiosité, jusque sur cette île lointaine, qui gardait l'entrée de la mer syrienne et où les Sémites semblaient déjà si solidement établis. Ceux-ci tentèrent-ils de repousser par la force cette sorte d'invasion? L'histoire est muette à ce sujet. Les vagues traditions qui sont arrivées jusqu'à nous témoigneraient plutôt de relations amicales, bientôt établies entre les anciens et les nouveaux colons. Les Phéniciens n'étaient pas assez nombreux pour prétendre peupler les territoires où ils prenaient pied; en Afrique seulement, par suite de circonstances particulières, ils fondèrent un véritable empire et créèrent la race mélangée des Libyphéniciens. Tout ce qu'ils voulaient, c'était s'assurer le privilège d'exploiter les richesses naturelles des contrées où ils abordaient et de fournir seuls aux besoins des hommes qui les habitaient; pour y réussir, il leur suffisait d'y établir, dans de fortes positions, des comptoirs faciles à ravitailler par mer et à défendre, avec une faible garnison, contre les caprices et les convoitises de tribus à demi sauvages, que pouvaient tenter leurs magasins et leurs dépôts. A Cypre, ils possédaient la région minière, les salines, la côte qui faisait face à leur propre pays et qui en était la plus proche; le centre de l'île, l'ouest et le nord étaient encore tout à fait ou presque déserts. Dans ces immigrans, assez civilisés déjà pour avoir beaucoup de besoins et tout prêts à venir fréquenter leurs marchés, ils aimèrent mieux voir des cliens que des ennemis. Pour les marchands de Sidon et pour leurs correspondans de Kition, c'était autant de nouveaux et commodes débou-

chés que toutes ces cités naissantes, préoccupées de leur nourriture et de leurs approvisionnemens, pressées de se meubler et de s'armer au plus vite.

Les fondations de villes se succédèrent pendant un siècle ou deux, à bref intervalle. Les Grecs d'Asie-Mineure, pourtant les plus rapprochés de Cypre, ne paraissent avoir pris aucune part à cette colonisation, sans que nous sachions pourquoi la puissante Milet, qui, vers ce même temps, couvrait de ses comptoirs les rivages de la Propontide et de l'Euxin, ne se tourna point vers le sud. Ce fut de la Grèce centrale et du Péloponèse que vinrent les colons. La tradition faisait remonter jusqu'à Teucer, le frère du grand Ajax, l'origine de la cité grecque qui devint ensuite la plus importante de toute l'île, Salamine, située sur la côte orientale, à l'embouchure du Pediæos, et commandant ainsi toute la plaine de la Mesoria; autrement dit, Salamine fut fondée par les Éginètes. Des Argiens s'établirent à Curion, des Sicyoniens donnèrent naissance à Golgos, des Laconiens à Lapathos et à Kerynia, des Arcadiens à la Nouvelle-Paphos, située à peu de distance vers l'ouest de la Paphos phénicienne. Les colonies athéniennes se répandirent dans le nord de l'île et dans la plaine de la Mesoria. Enfin il est encore question de Dryopes et d'Achéens.

Ces données, éparses chez les historiens anciens, sont certainement très incomplètes. Le déchiffrement des inscriptions écrites en caractères cypriotes vient de prouver que le grec parlé dans l'île avait un caractère éolien aussi marqué que le dialecte de Lesbos ou celui de l'Arcadie et de l'Élide; il faut donc que l'élément éolien l'ait emporté dans cette colonisation, et c'est ce dont ne nous avertissaient pas les textes d'où, jusqu'à ces derniers temps, nous tirions tous nos renseignemens. Voici comment on peut s'expliquer cette apparente anomalie : malgré leurs points de départ si différens, toutes ou presque toutes ces bandes d'émigrans ont dû appartenir à ces couches anciennes de la population grecque que vint troubler et bouleverser, vers la fin du XIIe siècle, l'invasion dorienne; or ces couches étaient formées surtout de tribus éoliennes et achéennes, proches parentes les unes des autres. Chassées de leurs demeures premières dans ces grands chocs et déplacemens de peuples dont parle Thucydide, certaines fractions de ces tribus auraient fini par s'embarquer pour aller chercher fortune vers l'Orient, en Argolide ou en Laconie; d'autres seraient sorties des ports de l'Attique; mais toutes n'en auraient pas moins été unies par des liens très étroits; il n'y aurait point eu là cette diversité d'origine à laquelle on serait tenté de croire, si l'on prenait trop à la lettre les témoignages des auteurs.

Grâce à la situation de l'île et à la fécondité de son sol, grâce

aux relations établies entre les Phéniciens et les Grecs, toutes ces villes paraissent avoir prospéré rapidement. Elles étaient gouvernées, et elles le furent pendant des siècles, par des chefs héréditaires qui portaient le titre de rois. Les anciens divisaient d'ordinaire Cypre en neuf royaumes : Salamine, le plus puissant de tous, Soli, Chytri, Curion, Lapathos, Kerynia, la Nouvelle-Paphos, Kition et Amathonte; ces deux derniers, surtout Kition, restèrent phéniciens jusqu'au temps où, après les victoires d'Alexandre, tout l'Orient sembla se fondre et s'absorber dans l'hellénisme.

Un lien fédératif rattacha-t-il les unes aux autres les cités cypriotes? Nous ne savons. Toujours est-il que les anciens chronographes placent au IXe siècle ce qu'ils appellent la *thalassocratie* cypriote, c'est-à-dire une période de trente-trois ans pendant laquelle les Grecs de Cypre auraient été, par leur marine, maîtres de la mer Égée et de la mer syrienne. Il serait puéril de prendre ce chiffre trop au sérieux; mais tout au moins témoigne-t-il du souvenir persistant qu'avaient laissé le prompt développement et la suprématie momentanée des Grecs cypriotes. Comme artisans et comme agriculteurs, ceux-ci avaient bientôt rivalisé avec les Phéniciens, leurs voisins et leurs maîtres; les Grecs n'ont jamais été de ceux auxquels il faut enseigner deux fois les choses. En même temps que dans les villes on travaillait la pierre et l'argile, le bois et le métal, l'ivoire, le verre et les gemmes, hors de leurs murs on poursuivait en tous sens le défrichement déjà commencé sur quelques points par les Phéniciens; aux cultures déjà répandues dans l'île, on en ajoutait de nouvelles. Attribut et présent de la plus grecque de toutes les déesses de l'Olympe, Pallas-Athéné, l'olivier est l'arbre grec par excellence; c'est ce que voulait dire, à sa manière, un mythe cher aux Athéniens. A les en croire, les oliviers qui décoraient les rivages de la Méditerranée, sur le continent et dans les îles, provenaient tous d'un seul et même tronc, celui que, dans sa lutte fameuse contre Poseidon, la fille de Jupiter, d'un coup de sa lance, aurait fait sortir de terre, en pleine Acropole, paré de son sévère feuillage, symbole de paix et de prospérité, chargé de ces fruits d'où l'huile jaillirait désormais sous le pressoir, l'huile nourricière des hommes, source intarissable de vie et de lumière.

Cet arbre utile, si beau même partout ailleurs qu'en Provence, les Grecs l'ont porté avec eux sur toutes les côtes où ils se sont établis, de Gadès à Cypre, d'Adria à Cyrène. Ce qu'il préfère, c'est un sol calcaire dans le voisinage de la mer. Le terrain de l'île lui convenait donc merveilleusement. Grâce aux semences et aux greffes apportées par les colons, l'olivier se répandit de proche en proche sur les pentes inférieures des montagnes de Cypre, sur les collines dont le pied est battu par la vague. D'abord séparés par

d'épais massifs de forêts, les bois d'oliviers finirent par s'étendre et par se rejoindre. Jadis ils entouraient l'île d'une ceinture d'un vert pâle, qui n'avait guère de trous ; seulement, de loin en loin, elle était interrompue par quelque abrupte falaise, par quelque rocher tombant à pic dans la mer. Il n'en reste aujourd'hui que des lambeaux; mais, en plus d'un endroit, avec un peu d'attention, parmi les broussailles, on distingue encore les traces d'anciennes plantations, des murs de soutènement que les racines et les eaux ont crevassés et disloqués, des arbres qui, féconds autrefois, ont cessé de produire depuis qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes et que le maquis les étouffe.

La prospérité matérielle ainsi atteinte après que les colons grecs se furent répandus dans l'île tout entière et concoururent avec les Phéniciens à en exploiter les richesses naturelles, cette prospérité, que poètes et prosateurs s'accordent à célébrer depuis les plus anciens écrivains de la Grèce jusqu'aux derniers de Rome, se soutint sans changement notable pendant toute la durée du monde antique; mais, malgré les ressources qu'ils auraient trouvées dans leurs forêts, les Grecs de Cypre ne paraissent pas avoir jamais cherché à reconquérir cette suprématie maritime qu'ils avaient possédée, nous assure-t-on, vers le IXe siècle. Bien plus, ils ne semblent même pas avoir été très jaloux de leur indépendance. A peine, pendant une longue suite d'années, tentèrent-ils deux fois un sérieux effort pour la reconquérir et la défendre; encore toutes les villes de l'île ne surent-elles jamais se réunir dans une action commune contre le maître étranger. Ce maître changea d'ailleurs souvent de nom; ce fut, de tout temps, le souverain auquel se trouvait alors appartenir la Syrie. Le Grec cypriote n'éprouvait pas, dans l'intérieur de la cité, cette haine du pouvoir d'un seul, cette passion pour le gouvernement républicain, aristocratique ou démocratique, qui partout ailleurs a distingué la race à laquelle il appartenait; il a toujours accepté sans résistance le pouvoir monarchique. De même encore il se résigna bien plus facilement que le Grec des autres îles ou que celui de l'Asie-Mineure à se voir compris dans quelque grand empire oriental, pourvu que celui-ci, comme c'était le cas d'ordinaire, ne lui demandât guère autre chose que le concours de ses navires en cas de guerre, et le paiement du tribut consenti, soit en nature, soit en argent. Aujourd'hui, comme le fait observer M. Lang, de tous les Grecs d'Orient, les Grecs de Cypre sont ceux que *la grande idée*, comme on dit à Athènes, a laissé le plus indifférens, ceux qui semblent le plus étrangers aux aspirations panhelléniques. Jamais ils n'ont donné aux Turcs le moindre embarras; en 1823, ils ont vu massacrer leurs évêques et leurs primats sans essayer la moindre résistance, et, depuis lors, tandis que la Crète, par exemple,

ne cessait de frémir et de s'agiter, ils ont toujours payé avec une docilité que rien ne lassait les lourds impôts dont ils étaient chargés. Les Anglais n'ont point à craindre de leur part, au moins d'ici à bien longtemps, cette hostilité et ces protestations qui ont persisté dans les îles Ioniennes jusqu'à ce que l'Angleterre les ait réunies au royaume de Grèce. Les Grecs de Cypre s'appliquent de leur mieux à exploiter leurs nouveaux maîtres; c'est du moins ce que leur reprochent, avec une indignation un peu naïve, les correspondances des journaux anglais; mais ils ne songeront pas de sitôt à s'en débarrasser ni même à les taquiner. Sir Garnet Wolseley et ses successeurs auront la vie plus douce que ne l'ont eue les lords hauts-commissaires près la république des Sept-Iles.

Cette obéissance facile et résignée, bien d'autres l'ont obtenue des Cypriotes avant les Turcs et les Anglais. Pendant le cours des VIIIe et VIIe siècles avant notre ère, suivant les destinées de la Syrie, Cypre fut rattachée, par un lien de dépendance plus ou moins étroit d'abord à l'empire ninivite, puis au dernier empire babylonien, le vainqueur de Tyr. Les historiens grecs n'avaient pas conservé le souvenir de cet assujettissement; Cypre, pour les temps reculés, est presque en dehors de leur champ de vision; mais les prophètes hébreux nous en avertissaient, au moins par voie d'allusion, et le fait de cette conquête a été mis hors de doute par des découvertes récentes. Sur l'emplacement même de Kition, en 1846, on a retrouvé une stèle en calcaire de l'île qui représente Sargon, le fondateur du palais de Khorsabad; cette stèle, maintenant au Musée de Berlin, porte, avec la figure même du conquérant assyrien, une inscription cunéiforme qui mentionne un roi de Kition parmi les six rois de Cypre qui ont prêté hommage à Sargon; d'autres inscriptions, provenant de l'Assyrie même, contiennent des données qui s'accordent avec le témoignage de cette stèle. Enfin, à défaut même de ces textes, l'alphabet cypriote, par la forme et la valeur de ses lettres, l'art cypriote, par le caractère de beaucoup de ses monumens, suffiraient à prouver qu'il n'y eut point là une sujétion éphémère et toute de forme; les rapports se prolongèrent assez longtemps et furent assez intimes pour que Ninive et Babylone aient exercé sur la civilisation cypriote une influence profonde et durable.

Vers le milieu du VIe siècle, au moment où Babylone touchait à sa ruine, l'Égypte eut sous les princes saïtes une dernière et courte période de puissance et de fortune guerrière. Apriès avait soumis la Syrie; son successeur, Amasis, conquit l'île de Cypre; mais la domination égyptienne, cette fois, ne dura guère qu'une trentaine d'années. Un nouvel empire venait de naître, celui des Perses; déjà, dans la courte durée d'une seule vie d'homme, il

avait absorbé toutes les contrées jadis soumises aux Mèdes et aux Babyloniens. Sous Cambyse, l'héritier de Cyrus, il conquit l'Égypte sur le fils d'Amasis, Psamménit. La Phénicie et Cypre n'avaient pas attendu la prise de Memphis pour se donner au futur vainqueur; sous Darius, elles furent comprises ensemble dans la cinquième satrapie; mais, sous la suprématie de la Perse, les villes de Cypre gardèrent leurs rois, quelques-uns phéniciens, la plupart grecs d'origine et de langue.

Cypre se joignit en 502 à la révolte des Grecs d'Ionie contre le joug des Perses; mais l'élément phénicien refusa de s'associer au mouvement et en prépara ainsi l'échec, que consommèrent les jalousies des villes et des chefs. Les victoires même de Cimon en Cilicie et sur les côtes de Cypre ne réussirent pas à libérer l'île; c'est probablement qu'elle se souciait peu de son indépendance, et que la population grecque ne prêtait aux efforts des Athéniens qu'un bien tiède concours. Trop d'intérêts l'attachaient au continent voisin; elle ne se fût pas exposée volontiers à s'en voir fermer les ports. Évagoras lui-même, malgré ses rares talens et l'affaiblissement de la monarchie des Achéménides, ne réussit pas non plus dans son entreprise; il tint en échec pendant plusieurs années toutes les forces du grand roi, des armées et des flottes considérables; mais il dut finir par renoncer à détacher Cypre de l'empire perse. Passionné pour cette Athènes qu'il avait aidée à se relever après ses désastres et qui lui avait accordé en retour le droit de bourgeoisie, Évagoras était plus grec que son peuple; tout pénétré d'élémens orientaux, celui-ci, par son écriture, par ses arts, par ses mœurs, par sa religion, tenait de trop près à l'Asie pour s'en laisser aisément détacher au nom d'une abstraction, le patriotisme hellénique.

La conquête de l'Asie et la destruction de l'empire perse par Alexandre eurent l'air de rompre ces liens; mais, sous d'autres apparences, ils se reformèrent et se renouèrent bientôt d'eux-mêmes. Cypre fut disputée pendant quelque temps entre Antigone et Démétrius d'une part, et de l'autre Ptolémée Soter. Depuis l'an 295, elle resta à l'Égypte, malgré quelques tentatives des Séleucides pour la ressaisir et en refaire un appendice de la Syrie. Afin d'en être plus sûrs et d'en avoir mieux en main toutes les ressources, les Lagides donnèrent à leur conquête une organisation nouvelle; ils supprimèrent les anciens pouvoirs locaux et confièrent Cypre à une sorte de vice-roi auquel les inscriptions donnent le triple titre de général, d'amiral et de grand-prêtre de l'île; une force militaire considérable était à sa disposition. Quand la monarchie égyptienne s'affaiblit par les fautes et les vices d'une dynastie frappée de décadence, Cypre devint à plusieurs reprises une sorte de royaume sé-

paré qui servait d'apanage à l'un des princes lagides. Elle était dans cette situation lorsque, l'an 59 avant Jésus-Christ, une rancune et un caprice du fameux tribun Clodius, l'ennemi de Cicéron, en amenèrent la réduction en province romaine. Caton fut envoyé, pour en prendre possession, sans vaisseaux ni soldats, tellement on regardait les Cypriotes, depuis longtemps façonnés à l'obéissance, comme incapables d'avoir la moindre velléité de résistance. De la vente des objets précieux appartenant au dernier roi ainsi que du trésor qu'il avait laissé, Caton tira et rapporta à Rome près de sept mille talens, environ 40 millions de francs. Un moment rattachée à l'Égypte par la prodigue tendresse d'Antoine pour Cléopâtre, Cypre fut comprise par Auguste au nombre des provinces dont il abandonnait le gouvernement au sénat; l'administration en fut confiée à un proconsul.

On pourrait faire tout un recueil des épithètes hyperboliques dont se servent les écrivains latins pour célébrer la fécondité de cette riche province, un des joyaux de l'empire. Voulant donner une idée de la variété de ses produits, Ammien Marcellin dit que, sans rien tirer de l'étranger, on peut à Cypre équiper et mettre en mer un navire rempli des denrées les plus précieuses. Bois, agrès, cordages, marchandises formant la cargaison, tout aura été emprunté à l'île même, à ses forêts et à ses vergers, à ses champs et à ses mines. Cypre avait bien été parfois le théâtre d'opérations militaires; des batailles navales s'étaient livrées devant ses ports; ses villes principales avaient été plusieurs fois assiégées; mais jamais, à proprement parler, elle n'avait été ravagée par la guerre et la conquête. Ses vieilles cités subsistaient donc encore avec les monumens si divers qu'y avaient accumulés les différentes civilisations dont l'influence s'était successivement fait sentir à Cypre, depuis la Phénicie, l'Assyrie et l'Égypte jusqu'à la Grèce classique, la Grèce alexandrine et la Rome impériale. Les sanctuaires de la Vénus cypriote, héritière de l'Astarté phénicienne, étaient entourés d'arbres séculaires d'où s'abattaient en tournoyant, avec un grand bruit d'ailes, des volées de pigeons blancs, oiseaux chers à la déesse. Comme le dit Tacite à propos du pèlerinage que Titus fit à Paphos pendant son séjour en Orient, les temples étaient encore remplis des dons des anciens rois. Rites et symboles, tout y gardait une couleur très particulière, bien plus asiatique que grecque, quoique la langue hellénique fût seule alors parlée par les habitans de l'île. Les prostitutions sacrées, l'une des pratiques qui caractérisent le mieux les religions syriennes, avaient ici leur place marquée. Les *hiérodules* de Paphos, courtisanes attachées au sanctuaire par une sorte de vocation religieuse dont elles portaient les insignes, n'étaient pas moins célèbres que celles de Corinthe.

Déjà corrupteurs par eux-mêmes, de pareils usages l'étaient devenus bien plus encore par l'affluence des étrangers qui visitaient l'île de Cypre. Il n'est donc pas étonnant que les mœurs y aient été très relâchées. L'antiquité tout entière s'accorde à signaler la mollesse des Cypriotes, leurs habitudes efféminées et dissolues (1). Pour détendre le ressort des âmes, il n'eût même pas été besoin de ces rites licencieux; en l'absence de toute liberté politique, il eût suffi de cette abondance extraordinaire que l'île devait à ses richesses naturelles, à sa fertilité et à son commerce. Une vie si facile et si plantureuse ne fait pas des cœurs énergiques, n'éveille guère le désir du mieux et l'instinct du progrès. Les anciens avaient remarqué cette placidité un peu lourde du Cypriote et l'avaient définie d'un mot : c'est *un bœuf de Cypre*, disait-on d'un esprit pesant, assoupi dans un bien-être fait tout entier d'habitude et de gourmandise repue. Par une de ces surprises, par un de ces paradoxes qui ne sont pas rares dans l'histoire, ce fut Cypre qui donna le jour au fondateur de la plus haute doctrine morale que le monde antique ait connue; le stoïcisme, cette école d'abstinence, de renoncement et de devoir, naquit avec Zénon, que Cicéron appelle un Phénicien de Kition.

Cette prospérité ininterrompue, au sein de laquelle l'île s'était comme endormie, ce furent les Juifs qui la troublèrent les premiers. La guerre de Judée avait jeté à Cypre nombre de Juifs exilés. Sous Trajan, ces réfugiés se soulevèrent, les armes à la main, et massacrèrent, dit-on, jusqu'à deux cent quarante mille personnes. Ces monothéistes farouches ne durent pas épargner les temples.

Le christianisme ne tarda point à poursuivre la dévastation commencée. Par sa situation, cette terre était appelée à recevoir l'une des premières la semence de la foi chrétienne. L'apôtre Paul lui-même y avait prêché l'Évangile; lors du concile de Nicée, il existait dans l'île treize évêchés, sous la primauté du siège de Salamine. Les détails nous manquent sur les violences qui marquèrent, à Cypre, le triomphe du culte nouveau; mais nulle part les cérémonies païennes n'avaient un caractère plus licencieux et n'étaient mieux faites pour indigner les chrétiens; nulle part donc leur rage sainte ne dut renverser avec plus de fureur temples et statues. Ce fut comme en Syrie pour les temples d'Adonis, pour les sanctuaires de Byblos et du Liban. A Cypre, si l'histoire est muette, les pierres

(1) De curieux détails nous ont été conservés par Athénée sur les étranges raffinemens de luxe et de volupté dont l'usage s'était établi dans les cours des petits princes de Cypre; Athénée les emprunte à un historien cypriote de l'époque alexandrine, Cléarque de Soli. Le régime monarchique auquel étaient soumises les cités cypriotes présentait des traits assez particuliers pour que le Montesquieu de l'antiquité, Théophraste, ait cru devoir l'étudier et le décrire : un de ses traités perdus était intitulé : *la Royauté à Cypre*, βασιλεία τῶν Κυπρίων.

ont parlé. M. de Vogüé y a retrouvé, près de Golgos et d'Idalie, plusieurs dépôts de figures brisées en morceaux; elles avaient été enfouies à la hâte dans des fosses communes, ainsi qu'on y enterre les cadavres après les grandes batailles civiles. Sur l'origine et le caractère de ces dépôts, l'hésitation n'était pas permise. C'étaient bien « de véritables nécropoles de statues, où, sous quelques pieds de terre, gisaient pêle-mêle les œuvres de plusieurs siècles, monumens de la piété ou de l'orgueil, de la vanité ou de la reconnaissance, idoles, portraits, symboles, tous mutilés à dessein. Ici vingt têtes dans un seul trou; là des bras et des torses; ailleurs des ex-voto de la nature la plus singulière (1). » De ces débris, l'habile archéologue a encore su tirer pour le Louvre une centaine de têtes, qui forment une série intéressante, où l'on peut établir une chronologie approximative, depuis l'art égypto-asiatique jusqu'au romain.

Grâce à sa situation insulaire, Cypre, du IVe au VIIe siècle, put échapper aux maux que les invasions barbares firent alors peser sur presque toutes les provinces de terre ferme. Sous Justinien, l'île dut même à l'introduction d'une culture nouvelle un développement inattendu de sa richesse. L'usage des étoffes de soie était, depuis le commencement de l'ère chrétienne, devenu très général dans la haute classe, pour les deux sexes, à Rome et plus tard à Constantinople, comme dans toutes les grandes villes de l'Orient; mais c'était un luxe fort dispendieux. On les tirait de la Chine, par l'intermédiaire des marchands de la Perse; ceux-ci les faisaient venir par caravanes, à travers l'Asie tout entière; grevées de frais de transport considérables, elles restaient toujours d'un prix fort élevé. En 557, deux moines, que leurs voyages avaient conduits jusque dans l'Inde, rapportèrent à l'empereur des œufs de ver à soie, qui furent envoyés dans différentes provinces; nulle part ils ne réussirent aussi bien que dans l'île de Cypre. Bientôt, sur toutes les pentes voisines de la mer et particulièrement sur la côte méridionale, les mûriers se multiplièrent; partout ils mêlèrent leur brillante verdure et leurs larges feuilles au grêle et pâle feuillage de l'olivier.

L'industrie cypriote était déjà célèbre dans l'antiquité pour ses étoffes de toile et de laine, pour ses tapisseries et ses broderies. Avec de pareils précédens, elle eut bientôt fait d'installer des métiers à tisser et à brocher la soie, métiers dont les produits furent très renommés et très recherchés pendant tout le moyen âge.

La population de Cypre et sa richesse s'accrurent encore au siècle suivant, lorsque les musulmans envahirent la Syrie. Fuyant

(1) Lettre de M. le comte de Vogüé sur ses fouilles de 1862, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, t. VI, p. 244.

les Arabes, de nombreux émigrans abordèrent à ses rivages; ils lui apportaient, avec ce qu'ils avaient sauvé de leur fortune, leurs bras et leur habileté professionnelle. Cependant l'île était trop voisine du continent pour n'être pas bientôt menacée, puis attaquée par les lieutenans des califes. Du milieu du VIIe siècle jusqu'à la fin du Xe, Cypre fut plusieurs fois occupée par les musulmans. Après que Nicéphore Phocas l'eut rendue à l'empire, elle fut encore tantôt ravagée par les princes d'Antioche, tantôt disputée entre les princes de la famille impériale; un Comnène s'y était rendu indépendant en 1184. Il se permit de manquer d'égards à Richard Cœur de Lion, dont la flotte avait été, pendant la troisième croisade, jetée par la tempête sur la côte de Cypre; pour le punir de cette insolence, Richard, avec une poignée d'hommes, s'empara en quelques jours de l'île tout entière. Bientôt après, il cédait sa conquête à un gentilhomme français, Guy de Lusignan, en échange des droits que celui-ci prétendait avoir sur le royaume de Jérusalem. Le second des Lusignans prit le titre de roi, et leur dynastie, à travers bien des vicissitudes, se maintint jusqu'au début des temps modernes, jusqu'en 1489. Leur capitale était une ville de fondation récente, Lefkosia ou Nicosia (elle est désignée sous ces deux noms), au centre de la grande plaine de la Mesoria. Les premiers des princes de cette famille furent des hommes vraiment supérieurs, qui se rendirent redoutables aux sultans arabes ou turcs et retardèrent ainsi le triomphe de l'islamisme. Les savans travaux de M. Mas Latrie ont fait connaître l'histoire et l'organisation du royaume de Cypre sous les Lusignans; ils ont montré comment c'était là que le droit féodal avait atteint sa forme la plus logique et la plus pure, alors qu'en Europe il entrait en pleine décadence. Cet épisode de l'histoire du droit public et privé serait, sans nul doute, curieux à retracer; mais, à vrai dire, il intéresse l'Occident plus que l'Orient; tout ce travail législatif et juridique, l'île en a été le théâtre, mais la population indigène n'y a pris pour ainsi dire aucune part. Tant que ce régime a conservé sa vigueur dans la Cypre des Lusignans, la langue, les mœurs, la constitution, la justice, la religion, le costume, l'architecture, tout avait la couleur française ou plutôt *franque*, à prendre ce mot dans le sens que lui donne encore aujourd'hui l'usage du Levant. Cypre était comme un morceau de l'Europe féodale que la baguette d'un enchanteur aurait détaché de sa place et transporté bien loin, au milieu de la mer syrienne.

Une seule chose ici nous importe, c'est de noter les conquêtes que fit alors l'agriculture cypriote pendant cette période de brillante prospérité, la dernière que l'île ait connue. Par l'entremise des négocians européens établis dans ses ports, Vénitiens, Génois, Provençaux et autres, Cypre faisait un commerce très actif avec les

échelles du Levant et avec les principaux marchés de l'Occident. Elle exportait bien plus qu'elle n'importait. Une partie de ses bois de construction était mise en œuvre sur ses chantiers, où se lançaient beaucoup de navires; le reste se plaçait au dehors. L'île continuait à fournir ces blés d'excellente qualité qui, du temps de Démosthène, contribuaient à nourrir le peuple de l'Attique. Mais en même temps elle exploitait des plantes que son sol n'avait pas produites autrefois. C'est vers cette époque que paraît s'être introduite ou tout au moins développée à Cypre la culture de la canne à sucre, importée d'Arabie. Cypre expédia bientôt des quantités considérables de sucre. Les procédés du raffinage n'avaient pas encore été inventés; ce qu'on livrait, c'était une sorte de cassonade brune qui n'en était pas moins fort demandée. On n'avait point encore l'Amérique pour produire en abondance cette précieuse denrée, et les relations avec l'Égypte, qui cultivait aussi la canne, étaient irrégulières et difficiles.

Un peu plus tard, des marchands qui trafiquèrent avec la Perse apportèrent les graines du cotonnier; cet arbre réussit aussi bien que l'avait fait le mûrier. Dans les terrains les plus fertiles et les mieux arrosés, on substitua le coton aux céréales; les profits furent si beaux que cette plante y gagna le surnom d'*herbe d'or*. Nicosie devint célèbre par ses toiles de coton.

Les chevaliers de Saint-Jean étaient propriétaires à Cypre de grands biens; ils y perfectionnèrent la qualité du vin par le choix des plants et par une fabrication plus soignée. Bientôt se répandit au loin la réputation de celui qu'ils récoltaient dans un de leurs domaines situé près de Paphos; de là le nom de *vin de la commanderie*, sous lequel le vin de Cypre est devenu fameux en Europe. Ce fut à Venise surtout que l'on s'éprit du vin de Cypre; aujourd'hui encore vous en boirez de fort bon, non-seulement dans les élégans cafés de la place Saint-Marc, mais encore dans plus d'un petit cabaret des lagunes, sous plus d'une tonnelle rustique, à l'embouchure de la Brenta.

Les Francs établis dans l'île auraient aimé à y retrouver tous les fruits de leur pays; les moines surtout, dans les jardins de leurs riches abbayes, firent des tentatives d'acclimatation, qui ne réussirent pas toutes également. Poiriers et pommiers, pruniers et nèfliers souffraient de la chaleur et dégénéraient; mais les cerisiers, les abricotiers, les pêchers, les noyers donnaient des fruits excellens. C'était assez pour ne point se sentir dépaysé; on avait d'ailleurs, comme compensation à ce qui manquait, les orangers, les citronniers et même la banane. Quant au palmier, qui avait dû passer la mer avec les Phéniciens, il n'est à Cypre comme en Syrie qu'un ornement; le soleil n'y est pas assez chaud encore pour mûrir la

datte; mais ses panaches et sa tige élancée annoncent de loin aux regards les villes cypriotes et leur donnent un aspect tout oriental.

Pour les hommes du XIII[e] et du XIV[e] siècle, Cypre, par la nature et la variété de ses produits, par tout ce qui se raconte en Occident de sa richesse et de sa beauté, est comme une Inde en raccourci, une Inde moins éloignée et plus abordable que celle de l'Océan. On lui prête les mêmes trésors; tous les aventureux, gens d'épée et gens de négoce, se tournent vers elle et viennent y chercher fortune, comme ils se jetteront, deux ou trois siècles plus tard, sur l'Amérique et sur les Grandes-Indes; elle a le prestige; son nom seul parle aux imaginations et les surexcite; il leur ouvre le champ illimité du désir et du rêve.

Toute exagération à part, c'était bien alors la plus riche contrée de tout le bassin de la Méditerranée. Le port principal n'en était plus l'antique capitale, depuis longtemps déchue, Salamine; c'était l'ancienne ville d'Ammochostos, située un peu plus au sud, sur la côte orientale; sous son nom moderne de Famagouste, cette ville disputait à Constantinople et Alexandrie la suprématie du commerce de l'Orient. Les voyageurs qui la visitaient sont à court de mots pour traduire leur admiration; ils célèbrent à l'envi le luxe de la noblesse et l'opulence des marchands, « dont l'un, en mariant sa fille, lui donna pour sa coiffure seule des bijoux qui valaient plus que toutes les parures de la reine de France ensemble, au dire des chevaliers français (1). » Comme autrefois Paphos, Famagouste avait ses courtisanes, renommées dans tout l'Orient pour leur beauté, leur fortune et leurs profusions. C'est là un trait que nous retrouvons, sous l'empire de religions pourtant très différentes, à toutes les époques de l'histoire de Cypre. La luxure et la volupté y sont, si l'on peut ainsi parler, dans l'air même que l'on y respire.

La décadence commence à la fin du XIV[e] siècle; elle est hâtée par l'avidité et les violences des Génois, qui s'emparent de Famagouste et en restent maîtres pendant quatre-vingt-dix ans. Lorsque Venise, en 1489, hérita du dernier des Lusignans, on pouvait encore espérer pour l'île de beaux jours; c'étaient d'intelligens administrateurs que les provéditeurs vénitiens. Ils paraissent avoir fait tout ce qu'ils pouvaient pour encourager l'agriculture; on raconte à Cypre qu'ils payaient un sequin de prime par olivier planté ou greffé. Déjà pourtant, malgré tous leurs efforts, la production et la prospérité diminuaient. Christophe Colomb et Vasco de Gama avaient ouvert de nouveaux chemins; le monde connu des anciens semblait maintenant étroit et sans profondeur; c'était vers les deux Amériques et vers les Indes que se tournait l'esprit d'entreprise; c'était

(1) Rodolphe de Saxe, *De Terra sancta et itinere Hierosolimitano.*

de ces lointaines colonies que l'on commençait à tirer, en plus grande quantité et à meilleur compte, les épices, le sucre et le coton.

En 1570, Cypre tombait aux mains des Turcs, et la décadence se précipitait. Grands fumeurs, ils plantèrent du tabac; c'est tout ce que l'île leur aura dû. La seule culture récemment introduite, si cela peut s'appeler ainsi, c'est la culture du caroubier. Cet arbre, de temps immémorial, poussait un peu partout; mais il était surtout très abondant vers le sud, autour de Limassol. Pendant des siècles, on n'en tirait presque aucun parti; tout au plus en donnait-on parfois aux bestiaux les fruits, de longues gousses, d'un brun roux, celles mêmes que, dans la parabole, l'Enfant prodigue dispute aux pourceaux pour apaiser sa faim. L'industrie a trouvé moyen d'utiliser en grand ce produit; elle en extrait de la mélasse ou elle le distille pour fabriquer de l'alcool, opérations qui laissent des résidus très propres à l'engraissement du bétail; aussi tout ce que l'île peut produire de caroubes est-il enlevé par le commerce, surtout pour l'Angleterre et la Russie. On en exporte environ dix mille tonnes par an. Cet arbre précieux ne demande que de bien faibles soins; il faut insérer sur le sauvageon une greffe provenant d'un pied en plein rapport; il convient ensuite d'émonder tous les ans au printemps. Cela suffit pour obtenir une récolte abondante. On cite tel vieux tronc qui a donné parfois jusqu'à sept cent cinquante quintaux métriques de fruit.

Malgré l'importance du revenu que tirent certains districts d'un végétal si longtemps négligé, il n'y a là qu'une faible compensation pour tout ce que l'île a perdu d'autre part. Par l'effet naturel d'une domination incapable et avide, d'impôts mal assis et perçus d'une manière vexatoire, toutes les autres cultures ont décliné lentement. Ce déclin s'était même accéléré depuis quelques années, depuis que la Porte, aux prises avec tant de difficultés politiques et financières, avait fréquemment recours à des augmentations de taxes qui décourageaient le paysan et le dégoûtaient du travail. La canne à sucre a disparu de l'île et peut-être n'y a-t-il là rien à regretter; cette culture n'y serait plus rémunératrice. On y verra de même abandonner bientôt celle de la garance, à laquelle ont dû renoncer nos départemens du midi. C'est que la chimie fabrique aujourd'hui de toutes pièces le principe tinctorial contenu dans la garance, l'*alizarine*, et le livre à meilleur marché que ne le peut faire l'agriculture.

On n'a pas les mêmes raisons pour se résigner à la décadence de l'industrie vinicole. Depuis deux siècles, beaucoup de vignobles ont été délaissés; dans ce qui reste des anciennes plantations, le vin se fait avec moins de soin qu'autrefois; à mesure que sa qualité

baisse, il est moins recherché au dehors. L'exportation n'est plus aujourd'hui que la sixième partie environ de ce qu'elle était au XVIIe siècle. D'après M. Lang, il est sorti de l'île, en 1871, près de 24,000 hectolitres de vin, destinés surtout à l'Égypte et à la Syrie; selon lui, Cypre pourrait en produire aisément cinquante fois plus. Quant au coton, plus demandé sur les marchés de l'Europe pendant la guerre d'Amérique, la culture en avait repris alors quelque activité; on n'en produit pourtant guère que trois mille balles au lieu de trente mille que l'on récoltait sous les Vénitiens. Le tabac de Cypre était jadis très recherché dans les pays voisins; aujourd'hui, toujours par suite de surtaxes exorbitantes, l'île est loin d'en planter assez pour fournir à sa propre consommation. Les fines cultures maraîchères, autrefois aussi l'une des gloires de Cypre, sont presque abandonnées; on se contente de semer quelques fèves et quelques pommes de terre, quelques concombres et quelques melons. Les herbes et les racines des champs entrent pour beaucoup dans la nourriture du paysan; c'est le cresson, le pourpier, l'asperge et l'artichaut sauvages.

Pour tout dire d'un mot, M. Lang estime qu'un dixième tout au plus du sol de l'île est mis en valeur par la main de l'homme. Il faut déduire du total disponible les sommets des montagnes et les endroits où le roc affleure; mais les terrains de ce genre n'occupent ici qu'une faible superficie, et il en est bien peu qui ne puissent admettre la végétation forestière. La population pourrait donc s'augmenter dans de fortes proportions, sans risquer de se trouver à l'étroit ou d'avoir à tirer sa subsistance du dehors. On n'en sait pas au juste le chiffre; les évaluations varient entre 150,000 et 180,000 âmes. De ce nombre, un tiers à peine est musulman; les deux autres tiers sont Grecs de langue et de religion. Il y a aussi une petite colonie de Maronites, un millier d'âmes environ, qui se sont établis ici au siècle dernier. Le dialecte des Grecs, leurs chants populaires, leurs traditions et leurs contes, présentent des particularités curieuses sur lesquelles l'attention a été déjà appelée par les publications de MM. Sakellarios et Loukas (1); mais il reste encore beaucoup à faire pour tout recueillir et pour porter dans ces recherches toute l'exactitude et la critique qu'elles réclament.

On voudrait savoir à quel chiffre a pu s'élever, en d'autres temps, la population de l'île; mais toute donnée précise nous manque à ce

(1) Sakellarios, Κυπριακά, 2 vol. in-8°, Athènes, 1855, 1868. — Loukas, Φιλολογικαὶ ἐπισκέψεις τῶν ἐν τῷ βίῳ τῶν νεοτέρων Κυπρίων μνημείων τῶν ἀρχαίων. Athènes, 1874. Dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France* (1875), M. d'Estournelles de Constant a donné une excellente analyse de ce dernier ouvrage.

sujet. Différens indices conduisent pourtant à croire que dans les siècles de prospérité, sous les Lusignans comme sous les proconsuls romains, les premiers Ptolémées ou les rois de Perse, Cypre ne devait guère posséder et nourrir moins d'un million d'habitans. Elle ne les reverra pas de sitôt, quels que puissent être les mérites et l'action bienfaisante de ses maîtres anglais. L'administation turque, — si tant est que ce substantif et cet adjectif puissent marcher de compagnie, — quand elle a pesé pendant trois siècles sur un pays, laisse derrière elle des traces que n'effacent point quelques années de juste et sage gouvernement.

En tout cas, le peuple de Cypre va commencer à remonter la pente que, depuis la fin du moyen âge, il n'a pas cessé de descendre. Le terme est atteint de cette décadence dont nous avons indiqué les causes et marqué les degrés. C'est une ingrate histoire, pénible à raconter, comme celle de toutes les vieillesses et de tous les déclins; mais il fallait bien conduire jusqu'à l'heure présente l'esquisse commencée, il fallait dire comment s'était évanouie, par la faute des hommes, une richesse dont la nature semblait avoir fait presque tous les frais, une prospérité si longue et si brillante, qui remontait jusqu'aux âges les plus reculés, qui s'était maintenue sous des régimes si divers, qui s'était, après de rudes assauts, relevée et réparée, à plusieurs reprises, comme si rien n'eût pu la détruire.

Ce qui ressort de cette étude, c'est l'originalité et l'importance du rôle que Cypre a joué de tout temps dans cette lutte de l'Orient et de l'Occident, qui remplit à elle seule presque toute l'histoire du genre humain, jusqu'au jour où le monde s'est élargi par la découverte de l'Amérique et des chemins maritimes qui menaient vers l'Inde, la Chine et le Japon. Cette importance, elle ne l'a point due à son peuple, race mêlée dont le génie a été de bonne heure énervé et comme engourdi par les caresses de la nature, par trop d'aisance et de bonheur. Terre grecque, non-seulement elle n'est pas représentée dans l'histoire de la civilisation hellénique par quelque grande école de poètes ou d'artistes, comme Lesbos, Chios ou Samos; mais encore, malgré son étendue et sa population, elle compte moins, à ce point de vue, qu'Égine ou que Thasos. Elle n'a pas produit un seul grand écrivain, un seul peintre ou un seul sculpteur éminent. Son seul philosophe, Zénon, est une exception tellement isolée, tellement unique, que l'on pourrait presque le passer sous silence.

L'importance de Cypre a été d'un autre ordre, son rôle d'un autre caractère. L'île est située sur la route qu'ont suivie, en sens contraire, des empires et des peuples qui ont passé leur temps à se

heurter et à se pénétrer, dans la guerre et dans la paix, à faire l'échange de leurs marchandises et de leurs idées, tout en ne paraissant, à distance, occupés qu'à se combattre; elle est placée au point de rencontre de deux courans, de deux familles ennemies et pourtant inséparables. Elle a servi de boulevard et de poste avancé tantôt aux Phéniciens et aux grandes monarchies asiatiques contre les Grecs, tantôt aux nations occidentales contre les Orientaux, aux Grecs, et plus tard aux chevaliers francs contre les Phéniciens, les Perses, les Arabes et les Turcs. Alors même qu'elle jouait ce dernier rôle, elle était trop voisine de la Syrie pour n'en pas subir l'influence. Toute guerre comporte des trêves; quand elle dure longtemps, elle établit entre les belligérans, par la force des choses, des relations qui les amènent à se faire beaucoup d'emprunts réciproques. Le commerce de Cypre avec la terre ferme restait toujours actif; celui des deux éternels adversaires qui se trouvait dépossédé pour le moment réussissait encore à garder un pied dans l'île et à y faire sentir son action.

Ces relations et ces emprunts, on en a partout relevé la trace dans l'histoire de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de Cypre; on a vu comment l'île avait dû à chacune des dominations qui s'y sont succédé la conquête de quelque nouveau végétal, dont s'emparaient aussitôt ses artisans et ses trafiquans pour le mettre en œuvre et en faire la matière d'un négoce qui les enrichissait. Pour la période antique, il a fallu souvent recourir à la conjecture, quand il s'est agi d'établir le bilan de chacun de ces possesseurs successifs; mais nous sommes mieux renseignés pour le moyen âge, ce qui nous aide à comprendre comment les choses se sont passées à une autre époque. M. von Loeher insiste avec raison sur ce côté de l'histoire de Cypre, qui avait été jusqu'ici assez négligé. Comme il le dit fort bien, Cypre a été pour l'Europe, pendant tout le moyen âge, une sorte de grand jardin d'acclimatation; c'est là que pour la première fois Grecs et Francs ont introduit et cultivé certaines plantes de l'Arabie et de la Perse, de l'Inde et de l'Égypte, qu'ils en ont étudié les mœurs, qu'ils en ont modifié les conditions d'existence pour les accoutumer à un milieu quelque peu différent de celui de leur patrie d'origine. Elles ont réussi, elles se sont plu dans cette station intermédiaire, heureusement choisie; de là, plus tard, elles ont été portées en Grèce et en Italie, dans la France méridionale et en Espagne, dans les îles Canaries et en Amérique. Il en a été ainsi du mûrier avec la soie que l'insecte tire de ses feuilles, ainsi de la canne à sucre et de l'arbre à coton. C'est à Cypre que les Portugais sont venus chercher les premiers ceps de vigne qui aient été plantés à Madère.

Dans l'histoire des végétaux utiles à l'homme et de leurs migrations, Cypre a donc sa place et sa page marquée; mais ce ne sont pas là les seuls germes que Cypre ait reçus pour les transmettre, ce ne sont pas les seuls qui, nés en Orient, avant de s'envoler au-delà des mers, vers l'Occident lointain, aient mis à profit, pour s'aguerrir et se fortifier, l'hospitalité de cette terre et l'opportunité de ses rivages. La même route a été suivie, avec les mêmes étapes, par certaines conceptions religieuses, accompagnées des formes sensibles dont l'art se servait pour les traduire aux yeux. Cypre est l'un des points où ces conceptions, enfantées par l'imagination sémitique, ont le plus fortement agi sur la Grèce aryenne; elles s'y sont modifiées profondément par ce contact intime et prolongé, ainsi que les symboles qui les exprimaient; puis, sous cette forme mixte et composite où chacune des deux races avait mis quelque chose de son propre génie, elles ont rayonné au dehors, elles se sont répandues dans tout le monde hellénique, étrusque et latin, dans tous les pays riverains de la Méditerranée. Cypre a donc joué dans l'histoire des idées religieuses et de l'art qui les interprète un rôle analogue à celui que nous avons essayé de définir par l'énumération des plantes nourricières et textiles que l'Asie a données à Cypre et que Cypre a données à l'Europe. C'est ce rôle que nous entreprendrons de faire connaître dans une prochaine étude; la tâche nous est facilitée par les découvertes récentes dont Cypre a été le théâtre ainsi que par le déchiffrement de ses inscriptions restées si longtemps mystérieuses. Les textes des auteurs, que le savant Engel a rassemblés et rapprochés avec tant de soin et de sagacité, ne fournissaient au sujet de la civilisation cypriote que des renseignemens bien incomplets, surtout pour les périodes reculées; quant à sa plastique, à peine en devinait-on l'existence; on eût été fort embarrassé pour en indiquer les caractères. Les rares ouvrages de ses artistes que le hasard avait conduits en Occident y étaient confondus avec des objets de provenance toute différente. Aujourd'hui, Cypre est représentée dans tous les grands musées de l'Europe par de nombreux monumens figurés d'origine certaine, qui forment déjà des séries très riches. Des ruines et des nécropoles de l'île, il est sorti, depuis une vingtaine d'années, tout un art cypriote très curieux et très particulier dont Winckelmann n'avait aucune idée et dont Gerhard lui-même, mort en 1867, ne soupçonnait pas encore tout l'intérêt et toute l'importance historique.

GEORGE PERROT.

LA VIE ET LA MATIÈRE

I.

LE MÉCANISME

Le grand débat entre le matérialisme et le spiritualisme qui remplit toute l'histoire de la philosophie peut-il être considéré comme véritablement clos, soit par la victoire définitive de l'une ou de l'autre de ces écoles, soit par la solution négative du scepticisme positiviste? Il est permis d'en douter, à voir avec quelle ardeur et quelle confiance les trois écoles discutent ce grand problème. Serait-ce une de ces éternelles questions auxquelles l'esprit humain est condamné à penser toujours, sans jamais rien savoir de certain? Nous nous refusons à croire à cette impuissance radicale, quoi qu'en disent les positivistes, et nous trouvons dans l'histoire des solutions diverses de ce redoutable problème des raisons d'espérer que la philosophie en viendra à bout avec le concours des sciences elles-mêmes. En attendant, tout historien intelligent des doctrines émises sur ce sujet peut constater un vrai progrès dans la manière de poser les problèmes et de résoudre les questions qui s'y rattachent. Grâce aux efforts de l'esprit philosophique, grâce surtout aux progrès des sciences de la vie, il est manifeste que, si la philosophie actuelle ne tient pas encore tout à fait le mot de l'énigme, la formule précise qui doit rallier et fixer les bons esprits de toutes les écoles, elle s'en rapproche de plus en plus par la rigueur de sa méthode et la précision de son langage. Philosophes et savans s'accordent à peu près en ce moment à abandonner les vieux mots, trop vagues pour se prêter à l'exactitude scientifique, et à se servir de termes plus simples et plus propres à l'expression pure des phénomènes de la vie et de l'intelligence.

C'est ainsi qu'on ne laisse plus flotter la réalité physique, physiologique ou psychologique dans cette mystérieuse région des abstractions subtiles ou des trompeuses images dont la fausse clarté favorise toutes les confusions et toutes les illusions. On n'emploie plus les mots d'âme, d'esprit, de matière, de substance, de force, de cause, sans les définir par des caractères empruntés à l'analyse et à l'observation. L'âme n'est plus cette cause solitaire, retirée dans les profondeurs de son essence, étrangère par sa nature et ses attributs aux phénomènes de la vie proprement dite; c'est l'unité vivante qui rayonne dans tout l'organisme animal et humain, et qu'on ne peut comprendre, observer, étudier que dans son activité vitale. La matière n'est plus une substance inerte, sans forme et sans mouvement, sujet abstrait de toutes les formes qu'elle revêt, incompréhensible substrat des mouvemens qu'une cause distincte et extérieure vient y opérer; c'est le type des propriétés manifestées par ces phénomènes du mouvement que régissent les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie. On ne confond plus les lois et les conditions des phénomènes avec leurs causes proprement dites. On ne mêle plus les images, représentation purement sensible des choses, avec les notions et les idées vraiment scientifiques acquises par l'observation et l'expérience. Enfin, dans la question même qui va nous occuper, aux qualifications de spiritualisme et de matérialisme on substitue celles de vitalisme et de mécanisme, mettant ainsi à la place de mots équivoques des termes qui ne laissent subsister dans la pensée que l'expression pure de la réalité observable.

De cette façon, le problème de l'explication de la vie se trouve simplifié, et peut être posé sous la forme suivante : Les phénomènes de l'activité vitale ne sont-ils pas réductibles aux phénomènes de simple mouvement, dont ils ne différeraient que par un certain degré de complexité due à un ordre de combinaisons spéciales? Si oui, la question entre le vitalisme et le mécanisme, et par suite entre le spiritualisme et le matérialisme, est définitivement tranchée. C'est dans les enseignemens de la mécanique, de la physique et de la chimie qu'on trouve le principe des phénomènes biologiques et psychologiques. Si non, il faut bien chercher ce principe ailleurs, dans les régions supérieures de la vie et de la pensée, et dans les sciences qui peuvent les aborder. Pour cela, il est nécessaire de renoncer aux spéculations abstraites, aux préjugés traditionnels, à toute espèce d'*a priori,* de suivre pas à pas les progrès de la science, qui analyse, observe, explique les phénomènes de la vie, d'en accepter tous les résultats acquis, de n'en contester que les conclusions douteuses, de n'en rejeter que les explications contre-

dites par l'observation et l'expérience elles-mêmes. C'est ce qu'a fait un physiologiste de l'école spiritualiste, M. le docteur Chauffard, avec une vigueur de démonstration, une netteté, une force, parfois un éclat de langage, qui font lire son livre avec autant de plaisir que d'intérêt. Nous ne connaissons pas d'effort plus énergique, plus persévérant, souvent plus heureux, tenté au nom de la science seule, pour la défense d'une doctrine chère à l'auteur, contre les prétentions d'adversaires qui se couvrent de l'autorité des enseignemens de l'expérience et de l'analyse. On peut parfois conclure autrement que le philosophe, et nous aurons quelques réserves à faire au sujet de certaines théories générales contemporaines trop facilement comprises dans sa réfutation. On ne peut se refuser aux démonstrations et aux explications du physiologiste s'enfermant dans l'analyse des problèmes qui se rapportent à la biologie proprement dite. Les livres comme celui de M. Chauffard sont la meilleure défense des principes du spiritualisme, en ce qu'ils maintiennent le débat sur le terrain de la science pure. C'est par une rigoureuse interprétation des vérités scientifiques qu'ils répondent aux prétentions des écoles matérialistes. C'est aussi par une application juste de ces vérités qu'ils corrigent, modifient, transforment la doctrine spiritualiste faussée ou tout au moins compromise par les exagérations de certains de ses partisans. En résumant les principales théories scientifiques qui touchent à cet ordre de questions, nous verrons jusqu'à quel point ces théories se prêtent ou se refusent aux explications des écoles philosophiques opposées.

I.

Tous les progrès scientifiques des temps anciens et modernes sont dus à deux méthodes qui ont chacune leurs procédés et leurs instrumens. L'observation pure a pour but la description et la classification des phénomènes. L'expérimentation a pour but la reproduction des phénomènes, qui doit servir soit aux inductions de la science, soit aux applications de l'art. La première ne fait qu'obéir à la nature, tandis que l'autre lui commande, tout en lui obéissant. Ces deux méthodes ne datent point de notre siècle. La méthode d'observation était connue et pratiquée dès l'antiquité; Démocrite, Hippocrate, Aristote, Galien, pour ne citer que les plus renommés, en ont laissé de nombreux et remarquables exemples. Seulement, n'ayant à leur service ni le télescope, ni le microscope, ni le scalpel, ni aucun des instrumens qui ont si bien aidé les organes naturels de nos savans modernes dans leurs plus hautes contemplations et leurs plus délicates analyses, ils n'ont pu saisir, embrasser, pé-

nétrer la nature ni dans l'infiniment grand où elle montre ses splendeurs, ni dans l'infiniment petit où elle cache ses mystères. La méthode d'observation, entre leurs mains, n'a donné qu'une description sommaire, incomplète, et généralement superficielle des phénomènes et des êtres de la nature. La méthode expérimentale a une date toute moderne, moins récente pourtant que certains savans contemporains, Claude Bernard entre autres, n'inclinent à le penser (1). C'est le grand Bacon qui en est l'auteur; c'est lui qui en a tracé les règles générales, mais précises, dans les aphorismes de son *Organum* que nos savans, aussi bien que nos philosophes, se plaisent à répéter. Il est vrai qu'il n'en a pas fait une application heureuse, faute de connaître, comme les savans des deux derniers siècles, les procédés spéciaux sans lesquels la méthode baconienne reste une lumière pour la direction de l'esprit plutôt qu'un instrument pratique d'expérimentation. Mais il n'en a pas moins ouvert la voie dans laquelle a marché depuis, sans repos et sans relâche, la grande école des philosophes et des savans qui ont pris pour guide l'observation, l'analyse et l'expérimentation dans la féconde série de leurs recherches. C'était l'avis de Buffon, d'Herschel, de Cuvier et de bien d'autres savans illustres contre lequel ne prévaudront pas les vives et spirituelles boutades de Joseph de Maistre. Plus heureux que leur maître à tous, grâce à l'invention des instrumens d'observation, ses grands disciples, parmi lesquels il faut compter Claude Bernard au premier rang, ont pu créer de véritables sciences là où il n'avait montré que des perspectives et tracé une direction à la philosophie naturelle.

La science de la vie n'est pas d'hier; elle a commencé avec les premiers médecins qui, après l'âge mythologique, ont observé l'homme, au lieu de contempler les astres ou de regarder les entrailles des victimes. Mais, jusqu'à l'âge moderne, cette science, si l'on peut appliquer le mot à un mélange d'observations générales, de conceptions abstraites et de données purement empiriques, poursuivait la recherche des causes, confondant sous une seule dénomination les causes proprement dites avec les conditions et les principes élémentaires de la vie. Hippocrate et Aristote sont peut-être les seuls qui aient distingué ces divers aspects de la réalité observable, et qui aient laissé des descriptions vraiment scientifiques, bien que fort incomplètes. Malgré les belles recherches anatomiques et expérimentales de physiologistes plus fidèles à l'observation qu'à la doctrine, tels que Harvey, Boerhaave, Haller, Spallanzani, cette préoccupation des causes vitales domina la phy-

(1) *La Science expérimentale*, p. 93, par Claude Bernard.

siologie jusqu'à la fin du dernier siècle ; elle engendra les écoles mécanistes, dynamistes, vitalistes, animistes qui, sous les noms de Van Helmont, de Paracelse, de Descartes, de Stahl, de Barthez, de Bordeu, remplirent le XVI[e], le XVII[e] et même le XVIII[e] siècle de leurs débats. Sans nier absolument que Bichat ait eu des précurseurs parmi les anatomistes qui l'ont précédé, ce n'est point exagérer son rôle que de dire que, par la création de l'histologie, il fut le premier maître de cette école d'observateurs micrographes qui, de nos jours, ont pénétré dans les profondeurs les plus intimes de la matière vitale. Sa distinction de la vie animale et de la vie organique fut le point de départ des plus curieuses études sur les principes élémentaires, sur les conditions physico-chimiques, sur les élémens organiques primitifs, enfin sur les organes principaux de la vie qui ont honoré ou illustré les noms de Magendie, de Claude Bernard, de Robin, de Virchow, de Flourens. On laissa désormais à la métaphysique les discussions contradictoires sur les causes pour se livrer exclusivement à l'analyse, à l'observation et à l'expérimentation des faits.

Ce fut Lavoisier qui, le premier, étudia la chimie des corps organiques et fit voir que les principes élémentaires des corps vivans ne sont autres que ceux des corps bruts. Cette découverte fut confirmée et complétée, depuis Lavoisier, par toutes les expériences de nos chimistes contemporains. Mais ce ne fut que le premier pas, et le plus facile, dans la voie de l'analyse. Entre ces élémens matériels de la vie et la vie elle-même, il y a un abîme ; et bien que, sans eux, la vie n'ait plus de substance, ce n'est pas pénétrer dans l'essence de la nature intime de l'être vivant que d'arriver à reconnaître par l'analyse chimique ces principes élémentaires. Une fois en possession de cette première vérité, d'ailleurs très importante, la science de la vie ne sait encore rien du jeu du mécanisme vital. Il fallait découvrir quel est le rôle des élémens physico-chimiques dans la manifestation des phénomènes de la vie. En d'autres termes, il y avait à démontrer que ces élémens en sont les conditions, dans toutes les fonctions de l'organisme, depuis les plus obscurs et les plus simples phénomènes de la vie végétative jusqu'aux actes les plus complexes et les plus nobles de la vie animale et humaine. C'est à cette grande et difficile tâche que s'est voué Claude Bernard. Il y a si pleinement réussi qu'il s'est fait une place à part, dans le domaine de la physiologie expérimentale, par la netteté, la sûreté, l'autorité de ses idées sur la méthode, par la variété et l'importance des applications qu'il sut en faire aux plus délicats problèmes de biologie. L'auteur de la théorie du *déterminisme* en a trop nettement défini le sens et la portée pour mériter les ardentes sympathies et

les vives répugnances des écoles doctrinales contemporaines. On a oublié son mot si vrai : « Quand j'entre dans mon laboratoire, j'en ferme la porte au matérialisme et au spiritualisme. » Ce grand physiologiste était un esprit supérieur qui n'a pu fermer les yeux, nous le verrons plus tard, à la haute lumière de certains phénomènes vitaux dont l'explication dépasse la portée de la méthode purement expérimentale. Il n'avait aucune prétention philosophique ; il entendait constater les faits, non les expliquer. Il s'est confiné sévèrement dans les limites de la science positive, enseignant simplement que tous les phénomènes de la vie, même de la vie psychique, tombent sous les lois physico-chimiques, dans les conditions matérielles de leur manifestation, et démontrant cette vérité par les expériences les plus sûres et les plus décisives. Quand il a professé l'universelle application de la loi à laquelle il eut peut-être le tort de donner un nom barbare qui prête à l'équivoque, il a toujours entendu restreindre cette application aux conditions des phénomènes vitaux, sans songer à l'étendre aux causes elles-mêmes, soit morales, soit simplement vitales, dont l'action propre lui paraît échapper aux prises de la science, parce qu'elle ne se prête pas à une détermination précise.

Avant les expériences de Claude Bernard et de l'école dont il est le chef, l'emploi de l'expérimentation appliquée aux êtres vivans n'était ni fréquent, ni même généralement accepté. Nombre de médecins et de naturalistes admettaient, conformément à la doctrine de Bichat, que la force vitale est en lutte avec les forces physico-chimiques, qu'elle domine tous les phénomènes de la vie, les régit par des lois tout à fait spéciales, et fait de l'organisme un tout vivant auquel l'expérimentateur ne pourrait toucher sans détruire le caractère même de la vie. C'était l'avis de Cuvier : « Toutes les parties d'un corps vivant sont liées ; elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles agissent toutes ensemble. Vouloir en séparer une de la masse, c'est la reporter dans l'ordre des substances mortes, c'est en changer entièrement l'essence (1). » Claude Bernard pensé, au contraire, que la spontanéité *apparente* dont jouissent les êtres vivans n'empêche pas le physiologiste de leur appliquer la méthode expérimentale, attendu que les fonctions de ces êtres sont constamment liées à des conditions qui en règlent l'apparition d'une manière déterminée et nécessaire.

Les êtres vivans, végétaux ou animaux, ainsi que le montre Claude Bernard dont nous ne faisons ici que résumer la science, vivent au sein d'une matière soumise aux lois mécaniques, phy-

(1) *La Science expérimentale*, p. 39, par Claude Bernard.

siques et chimiques. Le muscle produit des phénomènes de mouvement qui, comme ceux des machines inertes, sont régis par les lois de la mécanique générale. Les organismes vivans produisent de la chaleur qui ne diffère en rien de la chaleur engendrée par les phénomènes inorganiques. Les poissons électriques forment ou sécrètent une électricité identique à celle d'une pile métallique. D'autre part, les excitans généraux, air, chaleur, lumière, électricité, qui provoquent les manifestations des phénomènes physico-chimiques de la matière brute, éveillent aussi d'une manière semblable l'activité des phénomènes propres à la matière vivante. Lavoisier n'a-t-il pas démontré que les animaux qui respirent et les métaux que l'on calcine absorbent dans l'air le même oxygène, et que l'absence de cet air respirable arrête la respiration aussi bien que la calcination? C'est l'oxygène qui est le principe excitateur des phénomènes physico-chimiques sans lesquels aucune activité vitale ne serait possible. Et qu'on ne se méprenne pas sur la portée de ces observations. Rien de plus simple à comprendre que l'identité des lois qui régissent l'organisation des végétaux et des animaux, comme la composition des minéraux, puisqu'elles s'appliquent à un même ordre de phénomènes. Voilà comment il n'y a en réalité qu'une mécanique, une physique, une chimie dans lesquelles rentrent tous les phénomènes de la nature organique et inorganique.

Et l'oxygène n'agit pas seulement sur les fonctions purement organiques; il agit également sur les facultés cérébrales de l'ordre le plus élevé. Si l'on injecte du sang oxygéné dans les tissus musculaires, nerveux, glandulaires, cérébraux, dont l'activité vitale est affaiblie ou presque éteinte, on voit, sous l'influence de ce liquide, chaque tissu reprendre ses propriétés spéciales, le muscle sa contractilité, les nerfs leur sensibilité et leur motricité, le cerveau le jeu de ses fonctions mentales. C'est ce dernier phénomène surtout qui peut nous paraître surprenant; mais notre étonnement cesse, quand nous nous rendons bien compte de la loi qui régit tous les phénomènes de la vie, sans exception. Le cerveau est un mécanisme organisé de façon à manifester les phénomènes intellectuels par l'ensemble d'un certain nombre de conditions. Qu'une seule de ces conditions vienne à disparaître, il y aurait lieu de s'étonner que le mécanisme pût continuer à fonctionner. Si l'on restitue la circulation sanguine oxygénée avant que les élémens cérébraux ne soient altérés, il est tout simple que le mécanisme cérébral reprenne ses fonctions normales. Qu'y a-t-il au fond de ce prétendu mystère? Une loi dont l'existence n'est devenue évidente que depuis les expériences de Claude Bernard et de l'école expérimentale : à savoir, que toutes les fonctions vitales, depuis la plus humble jus-

qu'à la plus noble, ont pour condition de manifestation les phénomènes de l'ordre physico-chimique.

Il est une autre loi qui n'est pas moins faite pour provoquer l'étonnement du monde étranger aux expériences de nos savans : c'est l'action des phénomènes vitaux de toute espèce sur les élémens matériels de la vie. Quand chez l'homme et chez l'animal il se fait un mouvement, une partie de la substance du muscle se brûle et se détruit. Quand la sensibilité s'émeut et que la volonté s'exerce, les nerfs s'usent. Quand la pensée travaille, le cerveau se consume. En sorte qu'on peut dire que jamais la même matière ne sert deux fois à la vie. Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui sert d'élément à l'organe qui le reproduit. L'usure moléculaire est toujours proportionnelle à l'intensité des manifestations vitales. « Partout, en un mot, dit Claude Bernard, la destruction physico-chimique est unie à l'activité fonctionnelle, et nous pouvons regarder comme un axiome physiologique la proposition suivante : *Toute manifestation d'un phénomène dans l'être vivant est nécessairement liée à une destruction organique.* » Ce n'est pas l'organe même qui se détruit; c'est la matière élémentaire dont se composent ses tissus. La forme, ou plutôt la force vitale subsiste intacte, et continue à s'assimiler la matière nouvelle qui doit remplacer l'autre, dans le phénomène de la nutrition. Quand la poésie antique a comparé la vie à un flambeau, elle a fait une métaphore que la science moderne, grâce à Lavoisier, a convertie en une vérité expérimentale. La flamme vitale use aussi la matière de son flambeau, et si elle continue à briller, c'est que, semblable à la flamme physique, elle reçoit un aliment nouveau par la nutrition. On le voit, l'action est réciproque entre la vie et la matière, dans l'être vivant. C'est la matière qui entretient la vie, et c'est la vie qui use la matière. La correspondance est complète, et la relation est telle qu'on ne peut les séparer que par une pure abstraction de l'esprit. Si Bossuet eût assisté aux expériences de nos physiologistes, il y eût vu la démonstration scientifique de sa pensée : « L'âme et le corps forment un tout naturel. » Tout théologien et spiritualiste qu'il était, il n'eût point résisté à l'évidence de l'axiome expérimental qui domine toute la physiologie actuelle : tous les phénomènes de la vie rentrent, quant à leurs conditions, sous l'empire des lois physico-chimiques, et sont susceptibles, en ce sens, de déterminations précises qui peuvent toujours se constater et se vérifier par l'expérience. Un pareil déterminisme n'a rien d'inquiétant pour les doctrines qui réservent l'action des causes proprement dites, dans l'explication des phénomènes vitaux.

II.

Jusqu'ici la physiologie n'a abordé que le côté extérieur et matériel de la vie. Suivons-la dans les profondeurs de l'organisme vital où l'analyse microscopique l'a fait pénétrer. Il ne s'agit plus des élémens chimiques communs à toute matière, mais des élémens *organiques* qui, sous le nom de *cellules*, composent tous les tissus des êtres vivans. Cette découverte fut une révélation nouvelle de la vie, dont on avait jusqu'alors localisé le principe soit dans un être métaphysique, soit dans un organe vital, soit dans le jeu même des organes divers. Dans ce tissu où l'œil humain n'avait encore rien observé, on ne voulait voir qu'une matière plus ou moins animée par le souffle d'un principe vital quelconque, mais absolument dépourvue d'activité propre. Maintenant on sait que la vie est partout la même, dans ses élémens comme dans ses organes. Partout elle se manifeste avec les caractères qui en font l'essence, avec l'activité, l'individualité, la spontanéité, l'homogénéité, c'est-à-dire la propriété de reproduction du même par le même, de la cellule vivante par la cellule vivante; on le sait pour l'avoir observée, analysée, saisie dans ses plus imperceptibles formes et ses plus insensibles mouvemens.

Si l'on dégage la théorie de la cellule des hypothèses que certains physiologistes y superposent, et qu'on la ramène aux strictes limites de l'observation, ainsi que l'a fait le grand physiologiste allemand Virchow, voici à quoi elle se réduit. Armée du microscope, l'analyse micrographique est parvenue jusqu'aux parties intégrantes des tissus organiques découverts par Bichat. Ces parties sont les vrais élémens dont l'association constitue l'organe, et par suite l'être vivant. De là le nom *d'organites* que leur a donné un de nos premiers naturalistes, M. Milne Edwards. Tous les physiologistes micrographes les ont ramenées au type de la *cellule*, type figuré qu'il faut se représenter, non sous la forme unique et simple d'une vésicule close enveloppant un noyau central, mais sous les formes les plus variées, et même sans forme vraiment saisissable, à l'état de noyau entouré d'un *protoplasma*, c'est-à-dire d'une matière organique non encore formée. Le corps vivant est donc un prodigieux assemblage de cellules ou organites associés pour une fin commune, et reliés dans une harmonie de fonctions d'autant plus merveilleuses que les parties qui fonctionnent sont en nombre infini, et infiniment petites. Ces cellules, bien qu'elles dépendent de la vie

générale de l'être, n'en sont pas moins distinctes, et possèdent une vie particulière qui leur est propre. Chacune sent, réagit autour d'elle, dans un rayon plus ou moins étendu. Sans dépasser la portée de l'observation, et sans aller jusqu'à prêter à la cellule certains attributs de l'être vivant, tels que l'activité autonomique, la perception, la conscience, on peut dire qu'elle a une sorte d'individualité par les caractères de sensibilité et de spontanéité qu'elle possède.

Passons des élémens aux organes eux-mêmes. Il est un autre résultat très important acquis à la science biologique par la méthode expérimentale : c'est la découverte des centres nerveux multiples, dont la théorie des actes *réflexes* n'est qu'une conséquence. Avant les expériences assez récentes sur lesquelles elle est fondée, on ne croyait guère à l'existence d'autres centres nerveux que le système cérébro-spinal et le grand sympathique. C'est par une expérimentation bien suivie qu'on est parvenu à établir qu'outre ces grands centres de sensibilité, il existe un très grand nombre de petits centres nerveux disséminés sur toute l'étendue des tissus organiques. Tous, ainsi que le montrent de nombreuses expériences, sont des centres d'actions et de réactions correspondantes, soit aux impressions du dehors, soit aux impulsions des organes cérébraux. Ces centres d'activité tantôt transmettent l'impulsion d'en haut aux muscles des organes extérieurs, tantôt réagissent directement et spontanément contre les impressions qui leur viennent d'en bas. Ils ne sont donc pas toujours les serviteurs des centres supérieurs; ils peuvent agir de leur propre mouvement. C'est là le principe de ces phénomènes de pure réaction qu'on nomme improprement actes réflexes, et qui sont les mouvemens spontanés, soit des centres supérieurs, soit des centres moyens, soit des centres inférieurs, tous indépendans, dans certaines manifestations de leur activité, du centre suprême, siège unique de la conscience et de la volonté. Tout acte dit réflexe n'est ni volontaire ni même instinctif. On le dit spontané relativement aux centres supérieurs dont parfois il est indépendant; mais, en réalité, comme il est provoqué par les excitans extérieurs, il n'a ni spontanéité volontaire ni spontanéité instinctive. Et s'il est vrai, ainsi que semblent le démontrer certaines expériences, qu'il existe, indépendamment des centres supérieurs, des centres nerveux capables d'activité instinctive, les actes qu'ils produisent se distinguent des mouvemens réflexes par leur caractère de spontanéité absolument indépendante de toute pression soit intérieure, soit extérieure. En un mot, l'acte réflexe proprement dit n'est qu'un mouvement de réaction provoquée par une impression du dehors. C'est un mode d'activité essentiellement

inférieur à l'activité instinctive, si fort au-dessous elle-même de l'activité volontaire, consciente et libre.

Ainsi, plus la science avance dans l'analyse des phénomènes vitaux, plus elle arrive à reconnaître que l'organisation de ce merveilleux mécanisme n'est point aussi simple que notre ignorance l'a longtemps imaginé. Il n'y a pas un très grand nombre d'années qu'on ne se doutait ni de l'infinie variété des élémens cellulaires, ni de la multiplicité des centres nerveux, ni de la diversité des modes d'activité par lesquels se manifeste la vie. C'est la méthode expérimentale et l'observation microscopique qui ont découvert toute la complexité et toute la richesse de l'organisme vital. Que nous sommes loin de cette physiologie cartésienne qui ne voyait dans la vie proprement dite que le jeu d'une machine en mouvement, sous l'action des lois de la mécanique et de la physique!

Le plus curieux résultat des recherches physiologiques contemporaines, et le plus grand, s'il était complet, serait la théorie des organes cérébraux de l'activité mentale. L'école qui a, depuis le début de notre siècle, abordé ce délicat et difficile problème des rapports à établir entre les organes cérébraux et les fonctions psychiques, a eu le malheur d'en croire la solution facile, et de l'improviser à l'aide d'une méthode qui n'était pas sérieuse. Gall avait eu l'idée heureuse de localiser les fonctions psychiques en des départemens de l'encéphale. Ainsi que le fait spirituellement remarquer M. Laugel, il n'est plus douteux, après les expériences faites, que le principe de la division du travail ne doive être appliqué au travail cérébral, et que le siège de la pensée ne se divise tout au moins en provinces dont chacune a ses attributions caractéristiques. Le cerveau est une collection d'appareils nerveux, tout comme la moelle épinière; seulement ces appareils, groupés les uns près des autres, se touchent. Ils se servent mutuellement de régulateurs, ils échangent perpétuellement de l'énergie motrice; leurs vibrations s'ajoutent, se superposent, se confondent de façon à ce qu'il devienne très difficile de les distinguer et de les démêler.

La phrénologie avait trouvé un signe très apparent, mais très superficiel et très grossier, pour reconnaître la localisation des fonctions psychiques. Elle mesurait l'intensité des passions, l'énergie de l'instinct, la capacité de l'intelligence, la force de la volonté, aux rondeurs vagues et aux gonflemens de l'enveloppe crânienne. Mais, comme le dit encore si bien M. Laugel, « la tête n'est point une montagne dont la topographie suffise; il faut y entrer, en suivre les couches et les riches filons. » Gall était un anatomiste fort capable de comprendre et de pratiquer cette méthode. Mais son siège était fait, et son école s'engagea de plus en plus dans les voies d'une

observation qui n'était féconde qu'en illusions, parfois ridicules. D'autre part, l'analyse anatomique, dont l'œuvre est toute descriptive, quelle que soit l'importance de ses recherches, ne pouvait conduire au résultat vainement poursuivi par Gall et ses disciples. On ne pouvait y arriver que par une série d'expériences tentées sur certaines espèces animales, et par une suite d'observations pathologiques faites sur l'homme malade. C'est ainsi que Magendie, qui donna l'exemple de cette méthode, parvint à établir la distinction des nerfs moteurs et des nerfs sensitifs de la moelle épinière. Flourens, vivant à une époque où la doctrine de Gall avait conservé une certaine vogue, s'attacha à la ruiner, en opposant à des affirmations sans preuves sur la localisation des facultés mentales des expériences palpables et décisives sur les véritables fonctions de certains organes cérébraux. En enlevant successivement à divers animaux telles ou telles parties du cerveau, comme la moelle allongée, le cervelet, les lobes cérébraux, il a fait voir comment l'animal pris pour sujet de ces cruelles expériences peut perdre telle fonction vitale, tantôt la direction de ses mouvemens, tantôt son activité instinctive, tantôt son intelligence et tout sentiment de son être, tout en conservant certaines autres fonctions. Il a ains fixé telle fonction dans tel organe, la respiration dans le centre nerveux qu'il a appelé le *nœud vital*, la coordination des mouvemens dans le cervelet, la conscience et l'activité volontaire dans les lobes cérébraux.

Les expériences faites sur les couches optiques, les tubes quadrijumeaux, les corps striés, la protubérance annulaire et d'autres organes du cerveau, n'ont point encore donné de résultats définitifs. Où se produit la sensation brute? où se change-t-elle en image? où l'image se convertit-elle en pensée? On ne le sait pas encore. La découverte de M. Broca sur l'organe de la faculté du langage, si probable qu'elle soit, soulève encore des objections. La topographie cérébrale est donc loin d'être complète. La proximité des organes du cerveau est telle, leur action réciproque est si intime qu'il ne faut pas compter sur de prompts et faciles résultats en pareille matière. Mais l'efficacité de la méthode expérimentale et la curiosité persévérante des expérimentateurs permettent de beaucoup espérer dans la voie maintenant ouverte à la physiologie cérébrale. Les grandes lignes de la carte géographique du cerveau sont dessinées; la science finira par en combler les lacunes et dissiper les obscurités. En tout cas, une vérité paraît acquise, qui domine et dirige toutes les recherches de ce genre : c'est que toute fonction psychique a son siège cérébral. Une autre vérité plus générale encore ressort du grand travail auquel s'est vouée la physiologie expéri-

mentale, c'est que toute fonction vitale a son organe, le cerveau pour l'intelligence, comme le système nerveux pour la sensibilité, comme le cœur pour la circulation du sang, comme l'estomac pour la digestion, comme le poumon pour la respiration (1). « Sous ce rapport, dit Claude Bernard, il n'y a aucune distinction à faire entre nos divers organes, et c'est par une vaine subtilité qu'on a pu dire que le cerveau est simplement le *substratum*, et non l'organe véritable de l'intelligence. On ne saurait comprendre qu'un appareil quelconque de la nature vivante pût être le siège d'un phénomène sans en être l'instrument (2). » Il n'y a de différence à établir entre nos organes que quant au degré de complexité de leurs fonctions.

Il est enfin une théorie scientifique qui, par la portée de ses conclusions, par l'étendue et la variété de ses applications, a la grandeur d'une véritable philosophie : c'est la théorie de l'évolution. Elle n'est pas née uniquement, comme les précédentes, de l'analyse des phénomènes biologiques ; elle est sortie du progrès de plusieurs sciences très diverses par leur objet et leur méthode. Les élémens en ont été recueillis partout, dans la cosmologie, dans la géologie, dans la paléontologie, dans la physiologie, dans l'histoire et la philologie. C'est la méthode d'observation qui l'a créée avec le télescope, le microscope, l'étude des couches terrestres et des fossiles, l'étude comparée des institutions, des mœurs et des langues des races humaines. Aussi comprend-elle dans ses explications les grandes genèses cosmiques, les révolutions du globe, les révolutions de l'humanité, tout comme les évolutions de l'atome cellulaire. Jusqu'à ce que les révélations de ces merveilleux instrumens d'une part, et de l'autre les curieux renseignemens de la nature morte et ensevelie sous les luxuriantes végétations de la nature vivante, eussent fait connaître les lois de la formation et du développement des êtres grands ou petits de la nature, on ne pouvait avoir d'idées précises sur ces opérations mystérieuses. A chaque métamorphose qui se produit au sein de ces corps, mondes ou atomes, l'esprit, frappé d'étonnement et de stupeur par le spectacle de tels changemens, admirait sans comprendre. De nos jours, au lieu de rêver sur les miracles de la nature, on s'est mis à l'observer ; on l'a vue à l'œuvre ; on l'a surprise dans le secret de ses opérations les plus délicates ou les plus grandioses. C'est alors qu'on a reconnu qu'une même loi gouverne le développement de tout ce qui vit dans le monde de l'histoire, comme dans le monde de la nature, que tout se forme et s'organise par le même procédé d'évolution. Tous ces êtres

(1) Il faut ici distinguer l'organe cérébral et l'organe général de la respiration. L'un est le poumon, et l'autre la moelle allongée, le centre respiratoire proprement dit.

(2) *La Science expérimentale*, p. 402.

une fois nés, les corps petits ou grands de la nature, comme les sociétés, les religions, les philosophies, les institutions et les arts de l'humanité, vont à leur forme *actuelle*, à leur organisation définitive par une série d'états intermédiaires et transitoires. Le génie spéculatif d'un Aristote et d'un Leibniz avait deviné cette loi. Il appartenait à notre siècle d'en faire une vérité d'analyse et d'observation.

L'objet de ce travail ne nous permettant pas de suivre le développement de cette théorie dans sa plus grande généralité, nous nous bornons à considérer l'évolution embryonnaire. Quel est le principe de l'être vivant? Un ovule fécondé qui a les proportions microscopiques d'une cellule ordinaire. Cet ovule est tout l'être en puissance; il se développe en se multipliant par une *prolifération* de cellules qui forment peu à peu les organes de l'individu, plante ou animal. Quelques physiologistes, avant les révélations de l'embryogénie contemporaine, avaient imaginé le développement de l'organisme par le simple accroissement de l'individu primitif possédant déjà la structure, la forme et tous les organes qu'il montrera plus tard. C'est ce qu'on nomme la théorie de l'*emboîtement*. Entre le germe et l'être formé, il n'y avait qu'une simple différence de proportions. L'observation microscopique ne permet plus de s'arrêter à une telle hypothèse. Elle démontre que le développement du germe est une véritable, une continuelle génération de l'être. Le germe ne contient aucun organe réel, même incomplètement formé; mais il les contient tous virtuellement, et les réalise tous, à moins d'accident, par un travail de formation lent et sûr. Et cette loi qui préside à l'organisation de l'être vivant préside également à sa désorganisation, toujours sauf accident. Tout se fait ou se défait, se forme ou se déforme, s'organise ou se désorganise dans la nature par une succession infinie de changemens insensibles. « La nature ne procède point par sauts dans ses mouvemens, » avait dit un grand naturaliste. La science a fait de cette observation peut-être prématurée, au moins dans sa généralité, un axiome dont l'autorité n'est plus contestée. On peut discuter les conséquences que certaines écoles en ont tirées à l'avantage de leurs doctrines. Il n'est plus de savant qui ne reconnaisse la loi dont cet axiome est devenu la formule.

III.

Toutes les théories que nous venons de résumer sont dues à l'observation et à l'expérience seules; la spéculation métaphysique, l'hypothèse, l'imagination, n'y ont aucune part. Aussi ont-elles pris

rang dans la science parmi les vérités positives sur lesquelles toutes les écoles sont d'accord. Les spiritualistes, comme les matérialistes, les vitalistes, comme les mécanistes, les admettent également, sauf à y chercher des explications différentes. Là est en effet tout le débat : expliquer les faits observés ou expérimentés par la science. On ne peut s'y engager qu'en passant du domaine de la science pure dans celui de la philosophie. On le reconnaît à la difficulté des solutions, à la discordance des doctrines, à l'ardeur des controverses. On ne s'y retrouve plus dans la paix profonde et la vive lumière des études scientifiques. En reprenant une à une ces diverses théories, nous en verrons sortir autant de problèmes philosophiques d'une haute portée et d'un puissant intérêt, mais qui vont recevoir des solutions différentes entre lesquelles nous aurons à nous prononcer. Il en est un par lequel il est nécessaire de commencer, parce qu'il les domine tous, et qu'une fois résolu il fournit la clé pour la solution de tous les autres. Il peut se formuler ainsi : Quelle idée faut-il se faire de la vie d'après les enseignemens de la science? Cette idée, une fois comprise et définie, éclaire de sa lumière toutes les questions qui se rattachent au mystère de la vie.

Pour résoudre ce grand problème, il y a deux méthodes. On peut l'aborder par le côté analytique, physique, chimique, anatomique, en cherchant la solution dans les élémens bruts de la matière vivante, dans les conditions physico-chimiques de toute manifestation vitale, dans les élémens physiologiques dont sont formés les tissus organiques. C'est la méthode de l'école mécaniste, méthode simple, qui paraît la plus sûre au premier abord, et qui est de nature à séduire cette classe très nombreuse d'esprits pour lesquels la simplicité est le signe infaillible de la vérité. On peut, au contraire, entrer tout de suite dans le vif de la question sans s'arrêter aux abords, et, par une vue toute synthétique, saisir la vie dans ses caractères intimes et propres, en s'attachant aux phénomènes qui en révèlent la cause, particulièrement aux phénomènes de la génération, du développement et de la formation organique des êtres vivans. C'est la méthode de l'école vitaliste. Toutes deux ont la même foi dans les enseignemens de la science; mais elles s'en servent différemment dans l'explication des faits. La première emprunte surtout ses idées aux études chimiques et histologiques; la seconde tire surtout les siennes des études d'embryogénie, de physiologie générale et de pathologie.

C'est un phénomène vraiment curieux à observer que l'influence des études diverses sur la manière de concevoir et de comprendre les principes des choses. Quand on vit dans un laboratoire ou dans

une salle de dissection, qu'on ne se sert que du creuset, de la balance, du thermomètre, du scalpel et du microscope, qu'on ne recherche par l'analyse et l'expérience que les élémens et les conditions des phénomènes, n'est-on pas naturellement conduit à ne rien voir, rien comprendre, rien admettre au-delà, et à reléguer parmi les entités métaphysiques tout ce qui a reçu le nom de principes et de causes? D'où vient la vie? Selon le mode actuel de la génération, elle provient d'un germe apporté par un être vivant. C'est la loi de tous les êtres de forme saisissable, que nulle école de physiologie ne songe à contester. Mais cette loi est-elle absolue, et n'est-il pas possible de rencontrer des cas où cette génération se produit autrement? L'école des physiologistes mécanistes a une tendance marquée à chercher les principes des êtres vivans dans leurs premiers élémens. Seulement une école de savans ne brave point l'expérience. Nos biologistes les plus confians dans les explications de l'ordre mécanique savent trop bien que nos chimistes les plus habiles et les plus heureux dans leurs synthèses ne font pas sortir de leur creuset des nerfs, des muscles et du sang. Ils n'en peuvent extraire que ce qu'on nomme, en chimie organique, des principes immédiats. Aussi n'a-t-on jamais songé à faire dériver directement la vie de ces élémens chimiques de la matière organisée; mais on a pensé à la génération spontanée pour certaines espèces microscopiques. MM. Pouchet et Jolly ont attaché leurs noms à ce genre de recherches, et l'on a pu croire un instant, dans le monde savant, qu'ils avaient réussi. Leurs expériences tendaient à faire sortir des êtres vivans de matières purement inorganiques. Les mêmes expériences, reprises et refaites dans des conditions plus rigoureuses par un de nos premiers expérimentateurs, n'ont point confirmé ces résultats. En supprimant toute trace de germes organiques par une élévation de température, M. Pasteur a montré qu'aucune espèce d'être vivant ne sort d'une matière inorganique, et que la théorie des germes préexistans n'a reçu aucune atteinte des expériences qui avaient pour objet de constater une génération spontanée. « A mesure, dit-il, que nos moyens d'investigation se perfectionneront, on trouvera que les cas de génération qu'on regardait comme spontanée rentrent dans le cas de génération physiologique ordinaire. C'est ce qu'ont d'ailleurs démontré récemment les travaux de M. Balbiani et ceux de MM. Coste et Gerbe sur la génération des infusoires. » A défaut de faits concluans, l'école mécaniste n'en conserve pas moins la conception qui lui est chère et en cherche la confirmation, sinon dans le phénomène de la génération spontanée, du moins dans le mode de développement de l'être engendré. Dans la question spéciale des cellules organiques, M. Ch.

Robin soutient la génération spontanée au sein des liquides albumineux ou plasmatiques fournis par l'organisme vivant; seulement il la limite à la formation des élémens qui composent les tissus organiques des êtres engendrés par des parens. Ainsi, au lieu de se poursuivre dans le développement des organes, cette génération se bornerait à un acte mystérieux, la naissance de l'être cellulaire. Ce serait là le moment unique dont la science n'a pu encore pénétrer le secret. Ce moment passé, la matière et ses forces rentrent en jeu pour continuer et terminer l'œuvre de l'organisation entière. On verra comment M. Chauffard réfute cette hypothèse dans sa critique générale de l'école mécaniste.

On a vu plus haut comment Claude Bernard a établi que toutes les manifestations vitales ont pour condition des phénomènes soumis aux lois physico-chimiques. Il n'en faut pas davantage à certains adeptes de l'école mécaniste pour expliquer mécaniquement les phénomènes de la vie. Malgré les intentions et les distinctions formelles de l'auteur, la théorie du déterminisme a singulièrement favorisé ce genre d'explications chez une certaine classe d'esprits enclins à confondre les causes véritables avec les conditions. Les expériences de Claude Bernard, si claires et si concluantes en ce qui concerne simplement les conditions, parurent décisives à une école qui s'obstine à ne pas reconnaître d'autre relation et d'autre mode d'action dans le jeu des opérations naturelles. Pour elle, en effet, tout est dit, en fait d'explication, quand on a déterminé l'antécédent ou la condition d'un phénomène. Elle n'a pas d'autre idée de la causalité, et regarde comme un grand progrès pour la philosophie naturelle d'avoir banni du domaine de la science tout ce que la métaphysique appelle cause efficiente ou finale. Le travail de la nature organique se fait comme le travail de la nature inorganique, avec cette seule différence que les instrumens ne sont plus les mêmes.

Le principe de la vie ainsi compris, la même école essaie d'en expliquer les caractères *apparens*, l'individualité, la spontanéité organique, instinctive, volontaire. Pour elle, la notion de l'individu n'est qu'une illusion de la conscience, comme tant d'autres. La seule unité qu'elle reconnaisse, c'est une unité qu'on puisse saisir et localiser; c'est l'unité de la cellule, l'unité des centres nerveux, l'unité du cerveau. Voici comment une doctrine à laquelle on a donné le nom *d'organicisme* explique l'unité chez les êtres vivans de l'ordre supérieur. Il n'y a dans l'être vivant que des organes et des fonctions; toute fonction n'est que l'organe en action. L'unité vitale n'est qu'une résultante de la multiplicité fonctionnelle; autrement elle n'est qu'une abstraction verbale. La seule unité

générale et centrale qui soit réelle a son siège et son organe dans le système nerveux. Ce système est le grand régulateur de l'économie organique; il y maintient l'ordre, et dirige vers leur but toutes les opérations vitales. On a pu, dans le passé, rapporter l'unité à une cause une et créatrice; aujourd'hui les progrès de la science permettent d'affirmer que l'unité n'est qu'une harmonie provenant des relations nouées entre les organes par le système nerveux. « Le moment n'était pas encore venu, dit M. Rouget, où l'on pouvait prouver que l'unité de l'organisme résulte uniquement des connexions établies par le centre nerveux céphalo-rachidien entre toutes les parties dont les nerfs ont dans ce centre leur origine ou leur terminaison (1). » M. Virchow n'est pas de cet avis; et il faut dire que nombre d'expériences concluantes faites par lui et par d'autres physiologistes lui donnent pleinement raison. Selon lui, le système nerveux est bien un tout dans lequel on peut distinguer une sorte de centre où aboutissent et d'où émanent un nombre incalculable de courans; mais on ne saurait trouver dans ce centre l'unité qu'on poursuit, car on peut diviser la moelle en un certain nombre de segmens, dont chacun innerve certaines parties périphériques, et continue à les innerver après l'opération. Chaque section à travers la moelle crée donc un système indépendant, c'est-à-dire un nombre plus ou moins grand de centres. Il en est de même pour le cerveau. Chacun des départemens dans lesquels il se divise vit de sa vie propre, et les milliards de petits élémens qu'il contient en font autant dans leur sphère infiniment restreinte. Nulle part dans l'économie totale il n'existe une véritable unité, pas même dans le fameux nœud vital de Flourens (2).

Voilà comment le physiologiste allemand réfute la doctrine qui fait résider l'unité organique dans le système nerveux. Mais M. Virchow est lui-même d'une école qui ne peut comprendre l'unité autrement que localisée quelque part. Lui aussi en cherche le siège, et croit l'avoir trouvé dans la cellule. A la question de savoir si c'est la cellule qui est l'individu ou si c'est l'être vivant, il ne croit pas pouvoir faire une réponse simple. « L'idée d'individu, dit-il, est devenue incertaine et multiple avec le développement de l'expérience. Si l'on ne peut se décider à distinguer les individus en individus collectifs et en individus simples, ce qui serait la meilleure manière de tourner la difficulté, il faut absolument rayer des branches organiques des sciences naturelles l'idée de l'individu, ou bien la considérer comme intimement liée à la cellule (3). »

(1) *Physiologie des actions réflexes* (cours de 1862-63).
(2) Virchow. *Pathologie cellulaire*, ch. XV.
(3) *Pathologie cellulaire*.

Et encore ailleurs : « Chaque animal représente une somme d'unités vitales qui portent en elles-mêmes les caractères complets de la vie. » Il est clair que l'unité individuelle ainsi comprise n'a plus rien de commun, non-seulement avec l'individu humain qui dit moi, mais encore avec tout individu organique, plante ou animal. Ce n'est pas l'unité de conscience qu'on se borne à supprimer, c'est l'unité de vie qu'on détruit dans son principe et son idée propre. Nous verrons tout à l'heure l'école mécaniste supprimer la vie elle-même en la réduisant à un mode complexe du mouvement proprement dit.

On voit ce que la physiologie mécaniste fait de l'unité des êtres vivans. Que fera-t-elle de leur spontanéité, organique, instinctive, volontaire? C'est ce que la théorie des actes réflexes va nous montrer. L'activité nerveuse n'est qu'une transformation de mouvemens préexistans; l'ordre organique n'est qu'un mode de l'ordre physique; tout est, de l'un à l'autre, mouvement communiqué et transmis : c'est la loi de la *corrélation des forces*. Écoutons M. Rouget : « On sait que cette harmonie entre l'action et la réaction est une loi essentielle de ces actions nerveuses dans lesquelles le système nerveux joue le rôle d'un appareil qui reçoit des impressions et les restitue sous forme d'excitation motrice, et en quantité proportionnelle de ce qu'il a reçu comme impression (1). » Cette explication ne touche encore qu'aux actes réflexes proprement dits, involontaires, inconsciens, purement automatiques. L'interprétation mécaniste de la théorie ne s'arrête pas là. Selon les physiologistes qui ont particulièrement étudié ce phénomène des actions réflexes, la loi de ces actions est celle de toutes les autres, instinctives, conscientes et volontaires, puisque, c'est M. Vulpian qui l'affirme, la volonté elle-même ne peut être qu'une action réflexe d'un genre spécial. « Chaque progrès nouveau de la physiologie du système nerveux, nous dit encore M. Rouget, démembre pièce à pièce le domaine de la volonté une et consciente. Ce ne sont plus seulement quelques mouvemens convulsifs, involontaires et accidentels, qui rentrent dans la théorie des actions réflexes; les manifestations plus hautes de l'activité vitale ne sont que de pures transformations en actes propres à l'animal et à l'homme des mouvemens de la matière extérieure. Les actes de la pensée elle-même n'échappent point à cette loi; ils se réduisent, en dernière analyse, à de simples mouvemens provoqués, dans l'organisme cérébral, par les impressions transmises du dehors. » Le langage vulgaire n'exprime-t-il pas quelque chose de conforme à cette explication scien-

(1) Brown-Sequard. Introduction à la *Physiologie des actions réflexes*, p. 51.

tifique quand il dit que la *colère monte à la tête?* M. Beaunis croit avoir trouvé un exemple frappant de la justesse de cette locution métaphorique : Un homme à qui l'on vient de lancer une pierre la ramasse et en frappe son adversaire. Dans cette suite d'actes, choc de la pierre, impression locale, ébranlement d'un nerf sensitif, modification d'un centre nerveux, sensation cérébrale de douleur avec conscience, réaction de la volonté, mouvement musculaire qui en est la suite, ce physiologiste ne voit qu'une série de transformations du mouvement externe primitif (1). Transformation est le mot propre, puisqu'il est avéré que le mouvement ne se crée pas. En expliquant ainsi toute la série des manifestations de l'activité vitale, la physiologie mécaniste veut bien avouer que l'analyse expérimentale n'est point encore venue la confirmer; mais elle s'y tient fermement, parce qu'elle ne comprend pas une autre explication. La spontanéité des actes vitaux est pour elle un mystère inintelligible, pour ne pas dire un non-sens.

La distribution fort incomplète encore, mais certaine, des fonctions psychiques des diverses parties du cerveau prête également, selon cette école, à des explications qui tendent à infirmer tous les enseignemens de la conscience sur le moi et la personnalité humaine. S'il est vrai que tout organe ait sa fonction propre, telle partie du cerveau pour la sensation, telle autre pour l'imagination et la mémoire, telle autre pour la volonté et la pensée, ne peut-on pas en conclure que c'est la partie cérébrale servant de siège et d'organe qui sent, qui se souvient, qui pense et qui veut? Que devient alors la simplicité du moi et l'unité de conscience? La vie psychique peut-elle être scientifiquement conçue comme autre chose qu'une unité collective, une pure réunion de facultés correspondant à autant d'organes distincts? N'est-il pas temps de reléguer ces attributs apparens de l'être humain parmi les entités de la psychologie métaphysique?

Enfin la théorie de l'évolution embryonnaire et organique est venue, selon l'école mécaniste, tout à propos pour en finir avec l'hypothèse des causes finales. Tant que la science avait ignoré le secret des générations de la nature, elle pouvait prêter l'oreille à ce genre d'explications. N'ayant pas vu comment l'être vivant s'engendre, se développe, s'organise par les mouvemens insensibles d'une activité continue, elle était forcée d'accepter le secours d'une cause étrangère, qui présidait elle-même à ce travail admirable, avec conscience et volonté. Maintenant qu'elle sait dans le plus menu détail comment travaille la nature, elle n'a plus besoin d'une hypothèse métaphy-

(1) *La Force et le Mouvement.* Nouveaux élémens de physiologie humaine.

sique pour se rendre compte de ses œuvres. A l'action des causes efficientes et finales, il lui suffit de substituer l'action des lois universelles et invariables de la nature. C'est parce qu'on ne voit que les résultats de ce travail que l'on est tenté, à l'aspect de chaque forme nouvelle qui apparaît sur la scène du monde organique, de l'attribuer à l'intervention brusque d'une cause créatrice. En rétablissant la chaîne des intermédiaires, la théorie de l'évolution a rendu possible, sensible même, le phénomène de la formation et de l'organisation des êtres vivans. Elle a même permis de comprendre leur origine première sans recourir à d'autres principes créateurs que les lois de la matière élémentaire faisant leur œuvre avec le secours du temps. L'hypothèse transformiste se prête à merveille à cette explication. Elle affirme que les manifestations premières de la vie ont apparu spontanément, au sein des flots, dans les profondeurs de la mer, sous la forme indécise de masses protoplasmatiques sans nucléus. Là aucun ancêtre, aucune matière organique préexistante; rien que l'eau à l'état de minéral, et les forces physico-chimiques, l'affinité, l'électricité, la chaleur. Sous l'action lente et incommensurable du temps s'engendrent ces protoplasmes informes d'où va sortir l'infinie variété des êtres vivans. La série progressive de ces êtres conduira du plus humble animalcule jusqu'à l'homme, forme dernière obtenue par la métamorphose des formes primitives, sans qu'il y ait lieu d'y voir aucun dessein, aucun but déterminé. « Dans les brumes du passé, nous dit Darwin, nous pouvons voir distinctement que l'ancêtre de tous les vertébrés a dû être un animal aquatique, à branchies, réunissant les deux sexes dans le même individu, et chez lequel les organes principaux, tels que le cerveau et le cœur, n'étaient développés que d'une manière imparfaite. Cet animal a dû, semble-t-il, se rapprocher des larves de nos ascidiacés marins plutôt que de toute autre forme connue (1). » Pour remonter de ces derniers êtres de la vie animale aux premiers élémens de la matière, il y a sans doute encore un bien long chemin à faire. Mais, le temps aidant, l'on y arrive par une innombrable série de transitions qu'il suffit d'imaginer pour comprendre l'origine toute matérielle des êtres vivans.

Toutes ces hypothèses tendant à expliquer la vie à tous ses degrès, soit par la génération spontanée, soit par la transformation du mouvement, soit par le transformisme, ne sont point le dernier mot de cette philosophie. Éprise par-dessus tout des méthodes d'explication simple, elle conçoit en quelque sorte *a priori* l'identité de l'être, et l'expose comme l'axiome par excellence, le vrai

(1) Darwin, *la Descendance de l'homme.*

principe de toute explication scientifique. La matière élémentaire avec ses propriétés mécaniques, physiques et chimiques, telle est l'origine première de toutes choses. Si la chimie ne peut créer toutes les formes de l'être, elle suffit à les expliquer; pour le monde inorganique, l'opération de la nature est plus simple; pour le monde organique, elle est plus compliquée : voilà tout le mystère. « Dès que la substance, dit M. Moleschott, a atteint un degré déterminé de composition, on voit se produire, avec la forme organisée, la forme de la vie. » Un autre chimiste, M. Lehmann, nous prédit que, dans un avenir peu éloigné, la physiologie sera réduite aux seuls principes de la chimie et de la physique. C'est M. Hæckel qui a dit le dernier mot de la doctrine. Après avoir substitué à l'unité vitale dont le moi a conscience, l'unité cellulaire à laquelle il prête une vie individuelle véritablement psychique, il ajoute : « La doctrine de l'évolution a-t-elle par là épuisé son analyse? Nullement, la nouvelle chimie organique nous enseigne que ce sont les propriétés chimiques et physiques du carbone qui, grâce à ses combinaisons complexes avec d'autres, engendrent les propriétés physiologiques spéciales des corps organiques, et avant tout du protoplasma. Les *monères* (ce sont les organismes les plus rudimentaires), consistant uniquement en protoplasmes, forment ici une sorte de pont par-dessus le gouffre profond qui sépare la nature organique de la nature inorganique. Elles nous montrent comment les organismes les plus simples ont dû provenir, à l'origine, des combinaisons inorganiques du carbone (1). »

Ainsi la distinction des phénomènes biologiques et des phénomènes physico-chimiques n'est qu'apparente. Toute organisation vitale se résout, en dernière analyse, dans une série de combinaisons et de compositions que la chimie ne peut reproduire dans ses creusets, faute d'avoir dans ses laboratoires les instrumens nécessaires. Il n'y a que le laboratoire de la nature, avec ses instrumens organiques, qui puisse fournir de tels produits. Si la chimie pouvait pénétrer dans le mécanisme infiniment subtil des opérations naturelles, elle ferait voir qu'elles sont toutes réductibles à ses lois. Le plus ou moins de complexité est l'unique raison de la diversité des phénomènes et des êtres de l'univers. L'école mécaniste ne nie aucune des propriétés qui distinguent et caractérisent les règnes; elle se borne à les expliquer en les ramenant aux mêmes principes élémentaires. Forces et mouvemens : tout est là; tout ce qui semble échapper à leurs lois et leur faire opposition, tout ce qui paraît avoir ses lois propres et suivre des directions contraires n'est qu'illusion.

(1) Voir la *Revue Scientifique* du 8 décembre 1877.

Les fonctions les plus élevées, comme les plus basses de l'organisme, ont leur principe dans le mécanisme des élémens moléculaires. Nos sensations, nos images, nos pensées, nos volontés n'ont pas seulement pour conditions les phénomènes physico-chimiques; elles sont, avec les phénomènes vitaux proprement dits, de pures résultantes de forces primitives et simples dont la complication à l'infini fait sortir ces merveilles de la vie psychique que la conscience nous révèle, mais que la science seule peut nous expliquer.

Voilà une explication à laquelle on ne contestera pas le mérite de la simplicité. Est-elle aussi vraie, aussi conforme à l'exacte interprétation des faits, aussi réellement intelligible qu'elle en a l'air? Ceci est une autre question. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle fait des conquêtes dans le monde savant. Presque aussi ancienne que la philosophie elle-même, elle semble regagner tout le terrain qu'elle avait perdu depuis la philosophie grecque. Alors déjà, avec Démocrite, Épicure et toute l'école atomistique, elle était devenue plus populaire dans la science antique qu'aucune autre doctrine, même que celles qui avaient le prestige des noms de Pythagore, de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Zénon. De même aujourd'hui il ne suffirait plus de lui opposer les plus grands noms de la philosophie moderne, Descartes, Malebranche, Leibniz, Kant, Hegel, Maine de Biran. Cette école a reparu avec des noms moins connus, mais avec des méthodes d'apparence plus sévère; elle a semblé recevoir des découvertes de la science contemporaine une sorte de confirmation scientifique. Fière de sa nouvelle popularité, confiante dans la clarté de ses enseignemens, elle brave l'autorité du sens commun, la lumière de la conscience, aussi bien que le génie des systèmes métaphysiques. On a beau lui répéter que le sentiment de l'individualité, de la spontanéité, de la liberté de l'être humain, est invincible, que la morale entière repose sur la foi à ces immortelles vérités; on a beau l'accabler sous le poids des conséquences pratiques de ses doctrines, elle répond imperturbablement qu'un sentiment même invincible ne peut prévaloir contre une démonstration ou une analyse scientifique, qu'il peut n'être qu'une illusion, et que tel est le cas de toutes les affirmations psychologiques qui ne peuvent se concilier avec les explications de la science positive. En sorte que le spiritualisme de notre temps s'épuise vainement en belles analyses des faits de conscience et en éloquens discours sur la portée morale et sociale de pareilles négations. La philosophie mécanique n'en continue que plus intrépidement son œuvre d'explication dite scientifique.

Il ne suffit même pas, pour arrêter ses progrès, d'opposer à ses affirmations non justifiées, à ses expériences mal faites ou peu

concluantes, les faits eux-mêmes et les lois qui les régissent, telles que la fixité des espèces, la nécessité de la génération du vivant par le vivant. Les plus obstinés partisans de cette philosophie espèrent toujours que l'expérience finira par lui donner raison. Et si les plus sages ne comptent plus sur les révélations de l'expérience en ce qui concerne l'état actuel du règne organique, ils se réfugient, non sans raison, dans les enseignemens modernes de la science sur l'origine du monde dont nous avons le spectacle sous les yeux. Et en effet, quand même la philosophie mécanique ne pourrait jamais trouver la confirmation de ses explications dans le monde organique actuel, régi par des lois invariables et universelles, pourquoi ne pourrait-on pas supposer que les choses ont pu se passer ainsi primitivement, puisqu'on ne peut nier l'apparition postérieure des forces vitales dans le monde des forces physico-chimiques? Et si cette hypothèse est admise, ne conduit-elle pas naturellement à cette autre : qu'il peut bien y avoir, dans la génération actuelle des êtres vivans, un mystère que la science ne pénétrera peut-être jamais, mais qui ne contredit pas absolument l'explication mécanique? La nature actuelle ne reproduirait plus les mêmes phénomènes, faute de conditions analogues : voilà tout. Et c'est là, avec la simplicité des méthodes d'explication, le principal titre à la faveur croissante de cette philosophie. On convient assez généralement, dans le monde savant, que le succès des recherches géologiques et paléontologiques, ainsi que des expériences chimiques ou physiologiques, ne répond pas aux efforts et aux espérances de l'école qui a l'ambition d'expliquer tous les phénomènes de la vie par la mécanique, la physique et la chimie; mais on ne renonce point à croire que la science en pourrait vérifier l'explication, s'il lui était possible de savoir ce qui se passe dans les obscures régions des actions moléculaires. On y incline même d'autant plus qu'on éprouve une répugnance invincible à recourir aux explications surnaturelles ou purement métaphysiques. Voilà ce qui fait, selon nous, le grand intérêt de l'entreprise tentée par la physiologie vitaliste actuelle, pour établir que toutes ces vérités que nie la philosophie mécanique, en dépit du sens commun, du sens intime et de l'analyse psychologique, peuvent être confirmées et expliquées par la science elle-même. C'est ce qui nous reste à voir avec l'un des interprètes les plus intelligens et les plus convaincus du vitalisme contemporain.

E. VACHEROT.

UN

POÈTE COMIQUE

DU TEMPS DE MOLIÈRE

III[1].

LES COMÉDIES DE BOURSAULT.

Les journées sont longues dans une petite ville de province, quand on y regrette les plaisirs littéraires de Paris et les brillantes compagnies de Versailles. Montluçon ne pouvait consoler Boursault de tout ce qu'il avait perdu en acceptant les fonctions de receveur des tailles au fond du Bourbonnais.

M. Émile Montégut, en ses poétiques études sur nos provinces, a marqué vivement l'étrange destinée de la ville où cette histoire vient de nous conduire. Pendant le moyen âge, Montluçon est mêlée à toutes les luttes féodales et nationales. D'abord, après Louis VII, lorsque les Anglais occupent la Guienne, et plus tard, dans les terribles crises de la guerre de cent ans, la position de la petite cité belliqueuse lui assure un rôle considérable. Elle commande l'entrée de la Marche, forme l'arrière-boulevard du Bourbonnais et défend l'accès de l'Auvergne. Aussi, au XII[e] et au XV[e] siècle, que de brillans

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] et du 15 novembre.

faits d'armes sous les murs de la vieille commune! Sa seule industrie alors était la fabrication des armes, si bien que les bonnes lames de Montluçon étaient presque aussi célèbres en ce temps-là que les lames de Tolède et de Bilbao. Aujourd'hui, grâce aux richesses du sol, houilles et minerais de fer, grâce principalement au génie d'un fondateur, l'industrie des forges a doublé l'importance de la cité. Montluçon, quoique simple chef-lieu d'arrondissement, est désormais la première ville du département de l'Allier. Moulins, la noble et paisible capitale du Bourbonnais d'autrefois, n'est pas de force à lutter contre cette activité conquérante. Suivant l'ingénieuse comparaison d'Émile Montégut, Moulins est un vieux gentilhomme qui conserve sa position intacte tout en voyant sa fortune décroître; Montluçon, au contraire, c'est le bourgeois des temps passés, qui, n'ayant pas de condition à garder s'il perd sa fortune, a endossé bravement la casaque du travailleur, s'est mis à forger du fer, à extraire de la houille, à polir les glaces, assurant ainsi le présent et s'emparant de l'avenir. Il y a donc eu pour Montluçon deux grandes périodes de vie active, le moyen âge et notre temps; mais du XVIe siècle au XIXe, quelle est la physionomie de la ville? la physionomie d'une ville morte qui n'a pas l'espérance de renaître. C'est là que le gazetier du prince de Condé, de la grande Mademoiselle, de la duchesse d'Angoulême, de M. de Fieubet et du bon Langres, se trouva confiné vers 1670 pour y passer la seconde moitié de sa vie.

Longues, longues sont les journées dans le repos obscur de ces petites villes. Boursault, il est vrai, a sa besogne de receveur. De plus il est père de famille, il surveille l'éducation de ses enfans, il ne veut pas que ses fils grandissent au hasard comme il a grandi lui-même à Mussy-l'Évêque; mais, sa tâche finie, à quoi employer les heures silencieuses? C'est alors qu'il écrit ces lettres dont nous avons parlé, c'est alors surtout qu'il repasse dans sa pensée tout ce qu'il a fait depuis son arrivée à Paris jusqu'au jour où il est venu s'établir à Montluçon, les incidens si variés de sa vie, ses rapports avec des personnages si divers, poètes et comédiens, pairs de France, maréchaux, et les princes du sang, et les altesses sérénissimes, et le roi lui-même qu'il a eu l'honneur d'amuser et d'instruire. Tous ces souvenirs, avec les méditations qu'ils éveillent, finissent par prendre un corps. C'est une matière curieuse et précieuse qui sollicite son art. Naguère encore il badinait à tout propos; sans rien perdre de son enjouement, il y a joint désormais l'expérience des choses et des hommes. Ce loisir, cette liberté que lui laisse la province, il faut qu'il les consacre à une œuvre de peintre et de sage, de peintre s'amusant à retracer la comédie humaine, de sage prenant plaisir à tenir école de sagesse. Voilà plusieurs années

déjà que Molière est mort; n'y aurait-il pas une place à prendre à la suite du maître? Il l'a dit lui-même en beaux vers :

Depuis combien de temps la fidèle Thalie
Dans un habit lugubre est-elle ensevelie
Le front ceint d'un cyprès, les yeux baignés de pleurs,
Sans qu'un autre Molière apaise ses douleurs!

Est-ce donc qu'il espère devenir cet autre Molière? Non, ce n'est pas à cela qu'il prétend. Il sait combien la nature est « lente à faire de grands hommes. » Il voudrait essayer seulement d'enseigner la sagesse à ses semblables en les divertissant. Il a été journaliste à ses heures, il fera la comédie du journaliste; il a été un sage à sa manière, il écrira la comédie du sage.

Le Mercure galant, *Ésope à la ville*, *Ésope à la cour*, ces trois pièces, à peu près oubliées des générations nouvelles, sont restées longtemps au répertoire de l'ancien théâtre. Maintenant que nous connaissons Boursault dans la suite de ses œuvres et l'intimité de sa vie, nous sommes bien préparés, ce me semble, à remettre en leur vrai jour ces pages qui ont charmé nos pères.

I.

En l'an 1672, un écrivain des plus médiocres, Jean Donneau de Visé, l'ennemi de Molière, de Racine, de Despréaux, auteur de comédies sifflées, voulant prendre sa revanche de ses nombreux échecs, eut l'idée de fonder un journal où il parlerait de toutes choses, des nouvelles de la cour, des nouvelles de la ville, des nouvelles des théâtres, sans s'oublier lui-même, sans oublier ses petites rancunes et ses petits ressentimens. Ce journal, il l'intitula *le Mercure galant* et le publia sans interruption pendant les années 1672 et 1673. Cela forme pour cette période six petits volumes in-12. A la fin de l'année 1673, soit que le succès n'eût point répondu à son attente, soit que d'autres occupations l'aient distrait, il abandonna son entreprise; mais l'idée lui paraissait bonne, et il y revint cinq ans plus tard en 1677 pour y demeurer fidèle jusqu'à sa dernière heure. Jean Donneau de Visé est mort en 1710; de 1677 à 1710, pendant trente-trois ans, *le Mercure galant* a paru sans interruption, et la mort même du rédacteur en titre n'a pas fait disparaître le journal. Il n'y eut que le nom de changé. *Le Mercure galant* devint *le Mercure de France*, et occupa une certaine place dans le mouvement littéraire du XVIIIe siècle. Dufresny, Boissy, Marmontel, Gaillard, La Harpe, en furent tour à tour les principaux rédacteurs.

Je n'ai pas à parler du *Mercure de France* au XVIIIe siècle, il s'agit simplement de ses débuts dans la dernière période du siècle de

Louis XIV. C'était une chose toute nouvelle à cette date. Quelle que fût la médiocrité du journaliste et de son œuvre, la curiosité publique s'y attacha. Ces feuilles volantes furent un des événemens, un des menus événemens de ce temps-là. Non pas que les journaux fussent inconnus au XVIIe siècle ; à côté de la *Gazette de France*, fondée par Renaudot en 1631, il y avait les journaux savans, érudits, critiques, les *Nouvelles de la république des lettres*, de Bayle, les recueils de Le Clerc, de Basnage, — ces recueils sérieux ou piquans dont La Fontaine a si bien parlé dans une de ces missives moitié vers, moitié prose, qui sont elles-mêmes des courriers littéraires de l'époque. Voici ce qu'il écrivait à M. Simon de Troyes au mois de février 1686, à propos d'un dîner chez Girardon, *son Phidias*, comme il l'appelle, *et celui de toute la terre*. Tout en attaquant un pâté de canards envoyé de Troyes par M. Simon au grand artiste, son compatriote, les convives se mirent à parler de toutes les nouvelles du jour, du roi, du duc de La Feuillade, de la statue de la place des Victoires, de celle que préparait Girardon ; puis, d'un propos à l'autre, on en vint aux journalistes en renom, à Bayle, à Le Clerc.

Je ne sais plus sur quoi, mais on fit leur critique.
Bayle est, dit-on, fort vif, et s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin.
Il trancherait sur tout comme enfant de Calvin,
S'il osait ; — car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la satire a bien moins d'habitude ;
Il paraît circonspect, mais attendons la fin.
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.
Le Clerc prétend du sien tirer d'autres usages ;
Il est savant, exact, il voit clair aux ouvrages,
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main ;
Tous deux ont un bon style et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux personnages,
    Et ce fut de moi qu'il partit,
    C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
    L'autre veut plaire aux gens d'esprit.

Il y avait donc des journaux sérieux, celui-ci voulant plaire aux sages, celui-là voulant plaire aux gens d'esprit ; mais un journal de nouvelles, de curiosités, de commérages, un journal comme ceux qui pulluleront plus tard dans les bas-fonds de la chronique, devait être un événement à Paris, et plus encore au fin fond de la province.

Aussi, dans cette foule qui est toujours la même, *le Mercure galant* avait des lecteurs avides, des amis enthousiastes, et tout naturellement on vit accourir à ses bureaux des gens qui, pour leurs intérêts ou leur vanité, voulaient mettre à profit cette publicité nouvelle. Boursault, journaliste aussi à sa manière, d'abord avec ses

gazettes manuscrites, ensuite avec la muse enjouée et toute la série de ses lettres, fut particulièrement frappé de l'espèce d'émotion produite par *le Mercure galant*. Le sujet, dont il avait vu lui-même ou deviné certains détails, lui parut digne d'être mis sur la scène. L'idée lui vint d'en faire une comédie, il l'écrivit, comme il écrivait toutes choses, sans beaucoup d'art, mais avec sa facilité courante, avec son naturel aimable, gentiment et honnêtement; la pièce fut représentée à Paris le 5 mars 1683. Elle devait porter le même titre que le journal, et c'est même sous ce nom qu'elle est restée au répertoire; quand on parle aujourd'hui du *Mercure galant*, on pense plus à la comédie de Boursault qu'au journal de Jean Donneau de Visé. Seulement Donneau de Visé, qui ne s'était pas fait faute, vingt ans auparavant, d'attaquer les maîtres sur le théâtre, s'imagina que Boursault, revenant aux mœurs littéraires de ce temps-là, voulait à son tour le traiter en maître! Despréaux en 1668 avait eu maille à partir avec Boursault pour une liberté de ce genre, et le nom de Boileau, trop lestement inscrit sur l'affiche, avait fait interdire la représentation de la pièce. Cette fois, ce ne fut pas la pièce, ce fut le titre seulement que Donneau de Visé fit interdire. Comment donc Boursault va-t-il intituler sa comédie, puisqu'il ne peut plus l'appeler *le Mercure galant?* C'est pourtant bien *le Mercure galant* qui est le vrai titre, c'est l'idée du *Mercure galant*, l'apparition du *Mercure galant*, la petite fièvre bourgeoise causée par *le Mercure galant* qui est le sujet de ses tableaux comiques. Mettra-t-il un autre nom de journal et se bornera-t-il à éveiller une allusion? Cet expédient lui déplaît. Le journal doit être nommé sur l'affiche ou ne pas l'être du tout. On veut l'effacer; qu'à cela ne tienne! Avec ce tour d'esprit facile qui lui est propre, il en prend aussitôt et gaîment son parti : sa comédie s'appellera *la Comédie sans titre*. C'est *la Comédie sans titre* qui a été jouée devant les Parisiens et reçue avec applaudissemens le 5 mars 1683.

Quelle est l'idée de la pièce? ou, plus simplement, quel en est le scénario? Le voici : M. de Boisluisant, provincial naïf, est un admirateur passionné de ce journal qui occupe si fort la badauderie parisienne. *Le Mercure galant* n'a pas de lecteur plus assidu, d'ami plus dévoué, de partisan plus béat que M. de Boisluisant, qui serait disposé à tout faire pour l'auteur de ce merveilleux journal. Que M. Licidas, c'est le nom du journaliste, demande à M. de Boisluisant les choses auxquelles celui-ci tient le plus, sa fille et son bien, son bien et sa fille, M. Licidas obtiendra tout. Or, un jeune homme nommé Oronte est fort épris de Mlle Cécile de Boisluisant, et, afin de l'obtenir de son père, qui ne le connaît pas, il imagine de se faire passer pour le rédacteur du *Mercure*. Rien de plus aisé;

Licidas est le cousin d'Oronte, Oronte s'entend avec lui, Oronte prend sa place, s'installe dans son cabinet, fait office de directeur, élève Merlin, le joyeux valet, au rang de secrétaire de la rédaction, tout cela précisément au jour où M. de Boisluisant vient d'arriver à Paris pour offrir à l'auteur du *Mercure* le tribut de son admiration. Il y a déjà trois jours que le jeune Oronte est à l'œuvre. Il apprend que Cécile est arrivée la veille avec son père et que les voyageurs sont descendus à l'hôtel de Touraine. D'une heure à l'autre, M. de Boisluisant va faire sa visite au *Mercure*. O ruse charmante! y eut-il jamais stratagème plus habile? Ainsi parle Oronte, qui ne pense qu'à son amour; mais le secrétaire improvisé n'est pas de cet avis; il le dit nettement à son maître :

MERLIN.

... Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister longtemps à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
Épigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Noces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjouemens,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterremens,
Enfin quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés...

Il faut bien pendant ce temps-là tenir consciencieusement l'office de Licidas, puisque Licidas se prête avec tant d'obligeance aux combinaisons d'Oronte. A défaut de talent, il faut montrer du zèle, aller aux provisions, interroger, écouter, recevoir toute sorte de gens, prendre des notes de toute espèce :

...... Une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises.
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espèce différente :
L'un qui veut qu'on l'imprime et n'a pas d'autre but
Croit que hors du *Mercure* il n'est pas de salut;
L'autre dans la musique ayant quelque science
Croit de celle du roi mériter l'intendance;
Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie et souvent n'est qu'un sot;
Cet autre, d'un sonnet ayant trouvé les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes;
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles?

MERLIN.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Et de qui?

MERLIN.

D'un commis des gabelles,
Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cent mille francs.

Ici, le bon Boursault ne se doutait pas qu'il fournissait à l'histoire du journalisme futur une indication assez originale, j'allais presque dire un symbole. Les plus brillantes institutions ont eu d'humbles commencemens. Merlin est l'aïeul vénérable des *reporters* que vous savez : leur premier type est un valet.

Tel est donc le sujet de la pièce, simple canevas, comme on voit, manière enfantine de faire passer sous les yeux du spectateur les personnages ridicules que l'intérêt, la vanité, l'amour du bruit, mettent sans cesse en rapport avec l'auteur du *Mercure galant*. Point d'action, nulle intrigue, rien autre chose qu'une galerie de portraits. Le premier qui se présente est un petit bourgeois qui veut se faire passer pour gentilhomme. Si *le Mercure galant* eût existé alors que M. Jourdain était l'objet des attentions du fils du Grand Turc, il est probable que, pour constater sa gloire, il eût chargé *le Mercure galant* de raconter sa réception de mamamouchi. M. Michaut demande simplement qu'on veuille bien l'anoblir, le citer comme gentilhomme, afin de lui faciliter un bon mariage. Voilà Oronte fort embarrassé. Il est encore tout novice, et il a des scrupules. Citer, à la bonne heure; faire valoir un souvenir de famille, rien de mieux; mais mentir! le peut-il?

... Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos mercures sont pleins de nobles que vous faites.

Encore faudrait-il avoir un point de départ, qui se prêtât à la transformation. N'y a-t-il rien dans la famille du bonhomme, nul souvenir d'une action d'éclat? Oronte serait tiré d'embarras.

ORONTE.

Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon père est mort sans m'en avoir parlé.
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-père.

ORONTE.

Qu'était-il? Avait-il quelque grade?

M. MICHAUT.

Entre nous
Feu mon grand-père était mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle apothicaire.

Fi donc! s'écrie le jeune Oronte, comment tirer de là une gentilhommerie? Mais M. Michaut insiste. Après tout, peu importent ses aïeux. Laissons de côté ce bagage embarrassant. Si les racines manquent, il y a le système de la greffe :

... Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri;
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable,
Et, ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut! un gentilhomme avoir nom de la sorte!
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille!
Si les morts revenaient ou d'en haut ou d'en bas,
Les pères et les fils ne se connaîtraient pas.

Ces derniers vers sont superbes. Au lieu de l'inepte et impudent Michaut, supposez que c'est Boursault qui parle, Boursault l'honnête homme, Boursault le bonhomme, il y a là une vigueur de ton qui dépasse la portée ordinaire de son langage. Saint-Simon, qui a dû entendre cette vive satire, l'aura sans doute accueillie avec un rire amer. Combien de pages de ses *Mémoires* sont l'application de ces mordantes paroles!

Ainsi, voilà le défilé qui commence. Tous les originaux vont se succéder dans le cabinet d'Oronte. A côté des ambitieux qui demandent des services au *Mercure*, il y a les mécontens qui se plaignent. Une loi votée sous le dernier empire interdit aux journaux toute mention relative à la vie privée, mais comment empêcher les allu-

sions? Surtout, comment empêcher telle personne défiante, irritable, de voir des allusions à tout propos? Il paraît qu'en 1683 la couleur à la mode était le cramoisi; *le Mercure* raconte

Que certaine bourgeoise, à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi, fit défaire une housse.

Pure plaisanterie sans doute, plaisanterie bien insignifiante; mais l'invention du chroniqueur se trouve être exacte, et incontinent, Mme Guillemot, persuadée qu'on a voulu se moquer d'elle publiquement, s'en vient chercher querelle au journaliste :

... J'en défis une, et ne m'en cache pas.
J'avais un lit fort ample et d'un beau taffetas.
A force d'être large, il était incommode,
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau;
Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau.
Voilà la vérité comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeoise un peu trop répété,
Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité :
Quand vous voudrez écrire, ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

Office de publicité, office de mensonge, à en juger du moins par les demandes de la clientèle, — c'est l'idée qui revient sans cesse sous la plume de Boursault à propos de ces commencemens du journalisme. N'allez pas trop lui en vouloir, on sait que nous avons changé tout cela. M. Michaut, Mme Guillemot, ce sont des bourgeois du XVIIe siècle. En voici un autre, un employé des gabelles, M. Longuemain, qui a volé les fermiers généraux, et qui, pour dépister les soupçons, pour continuer ses entreprises, a besoin d'un appui. Si *le Mercure galant* voulait être son complice, quelle bonne affaire pour tous deux! Rien de plus clair, c'est l'embauchage de la presse. Le journaliste va-t-il céder à ces propositions ignobles? Loin de là, Oronte se révolte; il fait honte à M. Longuemain. Il lui fait entrevoir la justice, l'infamie publique, le pilori; mais voyez l'impudence du coquin : s'il y a des gens qui se laissent mettre au pilori, tant pis pour eux! les habiles, et il est du nombre, ce sont les traitans qui savent faire banqueroute à propos. Il n'est pas d'opération plus profitable. Que parle-t-on de pilori?

Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,

Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes!

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses.

Voici maintenant un inventeur tout plein de son invention. M. Boniface a renouvelé, perfectionné, embelli, transformé en œuvres d'art, une chose jusque-là fort déplaisante... Quoi donc? Les billets mortuaires. Il y met des ornemens, des agrémens, emblèmes et devises qui réjouiront la vue et attireront les amateurs. Sa fortune est faite, si *le Mercure* veut bien lui prêter le secours de sa plume :

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille;
Et si l'année est bonne et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espère et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui par son invention
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre
Il faut dans *le Mercure* occuper un chapitre.

« Parlez donc, monsieur, de mes lettres mortuaires. Faites là-dessus un long article. Démontrez à vos lecteurs qu'ils doivent renoncer aux billets du commun; il faut, je vous en supplie,

Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons; et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer. »

Après cet inventeur lugubre arrivent les fous et les folles. Il y en a de toute espèce, les uns très ennuyeux, les autres assez divertissans. Le style de l'auteur ressemble à ses personnages; il va et vient, léger, facile, un peu vulgaire, sauf en de rares occasions où quelque subit élan le redresse. Parfois, sans que l'expression prenne du relief, le dialogue a une certaine désinvolture. Ainsi dans la scène d'Oriane et d'Élise. *Le Mercure* a publié un article sur la loquacité des femmes. Aussitôt deux lectrices du *Mercure*, deux sœurs, Élise et Oriane, ont fait serment d'apprendre le grand art de se taire. Entre elles désormais, c'est à qui se taira le plus. Elles rivalisent d'efforts à ce sujet. Un débat s'engage : laquelle des deux a mérité le prix? C'est le rédacteur du *Mercure* qui en décidera. Elles arrivent donc chez Oronte, et, comme elles veulent chacune exposer le litige, elles parlent, parlent, croisant si bien leurs ripostes que le dialogue devient un duo, et le duo une cacophonie. C'est un de ces jeux de théâtre qui prêtent à la dextérité des co-

médiennes. La chose est restée au répertoire comme un exercice de diction. Dans une de ces soirées composées de morceaux rares et curieux, comme on en a vu de temps en temps au Théâtre-Français, je me rappelle avoir entendu cette symphonie étrange merveilleusement exécutée par deux actrices d'un rare talent, Mmes Plessy et Favart, si j'ai bonne mémoire. C'était chose piquante de voir cette page de Boursault ainsi mise en relief par deux filles de Molière.

Voilà comment des formes très variées de la sottise humaine sont représentées dans cette galerie. Il y a encore les niais, légion innombrable, ceux qui viennent conter leurs petites affaires au journaliste : une pension à obtenir du roi, un mariage à conclure ou à rompre. Il y a les empiriques, les pauvres diables, les quarts de savant, les poètes ridicules, les héritiers des marquis de Molière, qui veulent absolument faire imprimer leurs vers dans *le Mercure galant*; et quels vers, juste ciel! quelles platitudes! quelles trivialités! Auprès de ces ballades et de ces charades, le sonnet bafoué par Alceste est un pur chef-d'œuvre. Enfin, parmi les chercheurs de réclame, n'oublions pas le soudard, un marin qui s'en vient, le verbe haut, le poing sur la hanche, requérir un panégyrique de ses exploits. Ce héros d'allure suspecte estropie intrépidement la langue française. Comme le paysan ivre dont parle Luther, on ne le redresse d'un côté que pour le faire tomber de l'autre. La scène de Merlin et de la Rissole est presque une farce classique; du moins est-elle souvent citée comme une des meilleures bouffonneries du vieux temps.

En face de cette caricature, l'auteur a placé heureusement des types qui se rapprochent de la vraie comédie, par exemple la grande dispute entre M. Brigandeau, procureur du Châtelet, et M. Sangsue, procureur à la cour. Voilà des traits que Racine a oubliés dans ses *Plaideurs*. C'est plus qu'une peinture comique, c'est une satire amère, violente, un vrai réquisitoire. L'année précédente, en 1682, une comédie, intitulée *Arlequin procureur*, a flétri la rapacité des hommes de loi. Or, M. Brigandeau vient apprendre au rédacteur du *Mercure* que les pillards dénoncés par la comédie ne sont pas ses confrères, les procureurs du Châtelet; ce sont les procureurs de la cour, l'auteur lui-même l'a déclaré. A ce moment-là même paraît M. Sangsue, qui vient faire exactement la déclaration contraire. La lutte s'engage, il pleut des gros mots; bref, on a ici un commentaire en action d'*Arlequin procureur*. Seulement, c'est un commentaire en partie double; chaque procureur fait le sien. — « Ce trait de friponnerie signalé dans la pièce, à qui donc l'auteur l'applique-t-il? Aux procureurs du Châtelet. — Et à qui donc ce brigandage? Aux procureurs de la cour. » — Il résulte de la bataille

que les petits vols se font au Châtelet et les gros au parlement. « Avoue, dit M. Sangsue, que ce chapeau volé au chapelier, ce gâteau extorqué au pâtissier, tout cela, dans la pièce, se rapporte aux procureurs du Châtelet :

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu,
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que j'en crois.
On grappille chez nous et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint-Antoine,
Est-ce de grappiller ou de ton patrimoine?
Ton père était aveugle et jouait du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quincampoix,
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices. »

Voilà encore le cri de l'homme de bien et l'accent du poète. Assurément on ne saurait voir là une comédie, puisqu'on n'y trouve ni action, ni caractère étudié dramatiquement, c'est du moins une série de tableaux comiques dont quelques-uns révèlent un pinceau vigoureux. Ce que j'en aime surtout, c'est le mélange de candeur et de fermeté, de bonhomie et de franchise. Le rapprochement des choses contemporaines ajoute encore à ce mérite. Quand je me reporte à la date où Boursault écrivait ces pages, quand je me rappelle que les Raymond Poisson, les Hauteroche, malgré les censures de Racine et de Boileau (1), continuaient à chercher le succès dans des équivoques malséantes (Racine emploie le mot *turpitudes*), j'apprécie mieux l'inspiration plus ou moins forte, plus ou moins originale, mais toujours honnête, de l'auteur du *Mercure galant*.

II.

Cette inspiration honnête, ce sentiment d'une comédie morale, à la fois sérieuse et joyeuse, est précisément ce qui frappa le public lettré dans la dernière période du règne de Louis XIV. On vit là une invention assez neuve et peu s'en fallut que l'auteur ne

(1) De Racine dans la préface des *Plaideurs*, — de Boileau dans le troisième chant de *l'Art poétique*.

passât au rang des maîtres. Il y avait dans la première moitié du XVIIIe siècle un religieux barnabite très dévoué aux lettres, aux belles-lettres comme aux lettres savantes, curieux de tous les détails, friand de toutes les notices, et qui, entre autres renseignemens rassemblés avec soin, a recueilli directement la tradition littéraire de la fin du grand siècle. Il s'appelait le père Niceron. Parmi des collections de tout genre, on lui doit un ouvrage en quarante volumes intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres.* Eh bien ! ouvrez le quatorzième volume de ces mémoires publié par Niceron en 1731, vous y lirez ces mots au sujet de Boursault et de son *Mercure galant :* « C'est la satire la plus agréable et la plus ingénieuse qui ait paru depuis Molière sur le théâtre français, où, sans attaquer directement *le Mercure* ni son auteur, on se contente de produire quantité de sots et de ridicules qui viennent y demander place ou y apporter leurs ouvrages. C'est d'un bout à l'autre un badinage si divertissant qu'on ne pouvait se lasser de la voir, et qu'elle fut jouée de suite plus de quatre-vingts fois au double. » Plus de quatre-vingts fois de suite ! et au double ! La Harpe trouve cette fortune *prodigieuse.* « Si le fait est vrai, ajoute-t-il, ce nombre extraordinaire de réprésentations ne lui a pas porté malheur comme à *Timocrate* (1) qui n'a jamais reparu ; au contraire, il est peu de pièces qu'on joue aussi souvent que *le Mercure galant.* » Ainsi, pendant tout le XVIIIe siècle, la bonne vieille *pièce à tiroirs* est restée au théâtre à côté des chefs-d'œuvre de l'art. La Harpe, qui s'en étonne un peu, insinue que le talent d'un comédien chargé à lui seul de presque tous ces rôles (comme Henri Monnier dans *la Famille improvisée*) a bien pu contribuer à cette grande vogue ; il est obligé pourtant de convenir que la comédie de Boursault renferme « beaucoup de scènes d'une exécution parfaite, plaisamment inventées et remplies de vers heureux (2). »

Le Mercure galant, ou, si l'on veut, *la Comédie sans titre* est de l'année 1683. Sept ans après, Boursault faisait représenter *les*

(1) Il s'agit du *Timocrate* de Thomas Corneille, cette tragédie médiocre accueillie en 1656 avec un si incroyable enthousiasme. On disait qu'un autre Corneille était né ; après l'ancien, qui semblait se retirer du théâtre, le Corneille nouveau venait consoler la France. *Timocrate* était aussi admiré que *le Cid* vingt ans auparavant, admiré aussi vivement et beaucoup moins combattu, — ou plutôt l'acclamation était universelle. Le public ne se fatiguait pas de voir *le chef-d'œuvre*, ce furent les acteurs qui se fatiguèrent de le représenter. Il fallut qu'un jour un comédien s'avançât sur la scène et adressât aux spectateurs ce singulier discours : « Messieurs, vous ne vous lassez pas d'entendre *Timocrate* ; pour nous, nous sommes las de le jouer. Nous courons risque d'oublier nos autres pièces. Trouvez bon que nous ne le représentions plus. » — Et *Timocrate*, en effet, ne fut plus jamais représenté.

(2) Voyez *Cours de littérature.* Seconde partie, livre Ier, chapitre VII.

Fables d'Ésope, que le même Niceron appelle le chef-d'œuvre du poète. Il ajoute que M. de Saint-Évremond « ne voyait rien de plus beau dans notre langue » et que l'idée seule, l'idée hardie de mettre *les Fables d'Ésope* sur la scène attestait « un génie au-dessus du commun. » Voilà comment le modeste Boursault, si oublié aujourd'hui, était apprécié au commencement du XVIIIe siècle. Il est vrai que Niceron répète ici le jugement exprimé par le fils même du poète, le bon théatin, dans la préface de l'édition de 1725 dédiée à la duchesse du Maine. Seulement, ne l'oublions pas, Niceron s'approprie ce jugement par cela seul qu'il le reproduit, et c'est Niceron, encore une fois, qui dans cette première moitié du XVIIIe siècle s'applique à recueillir directement la tradition du XVIIe.

Faut-il souscrire à ces éloges et partager cet enthousiasme? Non certes. Nous ne séparons pas la justice de la sympathie. Il suffit de marquer avec précision les mérites et les défauts de cette œuvre singulière. *Les Fables d'Ésope ou Ésope à la ville*, tel est le titre de la comédie représentée à Paris le 18 janvier 1690. Le sujet, c'est la mise en action des apologues du fabuliste antique. Lisez la *Vie d'Ésope* par La Fontaine, vous verrez le sage Phrygien tour à tour malheureux ou puissant, esclave de Xanthus ou favori de Crésus, et constamment supérieur à la fortune, enseigner la sagesse, la prudence, la modération, la vertu, à l'aide de ces apologues qui résument d'une façon si vive toute une philosophie pratique. C'est une curieuse histoire, ou, si l'on veut, une curieuse légende, que ces aventures d'Ésope en Phrygie, à Samos, à Sardes, chez Crésus, roi de Lydie, chez Lycérus, roi de Babylone, chez Nectanébo, roi d'Égypte. Oui, singulière légende et bien significative! Quand on suit le faiseur d'apologues en ces aventures extraordinaires, l'imagination s'éveille, et on soupçonne quelque chose de l'antique Orient, des rapports de l'Asie et de la Grèce, ces rapports si mal connus durant des siècles et que la critique de nos jours commence à débrouiller. Un maître ingénieux l'a dit : Solon et Ésope à la cour de Crésus, Solon disant la vérité sans détours, Ésope la faisant pénétrer sous une forme indirecte, ce n'est pas seulement l'opposition de la sagesse absolue et de la sagesse pratique, c'est aussi le contraste de la Grèce d'Europe et de la Grèce d'Asie, de la Grèce libre et de la Grèce esclave, de la Grèce hardie qui dit ce qu'elle pense, et de la Grèce souple, adroite, ingénieuse, sage toujours, mais habile à ne rien compromettre. Il y a là-dessus des pages exquises de Saint-Marc Girardin en ses leçons sur La Fontaine.

Il ne faut rien chercher de cela dans la comédie de Boursault. Son Ésope n'est pas le personnage extraordinaire dont l'histoire ou la légende nous fait deviner quelques secrets de l'antique civilisation orientale. Est-ce un homme du vieux monde, est-ce un Fran-

çais du XVIIe siècle? n'hésitez pas; l'Ésope de Boursault est un Parisien du temps de Molière, ce qui n'empêche pas le poète de le placer en Orient à la cour du roi de Lydie. Ce mélange de noms antiques et de choses modernes, ces notaires et ces huissiers dans l'empire des Sardes, Ésope prenant le café chez le gouverneur de Cyzique, tout cela produit à première vue une impression assez bizarre, mais on ne tarde guère à s'y habituer. Il y a d'ailleurs chez nous, soit dit en passant, toute une tradition théâtrale où ce caprice reparaît. Il suffit de rappeler le *Démocrite* de Regnard, les comédies grecques de Fontenelle, *Macate*, *le Tyran*, *Abdolonime*, et de nos jours maintes ébauches, maintes fantaisies, où l'on prête aux dieux de l'Olympe les sentimens du boulevard. On pourrait y joindre dans une certaine mesure les tableaux charmans d'Émile Augier, *la Ciguë* et *le Joueur de flûte*.

Ici encore, comme dans *le Mercure galant*, le sujet de la comédie n'est qu'un prétexte. L'auteur a cherché un moyen de déployer toute une suite de portraits, toute une série de scènes et d'épisodes dont le seul lien est la personne d'Ésope. — Ésope est en grande faveur auprès du roi Crésus. Le monarque l'a chargé de parcourir les provinces de l'empire pour y faire régner la justice, recevoir les plaintes du peuple, rappeler les magistrats au devoir, enseigner aux uns l'équité, aux autres la soumission, à tous la vérité et le bon droit. Voilà un souverain patriarcal ou raffiné, un roi des premiers âges du monde ou des âges philosophiques, un roi comme Fénelon en peindra la figure idéale dans son *Télémaque* et comme les rêvera la philantrophie du XVIIIe siècle. De ce roi philanthrope, l'esclave de Phrygie est le *missus dominicus*. On songe aussi, en le voyant paraître, aux premiers présidens des *grands-jours*. Seulement, les magistrats des *grands-jours* étaient surtout délégués par le souverain pour la répression des tyrannies locales; le personnage de Boursault, également investi de ces droits de haute justice, nous apparaît surtout dans la pièce comme chargé d'enseigner le bien et le vrai. L'Ésope de 1690 est l'inspecteur général de la sagesse publique.

Le voilà depuis hier soir dans la ville de Cyzique. Le gouverneur, un duc et pair nommé Léarque, est fort empressé, comme on pense, à recevoir l'envoyé de Crésus. Léarque a une fille jeune, belle, charmante; quel bonheur pour Léarque, s'il pouvait la marier à Ésope! Il est vrai qu'Ésope est laid, bossu, difforme, tandis qu'Euphrosine est une merveille de grâce; mais qu'importe à Léarque? Ésope a tant d'esprit, un sens si droit, une âme si belle! surtout, c'est là ce qui touche Léarque, Ésope est si puissant auprès du roi! Tel est donc le sujet: Ésope épousera-t-il Euphrosine, la belle Euphrosine, à qui sa vue fait horreur et qui aime le plus brillant des

gentilshommes? Non, certainement, il ne l'épousera point; Ésope est le type du sage, il laissera Euphrosine épouser celui qu'elle aime, et, donnant des leçons à tous, à Léarque, à Euphrosine, à son futur époux, à tous les habitans de Cyzique, il n'oubliera pas de prêcher d'exemple autant qu'il prêche en fables et en apologues. Le mariage d'Ésope n'est donc que le sujet apparent ou le prétexte; le vrai sujet, ce sont les enseignemens du sage.

Le début est charmant; c'est le portrait de ce sage dessiné par Léarque en présence de sa fille, qui se désole, et de la suivante, qui se moque. Boursault a emprunté à Molière une de ces servantes, esprits alertes, langues bien pendues, qui défendent leurs jeunes maîtresses contre les tyrannies paternelles. Figurez-vous une sœur de Martine ou de Nicole. Celle-ci se nomme Doris. Elle ne connaît d'Ésope que sa difformité physique, et l'idée qu'Euphrosine puisse être contrainte d'épouser un pareil magot la met hors d'elle-même. Magot, ai-je dit; c'est le mot qui lui vient le plus souvent. Elle a pourtant un vocabulaire des plus riches, chaque fois qu'il est question d'Ésope : magot, mâtin, marmouset, marsouin, singe, chat-huant. Léarque, en vrai Géronte, consent d'abord à discuter avec Doris :

Ésope, selon toi, n'est donc pas son fait? — Non.
Pour épouser un singe, il faut être guenon.
Car, entre nous, monsieur, Ésope est un vrai singe.
Celui qui vous est mort, — quand il avait du linge,
Un justaucorps, des gants et son petit chapeau, —
Au gré de tout le monde était beaucoup plus beau,
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe,
Je l'aurais épousé plus volontiers qu'Ésope.

Léarque alors, tournant le dos à l'impudente et ne s'adressant plus qu'à sa fille, s'efforce de lui découvrir sous l'enveloppe du magot une beauté incomparable, comme Rabelais nous fait voir un dieu sous le masque de Silène. Oh! le pur esprit! la belle âme! quelle vertu! quel désintéressement! Comme il use noblement de ce pouvoir suprême que lui a confié le roi!

Il sert le roi, le peuple et ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enseigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempère des grands l'impétueux pouvoir.
A la droite raison il veut que tout se rende,
Qu'en père de son peuple un monarque commande.
. . . .
Partout où de Crésus s'étendent les états,
Il dépose à son gré les mauvais magistrats,
Change les gouverneurs qui, par coups et menaces,

Éloignés de la cour, tyrannisent les places;
Casse les officiers qui, pour faire les fins,
Au lieu de cent soldats n'en ont que quatre-vingts,
Et, de peur que la fraude à la fin ne soit sue,
Ont des gens empruntés pour passer en revue;
Exclut les conseillers de donner leur avis
Quand pendant l'audience ils se sont endormis;
Bannit les avocats dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante cause;
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous,
Où l'on tient une école à dresser les filous;
Défend aux médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent;
Enfin dans cet état, de l'un à l'autre bout,
Ésope a sans réserve inspection sur tout!

Voilà un programme vraiment original, très élevé sur plusieurs points, très amusant sur d'autres. Tout s'y trouve un peu mêlé, la haute politique et la menue police. Défense aux conseillers du parlement de s'endormir sur les fleurs de lis. Défense aux médecins de toucher des honoraires si leurs malades sont morts. Défense aux avocats de déployer une éloquence trop persuasive au service des causes injustes. Défense aux officiers (Louvois a dû sourire en écoutant ces vers, lui qui depuis longtemps avait réprimé ce pillage) défense aux officiers de réduire leurs compagnies de 20 pour 100. Et tout cela exposé du même ton que les principes fondamentaux de l'état. Quels principes? La nécessité de respecter le droit des peuples, de maintenir les libertés publiques, de chasser les tyrans subalternes qui usurpent à leur profit l'autorité tutélaire du prince. Si le bon Léarque s'embrouille un peu dans son programme, l'auteur avait ses raisons pour le faire parler de la sorte. Il est certain qu'Ésope se serait exprimé avec plus de méthode.

Une chose plaisante d'ailleurs, c'est l'espèce de tremblement accusé par cette confusion d'idées. Le gouverneur de Cyzique a certainement plus d'une faute à se reprocher, et quand il vante à tort et à travers la haute sagesse du *missus dominicus*, on devine quelles craintes le préoccupent. Il est donc tout naturel que la belle Euphrosine soit médiocrement touchée de ce panégyrique. Elle se tait et soupire; elle se tait beaucoup trop au gré de Doris, qui enrage de la voir si patiente. Il faut l'entendre, la belliqueuse soubrette, lorsqu'elle redit à Ésope lui-même ce qu'elle a déjà déclaré à Léarque. Elle feint de croire qu'Ésope est tout à fait désintéressé dans cette affaire, qu'il s'agit d'un autre prétendant à la main d'Euphrosine, et, le traitant comme un sage qui a beaucoup de crédit sur Léarque, elle appelle à son aide ce grand redresseur de torts :

Oui, monsieur, ma maîtresse aime depuis deux ans
Un gentilhomme aimable et des plus complaisans,

Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde,
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;
Enfin, de la façon dont le ciel l'a formé,
Il n'est pas de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête,
Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique son soin
A donner de l'amour au plus vilain marsouin.
Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespère!
Et vous êtes si bien avec monsieur son père
Qu'un mot que vous diriez le ferait consentir,
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme,
Et non, comme il veut faire, une figure énorme
Que dans sa belle humeur la nature, en jouant,
A faite moitié singe et moitié chat-huant.

Cette entrée de jeu est vive, piquante, ingénieuse, car chaque figure s'y dessine, et les colères de Doris ne troublent pas un instant la sérénité souriante du bon Ésope. Ce n'est pourtant que le cadre du tableau. Il est trop certain que le sage n'épousera point la jeune fille en dépit de ses répugnances. L'intérêt n'est point là. Le vrai sujet, c'est l'enseignement moral du fabuliste.

Le *missus dominicus* est à son poste, tout prêt à écouter les plaintes des habitans de Cyzique. Que veulent ces deux vieillards si humbles, si respectueux? Ils demandent la révocation du gouverneur de la ville. Le gouverneur Léarque était pauvre quand il est entré en fonctions. C'est à peine s'il avait un laquais avec une méchante rosse. Maintenant il se fait rouler dans un carrosse à six chevaux. Évidemment il a triché, il nous vole, il nous pille. — Et vous en voulez un autre! répond Ésope. Imprudens que vous êtes, vous en voulez un autre qui aura sa fortune à faire! Gardez-moi donc celui-là, qui n'a plus besoin de s'enrichir. Il en crève, dites-vous, tant il s'est engraissé;

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Pour courir à la proie il sera plus allègre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau seigneur maigre.
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras.
Il le faut engraisser, et le vôtre est tout gras;
Et c'est pour le public une chose moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraisser un maigre.

Antique et inutile expérience des peuples! duperie incorrigible! Ces vérités-là sont toujours opportunes et toujours neuves, bien qu'elles soient vieilles de plus de deux mille ans. C'est bien Ésope qui le premier a exprimé cette leçon, et c'est bien Aristote, le maître des maîtres, qui l'a répétée en le citant. Ouvrez le deuxième livre de la *Rhétorique*, lisez le chapitre xx, vous y verrez ce rappro-

chement inattendu. Aristote y traite de l'exemple, de ses formes diverses, de l'usage que l'orateur en doit faire; il distingue les exemples proprement dits, les paraboles, les fables, et comme type de la fable il cite l'apologue dont s'est servi Ésope un jour qu'il plaidait la cause d'un *démagogue* auprès des citoyens de Samos. Un renard, voulant traverser un torrent, tombe au fond d'un ravin. Le voilà étendu sanglant sur le sol, et des nuées de mouches se sont attachées à ses flancs. Survient un hérisson qui, touché de son sort, lui propose de le délivrer de ces hôtesses dévorantes. « — Oh! garde-t'en bien, dit le renard. — Pourquoi? — Parce que celles-ci sont déjà pleines de moi et ne tirent plus que peu de sang. Si tu les arraches de mes blessures, il en viendra d'autres tout affamées qui me suceront à mort. » — Le latin traduit avec force : *Quoniam hi jam mei pleni sunt et parum sanguinis ducunt; quod si hos avulseris, venient alii famelici, qui quantum mihi reliquum sanguinis est exsugent.* — « Et vous aussi, gens de Samos, ajoutait le sage Phrygien cité par Aristote, considérez que cet homme ne peut plus vous nuire, puisqu'il s'est enrichi. Si vous le faites périr, il en viendra d'autres qui achèveront de vous piller. » C'est aussi, d'après un récit de Flavius Josèphe en ses *Antiquités judaïques*, ce que répondait l'empereur Tibère à certaine députation qui se plaignait d'un proconsul : *venient alii famelici*. Enfin c'est ce que La Fontaine exprimait dans la fable XIII du livre XII publié en 1694, quatre ans après la comédie de Boursault :

> Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
> Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
> Garde-t'en bien, dit l'autre : ami, ne le fais pas.
> Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
> Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
> Viendrait fondre sur moi plus âpre et plus cruelle.
>
> Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas;
> Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
> Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
> Les exemples en sont communs,
> Surtout au pays où nous sommes.
> Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

Ici, à coup sûr, on reconnaît la griffe du maître, toute cette fin est d'une amère et terrible éloquence; mais la scène de Boursault garde encore son prix. Il vaudrait mieux sans doute que les premiers faméliques n'eussent pas tourmenté la blessure : couches anciennes ou nouvelles couches, tous les dévorans sont odieux; mais il ne s'agit que d'un expédient terre à terre et d'une philosophie au jour le jour; une situation mauvaise étant donnée, il s'agit de s'en tirer au meilleur compte. Ce qui nous choque un peu dans ce bon sens trop positif, il faut le reprocher à la tradition tout entière, au

grand Aristote comme au subtil Ésope, au bon La Fontaine comme à l'empereur Tibère; ce qui nous charme dans la scène de Boursault et ce qui est bien à lui, c'est ce langage où revit quelque chose de la langue de Molière, ces vers à la vieille marque, ces sentences d'un tour si expressif et si français.

Voici maintenant le rat des champs qui aspire à la dignité de rat de ville. Que dis-je? il vise bien plus haut, c'est rat de cour qu'il veut être, rat de palais impérial. Son nom est Pierrot, et ce nom le fatigue. Pourquoi n'achèterait-il pas une charge à la cour de Crésus? Il est riche, il a du vin dans sa cave, du blé dans son grenier; bêtes à cornes et bêtes à laine peuplent ses étables. Pourquoi ne ferait-il pas comme son cousin, qui, sorti pauvre du village, est devenu un seigneur?

J'ai mon cousin germain, comme moi paysan,
Qui sortit de chez lui, le bissac sur l'épaule,
Des sabots dans ses pieds, dans sa main une gaulo,
Et qui, par la mordié! fait si bien et si beau,
Qu'il est auprès du roi comme un poisson dans l'eau.
Il n'est pour bien nager que les grandes rivières.

Ésope lui demande quelle charge il désire, quelle charge lui conviendrait. Eh! mordié, n'importe laquelle. Pierrot est bon à tout. Il a de l'argent, il y mettra le prix. Un peu plus, un peu moins, qu'à cela ne tienne! il sera ce qu'on voudra, connétable ou valet de pied. Il préfère toutefois, en vrai paysan, une charge qui coûte peu et rapporte beaucoup. Ésope, souriant de cette naïveté, lui adresse maintes questions qui l'obligent à exposer le détail de son bonheur rustique : bon vin, bonne table? sécurité complète? nulle raison de se défier des mets qu'on lui sert? nul héritier dont il faille redouter l'impatience? etc... etc... Toutes ces questions du sage, auxquelles le bonhomme répond avec une surprise croissante, les contemporains les traduisaient de cette manière : « nulle préoccupation de la Brinvilliers? nul souci de la Voisin? nulle crainte de ce qu'on appelait *la poudre de succession*? » Non, certes, répète le bonhomme. Je ne sais ce que c'est que tout cela. Je dors comme je bois, tout mon soûl. Je n'ai que des amis, je n'ai que des frères.

Et tu veux acheter une charge à la cour?

lui crie brusquement le sage ministre de Crésus. C'est encore un de ces cris d'honnête homme et d'écrivain dramatique comme Boursault en a de temps à autre. Ce cri seul dit tant de choses qu'il suffirait à dégriser Pierrot. La fable des deux rats achève la conversion de l'ambitieux.

Moi, donner de l'argent, — je serais un grand fou!
Pour n'oser ni manger ni dormir tout mon soûl,

Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate,
Pour être jour et nuit comme un chat sur ma patte,
Pour avoir des amis qui sont de vrais judas!
Nenni, mordié! nenni, je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme
Pour manger à son aise et dormir d'un bon somme;
Mais dépenser son bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'est être un animal.
Tenez, sans le plaisir que m'a fait votre fable,
J'allais être assez sot pour être connétable.

Le connétable retourne à sa charrue, tout heureux d'avoir échappé au péril, et si reconnaissant envers Ésope qu'il veut absolument lui faire boire au village du vin de son cellier. Quel sage que cet Ésope! et ce rat des champs, quel habile homme! il n'oubliera jamais ce qu'il leur doit :

Vous êtes, vous et lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez là votre main. Si vous me voulez suivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer ivre.
J'ai du vin frais percé qu'on ne frelate point.

Après ce rustre naïf, toujours prêt, comme il dit, à hausser le coude, voici un type d'une tout autre espèce, le courtisan, l'homme à tout faire, chartiste sans scrupules, faussaire sur commande en écriture publique aussi bien qu'en écriture privée. M. Doucet, comme Boursault l'appelle, vient proposer au ministre du roi de lui fabriquer une illustre généalogie. — A quoi bon? répond le ministre; quand je réussirais à tromper les autres, pourrais-je me tromper moi-même? — C'est trop de délicatesse, réplique le faussaire. Si tout le monde pensait de la sorte,

Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit noblesse!

C'est un des points qui reviennent le plus souvent dans les scènes satiriques de Boursault. Ami et commensal des gentilshommes de haute race, il est impitoyable pour la gentilhommerie de faux aloi. Tout à l'heure, dans *le Mercure galant*, il fustigeait M. Michaut qui insistait vainement auprès d'Oronte pour faire greffer son nom sur quelque tige morte; ici, c'est le fabricant qui étale lui-même ses procédés. Il se sert, par exemple, de vieilles vitres où il introduit une devise antique avec un écusson de contrebande. M. Doucet n'est pas seulement un faussaire éhonté, c'est un de ces flatteurs qui vivent aux dépens de leurs dupes. Il croit séduire Ésope en vantant son air noble, sa taille, petite il est vrai, mais bien faite, sa bosse

si bien prise et qui lui sied si parfaitement. Ésope lui débite alors la fable du renard et du corbeau :

> Un oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le corbeau
> Tenant en son bec un fromage,
> Un renard fin (c'est vous), pour lui tendre un panneau,
> Le salue humblement et lui tient ce langage...

Seulement, c'est l'oiseau laid cette fois qui déjoue les ruses du fourbe, et le renard est contraint d'avouer que tout flatteur « est un monstre effroyable. »

> Eh! pourquoi l'es-tu donc, adulateur au diable?
> Pourquoi, dis?

— « Pour faire mon chemin, répond le cynique. Les grands ne souffrent près d'eux que des louangeurs; il faut bien les servir à souhait. C'est le vice des grands qui fait la bassesse des petits. — Non, réplique le sage. C'est la bassesse des petits qui fait le vice des grands. Sans ces nuées de flatteurs, les grands s'accoutumeraient à se voir tels qu'ils sont. Ils s'amenderaient, travailleraient, se rendraient utiles à la chose publique. Que de forces perdues par votre faute! Vous êtes les corrupteurs, les empoisonneurs. » — Je résume tout un dialogue où éclate l'inspiration généreuse et patriotique de Boursault. Ces accens-là ne sont pas rares dans notre vieille France, et cependant il y a toujours plaisir à les saluer au passage. Je sais bien que Boursault, lorsqu'il inflige de telles leçons à la noblesse de son temps, particulièrement à la noblesse de province, parle au nom du roi, au nom de l'intérêt du roi, mais le roi, dans la philosophie morale du poète (on le verra mieux tout à l'heure), c'est avant tout la personnification de la patrie, le lien vivant de la communauté. Il n'y a rien là qui puisse diminuer le mérite moral du poète; son courage lui fait grand honneur. — La scène devait se terminer par un avertissement à l'artisan de faux et de mensonges :

> Moi, qui ne flatte point et qui hais les flatteurs,
> J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.
> — Oh !.. — Je vous avertis que vous vous ferez pendre.
> — Moi, monsieur? — Oui, vous-même, en propre original.
> — J'oblige tout le monde et ne fais point de mal.
> — Ces blasons frauduleux ajoutés à des vitres
> Contre les droits du roi sont autant de faux titres;
> Et l'intervalle est bref de faussaire à pendu.

Dans cette scène si vive et si honnête, on a remarqué certainement l'idée singulière qui est venue à l'auteur d'introduire sous forme nouvelle la fable du *Renard et du Corbeau*. C'était là un des

écueils du sujet. Boursault était obligé de refaire quelques-uns des chefs-d'œuvre de La Fontaine. Refaire *le Renard et le Corbeau!* tout à l'heure il refaisait *le Rat de ville et le Rat des champs*; tout à l'heure encore, avec le même sans façon et la même intrépidité, il va donner une variante de ces deux pages immortelles : *le Loup et l'Agneau* d'abord, ensuite *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*. Ce bon Boursault, si modeste d'ailleurs et d'un si juste sens, a-t-il compris à quel danger il s'exposait? hélas! j'ai peur que non. Il n'avait pas assez le sentiment du grand art. Il suivait sa pensée aimable et candide, sans s'apercevoir qu'il y avait plus que de la candeur à recommencer de telles œuvres, des médailles frappées pour les siècles. Disons-le donc une fois pour toutes : les fables qu'il met dans la bouche d'Ésope sont presque toujours d'une extrême faiblesse, mais les scènes qui sont comme la mise en action des apologues du sage offrent très souvent un vrai mérite d'observation fine, de langage naturel et franc.

Qu'est-ce que *le Loup et l'Agneau* dans la comédie de Boursault? Deux personnages de l'ancien régime mis en scène avec cette hardiesse ingénue si bonne à rencontrer chez nos vieux poètes. L'agneau est un orphelin recueilli par le bonhomme Pierrot et sa femme Colinette, le loup est le seigneur de l'endroit,

> . . . . Certain grand escogriffe
> Qui de tous les seigneurs a la meilleure griffe.

Pierrot et Colinette en ont terriblement à dire sur son compte. C'est un vrai tyran de village, ce hobereau, un homme qui ne respecte rien, qui se moque de Dieu et du diable, du droit et du devoir, de l'honneur des femmes et de l'avenir des enfans. Chaque jour il tire de sa poche un droit nouveau. Une écrevisse qu'on prend, un moineau qu'on tue, vite un procès devant le juge. Il prélève sa dîme sur toutes choses, sur les choux, les poireaux, les citrouilles. Peu s'en faut qu'il ne réclame un droit pour l'air que respire le pauvre paysan. Il en réclame un de tout le village si les vilains ne réduisent au silence les grenouilles de ses fossés :

> Les fossés du château sont tout pleins de grenouilles,
> Qui, par méchanceté, lui font un si grand bruit,
> Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
> Par un papier qu'il a, griffonné d'un notaire,
> Il veut, bon gré, mal gré, que je les faisions taire,
> Et faute jusqu'ici d'empêcher leur cancan,
> Chaque maison du bourg paie un écu par an.
> C'est un dogue affamé qui toujours mord et ronge.
> Empêcher des crapauds de crier, le pouvons-je?

Ainsi Colinette explique, en son patois, comment ce seigneur,

— que le diable emporte! — s'est emparé du champ de l'orphelin pour arrondir son domaine. C'est alors que le bon Ésope lui raconte la fable du loup et de l'agneau. Sa fable est bien languissante à côté de celle du maître, mais elle offre un avantage qui n'a pas échappé à Saint-Marc Girardin. S'il est encore des lecteurs qui soient tentés de reprocher à La Fontaine cette *raison du plus fort* signalée comme *toujours la meilleure*, ils feront bien de lire la jolie scène de Boursault, vrai commentaire de la fable, commenté à son tour par notre confrère. L'explication du mot ironique de La Fontaine, c'est le vers de Boursault qui, au lieu de *la raison la meilleure*, écrit tout bonnement : *le plus cruel des droits* :

Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.

Beaucoup moins artiste que La Fontaine, Ésope tient à être clair, et il ajoute :

Ma pauvre Colinette et mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près par le commun usage
Font envers leurs vassaux les seigneurs de village.
Quand d'un bois ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau;
Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contens de les tondre, hélas! ils les égorgent.
Il sera bientôt nuit et vous êtes de loin;
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui faire justice.

Je parlais aussi de la grenouille « qui veut se faire plus grosse que le bœuf. » Cette grenouille, dans la comédie de Boursault, c'est la femme d'un notaire. L'émulation du luxe, les combats de la vanité, ces luttes niaises et féroces qui causent la ruine de tant de familles, voilà ce que Boursault a voulu peindre sous les traits de Mme Albione. Mme Albione, toujours brillante, toujours flambante, quoiqu'elle vienne crier misère auprès du ministre, est depuis cinq ans veuve d'un notaire, ou plutôt, comme elle dit, d'un conseiller, — d'un conseiller garde-notes, — car l'autre nom lui paraît humiliant. Voulez-vous un crayon assez vif des mœurs de la bourgeoisie judiciaire sous le règne de Louis XIV? Écoutez la confession de Mme Albione :

Conseillère à la cour, présidente à mortier,
Faisaient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon époux une somme assez grosse,
Je voulus avoir chaise, et puis après carrosse,
Et, tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés comme les ducs et pairs.
Pour mon appartement cinq chambres parquetées
A force de miroirs semblaient être enchantées,
Et, ce qui m'en plaisait, on n'y pouvait marcher

Que l'on ne se mirât encor dans le plancher.
Ayant vu par hasard, dont je fus bien contente,
De gros chenets d'argent chez une présidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux,
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire où j'eus la hardiesse,
Voyant un cabinet qu'aimait une duchesse,
Pendant qu'à marchander elle le dépeçait,
De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissait.
Pour ne pas abuser de votre patience,
On parlait en tous lieux de ma magnificence...

Mais aujourd'hui quelle chute! Il fallut tout vendre à la mort du conseiller garde-notes. Ce fut un vrai désastre. Sur toutes ces choses magnifiques, Mme la conseillère perdit 70 pour 100. C'est pourquoi, ayant appris que le roi dotait des filles pauvres de bonne maison afin de leur procurer d'honnêtes alliances, Mme Albione vient solliciter l'appui du ministre et mettre ses deux filles sur les rangs. Le ministre lui répond par une fable : *la Grenouille et le Bœuf*. C'est votre portrait, lui dit-il, et c'est l'image du siècle. Que de vanités! que de prétentions ruineuses! et là-dessus éclate une de ces mercuriales comme Boursault les aime. Il commence sur un ton railleur, il persifle la femme de l'huissier qui s'habille comme la procureuse, la procureuse qui prétend égaler la femme de l'avocat, celle-ci qui veut se mettre au niveau de la conseillère, la conseillère rivalisant avec la présidente et la présidente avec la duchesse; puis le ton s'élève, et la moquerie se tourne en invective :

Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni trêve
Que comme la grenouille il ne s'enfle et ne crève.
De là vient le désordre et les crimes qu'on voit;
Pour soutenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces
Traînent des procureurs qu'on roule en des carrosses!
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?
Pour montrer au public, d'une façon galante,
Un libraire étendu dans sa chaise roulante,
Combien, *incognito*, de livres défendus,
Dans l'arrière-boutique ont-ils été vendus?
Combien un financier, pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page?
Combien au parlement d'avocats de grand poids.
Pour aller à grand train vont-ils contre les lois?..

Voilà, certes, des pages excellentes, et je pourrais en citer beaucoup d'autres : le portrait de la mère coquette dont les mauvais exemples ont porté fruit et qui s'étonne de la précocité de sa fille; la caricature de M. Furet, l'huissier du parlement, qui se croit un personnage et se vante des services dont l'état lui est redevable, parce

qu'il a donné le jour à quatorze drôles, huissiers comme lui et pires que lui, vautours fils de vautours; enfin ces comédiens qui prient Ésope d'assister à une de leurs représentations, non pour faire plaisir à Ésope, mais pour tirer parti de sa présence, pour faire d'Ésope une réclame. *Great attraction!* A cette soirée assistera le ministre, le sage ministre, l'illustre bossu dont la bosse est pleine d'apologues. Ésope les devine sans peine :

...... C'est-à-dire, à parler nettement,
Que c'est moi qui serai le divertissement,
Et, pour aller au but où votre troupe aspire,
Vous tirerez l'argent, et moi je ferai rire.

Cependant il accepte l'invitation, car, s'il tient à ne pas être dupe, il ne cesse point pour cela d'être bon prince, je veux dire bonhomme. En attendant, il cause avec l'orateur de la troupe, et l'on comprend que Boursault, si mêlé aux comédiens et aux auteurs dramatiques de son temps, trouve là une excellente occasion de dire aux uns comme aux autres quelques vérités piquantes.

Qui de vous, je vous prie, est le complimenteur?
— C'est moi, monsieur. — C'est vous? — Moi-même. — *Ergo* menteur.

— Avez-vous une bonne troupe, un bon répertoire, beaucoup de pièces nouvelles? Y a-t-il de bons auteurs dans cette ville? — Eh, eh... — J'entends; couci, couci. Malheur à qui s'en mêle, si l'art de charmer lui manque! Dans tout ce qui n'est pas nécessaire, on ne supporte pas le médiocre, ni même le passable. Il faut de l'excellent, du merveilleux :

Qu'on n'ait point de pain blanc, on en mange du bis.
De velours ou de serge on se fait des habits,
Parce qu'en quelque état que le destin nous range,
Il faut absolument qu'on s'habille et qu'on mange;
Mais du consentement de cent peuples divers
Rien n'est moins nécessaire au monde que des vers,
Et par cette raison qui me semble équitable
Les passablement bons ne valent pas le diable.

A travers ces épisodes, dont la succession monotone n'est pas toujours assez dissimulée, on voit courir l'intrigue légère qui sert de cadre au tableau. Ésope n'a pas dit immédiatement à Euphrosine qu'il renonçait à l'épouser, qu'il ne la disputerait point à celui qu'elle aime; Euphrosine est inquiète, irritée, et une heure vient où cette fureur éclate. Oh! la belle révolte amoureuse! Tout cela, pour Ésope, c'est une occasion d'étudier la nature humaine sur un sujet franc et ingénu. Il n'est pas fâché de voir si l'ambition de jouer un rôle à la cour ne va pas altérer dans le cœur d'Euphrosine l'amour qu'elle a juré au brillant Agénor. Ésope se réjouit donc de la con-

stance de la jeune fille. Ses colères lui font plaisir. Loin de se fâcher il sourit, quand Euphrosine lui lance cette invective :

Et moi, qui vous connais pour un fourbe achevé,
Moi, qui de votre fraude ai sujet de me plaindre,
Moi, qui ne sais qu'aimer et qui ne sais point feindre,
Je vous déclare ici qu'Agénor a ma foi,
Que je suis toute à lui comme il est tout à moi,
Que toute la grandeur où le roi vous appelle
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidèle,
Et que, si de mon père on aigrit le courroux,
J'épouserai la mort plus volontiers que vous.

Est-il besoin de dire que la comédie se termine par le mariage d'Euphrosine et d'Agénor sous les auspices du sage Ésope ?

Telle est cette œuvre agréable et courageuse, œuvre d'un homme d'esprit et d'un homme de cœur. Le succès, un peu contesté d'abord à la scène, car l'intérêt de l'action y était trop peu de chose, ne tarda guère à prendre un grand essor. Quant au succès de lecture, il ne fut pas douteux un instant et franchit bientôt nos frontières. En ces dernières années du XVIIe siècle, Boursault eut l'honneur de représenter l'esprit français aux yeux des lettrés de l'Europe. La comédie d'*Ésope à la ville* fut traduite en anglais, en allemand, en italien, en hollandais. On y aimait surtout l'élévation naturelle des sentimens, ce que j'appelle une certaine audace naïve de droiture et de loyauté.

C'est par là aussi que Boursault s'est acquis de bonne heure l'amitié des deux Corneille et qu'il l'a conservée toute sa vie. Après le succès d'*Ésope à la ville*, Thomas Corneille lui dit un jour : « Pourquoi ne pas vous présenter à l'Académie française? — Y songez-vous? répondait modestement le poète; que ferait l'Académie d'un sujet illettré qui ne sait ni le grec ni le latin? — et Thomas Corneille répliquait vertement : — Il n'est pas question d'une Académie grecque ou latine, il est question de l'Académie française. Eh! qui sait mieux le français que vous? » Voilà bien l'exagération d'un ami : « Qui sait mieux le français que vous? » Parler ainsi à Boursault, c'est parler sans mesure, et l'historien littéraire ne peut que mentionner la chose en souriant; mais Thomas Corneille aurait pu dire sans crainte d'être démenti : Qui mieux que vous, dans le déclin de la comédie et depuis la mort de Molière, a maintenu au théâtre une certaine hauteur d'accent unie à la gaîté? qui a eu mieux que vous le sentiment de la grâce honnête?

III.

« Il est temps que je te dise ingénument comment la comédie d'*Ésope* a été reçue. C'est une pièce d'un caractère si nouveau

que jamais homme n'a eu tant de peur que j'en eus pendant les trois premières représentations... » Ainsi commence une lettre où Boursault raconte à sa femme, — à sa chère Michelon, comme il l'appelle (1), — les péripéties de la bataille. Rappelez-vous les émotions du poète au cinquième acte de *la Métromanie*. Boursault était aussi agité que le personnage de Piron. Les trois premiers jours, il y eut une vraie lutte au parterre. Les uns applaudissaient, les autres murmuraient. Murmures ou bravos, qu'est-ce qui devait l'emporter? Pour triompher de la malveillance, Boursault eut l'idée de composer une fable suivie d'une apostrophe en vers aux siffleurs. Le grand acteur comique du temps, Raisin, qui jouait admirablement le rôle d'Ésope, s'était chargé de débiter cette fable et de lancer cette apostrophe avec l'autorité de son talent. « Grâce au ciel, continue Boursault, on ne fut obligé de dire ni l'apostrophe ni la fable. Il y eut tant de monde à cette quatrième représentation et l'applaudissement fut si général que nous fûmes au moins aussi contens des auditeurs que les auditeurs le furent de nous; et ce jour-là la pièce s'affermit si bien qu'elle n'a pas chancelé depuis. »

Boursault ne devait plus raconter des émotions de ce genre. L'aimable comédie intitulée *les Fables d'Ésope ou Ésope à la ville* est de l'année 1690; la dernière de ses œuvres, *Ésope à la cour, comédie héroïque*, fut représentée le 16 décembre 1701. L'auteur était mort le 15 septembre de cette même année, trois mois avant le triomphe de la pièce qui est la suite et le complément de la première.

La ville, la cour, vous retrouvez ici le double sujet d'études cher au XVII[e] siècle.

> Étudiez la cour et connaissez la ville,
> L'une et l'autre est toujours en modèles fertile;

c'est Boileau qui l'a dit. Molière a étudié la cour et la ville; il a instruit, amusé, raillé la ville et la cour. Que peint La Bruyère dans ses gravures à l'eau-forte? Des portraits de la cour et des portraits de la ville. Boursault, ayant eu la fantaisie de mettre en action les fables d'Ésope, avait placé la scène dans une ville de Lydie, à Cyzique, chez son excellence le gouverneur Léarque, et là il avait fait défiler devant nous tous les originaux du pays, des originaux que le XVII[e] siècle, on l'a vu, pouvait réclamer à plus juste titre que l'empire du roi Crésus. L'idée lui devait venir naturellement de nous montrer Ésope, non plus dans un chef-lieu de province, mais à Versailles, je veux dire à Sardes, auprès du roi, du grand roi, et des nobles seigneurs qui composent sa cour.

(1) Boursault avait épousé M[lle] Michelle Milley. On ne sait si elle était de Mussy-l'Évêque, de Paris, ou de Montluçon.

Ésope à la cour! ce seul titre rappelle immédiatement une histoire charmante de l'antiquité orientale, une histoire racontée il y a bien des siècles par le sage indien Pilpay et rajeunie par La Fontaine. Relisez la fable x du X[e] livre, où La Fontaine nous montre « comme un roi fit venir un berger à sa cour. » Le poète ajoute avec sa malicieuse naïveté :

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Je le crois bien. Vous figurez-vous un berger à la cour de Louis XIV! un berger appelé dans les conseils de Louis XIV pour l'aider à gouverner l'état! un berger que Louis XIV avait jugé digne d'être premier ministre en le voyant conduire son troupeau!

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain.

Comment résister à pareille tentation? Vainement l'ermite, son voisin, l'avertit du péril, l'engage à se défier des caprices du roi, des perfidies de la cour; le voilà grand juge et favori du monarque. L'ermite avait eu raison. *Mainte peste de cour* finit par le rendre suspect au maître. On l'accuse d'avoir pillé le trésor public :

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un pasteur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, pannetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
— Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends; sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe!

Boursault avait lu comme tout le monde ce petit chef-d'œuvre de grâce, de raison, de poésie. Quand l'idée lui vint de conduire Ésope à la cour, il trouva dans ce récit charmant le cadre naturel de son drame. En ce temps-là même, au moment où Boursault composait sa pièce, Fénelon empruntait à la tradition orientale le sujet d'où La Fontaine avait tiré la fable du berger et du roi, et il écrivait l'*Histoire d'Alibée*. Alibée est un jeune berger que le grand roi de Perse, Schah-Abas, rencontre dans la campagne, un jour que, parcourant son royaume incognito, il avait voulu interroger les

gens du pays en toute liberté. Alibée est intelligent, ouvert, aimable, d'une franchise et d'une ingénuité qui enchantent le roi. Schah-Abas est tout surpris d'entendre parler si naturellement. Il emmène Alibée à la cour et lui fait donner des maîtres. Le jeune berger apprend à lire, à écrire, il apprend les arts et les sciences qui ornent l'esprit, il devient enfin le favori du roi, qui lui donne bientôt une charge très considérable en Perse, celle de garder le trésor du palais, tout ce que le prince possède de pierreries et de meubles précieux. On devine la suite, les jalousies, les perfidies, les accusations calomnieuses, accusations bien redoutables surtout pour le pauvre Alibée quand son bienfaiteur Schah-Abas est mort, et qu'un nouveau souverain, jeune, crédule, accessible aux flatteurs, est monté sur le trône. Lui aussi, on l'accuse d'avoir dérobé les richesses de l'état, lui aussi est obligé d'ouvrir certaine armoire de fer où sont enfermés les diamans qu'il a volés. Qu'y trouve-t-on? Sa houlette, sa flûte et son habit de berger. Vieille histoire qui remonte aux premières sociétés humaines! Fénelon la racontait à son royal élève, le duc de Bourgogne, comme La Fontaine la racontait aux hommes du XVIIe siècle. Est-ce à Fénelon, est-ce à La Fontaine que Boursault a emprunté l'idée de son œuvre, de ce qu'il appelle sa « comédie héroïque? » Il n'importe. Ésope accusé injustement, Ésope ouvrant le coffre où sont enfermés, dit-on, les trésors qu'il a dérobés au monarque, et montrant à tous ce qu'il y garde précieusement, sa tunique d'esclave, — ce n'est là que le cadre de la comédie de Boursault. Le sujet, cette fois encore, ce sont les personnages, ceux que la cour va mettre en rapport avec Ésope, et qui, comme ceux de la ville, vont recevoir les leçons du sage. Que le cadre soit noble, touchant, héroïque; au fond, l'important pour l'auteur c'est la pensée morale et instructive. Il le dit et sans nul pédantisme :

Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'histoire
Des événemens de grand poids.
C'est un si vaste champ que le champ de la gloire,
Qu'on y peut arriver par différens endroits.
Les Grecs et les Romains ont épuisé les veilles
Des Racines et des Corneilles.
Molière a critiqué les habits et les mœurs.
Et je souhaiterais, avec l'aide d'Ésope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

Nous sommes donc à la cour de Crésus. Ésope revient du voyage qu'il a fait par ordre du roi, il a terminé son inspection, il a accompli sa tâche de justicier. Un cri de reconnaissance, sorti de toutes les villes, de tous les bourgs, s'est élevé jusqu'au monarque. Ésope a été le fidèle exécuteur des intentions du souverain, et le souverain recueille dans les bénédictions du peuple le fruit de

cette mission bienfaisante. Ce que le justicier a fait dans les provinces, Crésus veut qu'il le fasse à la cour même. Que de choses à réformer! Le roi voudrait bien procéder de sa personne à cette grande œuvre, travailler à cette réforme de la cour; mais le peut-il? La vérité lui échappe sans cesse, chacun a intérêt à le tromper. — « Sois mon représentant, Ésope, remplace-moi, fais ce que je ne saurais faire. » — Ainsi parle le roi des Perses à l'esclave de Phrygie :

Quel monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les rois qui sur ma tête ont transmis la couronne
Ont eu, quand ils régnaient, tous les noms qu'on me donne,
Et ceux après ma mort qui me succéderont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne,
Que c'est au diadème un tribut que l'on rend,
Et que le roi qui règne est toujours le plus grand.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité, qui partout semble inspirer ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux rois;
Pour me la faire aimer, fais-moi-la bien connaître;
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.
Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau;
Mais que sert un long règne, à moins qu'il ne soit beau?
De ton zèle pour moi donne-moi tant de marques,
Que je ressemble un jour à ces fameux monarques
Qui pour veiller, défendre et régir leurs états,
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

Quand on pense que de tels vers sont à peine connus du petit nombre des curieux, on ne se lasserait pas de prolonger les citations. Tout ce qui suit est de la même ampleur. Ésope, en sa loyauté, toujours prête, commence immédiatement le rôle que le roi lui assigne. Avant de s'appliquer à la réforme de la cour, il avertit le souverain. Le roi est-il homme à le suivre jusqu'au bout? C'est par les travaux guerriers, par les victoires et les conquêtes que les rois ont coutume de chercher la gloire; Crésus est-il disposé à comprendre des vérités plus hautes? N'a-t-il pas fait assez pour l'illustration de ses armes? Saura-t-il concevoir une ambition meilleure?

Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq rois voisins et fait trembler Athènes,
Pour en vaincre encore un qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquérant un roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.

Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux-arts,
Protéger votre peuple autant qu'il vous révère,
C'est en être, seigneur, le véritable père;
Et père de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant.

Le roi ne demande pas autre chose au sage conseiller. Que le ministre se charge donc de faire mûrir ces fruits de la paix dont il parle si noblement. Qu'il n'interrompe pas son œuvre. Il a fait tant de bien au peuple; que la cour aussi doive au justicier une vie nouvelle. Mais quoi! la tâche est toute différente, répond Ésope. Le peuple est simple et loyal dans sa grossièreté; la cour n'est que raffinemens et ruses dans sa délicatesse. Ici, une peinture de la cour, qui fait penser à la page la plus hardie de La Bruyère, à celle où l'observateur pénétrant, après avoir comparé les gens de cour et le peuple, s'écrie brusquement : « Faut-il opter? Je ne balance pas, je suis peuple. »

Quoiqu'on nomme le peuple un monstre à plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La cour en apparence a bien plus de justesse :
C'est le séjour de l'art et de la politesse;
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer!
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer?..
L'un qui pour s'élever n'a qu'un faible mérite
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite;
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins.
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire,
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire.
Et l'on arrive ainsi presque en toutes les cours
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé qu'avant que de connaître
Ce que c'est que d'être homme, on a cessé de l'être;
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sachent pourquoi.

C'est ainsi que Boursault, comme La Bruyère, s'il est obligé de choisir entre les gens du peuple et les gens de cour, s'écrie sans hésiter : « Je suis peuple! » Il faut noter ici, pour éviter toute équivoque, que le mot de peuple est pris dans son acception la plus large et qu'il signifie la nation elle-même opposée à des catégories artificielles.

Les objections du sage ne font que redoubler les instances du souverain. Cette fermeté du censeur, loin d'inquiéter le maître, l'encourage dans sa résolution. Crésus donne carte blanche à Ésope.

Loin qu'un zèle si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre...

« Tout entier je me livre! » Voilà un souverain comme on n'en voit guère. Prenez garde cependant : n'est-ce là qu'une idée en l'air, une fantaisie, une pure imagination? Cet idéal du souverain est-il de l'invention de Boursault? ou bien s'inspirait-il, même sans le savoir, de certains désirs qui avaient cours vers cette époque, et auxquels Fénelon dans son *Télémaque* avait donné une expression si harmonieuse et si pure? Oui, on retrouve ici, sous une forme bien différente, quelque chose de la sagesse de Mentor et des rêveries de l'archevêque de Cambrai.

Je ne parle pas seulement de *Télémaque*; il faut se rappeler aussi les *Directions pour la conscience d'un roi*. Dans ce manuel de piété pratique à l'usage d'un souverain, dans cette série de questions dressées d'avance en vue de son élève, Fénelon a écrit le commentaire de la scène qu'on vient de lire. C'est la XXXIVe direction, la XXXIVe question que le roi, — que le duc de Bourgogne, une fois parvenu au trône, s'il y monte un jour, — devra s'adresser à lui-même. Le rapprochement est curieux :

Un prince qui prête l'oreille aux rapporteurs de profession ne mérite de connaître ni la vérité, ni la vertu. Il faut chasser et confondre ces pestes de cour. Mais comme il faut être averti, le prince doit avoir d'honnêtes gens qu'il oblige malgré eux à veiller, à observer, à savoir ce qui se passe, et à l'en avertir secrètement. Il doit choisir pour cette fonction les gens à qui elle répugne davantage et qui ont plus d'horreur pour le métier infâme de rapporteur. Ceux-ci ne l'avertiront que des faits véritables et importans; ils ne lui diront point toutes les bagatelles qu'il doit ignorer et sur lesquelles il doit être commode au public : du moins ils ne lui donneront les choses douteuses que comme douteuses, et ce sera à lui à les approfondir ou à suspendre son jugement si elles ne peuvent être éclaircies. »

N'est-ce pas là l'Ésope de Boursault? Ésope, dans cette comédie de l'année 1701, n'est-il pas le type de ces honnêtes gens, bien différens des *rapporteurs de profession*, des *pestes de cour*, que le souverain oblige malgré eux *à veiller, à observer, à savoir ce qui se passe, et à l'en avertir secrètement?* Fénelon a raison : un tel homme n'avertira le prince que des faits véritables et importans, *il ne lui dira point toutes les bagatelles qu'il doit ignorer*. Il ne lui dira pas que Prexille, par exemple, est un cœur plat, un caractère

faux, un vil espion. Si Prexille croit gagner la faveur d'Ésope en venant lui dire : Un tel a médit de vous, celui-ci vous a raillé, cet autre vous calomnie... Ésope l'arrête et en quelques mots le confond. C'est ce que recommande l'archevêque de Cambrai : « Il faut chasser et confondre ces pestes de cour. »

Avec le lâche Prexille commence la série des personnages ridicules ou vicieux que le sage Ésope a mission de rappeler au devoir. Voici Rhodope, la fille coquette, qui aime à mener grand train, à occuper toute la cour de sa beauté, de son esprit, de sa désinvolture, et qui se moque du qu'en dira-t-on. Elle est honnête au fond, mais quelle légèreté! Ésope la trouve charmante, et ce sont des conseils presque paternels qu'il lui donne. — Soyez sur vos gardes, Rhodope, ne jouez pas avec le feu, ne badinez pas avec l'honneur. Il y a une fleur de renommée comme il y a une fleur de vertu. Ne laissez pas au soupçon le droit de s'attacher à vous. — Mais Rhodope, la folle, l'insouciante, se rit de ces conseils; avec quelle grâce! avec une grâce qui fascine le sage Ésope lui-même. Tout cela est très finement observé.

Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine.
Je vous l'ai déjà dit : je ris, chante, badine,
Et, croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun soin de sauver les dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles dames
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les désirs d'un amant
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces femmes de bien qui le sont à huis clos,
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

Oui, tout cela est observé avec finesse. Rhodope, malgré ses allures suspectes, est une franche nature. Sa légèreté est le résultat de sa vie mondaine. Elle a été élevée à la cour, loin de sa mère, loin d'une direction que rien ne remplace. Qu'un grand devoir s'impose à elle, sa guérison est assurée.

Ce devoir, le voici : la mère de Rhodope, une pauvre femme simple, naïve, qui a perdu sa fille depuis des années, la retrouve enfin dans ce monde du luxe, et la fille vaniteuse a méconnu sa mère. Quelques mots d'Ésope ont suffi pour toucher ce cœur plus léger que mauvais. Rhodope a horreur de sa faute, elle est impatiente de la réparer, la voici transformée tout à coup; le sentiment de la nature l'a délivrée en un instant de tout ce qu'il y a d'artificiel

et de faux dans les vanités de la cour. Quelle est cette Rhodope? Je l'ignore. Soyez sûrs que les spectateurs de 1701 ne l'ignoraient pas. Fénelon le savait, Saint-Simon le savait, et c'est probablement le duc-évêque de Langres, si bien initié à tous les secrets de Versailles, qui avait signalé cette figure au solitaire de Montluçon.

En regard de cette conversion de la belle Rhodope, une autre peinture assez fine encore et qui nous reporte dans le monde des La Bruyère et des Fénelon, c'est la conversion de l'athée du grand monde, du gentilhomme athée, du seigneur que je ne sais quel dégoût d'esprit blasé, je ne sais quelle expérience amère des superstitions et des duperies humaines, a conduit tout doucement à l'athéisme. Il y a bien des personnages de ce genre dans la galerie de La Bruyère. Celui-là, Boursault l'a connu, l'a aimé, et même a essayé de le convertir. Il s'appelait Desbarreaux. Rappelez-vous la lettre que Boursault lui adressait à propos de ce sonnet fameux si admiré du XVIIe siècle :

Grand dieu! tes jugemens sont remplis d'équité.

C'est cette lettre qui est le fond même de la belle scène entre Ésope et Iphicrate. Le poète songe à Desbarreaux, il se souvient de ses discussions avec lui, de ses instances si respectueuses et si tendres, quand il met le sage aux prises avec l'athée :

ÉSOPE.

Vous qui paraissez être homme ferme, esprit fort,
Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
Si par quelque accident, maladie ou blessure,
Dans une heure, au plus tard, votre mort était sûre,
Penseriez-vous des dieux ce que vous en pensez?
Et pour n'y croire pas, seriez-vous ferme assez?
Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

Si je devais mourir dans une heure?

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
Est un peu délicate, et je ne sais pas bien...

ÉSOPE.

Croiriez-vous quelque chose ou ne croiriez-vous rien?
Vous et tous vos pareils, qui semblez intrépides,
A l'aspect de la mort vous êtes si timides,
Que, pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
Mille de cris perçans importunent les dieux.
S'il vous fallait mourir, que croiriez-vous?

IPHICRATE.

Peut-être
Que mon cœur combattu par la peur du non-être...

ÉSOPE.

Eh! monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moins.
La peur d'être toujours cause bien d'autres soins ;
Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
Mais, sans nous écarter, répondez-moi de grâce.
Si vous deviez mourir dans une heure, au plus tard,
Que croiriez-vous? parlez sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

Sans énigme et sans fard, je ne suis pas un homme
Qui par le nom d'athée aime qu'on le renomme.
Je ne dispute point pour vouloir disputer;
Je cherche à m'éclaircir et non pas à douter.
Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
A flotter dans le doute et dans l'incertitude,
Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille,
Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille
Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer
Ni de croire des dieux ni de les implorer.
Peut-être, ma carrière approchant de son terme,
Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme,
Et que, si dans une heure, au plus tard, je mourais,
Plus juste ou plus craintif, je les implorerais.
Eh! que ne fait-on point, quand il faut que l'on meure?

Ce souvenir de Desbarreaux est en même temps la mise en action d'une page de La Bruyère. « L'athéisme n'est point, dit le peintre de la cour. Les grands qui en sont le plus soupçonnés sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas. Leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur âme et sur les conséquences d'une vraie religion; ils ne nient ces choses ni ne les accordent, ils n'y pensent point. — Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt; il semble, au contraire, que la bienséance et la coutume exigent de nous que nous ne pensions à nous que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus (1). » C'est précisément ce que disait Boursault à Desbarreaux, ce que dit Ésope à Iphicrate :

Votre raison alors sera-t-elle meilleure?
Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez?
Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez?
Seront-ce d'autres dieux? ou sera-ce un autre homme?
Pouvez-vous ne rien croire et dormir d'un bon somme?
De la vie à la mort il s'agit d'un instant.

(1) La Bruyère, *des Esprits forts.*

Et si le prétendu athée cherche à écarter ces menaces en invoquant la clémence de Dieu, Ésope lui rappelle cette vive image d'un père de l'église que Boursault lui-même citait à Desbarreaux : La clémence de Dieu, c'est cette couche, à la fois solide et incertaine, qui, sur un fleuve glacé, nous sépare de l'abîme. Que peut-elle bien supporter, cette muraille protectrice? Simple question de poids et de mesure; si on la surcharge, elle craque, « et l'abîme est dessous. »

> Jusques à certain poids, qu'on y passe et repasse,
> On est en sûreté sur son épaisse glace,
> Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas,
> Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.

Je ne crains pas de multiplier des citations qui nous font mieux connaître la physionomie morale du poète. Ces portraits n'ont pas seulement un intérêt littéraire, ils ont une valeur historique. Ce sont des commentaires de Saint-Simon, de La Bruyère, de Fénelon, de Massillon, de la princesse palatine, de Leibniz lui-même. Leibniz, en 1704, dénonçait l'athéisme qui commençait à corrompre les hautes classes et menaçait la France d'une révolution inévitable; Massillon tenait le même langage, la princesse palatine y revenait sans cesse, et La Bruyère a terminé son tableau de la société française par un éloquent chapitre sur les esprits forts. Boursault ne s'indigne pas, ne déclame pas; il peint finement l'athée qui croit être athée, l'épicurien qui nie la puissance divine par impuissance d'esprit, par vanité peut-être et par bon ton, mais que le bon sens ramènera.

Un personnage plus difficile à corriger, c'est le financier rapace. Voyez venir M. Griffet! c'est le type du loup-cervier. La passion de l'or l'a rendu aussi dur que le roc. Il a l'âme chevillée au corps. M. Griffet a quatre-vingt-deux ans. Il est célibataire, il n'a point de famille, et, toujours acharné au lucre, il veut gagner sans cesse. Ah! le bel emploi de la vie! le noble usage de la vieillesse! C'est la contre-partie de l'octogénaire de La Fontaine. Que l'octogénaire plante et bâtisse, rien de mieux; ses arrière-neveux lui devront cet ombrage. Mais la cupidité insatiable, mais la poursuite effrénée du gain, chez un vieillard que réclame la mort! Non, ce n'est pas là le travail qui élève, qui rend meilleur, c'est la profanation des heures suprêmes, et le bon Ésope a raison de s'indigner. Il s'indigne si bien que je ne saurais voir dans ce maître Griffet un type général. Celui-là aussi Boursault l'a connu en chair et en os, il l'a vu de près à Montluçon ou à Paris, c'est un de ses chefs sans doute, le chef qui plus d'une fois (on le voit par ses lettres) lui in-

fligea de mauvaises notes, parce qu'il le trouvait trop débonnaire au pauvre peuple. M. Griffet, qui veut devenir fermier général, reprochait au bon receveur de ne pas avoir les doigts assez crochus.

Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes,
J'ai rempli dignement tous les emplois des fermes,
Directeur, réviseur, caissier, *et cætera,*
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultra,*
Être fermier.

Mais le *non plus ultra*, maître Griffet, c'est la mort, et après la mort, pour vous et vos pareils, ce sera l'enfer. Ésope le lui met sous les yeux, cet enfer des traitans, dans un apologue très lestement enlevé. Il y a toute une suite d'*enfers* conçus par les imaginations les plus différentes. On se rappelle l'enfer de Platon aux dernières pages du *Gorgias*, celui d'Aristophane dans *les Grenouilles*, celui de Lucien dans ses *Dialogues des morts*; et, sans parler de l'enfer de *la Divine comédie*, la grande vision devant laquelle toutes les autres pâlissent, qui ne connaît l'enfer comique de Rabelais au deuxième livre de *Pantagruel*, et l'étrange enfer cosmogonique de Victor Hugo dans le poème des *Contemplations* intitulé : *Ce que dit la bouche d'ombre?* Au-dessous de ces grands noms, je réclame une petite place pour l'enfer de Boursault, un enfer tout spécial, l'enfer des hommes d'argent, des pillards, des concussionnaires, l'enfer de tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, dérobent le bien d'autrui.

Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge.
Il n'est profession, art, négoce, métier,
Qui n'ait là dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.

Quelle foule, bon Dieu! que de marchands habiles à donner faux poids et fausse mesure, drapiers, merciers, coiffeuses! que d'empoisonneurs, cabaretiers et cafetiers! que de financiers et de teneurs de banque! Voyez-les remuer des chiffres avec acharnement. Qu'est-ce donc qu'ils comptent de la sorte? Ils essaient de compter le temps qu'ils seront encore là; mais déjà les chiffres leur manquent. Plus loin, voici les grands seigneurs, très exacts à payer leurs dettes de jeu, — dettes d'honneur, comme ils disent, — mais qui ne paient jamais ni le marchand, ni l'ouvrier. Voici les avocats célèbres, ceux du moins qui possèdent à fond le grand art de rendre noir le blanc; voici les notaires... *fragiles*, les greffiers dangereux, les procureurs subtils, les secrétaires avides, les rapporteurs nonchalans, les huissiers à qui l'on graisse la patte pour dissimuler les

pièces, les magistrats qui vendent la justice et qui croient même qu'elle doit être vendue cher, comme tout ce qui est rare. Voici les médecins, précurseurs de la mort, pourvoyeurs de l'autre monde. Voici...

> Enfin, si je faisais une liste fidèle
> De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
> Ce serait une kyrielle
> Qui ne finirait d'aujourd'hui.

Au milieu de ces damnés innombrables, quel est ce groupe de vieillards qui *hurlent langoureusement?* L'un d'eux, le moins âgé de tous, qui se lamente comme ayant été frappé de mort subite, a rendu l'âme à quatre-vingt-dix ans; seulement, à la dernière heure de son dernier jour, il calculait encore le prix de la rente. Aussi le serviteur de Pluton, qui sert de cicérone au visiteur des *lieux chauds*, est-il obligé de rappeler à l'ordre le hurleur obstiné :

> Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement.
> Vous mentez aussi hardiment
> Qu'un faiseur d'oraisons funèbres.

Puis il lui prouve, le bon diable, qu'ayant eu tout le temps de se préparer à mourir, vieux, cassé, décrépit, et toujours attaché aux soins les plus sordides, la seule grande affaire de la vie ne l'a pas occupé une minute. Avis à vous, maître Griffet!

Voilà des paroles de philosophe et de chrétien. Cependant, que devient *Ésope à la cour?* Ces leçons si vives, cette sagesse si ferme, cette autorité si haute, tout cela doit exciter la jalousie des courtisans. Rappelez-vous la fable de La Fontaine, *le Berger et le Roi*; rappelez-vous l'histoire du Persan Alibée, si bien racontée par Fénelon. Comme l'Alibée de Fénelon, comme le berger de La Fontaine, l'Ésope de Boursault est accusé d'avoir dérobé les trésors confiés à sa garde. Crésus, sans ajouter foi aux calomnies, veut pourtant en avoir le cœur net. On fouille la demeure du favori, on ouvre le coffre suspect... — Qu'est cela? un vêtement d'esclave? — Oui, sire, voilà mon trésor. C'était le souvenir des mauvais jours, c'était aussi l'avertissement perpétuel dans ce monde de l'intrigue et du mensonge:

> Et quand l'orgueil sur moi prenait trop de crédit,
> Je redevenais humble en voyant mon habit.

Ici, un de nos maîtres, dans ses belles leçons sur La Fontaine, rencontrant cette dramatique mise en scène de la fable du berger devenu pasteur de gens, ne peut retenir un élan d'admiration. Les beaux vers! s'écrie Saint-Marc Girardin; et il prouve que les traits

les plus charmans du fabuliste ne valent pas ces paroles d'Ésope expliquant à Crésus pourquoi il a gardé si précieusement ses vieux habits d'esclave.

Telle est cette *comédie héroïque* où le gentil Boursault nous donne à sa manière le tableau des caractères et des mœurs dans les dernières années du XVIIe siècle. OEuvre saine et forte, une fois le genre admis, et dans laquelle le poète, malgré les inégalités de son talent, avait sur plusieurs points devancé son époque. Quelques-unes des scènes et un grand nombre des vers que je viens de commenter étaient des peintures si vraies, renfermaient des principes si nouveaux qu'on n'osa pas tout d'abord les produire sur le théâtre. Ces beaux vers de Crésus sur les flatteries des gens de cour :

.... Je m'aperçois, ou plutôt je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne,
Que c'est au diadème un tribut que l'on rend,
Et que le roi qui règne est toujours le plus grand.

Ces vers si beaux, si français, on craignit de les faire retentir sur la scène en 1701 (1). Ce portrait du courtisan athée, on eut peur de le présenter au public. Le peintre, dans son ingénuité, avait fait une œuvre trop hardie. Quel honneur pour le poète d'*Ésope à la cour!* et comme du fond de sa province l'excellent homme avait touché juste!

Il avait touché juste et en même temps il avait gardé une parfaite mesure sans que nulle crise, même la plus violente, pût lui causer le moindre trouble. Pendant que Boursault préparait son *Ésope à la cour*, il eut à essuyer sur son frêle esquif une véritable tempête. Une édition de ses dernières comédies avait paru en 1694 accompagnée d'une *Lettre sur les spectacles*, dont l'auteur était le père Caffaro. Ce père Caffaro, supérieur des théatins, était très affectionné au fils de Boursault, devenu religieux de son ordre, et de là les rapports les plus aimables entre le poète et le vieux moine. Un jour, après avoir lu *le Mercure galant*, le père Caffaro eut l'idée d'écrire en latin une dissertation sur la comédie et de justifier cette forme de l'art en s'autorisant des pères de l'église comme des docteurs du moyen âge, particulièrement de saint Thomas. Ce travail n'était pas destiné au public. Le supérieur des théatins l'avait composé sans doute après quelque conversation avec le jeune religieux,

(1) On n'osa même pas les imprimer sans en modifier le texte. Aux deux derniers vers du passage que nous citons ici on substitua ces deux vers, qui ne sont pas de Boursault et que toutes les éditions suivantes ont conservés :

Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi
Et que le trône enfin l'emporte sur le roi.

si fier du talent et de l'inspiration morale de son père. Quand l'édition de 1694 fut publiée, est-ce le fils de Boursault qui traduisit cette dissertation en français pour en faire la préface du *Mercure* et d'*Ésope?* Le père Caffaro avait-il consenti à cet arrangement ou bien l'avait-il ignoré? Tout cela n'est pas facile à débrouiller au milieu d'assertions contradictoires. Une chose trop certaine, c'est que cette lettre, imprimée sans nom d'auteur et attribuée simplement à *une personne d'érudition*, fut signalée bientôt comme l'œuvre du chef des théatins, et produisit un immense scandale. On connaît la lettre foudroyante que Bossuet adressa au vieux moine, on sait aussi avec quelle soumission le moine essaya de s'excuser (1). C'est dans cette excuse si humble que se trouvent ces naïves paroles : « J'assure votre grandeur devant Dieu que je n'ai jamais lu aucune comédie, ni de Molière, ni de Racine, ni de Corneille, ou au moins je n'en ai jamais lu une tout entière. J'en ai lu quelques-unes de Boursault, de celles qui sont plaisantes, dans lesquelles à la vérité je n'ai pas trouvé beaucoup à redire, et sur celles-là j'ai cru que toutes les autres étaient de même. Je m'étais fait une idée métaphysique d'une bonne comédie et je raisonnais là-dessus... »

Il était donc dans la destinée de Boursault de se heurter aux plus grandes figures du siècle. Tout jeune il reçoit de Molière les coups les plus violens, il est cinglé par Boileau, maltraité par Racine (2); aux approches de la vieillesse, il voit se dresser contre le père Caffaro, son ami, c'est-à-dire contre un second lui-même, la censure écrasante de Bossuet. Nous savons avec quels témoignages d'admiration, avec quelle générosité candide il a répondu aux mauvais procédés des poètes; qu'a-t-il répondu aux emportemens du théologien? Sa correspondance n'en a conservé aucune trace, mais il faut bien que Boursault ait désarmé Bossuet, car le jour où l'évêque de Meaux, malgré la rétractation du vieux moine, reprend la question en son nom propre et trace d'une plume de feu ses *Maximes et réflexions sur la comédie*, il n'y a pas dans ces pages impitoyables une seule

(1) Bien qu'il n'y ait pas eu controverse, à proprement parler, l'ardeur de Bossuet dans toute cette affaire laissa le souvenir d'une discussion en règle. On en voit la trace dans les mémoires de Saint-Simon. A la date de 1694, Saint-Simon, parlant du maréchal d'Humières mort assez brusquement à Versailles, ajoute la réflexion suivante : « On put remarquer qu'il fut assisté à la mort par trois antagonistes, M. de Meaux et l'abbé de Fénelon qui écrivirent bientôt après l'un contre l'autre, et le père Caffaro, théatin, son confesseur, qui, s'étant avisé d'écrire un livre en faveur de la comédie pour la trouver innocente et permise, fut puissamment réfuté par M. de Meaux. » *Mémoires de Saint-Simon*, t. Ier, chap. XII, page 128.

(2) Dans le préambule d'*Artémise et Poliante*, Boursault, vantant son désir de rendre justice à *Britannicus*, affirme que « M. Racine l'a désobligé sans qu'il lui en eût donné aucun sujet. »

parole qui fasse tort à Boursault. Molière y est traité avec une sorte de furie, on dirait un jansénisme farouche; Corneille y est l'objet de critiques amères, et Racine lui-même, malgré *Esther* et *Athalie*, n'y est point épargné. Boursault est le seul dont les erreurs soient combattues avec une haute marque d'estime. C'est bien de lui en effet qu'il s'agit aux dernières pages, c'est bien lui qui est signalé comme voulant « réformer à fond la comédie » afin d'y amener, à la faveur du plaisir, « l'instruction sérieuse des rois et des peuples. » Intention louable, dit Bossuet, mais étrange illusion. D'après celui qui a écrit la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, la parole de Dieu peut seule donner aux rois et aux peuples les leçons dont ils ont besoin : « pour les instructions du théâtre, la touche en est trop légère (1). »

Bossuet devait tenir ce langage et Boursault devait répondre comme il l'a fait. Sa réponse aux *Maximes et réflexions sur la comédie*, c'est la comédie d'*Ésope à la cour*. Touche légère, si l'on veut, inspiration du moins aussi solide que charmante, aussi hardie que spirituelle, puisque des passages entiers (la scène de l'athée par exemple et les réflexions de Crésus sur le néant du prestige royal) ont dû être supprimés au théâtre comme une peinture trop libre de la réalité. J'ajoute surtout : inspiration plus efficace que ne le croit le terrible évêque. Une vingtaine d'années plus tard, les passages supprimés sous Louis XIV ayant été rétablis sous le régent, Montesquieu alla un soir entendre la comédie de Boursault et en reçut une impression profonde qu'il résume en ces termes : « Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour*, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte : bien différent de cet ancien qui disait qu'il n'était jamais sorti des spectacles aussi vertueux qu'il y était entré. C'est qu'ils ne sont plus la même chose (2). »

Boursault, je l'ai annoncé, n'assista point aux effets que produisit sa dernière œuvre. Il ne sut ni les alarmes des uns ni les approbations des autres. S'il ne vit pas ses vers mutilés, ses tableaux rejetés dans l'ombre, il n'eut pas non plus le loisir de mettre la dernière main à son travail et le bonheur de recueillir ces cordiales sympathies dont l'interprète fut un jour Montesquieu. Tout en achevant sa comédie, il en préparait la mise à l'étude lorsqu'une maladie subite l'emporta en quelques jours. Il mourut le 15 septembre 1701, non pas à Montluçon, comme le disent tous ses biographes, mais à Paris, rue de Verneuil, non loin du quai Malaquais, où se trouvait la maison des théatins (3). Son fils, Edme-Chrysostome,

(1) Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie.*
(2) Montesquieu, *Pensées diverses; des Modernes.*
(3) Cette rectification est due au savant historien de la patrie de Boursault,

était alors vicaire de l'ordre; le poète, qui lui avait adressé de si honnêtes conseils au moment de son entrée en religion et qui avait dirigé ses débuts avec tant de bonne grâce, voulut recevoir de lui les secours suprêmes.

Il y a là encore de touchantes harmonies qui achèvent de peindre l'honnête homme. Le théatin était bien le fils de son père; quelques années plus tard, vers le temps où Montesquieu écrivait un si magnifique éloge d'*Ésope à la cour*, Mlle Aïssé, ramenée à la religion par son amie de Genève, Mme Calandrini, lui écrivait qu'elle avait demandé un directeur à Mme du Deffant, et que ce directeur était le père Boursault, alors supérieur général des théatins. « Il a beaucoup d'esprit, lui dit-elle, bien de la connaissance du monde et du cœur humain. Il est sage et ne se pique pas d'être un directeur à la mode. » C'est le fils de Boursault qui aida Mlle Aïssé à se réconcilier avec Dieu, comme on le voit dans ses dernières lettres datées de 1733. Singuliers rapprochemens qui, des batailles littéraires du XVIIe siècle, nous conduisent, à travers tant de péripéties, jusqu'au lit de mort de Mlle Aïssé! C'est un vrai type d'honnête homme que ce poète souriant qui, tout humble et tout modeste, a su charmer Louis XIV, apaiser Boileau, désarmer Bossuet et préparer si gentiment le plus sage des directeurs pour la plus douce des pénitentes.

Voilà comment la vie et les ouvrages d'un écrivain de second ordre nous font souvent pénétrer dans l'intimité d'une grande époque beaucoup mieux que les destinées glorieuses et les immortels chefs-d'œuvre. On souscrira, je l'espère, à mes conclusions, si je dis que l'auteur du *Mercure galant*, d'*Ésope à la ville*, d'*Ésope à la cour*, placé sans doute assez loin des maîtres, a droit au souvenir de l'histoire littéraire et à la reconnaissance publique. Celui que le grand Corneille appelait son fils, celui qui, blessé par Molière, a pleuré si noblement sa mort, celui qui a si vivement peint tant de figures empruntées à la société de son temps, celui qui a mis la morale pratique sur la scène et tracé de la royauté idéale une image si haute, celui-là certainement, malgré les imperfections de de ses écrits, doit garder un rang très honorable parmi les hommes qui ont bien mérité de la France.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

M. Charles-Auguste-Joseph Lambert. M. Lambert, ancien chef de division à la direction générale de l'enregistrement et des domaines, vient de publier à l'âge de quatre-vingt-douze ans une histoire de sa ville natale qui atteste les recherches les plus laborieuses. Ce qui concerne les dates de la vie de Boursault dans l'ouvrage de M. Lambert est traité avec tout le soin et toute la précision possibles. Voyez *Histoire de la ville de Mussy-l'Évêque (Aube)*, par Charles-Auguste-Joseph Lambert, 1 vol. grand in-8°. Chaumont, 1878.

LES RUINES D'UXMAL

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Le 15 octobre 1867, le brick *Montezuma*, déployant toutes ses voiles à la brise alizée, doublait le cap San-Antonio, pointe extrême de l'île de Cuba, et se dirigeait en droite ligne vers le sud-ouest. Depuis trois jours il avait quitté les parages fréquentés des grandes Antilles. Pas un navire ne se montrait à l'horizon, et sur les eaux bleues de la mer du Mexique le *Montezuma* seul traçait son sillage profond. Le soleil se couchait dans l'ouest empourpré et ses rayons obliques teintaient de rose la crête des grandes lames que la houle de l'Atlantique chassait par le détroit de Cordova. Assis sur le pont, deux jeunes gens causaient.

— Si mon calcul est exact, et il doit l'être, nous serons après-demain en vue de terre.

— Oui... si le vent tient, si le courant est favorable, et si notre capitaine ne se grise pas abominablement.

— Voilà bien des si... Mais le vent est bon, le baromètre monte, et quant à Pedro, s'il se grise, ce sera avec de l'eau claire, car j'ai les clés de la cambuse. Restent les courans, nos cartes n'en font pas mention.

— Pas plus que de ceux de los Colorados, où nous avons perdu deux jours à lutter contre un jusant qui nous poussait dans la mer du Honduras. Je crois, Fernand, qu'il y a quelque chose de plus menteur qu'une épitaphe, c'est une carte marine des côtes du Yucatan.

— On y vient si rarement.

— On devrait n'y pas venir du tout. Près d'un mois pour franchir

les 22 degrés qui nous séparent de New-York, et cela dans un siècle de chemins de fer et de bateaux à vapeur, c'est absurde.

— Que veux-tu? Tout le monde ne possède pas vingt lieues de terre dans le Yucatan.

— Pour ce que cela rapporte! Je n'en tire pas par an de quoi payer un déjeuner chez Delmonico.

— Alors tu persistes dans ton idée de mettre ces terres en valeur?

— Je crois que oui; mais sur ce point tu me conseilleras.

— Ton père avait toujours ajourné ce projet.

— C'est vrai, mais il avait, lui, autre chose à faire. Le gouvernement mexicain lui devait en 1854 des sommes assez considérables pour des fournitures faites à l'armée. Hors d'état de s'acquitter, il offrit en paiement une concession de terrains dans le Yucatan; faute de mieux, mon père s'en contenta, il fit mettre ses titres en règle, puis ne s'en occupa plus. Un grand négociant de New-York ne pouvait s'attarder à ces détails. Les spéculations avec l'Angleterre, la Chine, le Pérou, absorbaient toute son attention, et voilà comment il m'a laissé, outre deux cent mille dollars de revenu, ces vingt lieues de terre que je vais visiter par curiosité ou par devoir, je ne sais trop. Ce disant, George Willis alluma un cigare et s'absorba dans la contemplation d'un banc de poissons volans dont il suivit avec curiosité le vol inhabile et les capricieux plongeons.

George Willis et Fernand de C... étaient cousins. Le père de George, armateur à New-York, mort depuis deux ans, avait légué à son fils une fortune considérable, mais une fortune américaine, embarquée dans des spéculations sur toutes les mers et sous tous les climats. George Willis la réalisa prudemment, lentement et fit preuve en cette circonstance d'une entente des affaires que son père avait toujours mise en doute. De fait George ne les aimait guère, et ne s'en occupait que contraint et forcé: il leur préférait les voyages, les études historiques et passait volontiers, à observer, le temps que ses compatriotes emploient à agir. Sous une apparence flegmatique, il cachait un cœur généreux, capable de dévoûment pour les autres et d'enthousiasme pour les grandes causes. On le tenait pour un original, il le savait et n'y contredisait pas, estimant qu'il eût été fort en peine de s'analyser lui-même.

Une vive amitié l'unissait à son cousin Fernand, plus âgé que lui de deux ans. La mère de Fernand, sœur du père de George, avait épousé à Washington M. de C..., alors secrétaire de la légation de France. Fernand avait perdu son père et sa mère de bonne heure. Recueilli par son oncle qui prit soin de l'orphelin et administra habilement sa petite fortune, Fernand, hardi et aventureux, fit partie de l'expédition du colonel Williamson à travers l'Amérique. Géologue expérimenté, dessinateur habile, savant modeste et homme de res-

sources, il rendit d'utiles services et fut, à son retour, désigné par le gouvernement pour le tracé des frontières indiennes. Quand éclata la guerre de sécession, Fernand, dont toutes les sympathies étaient du côté du sud, donna sa démission et attendit les événemens. La lutte terminée, il aida son cousin à liquider les affaires de la succession paternelle et consentit à l'accompagner, séduit par la perspective d'un voyage avec George Willis dont il appréciait les qualités sérieuses et auquel il portait une affection toute fraternelle.

Fernand ne s'était pas trompé dans ses calculs nautiques, et le surlendemain à la pointe du jour le brick mouillait en rade de Sisal, à l'extrémité nord de la presqu'île du Yucatan.

En temps ordinaire, Sisal, le second port du pays après Campêche, est aussi totalement dépourvu d'intérêt que de navires. Du pont du *Montezuma* on apercevait des terres basses, sablonneuses, plaquées çà et là d'une végétation rabougrie. Les pluies abondantes des derniers mois avaient converti la plaine environnante en un vaste marais d'où surgissaient de rares îlots couverts d'herbe. Dans le lointain, par delà le port, d'immenses forêts dessinaient une ligne continue de feuillage qui fermait l'horizon. La chaleur était étouffante, les rayons du soleil pompaient l'humidité, et une vapeur miroitante et confuse s'élevait lentement de la plaine surchauffée.

— Sisal promet, dit George Willis, accoudé sur le bastingage.

— Mais oui, ce paysage ne manque pas d'originalité. Il ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici.

— M'est avis que le pays mérite sa réputation d'être un des plus fiévreux qu'il y ait, sur la côte du moins. Si tu m'en crois, nous ne ferons pas long séjour à Sisal, et nous nous hâterons de gagner Mérida.

Les jeunes gens donnèrent l'ordre de débarquer leurs bagages, et pendant que l'on procédait à cette opération assez compliquée grâce aux approvisionnemens commandés par George Willis, qui n'avait qu'une médiocre confiance dans les ressources locales, ils se rendirent à Sisal où leur présence ne laissa pas de faire une vive impression sur la population. On n'avait depuis longtemps vu d'étrangers si bien mis; ils n'étaient ni marins ni acheteurs d'écailles, ils semblaient disposés à payer un bon prix pour ce qu'ils demandaient; aussi en moins d'une heure se furent-ils procuré une *caleza* pour eux et deux *caretas* pour leurs bagages. On entassa sur ces dernières les malles, les caisses de provisions, vivres, conserves, et à neuf heures du matin, la caravane s'ébranla à la grande admiration des oisifs, c'est-à-dire des six cents habitans de Sisal, dont quelques blancs, nombre de mestizos ou métis, et une grande majorité d'Indiens mayas.

Dans l'après-midi, nos deux voyageurs arrivaient à Mérida et se

faisaient descendre chez dona Micaëla. Mérida est la principale ville de cette partie du Yucatan, et dona Micaëla est, après le curé, la personne la plus importante de Mérida. Elle loue des chambres aux rares voyageurs de passage, elle fait leur cuisine, sait quelques mots d'espagnol et d'anglais, entend mal l'une et l'autre langue, et traduit en maya, pour le bénéfice de ses auditeurs, les nouvelles qu'elle bâtit sur les fragmens de conversation qu'elle peut surprendre et qu'elle croit comprendre; dona Micaëla est la gazette de Mérida, une autorité qui ne se discute pas. Elle accueillit de son mieux les deux cousins, leur prépara en toute hâte un repas très passable, des chambres suffisamment propres, mais fut fort désappointée de ce qu'ils parlaient en français, langue dont personne à Mérida ne savait un traître mot. Prévenu par elle, le curé vint, suivant l'usage, rendre visite aux voyageurs.

Ainsi que presque tous les prêtres du Yucatan, le curé de Mérida était un métis, d'origine espagnole par son père. Il avait reçu une certaine éducation ; ses études, commencées à Campêche, s'étaient achevées à la Havane. Il parlait bien l'anglais et l'espagnol et possédait à fond la langue indienne. Ses paroissiens l'adoraient, et il le méritait. Excellent homme, d'humeur joviale, indulgent pour les peccadilles, inflexible sur le chapitre des droits de l'église, il ne trouvait pas mauvais qu'après avoir assisté au service divin jeunes gens et jeunes filles passassent l'après-midi à danser. Il avait un faible pour les combats de coqs, tolérait la loterie, passion des mayas, et prenait un vif intérêt aux courses de taureaux. Partisan déclaré des vieux usages, il excellait à donner aux assemblées patronales et aux foires locales de Mérida un éclat qui attirait de dix lieues à la ronde les rancheros et les Indiens.

Le lendemain était la fête de saint Cristobal. Depuis quinze jours le curé Carillo n'en dormait guère. Il dirigeait les préparatifs de la cérémonie, allant de l'église à la salle de bal, exerçant ses choristes, surveillant les femmes chargées de préparer les vêtemens du saint. Tout était prêt et non sans peine. Le curé Carillo tenait fort à ce que les deux voyageurs assistassent à la fête; leur présence lui paraissait indispensable, et il employa toute son éloquence à les persuader. Assuré de leur assentiment, il donna libre cours à sa joie : — Vous verrez quelque chose de beau, leur dit-il, et puis c'est demain le bal des mestizas. — Il leur expliqua alors qu'après la cérémonie religieuse, dans l'après-midi, aurait lieu un bal de jour, célèbre dans tout le district sous le nom de bal des mestizas. Les Indiens n'y figuraient que comme simples spectateurs. Les rancheros ou propriétaires des environs y venaient avec leurs femmes et leurs filles. Les cavaliers n'étaient admis qu'en costume de *vaqueros*, et les danseuses étaient habillées en mestizas : tuniques

blanches, flottantes, bordées de rouge autour du cou et de la jupe, colliers et bracelets d'or.

— Il y aura de bien jolies filles, ajouta le curé, avec le clignement d'yeux d'un connaisseur, jolies et sages. Je crois même, mais là-dessus je ne puis rien affirmer encore, que dona Mercédès y sera.

— Qui est dona Mercédès? demanda Fernand.

— Au fait, c'est la première fois que vous venez ici, et vous ne connaissez pas dona Mercédès. C'est la plus belle personne du Yucatan. Elle n'habite pas Mérida, mais Uxmal, à quelques milles d'ici. Vous avez entendu parler d'Uxmal?

— Nullement.

— Quoi! vous ignorez l'existence des ruines d'Uxmal? Vous ne savez pas qu'il y a là, enfouie dans les forêts, toute une ville indienne, des palais gigantesques qui s'écroulent, des sculptures étranges, des hiéroglyphes indéchiffrables? En 1854, deux Américains, Stephens et Catherwood, ont passé ici une année à étudier ces ruines, et ils ont publié à Boston un récit de leurs découvertes qui a fait, m'a-t-on dit, grande sensation dans le monde savant.

— C'est vrai! reprit George Willis, et j'ai parcouru ce volume. Tout m'y a paru extraordinaire. Ainsi Uxmal existe, près d'ici, et est habitée.

— Dona Mercédès y vit, dit le curé d'un ton plus grave. Tout le territoire sur lequel se trouvent ces ruines lui appartient. C'est une jeune fille aussi singulière que belle et bonne. Venue ici, de Mexico, il y a plus d'un an, elle a fait réparer quelques pièces dans la casa del gobernador, et, malgré mes avis et ceux des gens sensés de Mérida, elle est allée s'y installer avec sa sœur, ses domestiques femmes et quelques Indiens. Dona Mercédès vient rarement ici et, comme on ne va jamais à Uxmal, elle ne voit personne.

— Et pourquoi ne va-t-on jamais à Uxmal?

— Ces ruines inspirent dans tout le pays une terreur superstitieuse. Les Indiens n'en approchent qu'avec répugnance, tous ceux du moins qui sont bons chrétiens. On ignore par qui ces palais ont été construits. Leurs formes bizarres, les figures grimaçantes sculptées le long des murs, les fièvres qui règnent dans les forêts en éloignent tout le monde. Ce n'a pas été sans peine que dona Mercédès a pu trouver parmi les Indiens quelques serviteurs disposés à la suivre dans cette solitude. On raconte, ajouta le curé en baissant la voix, qu'autrefois ces ruines étaient peuplées d'idoles et que les *Antiguos*, comme on désigne ceux qui les habitaient, y faisaient des sacrifices humains. Pour moi, je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Les Indiens d'ailleurs n'ont là-dessus que des traditions bien vagues. Tout ce que je puis dire, c'est que je regrette que dona Mercédès ait eu cette fantaisie.

— Mais elle a des parens, des amis?

— Non; cependant on prétend que la famille de sa mère habitait Mérida il y a bien, bien longtemps. Elle a été élevée loin d'ici. On ajoute qu'orpheline depuis quelques années, elle aurait acheté au gouvernement mexicain les terres d'Uxmal, d'autres disent qu'elle en a hérité d'une parente de sa mère. Quoi qu'il en soit, elle est généreuse et me donne largement pour les pauvres, sans compter ce qu'elle a dépensé à la casa del gobernador, où elle a fait faire de grands travaux.

Le curé Carillo achevait de dîner avec les jeunes gens. Dona Micaëla s'était surpassée pour ses hôtes. Un flacon de vieux porto avait délié la langue du bon prêtre, et tous trois, au dessert, fumant d'excellens *puros*, passaient la soirée à causer. On dut pourtant se séparer d'assez bonne heure, le curé alléguant avec raison les fatigues que lui tenait en réserve la journée du lendemain. Restés seuls, les voyageurs, peu disposés au repos, tentèrent vainement de faire parler dona Micaëla et d'obtenir d'elle quelques renseignemens sur la belle Mercédès et les ruines d'Uxmal. Très loquace d'ordinaire, l'hôtelière ne l'était pas sur ce sujet, et, soit qu'elle ne sût rien ou ne voulût rien dire, elle embrouilla si bien le peu de mots anglais et espagnols qui faisaient le fond de son répertoire qu'ils renoncèrent promptement à leur entreprise.

— Attendons à demain, dit flegmatiquement George Willis; je me méfie un peu de ces réputations locales de beauté. J'ai trop voyagé pour n'avoir pas remarqué que les gens ont le crâne et les yeux faits différemment. Quant aux ruines, c'est une autre affaire, et j'en aurai le cœur net. J'ai visité celles d'Europe, d'Asie et d'Afrique; les États-Unis n'en ont pas et pour cause, et on m'a si mal enseigné la géographie que je ne savais pas même le nom d'Uxmal.

— A en juger par ce que nous dit le curé, ces ruines valent bien une visite; mais il ne faut pas qu'elles nous fassent négliger le but de notre voyage.

— Cousin Fernand, ne soyons pas trop impatiens. Voici douze ans que mes terres attendent la visite de leur propriétaire. Quand elles attendraient encore quelques semaines, cela n'a que peu d'importance. Nous sommes à Mérida, bien approvisionnés de tout ce qui est nécessaire à l'existence. La ville me paraît originale, le curé me plaît, dona Micaëla fait les tortillas en perfection, la saison des pluies est finie, il y a ici près des ruines que l'on dit intéressantes, une jeune fille mystérieuse que l'on dit belle; rien ne nous presse, personne ne nous attend nulle part... ne brusquons pas la vie.

— Soit, seulement je croyais que ton intention était de passer une partie de l'hiver en Europe.

— Ici ou là, qu'importe? Nice est charmant en février, et Paris en mai, j'en conviens, mais je connais Nice et Paris. Je sais d'avance ce que j'y ferai. Tu m'écriras de longues lettres; tu blâmeras ma vie, oisive il est vrai, inoffensive après tout. Ici je rencontre sans l'avoir cherché un problème archéologique; il me prend fantaisie de l'étudier, de le résoudre peut-être, où est le mal? J'ai grimpé, moi cinq cent millième, dans la pyramide de Chéops, où je n'ai trouvé que de la poussière et des puces. Tout le monde connaît l'Égypte, on ne connaît pas le Yucatan. Voilà une bonne raison, j'espère. Puis enfin et surtout nous serons plus longtemps ensemble.

— A cela, rien à dire. Buvons un toast aux ruines d'Uxmal et à la belle Mercédès! Je ne sais pourquoi, mais je crois que l'une et les autres valent leur réputation.

— Toujours enthousiaste, répondit en souriant Georges Willis; enfin, nous verrons.

II.

La journée du lendemain se leva radieuse; pas un nuage au ciel. L'air était chargé des senteurs des orangers et des citronniers en fleurs. Une foule nombreuse d'Indiens à pied, de mestizos à cheval et de blancs en calezas envahissait dès le matin les rues de Mérida et se dirigeait vers la place de l'Église où s'organisait la procession de san Cristobal.

Elle réussit à merveille; on se pressait pour embrasser la botte du saint. La messe fut célébrée en grande pompe par le curé Carillo, puis tout le monde se dispersa dans les maisons et dans les champs pour y prendre un peu de repos, satisfaire son appétit et se préparer aux plaisirs de l'après-midi.

Le bal était annoncé pour deux heures. A peu de distance de l'église, sous un massif d'orangers, l'alcade, aidé par le curé et les principaux habitans, avait fait construire une salle de danse. Une enceinte de bambous à hauteur d'appui, des troncs d'arbres sur lesquels reposait une toiture légère de feuilles de palmiers en faisaient tous les frais. A l'intérieur, le sol, bien battu, offrait une surface unie; une estrade destinée au curé, à l'alcade, aux autorités et aux musiciens occupait le fond, des chaises étaient réservées aux dames. Les blancs et les métis avaient seuls droit d'entrée; les Indiens se pressaient en dehors pour jouir du coup d'œil, attendant patiemment leur tour, qui devait venir dans la soirée. Des groupes de jeunes filles en costume de mestizas traversaient la place. Leurs cavaliers les abritaient galamment du

soleil sous les grandes ombrelles rouges seules en usage au Yucatan. Les vestes courtes des jeunes gens, les ceintures de soie aux couleurs voyantes et à franges riches qui serraient leur taille, leurs sombreros ornés de plumes éclatantes, les robes blanches de leurs compagnes, cet air de fête, ces rires joyeux, tout justifiait et au-delà les prévisions du curé Carillo, qui n'était certes pas le moins affairé ni le moins gai. Il avait installé les deux voyageurs sur l'estrade et de temps en temps leur adressait un coup d'œil expressif quand une mestiza plus jolie que les autres faisait son entrée dans la salle.

La danse allait commencer lorsqu'au dehors un mouvement de la foule annonça l'arrivée d'un personnage important. Les rangs s'ouvraient devant une jeune fille que n'accompagnait aucun cavalier, mais que suivait une escorte de femmes indiennes qui s'arrêtèrent sur le seuil. Tous les regards se tournèrent de ce côté. Dona Mercédès, car c'était elle, traversa la salle et se dirigea vers l'estrade, où un fauteuil lui était réservé entre l'alcade et le curé, qui se levèrent à son approche. Grande et bien proportionnée, dona Mercédès paraissait avoir vingt ans. Elle était certainement d'une rare beauté. Les yeux bleus et profonds, la bouche d'un dessin pur et correct, le menton d'un modelé ferme, le front intelligent, les sourcils décrivant une courbe gracieuse composaient un ensemble digne d'un peintre et auquel une nuance de mélancolie ajoutait un charme indéfinissable. Quand elle parlait ou souriait, deux fossettes se dessinaient sur ses joues, et le coin de sa bouche, légèrement relevé, laissait entrevoir des dents éblouissantes. Elle portait un costume de mestiza qui lui seyait à ravir. Ses cheveux blonds et abondans, tressés en diadème, étaient semés de fleurs blanches. Sa tunique flottante, d'une étoffe soyeuse et blanche aussi, ornée de broderies de soie rouge, se drapait autour d'elle en plis gracieux. Parmi toutes ces jeunes filles, dont beaucoup étaient charmantes, dona Mercédès était reine autant par sa beauté et sa distinction que par le rang que chacun semblait lui assigner.

— Elle est bien belle, murmura Fernand à l'oreille de son cousin.

— Oui... une beauté un peu froide, mais une beauté.

— Tiens, regarde, elle sourit; la statue s'anime, et la femme est ravissante. J'espère que Carillo nous présentera à elle... Mais voici un cavalier qui se dirige de son côté.

Don Pedro Rodriguez, jeune et riche planteur de Mérida, venait en effet inviter dona Mercédès à ouvrir le bal avec lui. Sur ses instances et celles du curé, elle accepta son offre. La foule fit cercle autour d'eux. Parmi ces spectateurs, tous gens du pays, un étranger de haute taille, qu'à sa démarche autant qu'à son costume

on reconnaissait pour un marin, suivait avec attention tous les mouvemens de la jeune fille, dont les yeux s'arrêtèrent un instant sur lui. Elle ignorait évidemment qui il était; mais lui parut la reconnaître, et son visage trahit une expression de colère et de mépris. Sans affectation il se dirigea vers un angle de la salle d'où il pouvait tout observer. Dona Mercédès avait pris place et semblait plutôt s'acquitter d'un des devoirs de son rang que se livrer à un des plaisirs de son âge. Quant à don Rodriguez debout en face d'elle, il était heureux et fier des regards d'admiration attachés sur sa compagne. La musique commença sur un rythme lent et cadencé. Tour à tour il s'avançait et s'éloignait en suivant la mesure, cherchant par un mouvement agile à lui enlever une rose qu'elle tenait à la main et qu'elle retirait vivement. Ses efforts étaient infructueux. Le rythme s'accentuait et devenait plus rapide. Dans la danse des toros, classique au Yucatan, le danseur doit conquérir la fleur dans un temps donné et sans toucher la tunique ou la main de la danseuse. A un moment indiqué par un point d'orgue, s'il n'a pas réussi, la jeune fille laisse tomber la rose; il doit s'en saisir avant qu'elle ne touche terre.

Au signal donné par l'orchestre, Mercédès leva la main. La large manche de sa tunique glissa doucement et laissa entrevoir quelques instans un bras charmant. Elle fit le geste de rejeter la fleur en arrière; sa taille gracieuse se cambra légèrement, dessinant une ligne pure et harmonieuse, puis au moment où son danseur s'élançait, elle ramena rapidement son bras au-dessus de sa tête, et la rose, frôlant les plis de sa tunique, vint tomber à ses pieds. Don Rodriguez n'avait pas prévu sa ruse. Quelques grains de poussière attachés aux feuilles humides et fraîches attestaient sa défaite. Il remit la fleur à Mercédès. Suivant l'usage, elle se tourna vers l'alcade et le curé: — Pour les pauvres. — Cela voulait dire que la rose et le privilège d'être pour le reste de la fête le cavalier de dona Mercédès appartiendraient à celui qui en donnerait le prix le plus élevé. D'ordinaire on ne surenchérit pas, et le danseur maladroit répare son échec moyennant quelques réaux ou quelques piastres, suivant sa position de fortune.

Don Rodriguez tenait évidemment à ses droits. S'inclinant respectueusement devant Mercédès, il déposa à ses pieds une once d'or. Cette munificence inusitée fut saluée par d'unanimes applaudissemens. Quelques piécettes vinrent grossir le don du jeune homme que nul des assistans d'ailleurs n'entendait ni ne pouvait surpasser, lorsqu'une large pièce d'or de vingt dollars tomba auprès de dona Mercédès. Un étonnement profond se manifesta parmi les assistans, et tous les yeux se dirigèrent vers l'estrade. C'était en effet George Willis qui, sans le savoir, infligeait à don Rodriguez

une mortification qui se traduisit par un regard irrité à l'adresse de son rival inconnu. L'alcade descendit, ramassa l'argent et tendit à don Rodriguez son once d'or que celui-ci repoussa d'un geste dédaigneux, puis, au milieu du silence général, il présenta George Willis à la jeune fille.

Sans mot dire, don Rodriguez s'apprêtait à quitter la salle. L'étranger avait tout observé, et au moment où le planteur franchissait le seuil, il l'arrêta d'un geste familier : — Vous êtes généreux, don Rodriguez. — Ainsi interpellé, don Rodriguez toisa son interlocuteur avec une nuance de dédain et passait sans répondre, lorsque l'autre ajouta en ricanant : — Il faut ne pas la connaître pour payer une once d'or le privilège de danser avec cette... — Il n'acheva pas; la main nerveuse et souple du jeune homme s'abattit sur son bras et le serra comme un étau.

— C'est de dona Mercédès que tu parles, Harris?

— Oui, répondit-il en essayant de dégager son bras. Je l'ai reconnue et je ne m'y trompe pas. J'étais troisième lieutenant à bord du navire qui l'a ramenée de Mexico à Charleston en 1865. J'en sais long, et elle ne mérite pas qu'un galant homme comme vous se fasse insulter publiquement.

— Ceci me regarde, interrompit don Rodriguez avec hauteur, mais je te défends de dire un mot contre dona Mercédès. Tu me connais, et tu sais que, si je ne pardonne pas une injure, je ne permets pas qu'on attaque une femme.

— On se taira, répliqua Harris en haussant les épaules et suivant des yeux don Rodriguez, qui s'éloignait.

Pendant cette courte scène, Mercédès observait avec un étonnement mêlé de curiosité le jeune Américain qu'elle voyait pour la première fois.

— Je vous remercie pour nos pauvres, monsieur.

— N'en faites rien, mademoiselle, répondit simplement George Willis, dont le sang-froid ne se démentait jamais. Je vous avoue que je ne pensais pas à eux. Arrivé ici avant-hier avec mon cousin, je désirais vous être présenté par notre ami, le curé Carillo. Ce n'était pas facile au milieu d'une fête, et j'ai saisi l'occasion...

— Aux dépens de don Rodriguez?

— Ah! oui, c'est vrai, j'oubliais aussi don Rodriguez.

Mercédès sourit : — Vous oubliez les pauvres, puis don Rodriguez; mais vous êtes, je le vois, peu au fait des usages de Mérida. Je vous dois telle danse qu'il vous plaira de choisir.

— Ah! mais je ne danse pas.

— Vraiment!

— Non... Je désirais vous voir, causer avec vous, vous présenter

mon cousin et vous demander des détails sur les ruines d'Uxmal, que vous habitez, m'a-t-on dit.

Mercédès le regarda avec une surprise où se trahissait quelque gêne. De nouveaux groupes de danseurs se formaient autour d'eux. Elle accepta le bras du jeune homme et monta les degrés de l'estrade. George Willis lui présenta son compagnon, et tous trois s'assirent dans l'angle le plus éloigné des musiciens, suivis par les regards curieux des spectateurs.

Fernand semblait le plus embarrassé des trois, mais peu à peu la conversation s'anima. Dona Mercédès s'amusait de l'étonnement des deux étrangers et répondait complaisamment à leurs questions sur les usages du Yucatan et sur les incidens du bal. La danse avait repris avec animation. Couples après couples se succédaient sans interruption, et toujours les danseurs finissaient par s'emparer de la fleur que les jeunes filles agitaient coquettement. A dire le vrai, elles y mettaient quelque bonne volonté, et leurs cavaliers leur en savaient gré. La danse des toros fit ensuite place à des danses d'ensemble rappelant de loin nos quadrilles européens, mais avec plus d'entrain de part et d'autre.

George Willis essaya d'amener l'entretien sur les ruines d'Uxmal, mais dona Mercédès paraissait peu disposée à satisfaire sa curiosité. En cela elle était secondée par Fernand qui, pour le moment du moins, se préoccupait peu des ruines et dont les regards respectueux, mais charmés, ne perdaient pas un geste de la jeune fille. Le curé, toujours affairé, allait et venait, se joignant par intervalle à leur groupe, se mêlant à la conversation, puis, appelé ailleurs par d'autres soins, laissant sa phrase interrompue, sa remarque inachevée. Vers quatre heures, dona Mercédès se leva; elle avait, disait-elle, une assez longue distance à franchir avant de regagner son habitation.

— Nous permettez-vous, dona Mercédès, d'aller vous présenter nos hommages? lui dit George Willis. J'ai un vif désir de connaître Uxmal. Le curé Carillo a promis de nous y conduire, mais Uxmal est sur vos terres, et je voudrais d'abord m'assurer de votre consentement.

— Il n'en est pas besoin, répondit dona Mercédès. Les ruines couvrent plusieurs lieues de pays et sont accessibles à tous; mais je croyais, d'après ce que vous m'aviez dit, que vous ne comptiez passer ici que quelques jours.

— C'était en effet notre plan primitif, mais j'ignorais alors l'existence d'Uxmal, et ma curiosité s'est éveillée au récit des descriptions que le curé nous a faites. Mon père, mort depuis peu d'années, possédait à Labna des terres qu'il n'avait, non plus que moi, jamais visitées. Je me propose de les examiner et d'aviser aux

moyens de les mettre en culture. Pouvez-vous me dire où est et ce qu'est Labna?

— Oui. On désigne ainsi une vaste étendue de pays, plaines et forêts, forêts surtout, qui confinent à Uxmal et s'étendent dans la direction de Nohpat.

— Alors nous sommes voisins?

— Oui, monsieur. Je savais que ces terres avaient été concédées par le gouvernement mexicain à un négociant de New-York. Votre intention est-elle de vous y établir?

— Moi,... non. Peut-être mon cousin, qui veut bien m'aider de ses conseils et veiller à mes intérêts, résidera à Labna, si, après examen, nous estimons que l'exploitation du sol puisse être utile au pays, aux Indiens et à nous-mêmes. Sur ce point, vos avis nous seraient précieux.

Dona Mercédès écoutait avec attention. Son visage, un peu soucieux au début de l'explication, se rasséréna promptement, et ce fut avec plus de cordialité qu'elle répondit aux jeunes gens. Elle ne dissimula pas les difficultés de leur entreprise. Labna, ainsi qu'Uxmal, était couvert de vastes forêts presque impénétrables. Çà et là quelques parties découvertes pouvaient convenir à la culture du maïs et de la canne à sucre; mais les routes n'existaient pas, à peine trouvait-on quelques rares sentiers frayés par les Indiens. Le curé d'ailleurs leur donnerait des indications plus précises. Il les rejoignait en ce moment, ayant aperçu l'escorte de dona Mercédès qui se préparait au départ. Ses instances pour la retenir furent vaines; mais elle les invita tous trois à venir le surlendemain à Uxmal, où elle les attendrait pour déjeuner. Les jeunes gens acceptèrent avec empressement, le curé avec embarras, et l'on se sépara. Mercédès partie, le bal intéressait peu George et Fernand, et ils rentrèrent chez dona Micaëla.

III.

En quittant Mérida pour se rendre à Uxmal, les voyageurs suivirent le *camino real*, route royale qui se dirige sur Tékoh. En dépit de son nom pompeux, le *camino real* n'est qu'un mauvais chemin labouré d'ornières où les caretas s'embourbent fréquemment. Montés sur d'excellens chevaux du pays, ils franchirent rapidement cette distance. A Tékoh, abandonnant la route, ils s'enfoncèrent dans la forêt. Un étroit sentier à peine assez large pour deux cavaliers de front serpentait sous d'épais ombrages qui ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour mystérieux. Deux heures d'un trot allongé les amenèrent enfin à une clairière où leurs yeux éblouis par l'éclat du soleil s'arrêtèrent avec stupéfaction sur les ruines colossales de la casa del gobernador.

Devant eux, à un demi-mille de distance, se dressait un vaste palais en ruines, construction bizarre à laquelle un monticule énorme servait de base. Sur le fond bleu pâle du ciel se découpaient en vives arêtes des murailles massives surchargées d'ornemens et percées d'ouvertures béantes qui tachaient de trous noirs la monumentale façade. Sur le plan incliné du monticule, on distinguait les débris d'un escalier gigantesque. Ses marches, qui régnaient autrefois sur toute la largeur, s'étaient çà et là disjointes sous l'effort d'une végétation puissante. Des semences emportées par le vent avaient germé entre les interstices des pierres, projetant des arbres aux formes étranges et contournées, déplaçant lentement les lourdes assises, descellant les pierres polies et usées par les pas de générations disparues. Les toitures effondrées étaient remplacées par des lianes parasites aux fleurs multicolores. Laissant leurs chevaux à la garde de leur escorte, les trois voyageurs gravirent les cent vingt marches qui aboutissaient au terre-plein sur lequel s'élevait dans toute sa majesté déchue le palais en ruines. La façade présentait jusqu'à une hauteur de vingt mètres une surface blanche et lisse. Au-dessus, la pierre découpée, travaillée, ciselée, n'offrait plus qu'une masse solide de sculptures étranges et d'hiéroglyphes inconnus. Les angles, les linteaux des portes étaient couverts d'ornemens en relief, représentant des têtes bizarres, grimaçantes, avec de grands yeux creux. D'énormes serpens y déroulaient leurs anneaux minutieusement travaillés, des tortues monstrueuses étalaient leurs carapaces sculptées par des mains habiles, des oiseaux semblables à des ibis, et des sphinx au regard interrogateur, séparés par des figures humaines dont la coiffure rappelait celle des Incas, présentaient aux regards un fouillis de lignes, de contours enchevêtrés et mêlés en un ensemble confus qui parlait une langue incompréhensible.

Le sommet du plateau dominait la forêt. Aux pieds des voyageurs s'étendait un océan de verdure semé d'autres monticules sur lesquels surgissaient d'autres ruines. Une ville entière, ville de palais, dormait là et dressait ses murailles massives qu'assiégeait une végétation exubérante. Sur les flancs des tertres ravinés par les pluies, les arbres s'échelonnaient comme des troupes qui montent à l'assaut et, dans les salles désertes, les toits brisés laissaient passer des troncs élancés qui agitaient leurs verts panaches comme un drapeau sur une place conquise.

Les deux jeunes gens contemplaient avec un indicible étonnement ces ruines gigantesques, qui arrachaient au flegmatique George Willis un cri d'admiration. Fernand semblait avoir tout oublié, même dona Mercédès. Quant au curé, bien que ce ne fût pas sa première visite à Uxmal, l'impression qu'il éprouvait n'était évi-

demment rien moins que satisfaisante. Lui si gai, si jovial d'ordinaire, il paraissait contraint et mal à l'aise. On eût dit qu'une sorte de frayeur le rendait muet et qu'il voyait avec peine la curiosité enthousiaste de ses deux compagnons. Fernand fut le premier à s'arracher à sa contemplation :

— Les deux merveilles dont vous nous aviez parlé ont répondu et au-delà à notre attente, mon cher curé, et les ruines d'Uxmal sont les plus étonnantes que j'aie vues, aussi vrai que dona Mercédès est la plus belle personne des deux Amériques.

Il achevait à peine qu'il aperçut près de lui celle dont il parlait. Avertie de leur arrivée, elle était venue à leur rencontre. Le bruit de ses pas, amorti par l'épais gazon, ne l'avait pas trahie, et depuis quelques instans elle les observait en silence. L'exclamation du jeune homme la fit rougir, mais ce fut lui qui baissa les yeux devant son regard. Trop embarrassé pour parler, il attendit le tour qu'il plairait à la jeune fille de donner à la conversation, ne sachant s'il devait s'excuser ou se taire. Mercédès ne lui venait guère en aide. Ses traits, redevenus impassibles, ne trahissaient ni dépit ni satisfaction, mais une sorte de gravité qui imposait le respect. Elle tendit la main au curé, salua Fernand, et se dirigea vers George Willis, qui, le crayon à la main et assis à distance sur un chapiteau renversé, dessinait une tête colossale sculptée au-dessus d'une des portes d'entrée.

— Dona Mercédès, je sollicite toute votre indulgence; je n'ai pu résister à la tentation de copier ce fragment. Voyez comme il est admirablement éclairé en ce moment. Ce jeu d'ombre et de lumière est merveilleux. Ces grands yeux, ce cou puissant, ce torse énorme, forment un ensemble si original au milieu de ce cadre singulier. Comme je vous comprends d'être venue habiter ici !

Mercédès sourit de cette admiration sincère.

— Vous n'êtes pas au bout des surprises que vous réservent les ruines d'Uxmal. Il y a près d'ici, à un mille environ, un autre palais que les Indiens désignent sous le nom de *Palais du Nain*, et dont l'ornementation est encore bien plus curieuse que celle-ci.

— D'où lui vient ce nom bizarre?

— D'une statue de nain difforme qui subsiste encore dans une cour intérieure. Le temps et les Indiens l'ont respectée; ces derniers surtout, à qui elle inspire un singulier effroi. Les légendes abondent ici, mais ce ne sont que des légendes; le lien qui les rattachait à l'histoire vraie est brisé depuis des siècles.

— Est-il impossible de le renouer?

— Je le crois; mais votre dessin est terminé, et le déjeuner nous attend.

George Willis s'empressa d'obéir à l'invitation de la jeune fille.

Leurs compagnons les avaient rejoints, et tous trois suivirent Mercédès, qui se dirigea vers l'angle du bâtiment. Un singulier contraste les y attendait. Toute la partie de la façade qu'ils venaient de contourner était jonchée de débris à demi enfouis dans les hautes herbes. Des socles de statues, des colonnes brisées, des fragmens de corniches détachées laissaient à peine la place à un étroit sentier entre leurs masses informes. En dépassant l'extrémité sud, ils se trouvèrent tout à coup en face d'un ravissant jardin rempli de plantes tropicales aux fleurs éclatantes et parfumées. Le sol, soigneusement déblayé, formait une terrasse qui s'inclinait en pente douce sur le flanc du monticule. Ce côté de la façade, moins vaste, mais admirablement conservé, offrait à l'œil une ligne continue de bas-reliefs dont aucune végétation parasite ne détruisait l'imposant effet. D'énormes poutres travaillées et fouillées avec art, et provenant des parties intérieures du palais, avaient été utilisées pour réparer les linteaux et encadrer les portes massives. Devant eux se déroulait un horizon immense, coupé de ruines grandioses, et dans le lointain une ligne vague, indécise, la mer qui confondait avec le ciel ses teintes azurées.

Dona Mercédès s'était établie dans ce coin du palais. Tout en réparant et en appropriant les pièces à son usage personnel, elle avait scrupuleusement respecté la construction et la décoration primitives. De vastes salles d'une hauteur prodigieuse, très simplement meublées et reliées par des portes étroites, se succédaient sur toute la longueur. Une cour intérieure, entourée de portiques, plantée de fleurs et d'arbustes, entretenait une délicieuse fraîcheur et séparait la partie habitée et restaurée du reste des ruines.

— Soyez les bienvenus, messieurs, et vous, mon cher curé, merci d'avoir fait une exception à vos habitudes en acceptant notre hospitalité. On vous voit rarement ici, mais je sais qu'Uxmal n'a pas le don de vous plaire.

— C'est vrai, répondit-il avec bonhomie, je préfère Mérida. On ne sait pas qui a construit ces palais, on ignore qui les a habités; il a dû s'y passer des choses bien singulières. Les Indiens affirment que ces ruines sont hantées.

— Mieux à même qu'eux de savoir à quoi m'en tenir, reprit Mercédès, je puis vous affirmer qu'il n'y revient personne. Mais voici ma sœur Carmen.

La nouvelle venue paraissait avoir dix-huit ans et ne ressemblait en rien à Mercédès. Elle était jolie plutôt que belle, et sa physionomie expressive et mobile contrastait avec la régularité des traits de sa sœur. Elle salua sans embarras, mais avec curiosité les deux jeunes gens.

George Willis partageait son attention entre les deux sœurs et

l'examen de la pièce où il se trouvait. Sa curiosité, fortement éveillée, le rendait distrait, Carillo parlait peu, Fernand seul semblait avoir oublié où il était et se préoccupait beaucoup plus de sa compagne que des ruines et de ceux qui les avaient élevées. La voix grave et douce de dona Mercédès charmait son oreille, et il observait avec intérêt cette étrange jeune fille qui avait choisi pour y vivre ce palais désert et qui, loin du monde, cachait dans une solitude absolue sa merveilleuse et mélancolique beauté.

— Dona Mercédès, dit le curé, avez-vous vu récemment votre Indienne?

— Non. Itza n'est pas venue ici depuis plus de trois semaines. Est-elle allée à Mérida?

— Je ne crois pas, on l'y voit rarement et elle n'y reste jamais longtemps. Les Indiens la craignent, et elle évite les étrangers.

— Itza, interrompit dona Carmen, est une vraie fille des forêts, mon cher curé, et vous ne réussirez pas à la convertir, encore moins à la civiliser.

— Qui est Itza? demanda George Willis.

— Dona Carmen la connaît mieux que personne, répondit le curé.

La jeune fille leur dit alors qu'Itza était Indienne, de race maya, mais très différente de ses compatriotes comme type physique et comme caractère. Farouche, indépendante, elle passait sa vie à errer dans la forêt au milieu des ruines. Itza pouvait avoir vingt-cinq ans; elle était grande, élancée; ses pieds et ses mains, d'une petitesse exquise, rappelaient ceux que les sculptures d'Uxmal donnent à leurs personnages. Les Indiens disaient tout bas qu'Itza descendait en ligne directe des anciens chefs du pays; elle n'était pas chrétienne, et ils la soupçonnaient d'adorer en secret les dieux de ses ancêtres. Sans autre compagnon qu'un grand chien roux qui ne la quittait jamais, elle parcourait ces solitudes impénétrables, se nourrissant de fruits et de racines. Elle possédait aux environs de Mérida une milpa, vaste clairière propre à la culture du maïs et à l'élevage des animaux. Elle la louait, et le modeste revenu qu'elle en tirait suffisait à son entretien. Itza ne s'était pas mariée, bien qu'elle fût belle; elle méprisait les Indiens, esclaves pendant de longues années et toujours en état de sujétion; elle haïssait les Mexicains, en qui elle voyait des usurpateurs et des ennemis. Cette haine toutefois ne s'étendait pas aux deux sœurs. Un jour, surprise par l'orage, Itza avait cherché un refuge au palais. On lui avait fait accueil et elle en gardait bon souvenir. Depuis elle était revenue. Carmen l'avait prise en affection et cherchait à la retenir, mais sans succès. Itza l'aimait, mais elle aimait mieux encore sa vie errante, ses longues rêveries dans les ruines.

Mercédès se levait; le repas fini, on revint sur la terrasse. Le

soleil déclinait à l'horizon et dardait ses rayons mourans sur la forêt dont il dorait les cimes, et sur les ruines voisines dont les murailles se découpaient en saillie sur le ciel empourpré. L'une surtout attirait les yeux par ses lignes bizarres. Le monticule qui lui servait de base représentait une pyramide tronquée ; les angles, nettement accusés, avaient conservé toute leur régularité première. D'un style moins sévère que les autres, elle les dominait et ses pans de murs qui se dessinaient en relief puissant étaient couverts du haut en bas de sculptures et de bas-reliefs.

Voici le Palais du Nain, dit Mercédès à Fernand. J'avais songé d'abord à nous y établir, mais le curé Carillo a tout fait pour nous en dissuader. Personne d'ailleurs n'eût consenti à nous y suivre. Les Indiens n'en approchent qu'en tremblant et s'ils l'osaient ils l'auraient détruit depuis longtemps.

— Pourquoi cela?

— Les uns prétendent que c'était l'habitation d'un grand prêtre païen, d'autres qu'on y rencontre des idoles et des ossemens humains. Je crois que le Palais du Nain était le temple d'Uxmal. Sa position au centre même de la ville, sa situation plus élevée, ses vastes salles entourées de petites pièces étroites et sombres révèlent une destination différente de celle des ruines environnantes. D'ailleurs je ne l'ai visité qu'une fois, et j'ai renoncé à mon projet...

— Il était séduisant, et je serais heureux de le mettre à exécution si dona Mercédès me le permettait, interrompit George Willis.

— Vous, monsieur? quelle singulière idée!

— Mais non, pas si singulière. Ces ruines m'attirent, j'ai le désir de les étudier de près, vous nous l'avez permis. Si nous habitons Mérida, il nous faudra chaque jour perdre quatre heures en courses. Autorisez-nous à nous installer dans le Palais du Nain, nous n'y dérangerons personne, nous serons au centre de nos explorations, vos locataires si vous le permettez, vos obligés à coup sûr et vos voisins dans la mesure où cela vous plaira.

George Willis parlait si sérieusement que le sourire d'incrédulité de dona Mercédès disparut.

— Et Labna?.. et vos projets de défrichemens?

— Ils attendront.

— Mais pas un Indien ne voudra vous accompagner.

— Nous nous passerons des Indiens. Le brick le *Montezuma* est à Sisal pour plusieurs jours. Je connais l'équipage ; il y a là un certain nombre de gaillards que je soupçonne fort d'avoir fait tous les métiers, et à qui les légendes indiennes seront bien indifférentes, entre autres raisons parce qu'ils ne savent pas un mot de maya. Je les prendrai à mon service.

— Pourquoi refuser, Mercédès? dit Carmen, qui ne perdait pas

un mot de cette conversation. Nous ne saurions exposer nos visiteurs aux inconvéniens que présenteraient leur séjour à Mérida et leurs excursions dans ces ruines...

Carmen s'arrêta court devant le regard de sa sœur; mais l'expression mutine de ses yeux et de sa bouche trahissait la contrainte qu'elle s'imposait et triompha de l'hésitation de Mercédès.

— Je ne puis, monsieur, vous refuser la faveur, si c'en est une, que vous me demandez. Je crois que vous ne vous rendez pas bien compte des difficultés de votre entreprise, mais vous serez toujours à temps d'y renoncer.

— Merci, dona Mercédès. Je ne renonce jamais à ce que j'ai résolu et dès demain nous procéderons à notre installation.

Pendant ce temps, le curé Carillo et Fernand exploraient les ruines de la casa del gobernador. George Willis leur rendit compte de son entretien.

Fernand était enchanté; quant au curé, il saisit l'occasion d'échanger à l'écart quelques mots avec dona Mercédès.

— Ce que vous faites là n'est-il pas imprudent?

— Qu'y puis-je? Je suis lasse, mon bon curé, à bout de forces et de courage, à la merci d'un hasard. Pauvre Carmen, ajouta-t-elle, il me faudra bientôt tout lui dire.

Le curé Carillo se tut, serra affectueusement la main de la jeune fille, rejoignit ses compagnons et tous trois partirent pour Mérida.

Dès le lendemain George Willis se mit en route pour Sisal. Son absence devait durer quelques jours. Pendant ce temps Fernand s'occuperait de leur installation au Palais du Nain et mettrait le village à contribution pour se procurer ce qui était nécessaire à un séjour de quelque durée.

IV.

George Willis était à peine à un mille de Mérida lorsque, sur la route solitaire, il entendit le galop d'un cheval. Peu d'instans après un cavalier s'arrêtait à ses côtés et le saluait courtoisement. Il reconnut don Rodriguez. L'incident du bal n'avait laissé qu'un souvenir assez confus dans sa pensée et ce fut avec cordialité qu'il rendit son salut au jeune planteur.

— Pardon de vous retarder, monsieur, lui dit don Rodriguez en assez mauvais anglais.

— Nullement, senor, répondit George en excellent espagnol. Je suis à votre disposition.

— J'y compte bien, car vous n'avez sans doute pas oublié l'insulte que j'ai reçue de vous au bal des mestizas?

— Mais... si fait. Je vous ai insulté?

— Vous avez la mémoire courte, senor.

— Non, répondit George flegmatiquement, pas d'ordinaire.

— La mienne est meilleure, et, si vous le voulez bien, nous terminerons tout de suite cette affaire.

— Comment?

— Mais... en galans hommes. Vous m'avez outragé, j'ai droit à une réparation et je vous la demande.

George Willis le regarda avec surprise. A qui en avait-il et que lui voulait cet enragé? Le regard du planteur était assez expressif, et George comprit qu'il mettait en doute sa bravoure. — C'est absurde, se dit-il, mais puisqu'il y tient... Bah, nous ferons comme les Irlandais, ils se battent d'abord, quitte à s'expliquer ensuite s'ils le peuvent.

Don Rodriguez attendait. Sa main nerveuse caressait le cou de son cheval, et ses yeux, fixés sur George, prenaient une expression railleuse qui n'était guère du goût de ce dernier.

— Comme il vous plaira, reprit-il enfin en haussant les épaules. Que proposez-vous?

— Il y a ici près un petit bois qui fera fort bien notre affaire. Vous avez votre carabine, j'ai la mienne. Vous entrerez d'un côté, moi de l'autre, et...

— Je vois cela d'ici, interrompit George, la chasse à l'homme, et... nous tirerons...

— Chacun une fois, si aucun de nous n'est atteint...

— Nous en reparlerons... ou nous recommencerons. C'est à merveille.

— J'aurais une faveur à vous demander. Si vous me tuez, veuillez remettre au curé Carillo quelques lignes que je vais écrire afin que vous n'ayez aucun ennui...

— On n'est pas plus aimable.

— ... Et ensuite, reprit gravement don Rodriguez, je vous prierai de veiller à ce que l'on m'ensevelisse en terre sainte.

— Oh! pour cela, avec le plus grand plaisir, répondit George, mais service pour service. Vous voudrez bien aussi, s'il m'arrive malheur, remettre au curé un mot de moi.

— Très volontiers.

Tous deux descendirent de cheval; puis, après avoir vérifié la charge de leurs carabines, ils écrivirent au crayon leurs missives, qu'ils échangèrent.

Le sang-froid de George Willis lui conciliait l'estime de son ad-

versaire. Avant d'entrer dans le bois, ce dernier s'approcha de lui.

— Un mot, senor, s'il vous plaît. Connaissez-vous un nommé Harris?

— Pas du tout. Est-ce qu'il aurait, lui aussi, quelque grief contre moi?

— Non; Harris est marin. Il commande une goëlette et fait ostensiblement le commerce entre Sisal et la Havane. En réalité il s'occupe de contrebande. Harris est un homme dangereux et violent et, je ne sais pour quelle raison, il est animé de mauvaises intentions contre dona Mercédès. Surveillez-le si c'est vous que le sort favorise, autrement je m'en charge. Je suis Espagnol, senor, fils d'Espagnol, et je ne permettrai jamais qu'on attaque une femme.

— Merci. Il a du bon, ce senor Rodriguez, se dit George en se dirigeant vers le bois. C'est vraiment dommage qu'il soit absurde à ce point. Tous ces hidalgos sont brouillés avec la logique.

Le petit bois touffu dans lequel ils entraient formait une sorte d'oasis au milieu de la vaste plaine qui s'étend en pente douce de Mérida à Sisal. De grands tamariniers y entretenaient une ombre épaisse et étouffaient toute végétation parasite. Don Rodriguez fit halte à la lisière. — Arrêtez-vous ici, dit-il à son adversaire; je vais par un détour gagner l'autre extrémité. Dans cinq minutes, si vous le voulez-bien, nous commencerons.

— C'est entendu, répondit George, et Dieu sait comment cela finira. Souvenez-vous, senor, que c'est vous qui l'avez absolument voulu, et que pour ma part...

— Soit, interrompit don Rodriguez avec un mouvement d'impatience, ces explications sont inutiles; et il s'éloigna.

— Inutiles... maugréa George, tout en armant sa carabine, cela lui plaît à dire... Enfin!

Les cinq minutes écoulées, George entra dans le bois. Tout était silencieux; quelques oiseaux seuls voletaient d'arbre en arbre, jetant par intervalles un petit cri d'appel. L'oreille tendue, attentif au moindre bruit, George resta immobile. Le craquement d'une branche morte à quelque distance l'avertit de la présence de son ennemi. Don Rodriguez devait se trouver sur sa gauche. Changeant de position, il gagna en rampant un tertre d'où il pouvait mieux surveiller son approche. En cet endroit, le bois formait une clairière; les arbres, plus rares et plus vigoureux, laissaient entre eux des espaces découverts difficiles à franchir sans être vu. George en occupait le centre. Se redressant derrière un tronc qui lui servait d'abri, il vit reluire dans le fourré le canon d'acier de la carabine de don Rodriguez, qui manœuvrait de manière à tourner sa position. Il s'effaça de son mieux et ajusta. Ce mouvement le décou-

vrit; il aperçut l'avant-bras et la main de don Rodriguez accroupi qui le couchait en joue. Deux coups de feu retentirent simultanément, et la balle de don Rodriguez, égratignant l'arbre à la hauteur de sa poitrine, dévia et s'alla perdre dans le bois. La fumée dissipée, George vit don Rodriguez debout et appuyé contre un arbre. — Je suis content de ne pas l'avoir tué, dit George, pourvu qu'il n'insiste pas pour recommencer. — Rejetant sa carabine sur son épaule, il se dirigea vers lui.

— Si vous m'en croyez, senor, nous en resterons là.

— Il le faut bien, dit don Rodriguez, vous m'avez touché.

La balle de George lui avait traversé le bras, mais la blessure n'offrait pas de gravité, les chairs seules étaient atteintes. George fit un premier pansement et voulut absolument ramener son adversaire à Mérida. Sa franche cordialité, ses attentions et ses regrets, la loyauté et le courage dont il avait fait preuve lui eurent promptement gagné le cœur de don Rodriguez. Ils se quittèrent donc les meilleurs amis du monde, et quand, deux heures plus tard, George reprit la route de Sisal, ce fut en se disant qu'après tout les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal, que don Rodriguez était un galant homme, bien qu'hidalgo, et que, chaque pays ayant ses usages, il convenait de s'y conformer. Puis il songea un peu à dona Mercédès, davantage à dona Carmen, se demanda quel grief Harris pouvait avoir contre une jeune fille inoffensive, et se promit de le surveiller de près.

Deux jours après, il revenait triomphant de Sisal, ramenant avec lui trois matelots, plus le maître d'hôtel et le cuisinier du *Montezuma*, qu'il avait engagés, avec l'agrément du capitaine, généreusement payé de sa complaisance. A son retour, il passa par Mérida, revit Rodriguez dont la blessure se cicatrisait promptement et qui lui renouvela toutes ses assurances d'estime et d'amitié. Il raconta à Fernand les détails de sa rencontre avec le jeune planteur, et les avis de ce dernier au sujet d'Harris, puis ils procédèrent à leur installation dans le Palais du Nain. Ainsi que le leur avaient prédit dona Mercédès et le curé, ils ne purent décider aucun Indien à entrer à leur service, mais cinq matelots robustes et vigoureux valaient une escouade de mayas. En peu de temps, ils eurent déblayé les pièces nécessaires, terminé les réparations urgentes et, libres de ce côté, George et Fernand explorèrent le palais, dans un coin duquel ils étaient campés tant bien que mal.

A l'intérieur, de petites pièces, la plupart ne recevant ni jour ni air et communiquant ensemble par d'étroits couloirs ménagés dans l'épaisseur des murailles, entouraient une immense salle qui occupait le milieu de la façade. Deux grandes ouvertures cintrées

aboutissaient à une terrasse. Derrière cette salle s'en trouvaient d'autres moins vastes, puis une cour intérieure encombrée de pans de murs renversés, de poutres brisées, de toitures effondrées. Située au centre même des constructions qui la masquaient, cette cour, dont l'enceinte était chargée de sculptures et de hiéroglyphes, contenait une statue représentant un nain accroupi. Ses jambes grêles étaient repliées sous lui, l'un de ses bras longs et décharnés se terminait par une main osseuse crispée sur sa poitrine. L'autre se projetait en avant l'index incliné vers le sol. Le torse trapu, le cou énorme, sillonné de veines puissantes, supportaient une tête hideuse. La bouche, largement fendue, avait une expression grotesque et menaçante ; les yeux creux, profondément enfoncés dans leurs orbites, s'abritaient sous une arcade sourcilière proéminente; le nez court et massif, les lèvres épaisses, le front bas, le crâne aplati et fuyant formaient un ensemble qui justifiait amplement les terreurs superstitieuses des Indiens, à en juger par la répulsion qu'éprouvèrent les jeunes gens en contemplant pour la première fois le nain qui donnait son nom aux ruines qu'ils habitaient.

Plus ils l'observaient pourtant et plus leur curiosité s'éveillait. Il y avait dans cette tête, dans l'attitude du corps quelque chose d'indéfinissable qui les attirait et les éloignait tout à la fois. Les ruines qui jonchaient le sol ne permettaient pas d'examiner la statue d'assez près et sous toutes ses faces, aussi George Willis n'eut-il rien de plus pressé que de mettre ses matelots à l'œuvre pour déblayer le terrain. Sur ses indications et sous sa direction ils y réussirent, et bientôt la statue du Nain, dégagée des débris qui l'entouraient, se dessina en relief vigoureux dans son cadre naturel. Ce travail terminé, ils se rendirent au palais du gouverneur. Carmen parut satisfaite de les voir et leur fit l'accueil le plus cordial. Dona Mercédès elle-même, plus grave et plus réservée que sa sœur, les reçut amicalement et, sur leurs instances, promit d'aller visiter le Palais du Nain qu'elle n'avait vu qu'une fois. Carmen battit des mains à ce projet d'excursion, et toutes deux retinrent leurs visiteurs à dîner. La gaîté de Fernand, le flegme humoristique de George Willis, les manières respectueuses et cordiales des deux visiteurs triomphèrent peu à peu de la froideur d'emprunt de dona Mercédès. Soit souvenir des quelques mots imprudens adressés par Fernand au curé Carillo, soit qu'elle se sentît plus à l'aise auprès de George Willis, c'est avec ce dernier qu'elle causa de préférence, d'abord des ruines d'Uxmal, puis des États-Unis, qu'elle connaissait et où elle était née, ainsi que sa sœur. Toutes deux, dit-elle, avaient vécu à Charleston. Leur père, Américain du sud, officier de marine, avait fait partie du corps d'expédition du général Scott, lors de la campagne du

Mexique. A Mexico, il avait connu et épousé leur mère, dont la famille était originaire de Mérida. Lorsqu'en 1861 éclata la guerre de sécession, il prit fait et cause pour le sud et servit successivement sous les ordres de Beauregard, de Lee et de Stonewall Johnston.

Peu à peu le cercle de fer des armées fédérales s'était resserré, malgré d'héroïques efforts. Leur ville natale se vit menacée d'un blocus. Alors seulement leur père se résigna à se séparer de sa femme et de ses deux filles et les envoya au Mexique, décidé à combattre jusqu'à la dernière heure et ne voulant pas les exposer aux désastres qu'il pressentait. Pendant plus d'un an elles étaient restées sans nouvelles de lui. Leur mère, malade au moment du départ, n'avait pu résister à ses anxiétés. Elle succomba quelques mois après leur arrivée à Mexico. Recueillies par une tante, elles apprirent successivement les sanglantes défaites de Seven Oaks, de Fredericksburg, la marche triomphante de Sherman, les victoires de Grant, et enfin en février 1865 la chute de Charleston. Elles ne reçurent qu'une lettre de leur père. Dans cette lettre, datée de quelques jours avant la prise de la ville, il leur annonçait que, chargé d'une mission importante par Jefferson Davis, président de la confédération du sud, il allait tenter de forcer le blocus et de se rendre en Angleterre. S'il survivait à cette tentative désespérée, il leur écrirait de Londres. Depuis elles n'avaient rien reçu. La guerre terminée, dona Mercédès, laissant sa sœur aux soins de leur parente, s'était rendue, sous la protection d'amis émigrés comme elles, dans la Caroline du sud. Les renseignemens qu'elle avait pu recueillir ne lui permettaient plus d'espérer. Sorti du port à bord d'une goëlette, son père avait été tué par l'ennemi ou s'était perdu sur quelque écueil.

Elle était revenue à Mexico brisée par le chagrin, mais là encore un nouveau malheur l'attendait. Sa tante, leur unique protectrice, se mourait. Mercédès et Carmen reçurent son dernier soupir et son dernier regard. Ces coups si cruels et si soudains avaient brisé son courage. Elle se voyait à vingt ans sans appui, orpheline, seule au monde avec sa sœur. Par son testament leur tante leur léguait sa modeste fortune et entre autres propriétés la moitié des terrains d'Uxmal, l'autre moitié appartenait à leur mère. Mexico ne leur rappelait plus que de tristes souvenirs ; quant à Charleston et la Nouvelle-Orléans, où s'était écoulée leur enfance heureuse, Mercédès, depuis son retour, n'en entendait prononcer le nom qu'avec une tristesse profonde et une insurmontable répugnance. Là elle avait vécu près de sa mère, de sa sœur et de son père. C'était de là que ce dernier était parti pour la mort. Ces souvenirs expliquaient et justifiaient sa résolution de s'exiler pour toujours.

Que faire ? L'idée lui vint de se réfugier avec sa sœur dans un

couvent, mais Carmen était encore bien jeune ; pouvait-elle disposer irrévocablement de sa destinée ? Un incident qu'elle ne précisa pas lui fit ajourner l'exécution de ce projet. Sa mère et sa tante étaient nées à Mérida, elle se décida à y venir. La curiosité désœuvrée d'une petite ville leur fut bientôt à charge. Elles se retirèrent à Uxmal au milieu de ces ruines solitaires, où elles vivaient en paix, songeant à ceux qui n'étaient plus, laissant couler leur vie. De loin en loin, Mercédès allait à Mérida, évitant ce qui pouvait exciter l'attention ou provoquer les commentaires. C'est ainsi, et pour satisfaire le bon curé Carillo, qu'elle s'était rendue à cette fête où ils l'avaient rencontrée et où son absence eût été remarquée.

George et Fernand l'écoutaient avec un intérêt visible. Bien qu'originaire de New-York, George Willis sympathisait, ainsi que l'avait fait son père, avec la cause du sud. Pendant toute la durée de la guerre de sécession, New-York, divisé en deux camps, comptait presque autant d'adversaires que de partisans du gouvernement fédéral. Le père de George avait été l'un des membres les plus actifs de l'opposition au président Lincoln. Son fils avait hérité de ses convictions ainsi que de sa fortune. Quant à Fernand, sa nationalité seule l'avait empêché de prendre part à la lutte et de se ranger sous le drapeau du sud. Les rapports amicaux de son père avec la haute société de la Nouvelle-Orléans, ses relations personnelles avec les hommes éminens de la Virginie, l'avaient rallié de cœur à la cause confédérée.

Dona Mercédès ignorait ces détails. Elle les apprit avec l'émotion que peuvent seuls comprendre ceux qui, exilés de leur patrie vaincue et abaissée, retrouvent un milieu sympathique et sentent qu'on y partage leurs regrets et leurs espérances. Dans ces deux jeunes gens, inconnus il y avait peu de jours, elle ne voyait plus des étrangers dont elle devait se méfier. Ce récit qu'elle s'était cru, dans sa loyauté, obligée de leur faire et qu'elle craignait de sentir accueilli par une pitié mal déguisée, n'éveillait en eux que des sentimens de respectueux intérêt. Longtemps renfermée en elle-même, sans autre confident que sa sœur dont elle redoutait d'assombrir par sa tristesse la gaîté naturelle, elle eut un éclair de joie en se sentant moins seule et moins isolée. Ce ne fut qu'un éclair, mais il n'échappa pas à Fernand. Son visage reprit promptement son expression habituelle de gravité, comme si le lourd fardeau un instant soulevé retombait de tout son poids sur son cœur et sur sa pensée et scellait à nouveau ses lèvres que venait d'effleurer un sourire charmant.

— Mais laissons ce triste sujet, dit-elle, mes souvenirs m'ont en-

traînée bien loin. Je ne le regrette pas, croyez-le, et ce m'est une consolation de retrouver ici et en vous...

— Des amis, dona Mercédès, à qui vous pouvez parler sans crainte, interrompit Fernand.

— Certes, dit George Willis, je ne soupçonnais pas, lorsque nous nous sommes rencontrés au bal des mestizas, sous les auspices du curé Carillo, que j'étais en présence d'une compatriote.

— Obligez-moi en ne le disant pas, reprit dona Mercédès; on me croit Mexicaine, et de fait je le suis par ma mère. J'ai, pour me taire, des raisons sérieuses que je vous confierai peut-être un jour. Le curé Carillo est, à Mérida, seul au courant des circonstances dont je viens de vous entretenir et je n'ai eu qu'à me louer de sa discrétion et de ses bons offices. Grâce à lui on nous laisse vivre en paix, et si l'on a trouvé singulier le choix que nous avons fait de ces ruines, cependant on respecte notre solitude.

A la suite de cette conversation, leurs visites au palais du gouverneur devinrent plus fréquentes. De son côté, don Rodriguez, remis de sa blessure, venait de temps à autre voir George et Fernand, qui l'accueillaient toujours avec plaisir et pour lesquels il éprouvait une sincère sympathie. Don Rodriguez n'était pas amoureux de Mercédès comme ils l'avaient supposé un instant. Il admirait la beauté de la jeune fille, mais il l'avait vue rarement, et, tout en professant pour elle un culte chevaleresque, son orgueil seul avait souffert de la scène du bal. Les paroles insultantes d'Harris à l'adresse de dona Mercédès avaient révolté sa nature loyale et confiante. L'influence que lui donnaient sa naissance et sa fortune intimidait évidemment le marin, qui n'avait pas reparu, et que l'on disait parti avec sa goëlette pour les côtes de Cuba. Son retour était incertain, mais don Rodriguez en serait prévenu, et si des mesures plus énergiques devenaient nécessaires, il n'hésiterait pas à les prendre. En toute occasion ils pouvaient compter sur lui, et son concours ne leur ferait pas défaut.

Tous deux lui en étaient reconnaissans; ils sentaient qu'un secret pesait sur la vie de dona Mercédès. Ne leur avait-elle pas dit qu'elle avait, pour se renfermer dans la solitude et pour cacher sa nationalité, des raisons qu'elle leur communiquerait peut-être un jour? En attendant, ils ne pouvaient ni ne devaient forcer sa confiance. Mais, tout en observant vis-à-vis des jeunes filles une discrétion absolue, il se passait peu de jours sans qu'un prétexte quelconque s'offrît à George ou à Fernand, parfois à tous deux, d'aller rendre visite au palais du gouverneur. Dona Mercédès les accueillait avec bienveillance, Carmen avec une satisfaction qu'elle ne dissimulait pas à sa sœur. C'était un intérêt dans leur vie solitaire,

un sujet d'entretien, une distraction imprévue. Peu à peu les visites devinrent quotidiennes, et Carmen s'étonnait quand leurs voisins tardaient à paraître à l'heure accoutumée. Elle les grondait en riant et disait naïvement qu'Uxmal serait bien triste le jour où ils partiraient. A quoi George et Fernand répondaient qu'ils n'étaient pas près de le faire, qu'ils avaient entrepris de grands travaux; puis de rendre compte de l'emploi de leur journée, des fouilles opérées, des découvertes faites ou espérées. Carmen semblait préférer Fernand, querellait George Willis, qu'elle essayait vainement de faire sortir de son flegme habituel et qui l'écoutait le plus souvent avec un calme impatientant, disait-elle. Suivant dona Carmen, il était tellement absorbé par ses idoles, ses serpens de pierre, ses hiéroglyphes, qu'il ne pensait qu'à eux et ne voyait qu'eux. Elle se trompait peut-être, mais le fait est qu'il poursuivait ses recherches avec la patience obstinée qui faisait le fond de son caractère. Fernand, tout aussi passionné, tout aussi curieux, oubliait volontiers près des deux sœurs les travaux du jour. Sa gaîté communicative réveillait celle de Carmen et appelait souvent même un sourire sur les lèvres de dona Mercédès.

Les après-midi se passaient sur la terrasse. A l'heure où le soleil baissait, colorant de teintes plus douces la cime des arbres, l'horizon lointain et le golfe, que les grandes hirondelles de mer rasaient d'un vol hardi, effleurant l'eau du bout de leurs longues ailes effilées, ils s'asseyaient sous une tente dressée à l'angle du monticule. Au souffle léger de la brise du soir, la forêt bruissait à leurs pieds. De son épaisse ramure surgissaient les ruines chaudement éclairées, profilant au loin leurs murailles lézardées, leurs formes bizarres, leurs sculptures étranges. Dans le grand calme de cette solitude, Carmen récitait quelque chant en langue maya, quelques fragmens de légendes mystérieuses qu'elle traduisait ensuite. Parfois il leur semblait en l'écoutant qu'une lueur brillante éclairait soudainement le passé, que les morts revivaient et murmuraient le secret de leur destinée dans ces ruines immenses qu'ils avaient habitées; mais les vers suivans détruisaient l'illusion et semblaient envelopper d'ombres plus épaisses l'histoire inexplicable de cette civilisation éteinte.

Puis on parlait de la France, qui était pour ces deux jeunes filles une seconde patrie inconnue. Ou bien George Willis les entretenait de l'Asie qu'il avait visitée, des ruines égyptiennes qui offraient, assurait-il, une singulière ressemblance avec celles qu'ils avaient sous les yeux. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, bien observé. Mercédès, de sa voix douce et grave, les questionnait; elle parlait peu d'elle-même, moins encore du passé et des souvenirs de son enfance.

On eût dit qu'elle redoutait ce qui pouvait réveiller son émotion et provoquer de nouvelles confidences. Par contre, elle s'intéressait aux travaux, aux recherches de ses compagnons; elle écoutait avec curiosité les dissertations de George Willis. Elle-même, pour s'occuper, pour se distraire, disait-elle, avait fait faire quelques fouilles dans le palais du gouverneur, puis les avait abandonnées. Elle les reprendrait peut-être, et les consultait à ce sujet.

Un jour, Fernand suggéra, pour donner aux travaux une direction intelligente et méthodique, de lever un plan de l'édifice; il se mit à sa disposition. Mercédès se fit longuement et minutieusement expliquer ce qu'il entendait par là. Encouragé par l'attention qu'elle lui prêtait, Fernand lui montra comment, à l'aide de quelques lignes de convention, on pouvait figurer les diverses parties d'un édifice, préciser ses dimensions, sa distribution intérieure, et comment aussi, sur le tracé d'un monument en ruines, on parvenait à retrouver l'idée première qui avait présidé à sa construction, et on réédifiait par la pensée ce que le temps avait détruit.

— Mais alors, un œil exercé peut lire un plan comme on déchiffre la musique.

— A peu près, dona Mercédès, et si vous aviez ici un plan exact du palais du gouverneur, je m'y orienterais sans peine et vous donnerais une explication plus claire que je ne puis le faire.

— Je ne crois pas, reprit Mercédès avec hésitation; cependant... j'ai ici un... papier sur lequel se trouvent des indications que je ne comprends pas, des lignes singulièrement tracées et dont la signification m'échappe. Je crois, d'après ce que vous venez de me dire, que c'est un plan. Que représente-t-il? Je ne sais.

— Pouvez-vous nous le montrer? demanda George.

— Oui... dit-elle avec un embarras visible.

— Fernand nous dira ce que nous en devons penser.

Ainsi mise en demeure, dona Mercédès quitta la terrasse et revint quelques instans après avec un pli qu'elle remit à Fernand. Avant de l'ouvrir, il l'examina avec soin. L'enveloppe jaunie portait une adresse illisible et semblait avoir été exposée à l'air, au soleil, à la pluie. Elle contenait une feuille de papier usée aux angles. Sur le verso on voyait une série de chiffres alignés en colonnes serrées. Ces chiffres, parfaitement visibles encore et tracés d'une main ferme, avaient dû être écrits à loisir, avec un soin méticuleux et une rigoureuse exactitude. Au recto, une ligne droite, indiquée par des points, partait d'un des angles du papier et venait aboutir dans un carré long représenté par quatre lignes doubles, coupées de distance en distance par d'autres plus petites. Ce carré long en contenait un autre de moindres dimensions au milieu du-

quel figurait un cercle. Un trait léger partant du centre s'arrêtait brusquement avant d'atteindre la circonférence et se terminait par un point. Dans la partie vide du papier, une flèche rapidement esquissée avait sa pointe tournée en sens contraire au carré. Dans un angle enfin, on voyait les lettres et les chiffres suivans : U. M. M. D. 149,000, et au-dessous : F. W.

Fernand étudia minutieusement le singulier document que dona Mercédès venait de lui remettre : les chiffres tracés au verso, puis les lignes, enfin le papier lui-même.

— Les chiffres et le plan, dit-il, ne sont pas de la même main. Avez-vous quelque raison de croire qu'il y ait un rapport quelconque entre les deux ?

Dona Mercédès secoua la tête : — Je n'en sais rien, répondit-elle.

— S'il existe, nous le découvrirons plus tard. Mais, reprit-il après un instant de silence, ce plan, car c'en est un, ne nous donne aucune indication et peut s'appliquer à des localités bien différentes. S'agit-il d'Uxmal ?

— Je le crois.

— Soit, admettons cette hypothèse. Tel qu'il est et malgré son apparence de vétusté, ce dessin n'a que quelques années de date.

— A quoi le voyez-vous ?

— A la texture du papier, qui est de fabrication américaine. Vous pouvez y lire dans la pâte les lettres W. M. Il sort des ateliers de Wilmington, qui existent seulement depuis dix ans. Il n'y a pas à s'y tromper. Quant au tracé, il a été fait par une main expérimentée, mais avec une précipitation visible. La ligne de points représente un sentier, chemin ou route, suivi pour arriver à une construction. Laquelle ? Ancienne ou moderne ? J'inclinerais vers la première supposition. Examinez les lignes doubles et parallèles qui forment ce carré long, elles représentent une clôture, fossé ou muraille, d'une largeur ou d'une épaisseur partout égale et inusitée dans les maisons de nos jours. Ces autres lignes plus petites, perpendiculaires aux premières, doubles, très rapprochées et en petit nombre proportionnellement à la longueur des façades, désignent des ouvertures, portes ou fenêtres. Dans une habitation moderne elles seraient en plus grand nombre et plus larges. Dans ce carré long, remarquez cet autre ; c'est une enceinte intérieure, cour ou bâtiment détaché. Au milieu enfin, ce cercle qui occupe le centre même du plan représente une tour, un bassin, quelque chose de concentrique. Que signifie ce trait léger qui se détache du centre et se termine abruptement par un point ? Je ne sais. La flèche que vous apercevez indique le nord. Cet édifice s'étend donc du nord

au sud; ses deux façades principales font face à l'est et à l'ouest. Quant à ses dimensions, il est difficile de les déterminer, à moins que les chiffres au bas ne soient une indication... Mais non, ajouta-t-il après un nouvel examen. Il ne s'agit ni de pieds ni de yards, puis l'auteur du plan eût indiqué, par un nombre quelconque au-dessus ou au-dessous d'une des lignes principales, la longueur de cette ligne. Restent les lettres U. M. M. D., quatre abréviations dont nous chercherons le sens; quant à ces deux qui figurent au-dessous, ce sont des initiales... celles de l'auteur du plan.

Penchées sur le papier, Mercédès et Carmen suivaient avec une attention extrême les explications de Fernand. De temps à autre elles échangeaient un coup d'œil rapide. Les derniers mots surtout semblèrent leur causer une émotion soudaine. Était-ce le fait d'une révélation inattendue, ou bien, devinant ce qu'elles savaient déjà, Fernand leur inspirait-il ainsi confiance dans ses affirmations précédentes? George Willis, qui les observait tout en écoutant, n'eût pu le dire, mais il fut le premier à rompre le silence.

— Pouvez-vous, dona Mercédès, nous donner quelques indications sur l'origine de ce document et sur les circonstances à la suite desquelles il est parvenu entre vos mains?

Elle releva lentement la tête, et d'une voix mal assurée : — Pas en ce moment.

Le ton dont elle prononça ces paroles fit une impression différente sur chacun des deux jeunes gens. George Willis se leva et fit quelques pas sur la terrasse pour laisser à dona Mercédès le temps de se remettre de son trouble. Fernand se rapprocha d'elle et lui prit une main qu'elle abandonna passivement dans la sienne. Son brusque mouvement ne parut pas l'étonner, et sous cette pression silencieuse elle devina un intérêt profond, une affectueuse sympathie qui la toucha. Le regard de Fernand s'arrêta sur le sien, et il put y lire qu'elle le remerciait. Il s'excusa en quelques mots d'être entré dans de si longs détails qui l'avaient sans doute fatiguée, mais elle l'interrompit :

— J'ai besoin de réfléchir à ce que vous venez de me dire. Je n'obéis pas, vous le sentez, à une simple curiosité que peut satisfaire une interprétation ingénieuse. Il y a plus et autre chose. Est-ce la Providence qui vous a conduit ici? Ce que vous me dites est-il la vérité?.. Ne vous trompez-vous pas? Je crois vous connaître assez pour espérer que vous saurez à l'occasion respecter mon silence ou... justifier ma confiance.

— Dona Mercédès, reprit Fernand d'une voix grave et retenant toujours entre les siennes sa main qu'elle ne cherchait pas à dégager, dona Mercédès, ayez foi en moi. Je ne sais quel instinct mystérieux

me dit que vous touchez à une heure décisive de votre vie. Les circonstances singulières qui nous ont réunis ici ne sont pas le résultat d'un hasard. Une volonté supérieure à la nôtre rapproche parfois dans un dessein que nous ignorons ceux que séparaient des nationalités diverses et le cours de la vie. J'ignore ce que l'avenir tient en réserve, mais je sens qu'en ce moment un lien, bien frêle il est vrai, existe entre nous. D'un mot vous pouvez le briser. Croyez-moi, ne le faites pas. J'étais, je suis encore peut-être un inconnu pour vous, et pourtant, je vous le dis, non, je ne me trompe pas, ayez foi en moi.

Pâle et les yeux baissés, elle écoutait. Une lutte intérieure l'agitait; sa main tremblait dans celle de Fernand. — Merci... peut-être avez-vous raison... et cependant... Quel lourd fardeau que la vie, ajouta-t-elle avec un accent de profond découragement. Me tiendriez-vous ce langage si vous saviez... Pourquoi faire luire à mes yeux un espoir trompeur? A quoi bon me parler de l'avenir? Un secret me hante et m'accable. J'ai tout tenté pour le pénétrer... Ce papier échappé à tant de hasards, seul indice qui me reste, ce papier... est resté muet. Ici, dans ces ruines... à quelques pas de nous peut-être est enfouie la preuve... Je l'ai cru. Pendant un an j'ai espéré. Aujourd'hui... j'ai peur. Ah! vous ne savez pas de quel poids le malheur et la honte pèsent sur la tête d'une femme, combien tout en elle se révolte à la pensée qu'un mot peut...

— Ne prononcez pas maintenant ce mot que vous redoutez, interrompit Fernand. Je saurai l'attendre; je veux le devoir à votre confiance et non à un moment d'émotion que vous regretteriez peut-être... Dona Mercédès, reprit-il après un instant de silence, quel que soit ce secret, quelle que soit la fatalité qui pèse sur votre vie, laissez-moi ajouter ceci : je crois en vous, j'y crois malgré tout, malgré vous-même et vos paroles désespérées, et... si vous pouviez lire dans mon cœur...

Mercédès leva les yeux sur lui. Fernand y vit une expression de surprise si douloureuse, une tristesse si navrante qu'il n'osa achever. Elle retira sa main, une larme glissa sur ses joues, et lentement, sans ajouter un mot, elle s'éloigna.

C. DE VARIGNY.

(La dernière partie au prochain n°.)

L'ÉLOQUENCE

POLITIQUE ET PARLEMENTAIRE

EN FRANCE AVANT 1789

I.

LES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES ET LA PAROLE PUBLIQUE AVANT LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1302.

L'âge viril de l'éloquence politique commence chez nous en 1789; de cette époque datent sa gloire et sa puissance, car c'est alors seulement que la nation française, maîtresse d'elle-même, a pu élever la voix avec autorité, exprimer librement toute sa pensée et déclarer ses volontés à la tribune. Est-ce à dire pourtant qu'avant cet affranchissement définitif, avant cet avènement de la souveraineté nationale, la parole n'ait exercé aucune action efficace sur la conduite des affaires publiques dans notre pays? Est-ce à dire que, sous l'ancien régime, les destinées de la France aient été entièrement livrées aux caprices irresponsables des gouvernemens de silence absolu, à des génies de politique secrète et de despotisme taciturne, ou, ce qui est une pire infortune, à des taciturnes sans génie? Ou bien, si, par intervalles, quelques généreuses inspirations, saisissant l'occasion d'éclater, secouaient et réveillaient l'esprit public, ces saillies imprévues d'une éloquence qui étonnait tout le

monde et s'ignorait elle-même se sont-elles évanouies sans trouver d'écho, sans laisser de trace; n'ont-elles point mérité d'être recueillies et conservées par la reconnaissance ou l'admiration des hommes? L'histoire, scrupuleusement interrogée, fournit une ample réponse à cette double question.

Quand nous lisons, par exemple, les mémoires et les correspondances politiques du XVIIIe siècle, que voyons-nous? Une émotion extraordinaire se manifester dans Paris, toutes les fois que la grand'chambre du parlement discute une question de liberté de conscience ou d'enregistrement d'impôts : un intérêt passionné s'attache non pas seulement au résultat de la délibération, mais aux discours que les magistrats prononcent avant de voter pour expliquer et motiver leur opinion. On prend note de ces discours, on en distribue sous le manteau des copies manuscrites; on se montre avec enthousiasme les conseillers les plus éloquens; on compare les talens rivaux, et quand l'un de ces protecteurs des libertés publiques vient à paraître dans les rues voisines, remplies d'une foule ardente, on bat des mains, on leur jette des couronnes, on crie sur leur passage : « Voilà de vrais Romains, les pères de la patrie! (1) » Remontons plus haut; ouvrons les archives de nos états-généraux, même les plus anciens. A côté des harangues d'apparat, qui se débitaient dans les séances d'ouverture ou de clôture, nous trouverons, sous les formes les plus variées, les improvisations d'une éloquence naturelle, parfois diffuse, souvent énergique, de vrais discours d'une audace toute moderne prononcés dans les débats à huis clos où les trois ordres, tantôt séparés, tantôt réunis, discutaient les articles du cahier des états. C'est ce que nous appelons aujourd'hui le travail des commissions. Là se déclarent, dans le feu de la controverse, des talens oratoires, inconnus la veille, des tempéramens de tribuns qui fermentaient en secret et dont un incident provoque la bruyante manifestation.

On découvre donc, en pénétrant dans les profondeurs de la vie morale et civile de l'ancienne France, au cœur même de ses institutions mal définies, une tradition non interrompue de libéralisme éloquent, une sève de courageuse et savante parole toujours prête à se répandre; et ces subites apparitions, passagères comme l'événement qui les suscitait, ces échappées irrégulières de sentimens longtemps contenus, ces protestations du bon sens et de la loyauté, souvent inutiles, mais respectables jusque dans leur insuffisance, forment l'introduction, la préface obligée d'une histoire de la tribune moderne. Nos brillans orateurs contemporains peuvent aisé-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er novembre 1871, notre étude sur les *Mémoires de Siméon-Prosper Hardy*.

ment retrouver, dans ce lointain des siècles, des précurseurs et des ancêtres qui ne sont pas toujours indignes d'eux pour la vigueur de la pensée, sinon pour le talent de l'expression : la forme est rude, sans doute, et quelque peu embarrassée chez les premiers défenseurs de l'opinion publique; ils semblent fléchir sous le poids de la parole, leur conviction militante est emprisonnée dans les mots comme un guerrier dans une lourde armure; mais sous ces dehors ingrats, sous cette grossière écorce, on sent un esprit juste, une âme sincère et forte. Voilà un aspect du passé, assez obscur encore, sur lequel nous essaierons de jeter un peu de lumière; nous voudrions donner quelque relief à cette face du génie français, imparfaitement étudiée et qui a comme disparu sous l'éclat éblouissant de notre littérature classique. Nous recueillerons avec soin ce qui reste de ces anciens discours dont la plupart ont péri par l'indifférence même de ceux qui les ont prononcés; nous demanderons aux chroniques, aux poèmes, aux journaux, aux procès-verbaux des assemblées, aux registres des parlemens, le souvenir des luttes soutenues par les orateurs libéraux d'un régime si avare de liberté, le témoignage de l'influence qu'ils ont exercée, du bien qu'ils ont fait, du mal qu'ils ont arrêté ou prévenu, de la gloire fugitive qui un instant a brillé sur leur nom. Si peu que nous soyons touchés du patriotique désir qui excitait Cicéron dans le *Brutus* à remuer la poussière des antiquités romaines pour y chercher des fragmens de harangues primitives et des vestiges de réputations oratoires, les indices significatifs se multiplieront sous nos regards; nous verrons se ranimer, se développer cette existence pour ainsi dire préhistorique d'une éloquence politique française conforme au sérieux esprit et aux trop sévères institutions de la France d'autrefois.

La matière qu'un tel sujet, ainsi caractérisé et limité, comporte nous présente tout d'abord deux divisions capitales. De 1302 à 1614, les états-généraux occupent la scène politique; ils ont seuls le droit de parler au nom de la nation; de 1615 à 1789, les parlemens, et surtout le parlement de Paris, reprennent et défendent le mandat que les états-généraux ont cessé de remplir. De là, deux époques et deux parties bien distinctes dans le développement que nous venons d'annoncer; de là, deux sortes d'éloquence politique, dont chacune a son génie, son langage, ses moyens d'action, son originalité. Ces deux époques considérables, ces deux larges espaces, pleins de la richesse visible de notre sujet, sont eux-mêmes précédés d'une période confuse, indéterminée, qui semble vide, mais que l'historien doit bien se garder de négliger, s'il a l'ambition de pénétrer au-delà des surfaces et des apparences, s'il veut atteindre aux principes cachés, à la naissance lointaine des choses. Tout se

tient, tout s'enchaîne dans l'histoire des lois, des coutumes et de la civilisation d'un peuple; le fond de son existence se compose d'un ensemble de traditions qu'un progrès quelquefois contrarié ou précipité par les révolutions, mais toujours logique, modifie sans cesse, et qui durent et subsistent en se transformant. L'institution des états-généraux, en 1302, a renouvelé et complété, sous une forme appropriée aux changemens survenus, d'autres institutions beaucoup plus anciennes : elle est une suite, et non un point de départ, elle est un effet et non une cause première. Il y avait eu des assemblées politiques, tantôt partielles, tantôt générales, à l'époque carlovingienne et dans les temps féodaux; la Gaule romaine avait possédé pendant quatre siècles une savante organisation de libertés municipales et provinciales où l'intervention de la parole publique était aussi fréquente qu'efficace : ce régime longtemps solide et prospère, les invasions l'avaient bouleversé sans le détruire; on aperçoit, dans le clair-obscur des périodes les plus troublées, d'imposans débris encore debout, des germes vivans sous les ruines, des usages persistans, des traditions ineffaçables. Tout cela renaît et refleurit vers le XIIIe et le XIVe siècle dans les institutions du moyen âge français; les apparentes innovations de la royauté capétienne ont leurs racines dans un passé profond et résument l'effort constant, le travail accumulé de nombreuses générations.

Il y a plus. En civilisant la Gaule, les Romains avaient respecté tout ce qui ne contrariait pas les vues générales de leur politique et l'intérêt supérieur de l'empire : les états vaincus gardèrent leur ancien nom, leur territoire, leurs magistratures, la plupart de leurs franchises locales; le génie gaulois, assoupli et fortifié, sembla prendre sa croissance régulière et suivre son essor naturel sous une discipline amie, sous une tutelle bienfaisante qui réglait sa destinée beaucoup plus qu'elle n'entravait son ardeur. Aussi peut-on dire que les élémens essentiels de la constitution primitive du peuple gaulois ont passé dans l'organisation perfectionnée qu'il a reçue du génie romain; de là pour nous une évidente nécessité de remonter bien haut dans le passé et d'en fouiller l'obscurité féconde, si nous voulons établir avec certitude, marquer avec précision l'origine, le progrès, la nature complexe, les transformations successives de nos institutions de liberté et de nos traditions d'éloquence politique. Deux choses, selon nous, méritent une attention particulière et doivent ressortir nettement de cet examen rétrospectif : d'abord le goût et l'aptitude de la race pour l'éloquence, sa vocation oratoire, telle que l'attestent les monumens historiques; en second lieu, son invariable désir, sa volonté souvent manifestée d'intervenir dans le gouvernement de ses propres affaires et d'y introduire, avec l'action

de la parole publique, des habitudes de discussion. C'est à ce double signe que se reconnaît dans la mêlée des événemens, à travers la variété des temps et des régimes, le caractère permanent de la tradition libérale; par ce moyen, on peut distinguer les formes récentes et le fond séculaire des innovations politiques; on assigne à chaque époque sa part de mérite dans l'œuvre collective et dans le progrès continu. Voilà le travail de recherche, d'analyse, d'explication que nous entreprenons aujourd'hui; nous voulons savoir, d'après les historiens et d'après les inscriptions, quelles sont les institutions ou les coutumes de liberté, quelles sont les habitudes d'éloquence politique que les Gaulois et les Gallo-Romains ont connues et pratiquées, — ce qui a subsisté de ces coutumes après les invasions, ce que les usages barbares y ont ajouté ou substitué, ce qui s'est ainsi transmis à la France mérovingienne, carlovingienne et féodale pour aboutir aux états-généraux et provinciaux du XIVe siècle, pour y reparaître et s'y développer.

I.

La Gaule, au temps de César, comptait environ quatre-vingts états indépendans et souverains, de constitution monarchique ou républicaine. Dans chacun de ces états, il y avait, à côté du roi élu ou du président annuel, un sénat aristocratique, qui partageait le pouvoir avec le chef suprême, une assemblée populaire où l'on nommait les généraux et les magistrats. Il y avait aussi, et c'est là le trait caractéristique de la situation, des partis acharnés à se supplanter, à se proscrire, des factieux omnipotens, des chefs de clientèle révolutionnaire qui, soulevant et soudoyant la plèbe, faisaient échec aux pouvoirs légaux, chassaient les rois, les présidens, les sénats et mettaient à la place des lois leur dictature. C'est ce que César indique avec une expressive simplicité : « Il existe en Gaule, dit-il, des particuliers plus puissans que le gouvernement; *esse nonnullos qui privatim plus possint quam ipsi magistratus.* » Toujours en travail de quelque tyrannie démagogique, les communes gauloises, *civitates gallicæ*, vivaient dans une perpétuelle agitation entretenue par une discorde profonde. Ce déchirement général, incurable du pays gaulois, si utile aux desseins de l'étranger, avait singulièrement frappé l'esprit observateur de César : « Ici, dit-il encore, la division est partout; non-seulement les villes et les bourgades, mais les familles sont pleines de dissensions et de cabales; chaque maison, comme chaque cité, se partage en plusieurs factions. » C'est là l'exact résumé de ce que nous savons sur la consti-

tution politique de l'ancienne Gaule ; c'est dans cette anarchie qu'elle s'épuisait et se dévorait elle-même quand la conquête romaine la surprit. Croit-on que les passions surexcitées n'aient trouvé, pour éclater, d'autre expression que les fureurs muettes et les stupides excès de la force brutale? Est-il vraisemblable que la parole n'ait exercé aucune action sur les crises intérieures des états et qu'elle n'ait pas attisé les feux de ces discordes privées et publiques?

Chez les peuples primitifs, où surabonde une sève d'esprit désordonnée que l'art un jour rendra féconde, la verve d'imagination qui, sous l'empire de certains sentimens, crée une poésie héroïque ou religieuse, peut bien aussi, dans les fortes émotions de la liberté politique, susciter et produire une éloquence irrégulière, spontanée, pleine de chaleur et d'énergie. Les sociétés qui vivent à l'état simple, qui se contentent d'une ébauche de gouvernement et de civilisation, parlent d'autant plus qu'elles écrivent moins ; l'influence personnelle du citoyen sur la cité et des chefs sur la masse n'y est en effet suppléée par rien. A notre avis, les anciens Gaulois, moins policés que les peuples d'origine grecque ou latine, mais très alertes d'esprit et de langage, prompts à s'émouvoir, avaient dans leurs sénats, dans leurs comices populaires, sur leurs places publiques, des discoureurs, des tribuns, des meneurs d'assemblées et des boute-feux de sédition, comme ils avaient dans leurs camps et dans leurs forêts sacrées des bardes pour chanter les héros et les dieux. César a noté l'influence des harangueurs populaires sur le soulèvement des cités. Les personnages puissans et intrigans qu'il met en scène dans ses récits, les Dumnorix, les Indutiomare, les Ambiorix et d'autres, ont presque tous le talent de capter, de diriger et de retenir par d'insidieuses paroles ces multitudes barbares, à l'humeur mobile et turbulente, aux instincts exaltés, capables des emportemens les plus imprévus, toujours prêtes à briser un despote après l'avoir acclamé. Cette adresse est un des secrets de leur politique, une des ressources de leur ambition aux heures de crise où la confiance du parti hésite, où le vent de la popularité commence à tourner.

On distinguait chez les Gaulois plusieurs sortes d'assemblées publiques : l'assemblée militaire locale; le conseil de guerre; l'assemblée ordinaire de chaque cité où se traitaient les affaires; les comités électoraux; les réunions des députés d'une même région, représentant les états ligués pour une commune entreprise; enfin l'assemblée de tout le pays gaulois, qui ne se convoquait que dans les périls suprêmes, lorsque l'indépendance de la Gaule était menacée. Les discours rapportés par César sont, pour la plupart, des harangues militaires; il en est dans le nombre qui ont un caractère

politique marqué et qui révèlent, dans le général d'armée, le chef de parti. On en jugera par un exemple. Vercingétorix, l'élu de la majorité populaire des états, avait à lutter contre l'opposition du parti aristocratique favorable aux Romains : on épiait ses fautes, on exagérait ses échecs, on s'efforçait, par des propos malveillans, d'ébranler le moral des confédérés, si bien qu'un jour, pendant le siège d'Avaricum, il fut obligé de se justifier devant une foule soupçonneuse, qui déjà se croyait trahie. Il expliqua ses opérations, protesta de son dévoûment, offrit sa démission; puis, voulant frapper un grand coup, il fit avancer de prétendus soldats romains prisonniers qui confirmèrent ses déclarations par un faux témoignage. Quand il vit se produire l'effet qu'il désirait : « Voilà, s'écria-t-il, les services que je vous ai rendus; grâce à moi, sans verser une goutte de sang, vous avez réduit aux dernières extrémités une formidable armée si longtemps victorieuse; et c'est moi que vous accusez de trahison! » Ce mouvement oratoire, habilement préparé, obtint un plein succès. Les Gaulois, poussant des cris d'enthousiasme, entre-choquant leurs armes en signe d'approbation, exaltèrent les talens du général, la sagesse de son plan, et lui jurèrent une obéissance absolue. Un peu d'éloquence et beaucoup d'artifice avaient raffermi le crédit de Vercingétorix et sauvé sa tête. Avec un savoir-faire digne d'un homme politique, cet homme de guerre venait de gagner une bataille de tribune.

Un autre discours, fort remarquable, fut prononcé au conseil de guerre dans Alise assiégée : il s'agissait de décider si la place, à bout de ressources, capitulerait, ou si l'on attendrait, malgré une horrible famine, le secours promis. Un chef arverne, Critognatus, soutint qu'il fallait tout endurer plutôt que de se rendre. César, qui juge trop sévèrement cet avis héroïque en le taxant de cruauté, a cependant cité le discours en entier et ne s'est pas borné, comme d'habitude, à le résumer. Supposons véritable, au moins pour l'ensemble, le texte contenu dans les *Commentaires* et rapporté par un ennemi : ce discours gaulois ne le cède en rien aux modèles d'éloquence militaire que les anciens nous ont laissés. Les sentimens généreux, les raisons pratiques, les souvenirs du passé, tous les moyens d'émouvoir et de convaincre s'y produisent en bon ordre et se prêtent un mutuel appui : on croit entendre un orateur expérimenté, maître de son sujet, le disposant avec méthode et sachant donner à ses pensées une forme nerveuse et concise. Ce qui nous frappe encore, c'est la sagacité, l'esprit politique de l'orateur barbare. Il a compris que la Gaule est en présence d'un ennemi exceptionnel, et que la domination romaine, savamment organisée, prétend à une durée sans fin. « Fut-il jamais une guerre pareille à

celle-ci? Quand les Cimbres ravagèrent les champs de nos ancêtres, leur torrent passa et se répandit hors de nos frontières. Il n'en est point ainsi de la conquête romaine! Elle dure et s'éternise; elle fait peser sur les contrées où elle s'établit un joug qu'on ne peut plus briser. En doutez-vous? Voyez cette partie de la Gaule qui n'est pas loin de nous : réduite en province, elle courbe la tête sous les haches consulaires; elle est écrasée sous une oppression qui ne finira plus. » Critognatus, comme Vercingétorix, nous représente bien ces génies incultes, fort nombreux alors dans le pays gaulois, ces fières natures, de puissante ébauche, qui, à demi cachées sous une rude enveloppe, étonnaient le vainqueur par leur instinctive originalité.

Les historiens grecs et latins, souvent injustes et peu souvent d'accord lorsqu'il s'agit de cette race vigoureuse, sont unanimes à reconnaître en elle le goût inné de la parole publique, une faculté, une vocation oratoire qui la distinguent du reste des barbares. Pomponius Méla, contemporain de l'empereur Claude, après avoir décrit la religion et les institutions des Gaulois, ajoute : « Ils ont aussi une sorte d'éloquence qui leur est propre, *habent et suam facundiam.* » Diodore de Sicile, qui écrivait sous Auguste, caractérise ainsi cette éloquence : « Leur langage est figuré, hyperbolique et subtil; ils emploient volontiers l'allégorie. Pleins de jactance, ils ne tarissent pas en exagérations sur leur gloire personnelle, en paroles dédaigneuses sur les actions d'autrui. Le ton menaçant de leurs discours s'élève jusqu'à l'emphase tragique. Avec cela, ils ont l'esprit vif et singulièrement disposé à s'instruire. » Ils se civilisent fort vite, dit à son tour Strabon, et « s'appliquent à l'éloquence. » Né l'an 50 avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque même de la guerre des Gaules, Strabon avait pu observer de près, dans ses voyages, ce qui restait encore des anciens Gaulois battus par César : c'est lui qui nous fait connaître un usage assez bizarre de leurs assemblées. Lorsqu'un discours était troublé par des cris et des injures, un licteur, l'épée nue à la main, marchait droit à l'auteur de l'interruption et, d'un ton de menace, lui ordonnait de se taire. En cas de récidive, il réitérait l'avertissement. Si le perturbateur s'obstinait, il lui coupait un large pan de son vêtement, ce qui mettait hors d'usage l'habit tout entier. Voilà le moyen imaginé par les Gaulois pour maintenir l'ordre dans les réunions publiques et pour assurer aux orateurs la liberté de la tribune.

Ils avaient un emblème de l'éloquence que Lucien admira beaucoup lorsqu'il visita la Gaule dans le second siècle de notre ère. Le Dieu qui, chez eux, personnifiait la force physique et le courage guerrier, représentait aussi, par un double attribut, l'art de la pa-

role : c'était une sorte d'Hercule, nommé Ogmios. Dans l'irlandais actuel, dérivé du celtique, l'alphabet primitif s'appelle *ogham*, et l'inventeur de cet alphabet, *Ogma*. Couvert d'une peau de lion, tenant de la main droite une massue et de la main gauche un arc tendu, Hercule-Ogmios traînait à sa suite une multitude d'hommes attachés par les oreilles. Les liens qui enchaînaient ces hommes étaient d'ambre et d'or, artistement travaillés; ils partaient de la bouche et de la langue même du dieu : celui-ci souriait à ses auditeurs captifs, et ceux-là, pleins d'enthousiasme pour leur guide, se réjouissaient d'être enchaînés. Le génie de l'ancienne race gauloise éclate dans ce symbole qui unit la vigueur physique à la puissance de l'esprit. C'est là le mot de Caton réalisé : « Les Gaulois ont une double ambition, bien parler et se bien battre. » Leur idéal était le héros éloquent, celui dont le bras et la parole sont également irrésistibles. La numismatique a retrouvé cet emblème. On a des statères gaulois, du IIe siècle avant notre ère, trouvés dans le pays chartrain, qui nous représentent Ogmios avec son cortège et ses conquêtes : tantôt ce dieu est vieux, comme dans la description de Lucien, et personnifie l'éloquence en cheveux blancs; tantôt il a le profil jeune, la beauté régulière d'un Apollon. Ce sont les deux âges et les deux saisons de l'éloquence.

Quand la Gaule vaincue reçut la civilisation en échange de son indépendance, les dons heureux qu'elle tenait de la nature, ardemment cultivés, fleurirent et fructifièrent. Dès le temps de Strabon, c'est-à-dire sous Auguste, les villes et les particuliers faisaient venir à grands frais des rhéteurs étrangers autour desquels s'empressait une jeunesse intelligente et curieuse; la passion du beau langage était si vive chez les Gaulois, selon la remarque du sophiste Thémistius, qu'ils surpassaient en cela les Grecs eux-mêmes : « La vue d'un manteau de rhéteur, dit-il, les attire comme l'aimant attire le fer. » Personne n'ignore ce qu'a produit, pendant quatre siècles, cette noble ardeur, combien d'écoles se sont fondées, combien d'illustres talens ont honoré le nom gaulois à Rome, en Italie et dans tout l'Occident; mais est-il vrai, comme on le répète, que cette verve oratoire n'ait été qu'une rhétorique brillante et vaine? Cette exubérance de la parole publique ne nous offre-t-elle que des discours de professeurs et des panégyriques? Il se présente une objection bien connue : comment la Gaule, réduite en province romaine, aurait-elle gardé la liberté et l'éloquence politiques, lorsque Rome victorieuse et maîtresse du monde les avait perdues l'une et l'autre? La question est précisément de savoir si cette opinion, passée à l'état de lieu commun, est aussi certaine qu'elle est accréditée.

Observons l'aspect général des choses romaines et la situation que nous décrivent les historiens de l'empire : ce premier regard ne nous fait voir, à Rome et dans les provinces, ni l'absence ni l'impuissance de la parole politique. Si le Forum se tait, il existe au sénat une opposition peu nombreuse, mais opiniâtre, sur qui le monde a les yeux fixés, dont les journaux publient les protestations ou signalent l'abstention. Les révoltes des provinces, les séditions de l'armée, l'élévation et le renversement des empereurs commencent et finissent par des discours; dans ces violentes émotions de la vie publique, c'est l'éloquence qui excite et c'est elle aussi qui apaise. Cérialis reproche aux Lingons et aux Trévires de trop aimer les belles paroles et de se plaire aux déclamations factieuses; le projet du soulèvement des Gaules est mis en discussion dans l'assemblée des états convoquée à Reims en l'an 70 : des orateurs véhémens et populaires conseillent l'appel aux armes; les sages leur répliquent, et le parti modéré l'emporte. Il n'est pas un événement grave, pas une circonstance critique de la vie civile ou militaire qui ne fournisse à l'éloquence une occasion. L'auteur inconnu du *Dialogue sur les orateurs* a dit que l'empereur Auguste avait tout pacifié, y compris l'éloquence. Le mot reste vrai, bien qu'on ait le tort d'en forcer la signification. Pacifier n'est pas supprimer. Ce que l'empire a détruit c'est la toute-puissance et l'extrême liberté de la tribune aux harangues. Le monde romain, gouverné sans bruit par la pensée d'un seul, cessa de recevoir l'impulsion des tempêtes que la parole avait si longtemps soulevées sur le Forum. Mais l'éloquence n'est pas réduite à l'alternative d'être tout ou de n'être rien : souple comme la liberté, elle prend mille formes; elle s'accommode aux situations difficiles et se fait une place dans les constitutions les plus sévères. L'expérience des temps modernes a démontré cette vérité : un examen un peu attentif de l'organisation politique de l'empire la mettra en pleine évidence.

M. Duruy, dans sa belle *Histoire des Romains*, a récemment établi un point très important, mal connu jusque-là ou mal jugé : nous voulons dire l'immense développement, l'existence forte et prospère des libertés municipales sous le gouvernement des empereurs. Jamais peut-être le régime intérieur des cités ne fut aussi libre, aussi largement constitué qu'à cette époque; jamais le monde, considéré dans son ensemble, ne posséda aussi sûrement et n'apprécia par une jouissance plus longue et plus tranquille les avantages attachés à ce régime. Selon le mot de l'historien, la monarchie impériale était une agrégation de communautés républicaines. Pourvu qu'on respectât l'autorité supérieure du légat impé-

rial, pourvu qu'on rendît à César ce qui appartenait à César, un vaste champ s'ouvrait à l'activité des citoyens hors de ce domaine interdit et sacré : il y avait, dans presque tous les états soumis à l'empire, des assemblées publiques avec un forum et une tribune, des comices populaires qui conféraient les charges et décernaient les honneurs; la cité ou l'état formait un être complet, ayant tous les organes nécessaires à ses fonctions multiples et, pour principe de vie, la liberté. Cette liberté locale et municipale variait, il est vrai, et se graduait selon la condition particulière des états; mais elle était grande partout, et nous retrouvons dans l'organisme vivant des cités, presque en tout pays, ces trois élémens de la souveraineté : l'assemblée générale du peuple, la curie ou sénat et le pouvoir exécutif. L'assemblée populaire faisait les élections et votait sur les propositions des magistrats; le sénat gérait les affaires courantes, les intérêts journaliers de la cité; quant au pouvoir exécutif, il était tantôt élu par l'assemblée du peuple, tantôt institué par le sénat. Une telle activité politique exige évidemment et suppose l'exercice fréquent, l'influence constante de la parole publique. Parmi les monumens de ces libertés municipales, on a retrouvé des professions de foi et des affiches électorales, des placards pour ou contre les candidats, des proclamations de la curie avouant ses préférences et pratiquant la candidature officielle : ces élections ainsi disputées provoquaient sans doute un large déploiement de véhémente éloquence. Certaines descriptions nous montrent, dans les séances des sénats provinciaux, les plus jeunes membres, vêtus de la prétexte, qui se tiennent debout en silence au milieu de la curie, délibérant : ce sont des auditeurs ou des stagiaires qui, en écoutant les orateurs, se forment à la discussion. Ausone, faisant l'éloge d'un célèbre professeur de Bordeaux, Minervius Victor, dit que sa chaire a donné mille orateurs au barreau, deux mille à la curie :

Mille foro dedit hæc juvenes; bis mille senatus
Adjecit numero purpureisque togis.

Voilà une distinction bien marquée entre l'éloquence judiciaire et l'éloquence politique.

Que manquait-il à cette tribune municipale, théâtre des plus hautes ambitions et des plus sérieux talens de la province? Ce qui lui faisait défaut, ce n'était, selon nous, ni la verve, ni la chaleur, car les passions s'enflamment pour les moindres causes; c'était surtout, avec la grandeur des sujets, l'ampleur des discussions et l'élévation des sentimens. Il lui manquait l'émotion des suprêmes périls, l'orgueil de la toute-puissance, la séduction des succès re-

tentissans : l'âme tragique et pathétique qui éclatait dans les crises de la patrie indépendante, qui agitait les foules, qui exaltait les orateurs, s'était retirée de cette éloquence tranquille, bornée dans ses perspectives, contenue dans ses élans; la main d'un maître avait tracé le cercle que les audaces de la parole ne pouvaient franchir. Plutarque a bien senti cette diminution de l'antique éloquence, lorsque, vers la fin du premier siècle, il a voulu conseiller et diriger les orateurs grecs, ses contemporains. « Je ne vous dirai pas, écrit-il dans ses *Préceptes politiques*, ce que Périclès se disait lui-même toutes les fois qu'il mettait sa chlamyde pour aller à l'assemblée : Songes-y bien, Périclès, tu commandes à des hommes libres, tu commandes à des Grecs, tu commandes à des Athéniens! Pour vous, lorsque vous êtes à la tribune, ne perdez pas de vue le tribunal du proconsul; rappelez-vous que ses pieds sont au-dessus de votre tête. Prenez donc une chlamyde plus légère, et, comme l'acteur, ne sortez pas de votre rôle. » Selon Plutarque, ce rôle devait être avant tout moral et philosophique. Maintenir la concorde entre les citoyens d'un même état, entre les états d'une même province, corriger les lois, veiller sur la prospérité publique; donner au peuple le bonheur et la paix, puisque la gloire lui est interdite; consoler les douleurs du patriotisme et prévenir ses imprudences, dissiper les illusions de l'orgueil national, tels sont, dit-il, les devoirs qui s'imposent à l'orateur et les services qu'il peut rendre à son pays.

La philosophie de Plutarque nous semble trop résignée, trop découragée; l'éloquence de la tribune, même alors, n'était pas tout entière dans ce programme modeste; ce qui lui restait de liberté autorisait des ambitions plus brillantes et suggérait des résolutions plus viriles. Il ne faut pas réduire les curies antiques aux proportions de nos conseils municipaux; la curie gouvernait une cité, c'est-à-dire un état, et non une seule ville : les trois provinces de la Gaule, sous l'empire, comptaient soixante cités, dont chacune était plus étendue qu'un de nos départemens. Un ressort aussi large donnait de l'importance à la curie, un certain éclat à ses délibérations; l'éloquence d'ailleurs n'était pas confinée dans ces assemblées locales, ni réduite à défendre les libertés d'un municipe : des intérêts plus généraux sollicitaient son appui, de plus vastes scènes lui permettaient de déployer sa puissance. Au-dessus de la curie, au-dessus de l'assemblée populaire de chaque état, il y avait l'assemblée provinciale, qui se tenait tous les ans et réunissait les représentans des cités de la province; on y rédigeait un cahier des vœux et des doléances que des mandataires choisis portaient à Rome et soutenaient de leur parole devant le prince ou devant le sénat. Nous pou-

vons facilement reconnaître dans cette assemblée l'origine des états provinciaux du moyen âge. Un congrès des députés de toute la Gaule, forme première de nos états-généraux, complétait ce système représentatif. Supérieur aux réunions provinciales, comme celles-ci l'étaient aux curies municipales, le congrès, *concilium commune Galliarum*, s'assemblait à Lyon, chaque année, au mois d'août, auprès de l'autel de Rome et d'Auguste, dans un amphithéâtre élevé au confluent de la Saône et du Rhône : soixante députés, élus par les soixante cités et chargés d'un mandat impératif, y prenaient place. Là on contrôlait l'administration, on délibérait sur des mesures d'intérêt commun, on discutait la mise en accusation des magistrats gaulois et des légats impériaux; l'exemple du légat Paulinus, accusé dans le congrès de l'an 225 et défendu par le député de Bayeux, Sennius Solemnis, prouve que le rôle de ces assemblées n'était pas vain et que l'éloquence qui animait ces graves discussions n'appartenait pas au genre démonstratif.

Ce n'était pas non plus une formalité illusoire, une garantie sans efficacité que ce droit des états d'envoyer à l'empereur et au sénat de Rome des députés avec une mission politique; pour réussir dans ces périlleuses ambassades, qui intéressaient l'honneur et même le salut d'une cité ou d'une province, bien des qualités étaient nécessaires; il fallait, comme dit Plutarque, « du talent, de l'adresse et de la vigueur. » Pendant les guerres civiles d'Othon et de Vitellius, les légions de Cécina brûlaient et pillaient les cités des Helvètes, qui tenaient pour Othon; la province leur envoya un député. Celui-ci harangua ces vainqueurs furieux avec une éloquence si pathétique, avec des gestes si expressifs, il les remua et les retourna si bien qu'il fit tomber de leurs mains le fer et la flamme; il sauva son pays des plus cruelles extrémités. Parfois les magistrats dénoncés en province allaient se défendre eux-mêmes au tribunal de César ou à la barre du sénat. Sous Trajan, un ami de Pline le Jeune, l'orateur gallo-romain Rufin, étant consul ou duumvir de la cité de Vienne, son pays, avait aboli comme immoral et scandaleux un jeu public où figuraient des lutteurs nus. Ses envieux l'accusèrent à Rome d'avoir commis une illégalité. Rufin comparut devant le sénat : sa forte et grave éloquence fit une impression telle que non-seulement il confondit ses accusateurs, mais que le sénat voulait supprimer à Rome et en Italie l'usage aboli à Vienne. Le *Paysan du Danube*, immortalisé par La Fontaine, qu'était-il, sinon l'un de ces mandataires des populations opprimées qui allaient du fond de l'empire jusqu'à César protester contre le brigandage des proconsuls, avec l'espoir, parfois réalisé, de trouver un Marc-Aurèle sur le trône ou d'exciter dans le sénat quelques mouvemens de pitié et d'indignation? Son

discours, résumé vigoureux des harangues accusatrices éparses dans les historiens de l'empire, peut être considéré comme le type et le modèle de cette forme particulière d'éloquence politique dont nous essayons de ressaisir la trace et de ranimer le souvenir.

Quand un orateur avait été assez éloquent, assez heureux pour faire triompher à Rome la cause de sa patrie, il devenait aussitôt un personnage. Le monde entier apprenait son nom et sa victoire par les *Acta diurna populi romani;* ses concitoyens lui élevaient une statue, et la curie proclamait, par un décret public, qu'il avait bien mérité de la cité; selon le mot du *Dialogue sur les orateurs,* il traînait après lui, comme un cortège, la clientèle des municipes, des colonies et des provinces. Remarquons ici une contradiction singulière de ce dialogue célèbre : au commencement, l'auteur déplore la ruine et l'impuissance de l'éloquence politique; à l'en croire, le nom même d'orateur aurait presque disparu du langage des hommes; mais un peu plus loin, lorsqu'il compare la gloire de l'éloquence à celle de la poésie, son enthousiasme ne trouve pas d'expressions assez fortes pour décrire les puissans effets du talent de la parole, le crédit qu'il donne auprès du prince et du peuple, les transports d'admiration qu'il provoque, le patronage éclatant dont il couvre des nations entières. « Quoi! dit-il, un homme qui a reçu le don de cette virile et retentissante éloquence ira-t-il se consumer dans les obscurs labeurs de l'art des vers, lorsqu'il lui serait si facile de conquérir des nations et de s'attacher des provinces! A peine l'orateur a-t-il franchi le seuil de sa demeure, quel éclat l'environne! Quel concours de citoyens en toges se presse autour de lui! Son nom est celui que les pères redisent à leurs fils et qu'ils gravent dans leurs jeunes esprits; c'est lui que le vulgaire illettré et le petit peuple en tuniques signale au passage avec vénération et montre du doigt avec orgueil. Les étrangers, les voyageurs, qui déjà ont entendu parler de lui dans leurs municipes et leurs colonies, le cherchent dès leur entrée à Rome et sont impatiens de connaître ses traits et sa personne. » Certes, ce n'est pas l'éloquence du barreau toute seule qui pourrait à ce point enlever l'opinion et briller d'une telle splendeur de renommée : à l'importance du rôle qui nous est décrit, à la grandeur des services rendus, à l'ardente unanimité des applaudissemens et des ovations, il faut reconnaître les triomphes ordinaires de l'éloquence politique.

Le témoignage des inscriptions confirme les textes historiques et justifie les conjectures que ces documens nous ont suggérées. Il y est fait mention très fréquemment d'honneurs accordés aux citoyens éloquens et courageux qui ont rempli une mission à Rome avec succès. On les qualifie de titres différens. Il y a « les avocats du

peuple ou de la république, » *advocati reipublicæ vel populi*, qui sont devenus plus tard « les advoués » des communes et des églises au moyen âge; « les défenseurs des municipes, » *defensores municipiorum*, « les patrons des colonies, » *patroni coloniarum*, « les orateurs des villes, » *oratores urbis;* on vante leur intégrité, leur dévoûment, leur fermeté, leur éloquence; on exprime sous toutes les formes la reconnaissance publique; ceux d'entre eux qui se sont distingués par le nombre et l'éclat de leurs ambassades, ceux qui ont rendu gratuitement ce grand service à l'état, reçoivent pour récompense, non pas un simple décret de la curie, mais l'insigne honneur d'une statue en marbre ou en bronze doré votée par le peuple et payée par le trésor. Le piédestal de ces statues est couvert d'éloges, dont la vivacité atteste encore aujourd'hui l'enthousiasme que ces orateurs avaient excité. Quoi qu'en dise l'auteur du *Dialogue*, le nom d'*orateur* n'a disparu ni de la langue littéraire ni de la langue politique; les inscriptions nous le présentent aussi souvent que celui de *patronus causarum* et de *causidicus*. Tantôt il est seul et s'emploie absolument, tantôt il se joint à d'autres titres qui l'expliquent. Certains personnages sont loués à la fois de leur talent oratoire et de leurs facultés poétiques; il est des inscriptions trouvées dans les sables d'Afrique, sur le bord des sources où jadis s'élevaient des cités, qui comparent l'éloquence abondante des orateurs aux flots limpides et bienfaisans de la fontaine voisine. Nous voyons, au IIIe siècle, un de ces orateurs africains soulever le peuple contre le tyran Maxime par un discours que Capitolin nous a conservé. Ce ne sont pas seulement les orateurs de profession qui sont cités dans les inscriptions; si quelque magistrat, quelque légat ou proconsul, quelque général brille par son éloquence, on a soin d'en informer la postérité. Le sénat et le peuple romain, en 334, votent une statue dorée à un préfet de Rome qui s'était montré censeur intègre et qui joignait à tous ses mérites l'art de bien parler.

Dans les camps où fermentaient les passions et les ambitions politiques, où se faisaient et se défaisaient sans cesse les gouvernemens, l'ascendant de la parole croît à mesure que le désordre augmente et que la discipline militaire s'anéantit. Les empereurs sont des chefs de parti, des factieux parvenus qui ont besoin d'agir sans relâche sur leurs adhérens pour apaiser les exigences, stimuler les dévoûmens, prévenir les trahisons; leur rhétorique, verbeuse et tribunitienne, pleine de tirades, qu'un historien compare au son du clairon, est accueillie par des manifestations immodérées. Les soldats s'agitent, crient, gesticulent à la façon des multitudes démagogiques; leur violence rappelle le tumulte des scènes

révolutionnaires, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque la révolution est en permanence dans l'armée. Quelquefois le peuple est admis ou invité à unir sa voix à celle des soldats, à venir appuyer de son suffrage et de ses applaudissemens les généraux insurgés qui posent leur candidature à l'empire du haut de la tribune militaire : témoin l'assemblée que Julien convoqua à Paris, près des Thermes, lorsqu'il se déclara contre Constance. Il s'était composé un auditoire de plèbe et de soldatesque, dit Ammien Marcellin.

Le régime impérial avait donc modifié, mais n'avait pas détruit l'antique puissance de la parole, le rôle agissant et prépondérant de l'orateur politique. Jamais l'art de bien dire ne fut plus cultivé, et cet art n'était pas seulement la parure et l'amusement d'une société désœuvrée; il continuait d'être un moyen d'influence et de gouvernement; il dirigeait les assemblées, s'imposait à la force, tempérait et dominait le despotisme lui-même. Comme autrefois, il élevait aux honneurs, menait à la fortune et donnait la gloire. Mis en évidence par des documens nombreux et certains, ce fait, à son tour, nous aide à comprendre la situation florissante des écoles et des études sous l'empire, le goût passionné de la jeunesse pour la rhétorique, la célébrité de cet enseignement, l'essor d'activité littéraire qui s'est soutenu pendant quatre siècles, et dont on a si souvent décrit les effets sans en bien connaître la cause. Croire que cette ardeur et cette émulation des esprits ne tendaient qu'à briller dans une sorte d'éloquence officielle et académique, s'imaginer que tant d'écoles se sont fondées en Gaule, en Afrique et sur tous les points du monde romain, uniquement pour susciter et produire des panégyristes, ce serait une singulière méprise. Les élèves qui se pressaient au pied de la chaire des rhéteurs en renom étaient, pour la plupart, — Ausone le dit dans son *Poème sur la Moselle*, — des candidats à l'éloquence politique; ils venaient se former à un art sérieux, s'exercer à des luttes difficiles où l'on se disputait les plus nobles prix qui puissent exciter l'ambition des hommes. Étudier l'éloquence était déjà une première distinction et comme un premier titre à la renommée; ce titre, *studiosus eloquentiæ*, qui nous est indiqué par les inscriptions, se gravait sur la tombe des jeunes gens de grande espérance que la mort avait prématurément enlevés.

Les professeurs eux-mêmes, ces rhéteurs à la parole sonore, au style abondant et coloré, ces personnages qu'Ausone a si vivement décrits dans leur importance magistrale, et qu'il nous représente comblés de tous les dons de la fortune comme de toutes les faveurs des cités, la politique s'en emparait dès qu'ils s'étaient enrichis au barreau et distingués dans l'enseignement. Ils briguaient les am-

bassades, les missions oratoires qui les envoyaient à Rome se faire un nom et se désigner au choix du prince; ils se poussaient aux suprêmes honneurs en traitant les affaires publiques; ils devenaient préteurs, consuls, gouverneurs de province, présidens de tribunaux, et pouvaient dire comme Ausone : « Ma férule régente le sceptre des rois. » Dans cette société gallo-romaine, profondément pénétrée de civilisation grecque et latine, deux sentimens remplissaient les cœurs : l'amour du pays gaulois, de la cité natale où s'ébauchaient les réputations, où brillait le premier rayon de gloire, et en même temps une admiration tendre et exaltée pour la ville souveraine, incomparable, centre éclatant de la puissance, foyer de vie et de lumière dont les reflets se projetaient sur le monde entier. « J'aime Bordeaux, disait ce même Ausone, mais mon affection pour Rome est un véritable culte; Bordeaux est ma patrie, mais Rome l'emporte sur toutes les patries :

Diligo Burdigalam, Romam colo...
Hæc patria est; patrias sed Roma supervenit omnes. »

Voilà l'expression vive et sincère de l'ultramontanisme laïque du IVe siècle.

Les institutions représentatives de la Gaule romaine sont-elles tombées d'une chute violente et brusque sous le choc des invasions barbares? Ont-elles péri sans retour avec la domination impériale? Leur ruine, à notre avis, n'a été ni si rapide ni si profonde. Elles ont résisté, comme les lois, comme les mœurs, comme la civilisation; elles se sont affaiblies et modifiées peu à peu sous la pression des nécessités nouvelles : c'est en subissant une série de changemens qu'elles ont disparu; elles sont mortes en donnant naissance à des coutumes qui les ont remplacées. Aux assemblées régionales de l'époque gallo-romaine succédèrent, dans chaque diocèse, des « conciles » où figuraient les grands du pays et les évêques : l'auteur de la très savante histoire du Languedoc, dom Vaissete, remarque judicieusement que « ces conciles ou plaids rappellent les assemblées provinciales qu'on tenoit du temps des Romains. » L'usage de ces réunions, souvent mentionné par les historiens, n'a jamais cessé; l'élément bourgeois, le tiers-ordre y fut admis d'assez bonne heure, et ainsi s'organisèrent les états provinciaux, bien avant la convocation des états-généraux de 1302. Les villes conservèrent le droit d'envoyer au prince des députations politiques; quant aux curies municipales, leurs attributions, réduites et diminuées, mais non supprimées, n'ont repris de l'importance qu'à l'époque de l'affranchissement général des communes. Pendant l'in-

tervalle, les anciens décurions s'étaient transformés en magistrats municipaux, « maires, échevins, jurats et capitouls, » absolument comme les sénateurs et les grands propriétaires du ve siècle, en se mêlant aux ducs et aux comtes d'origine barbare, avaient contribué pour une bonne part à constituer la noblesse nouvelle qui fonda, quelques siècles après, le régime féodal.

Il existe donc une tradition de souvenirs, de principes et d'habitudes politiques qui passe du régime gallo-romain au moyen âge et qui les unit par un lien secret, mais certain : on l'aperçoit, on la devine à travers la confusion des événemens et la sèche obscurité des chroniques. D'un autre côté, les barbares ont apporté dans la Gaule quelques semblans d'institutions représentatives, d'antiques coutumes nationales semblables à celles que nous avons observées chez les Gaulois du temps de César. Ces coutumes germaniques entreront un jour dans l'organisation féodale, et, se réunissant ensuite aux souvenirs vivaces, aux débris subsistans du régime gallo-romain, formeront la base des institutions inaugurées par la monarchie française au commencement du xive siècle. Considérons maintenant ce second aspect de notre sujet et cet autre élément de l'ancien droit public de notre pays ; mettons en regard des conceptions savantes que nous venons d'examiner les rudimens grossiers d'une liberté primitive. Marquons les plus saillans caractères de ces assemblées des Francs où tant de publicistes ont placé les origines du système représentatif. Dans le vaste changement de scène que nous présente l'époque des invasions, une nouvelle espèce d'hommes s'est emparée du gouvernement des choses humaines : poussée par la loi mystérieuse du progrès, elle va commencer la longue série des évolutions et des expériences d'où sortira la civilisation moderne.

II.

Un trait particulier du monde étrange et désordonné que nous décrit Grégoire de Tours mérite, avant tout, d'être signalé : cette barbarie conquérante, ivre de pouvoir et de butin, cette race, dont la victoire surexcite les instincts féroces et perfides, n'a point l'humeur silencieuse ; elle ne commet pas le crime avec une morne atrocité. Les passions indomptées qui l'agitent, les cupidités inassouvies, les colères, les haines implacables, toutes les énergies malfaisantes qui se remuent dans son sein, éclatent et se répandent en paroles fougueuses, en saillies violentes ; les scènes de meurtre et de pillage qui remplissent son histoire sont coupées de dialogues,

d'altercations et de discours. Les chefs de bandes s'interpellent sur les champs de bataille avant le combat, ou du haut des rempars avant l'assaut; les femmes se jettent dans la mêlée, l'injure ou la prière à la bouche; les envahisseurs haranguent les peuples dont ils ravagent le pays : tout ce monde effréné, sans cesse en mouvement et en action, parle, comme il agit, avec emportement. Les récits qui nous en présentent l'image ont l'intérêt et la variété pittoresque d'un poème : on croirait déjà lire les chansons de geste.

Parmi tant de manifestations spontanées des sentimens individuels et de l'opinion de la foule, nous ne voyons rien ou presque rien, pendant tout le VIe siècle, qui indique nettement des habitudes constantes de discussion publique sur les affaires de l'état ou la convocation périodique d'une assemblée générale. Clovis, avant de s'emparer du royaume des Francs ripuaires, vacant par la mort de Sigebert, harangue les habitans de Cologne et se fait élever sur le pavois au milieu des applaudissemens que son discours a provoqués. Thierry Ier, roi d'Austrasie, sollicitant le secours des leudes de Clotaire son frère contre les Thuringiens, se rend à la revue du printemps, au « parlement fervestu; » il enlève l'adhésion des guerriers par une allocution chaleureuse qui nous est un exemple des discours tenus dans les réunions du champ de Mars et du champ de Mai. Sous le règne de Chilpéric un concile d'évêques est convoqué à Paris. Le roi les reçoit, dit Grégoire de Tours, « auprès d'une cabane faite de ramée, » et leur offre un « bouillon de volaille et de pois chiches, » que plusieurs refusent, par crainte du poison. De longs discours sont prononcés dans le synode. Gontran, roi d'Orléans, tient un plaid solennel auquel assistent les députés des états voisins; la discussion s'aigrit et s'échauffe : « Puisque tu ne veux pas rendre les cités qu'on te demande, s'écrient les députés, nous savons que la hache est entière qui a tranché la tête à tes frères; elle te fera bientôt sauter la cervelle. » Gontran, pour toute réponse, fait jeter à la tête des députés « du fumier de cheval, des herbes pourries, de la paille, du foin, de la boue puante des rues de la ville. » Voilà l'éloquence des barbares et les mœurs parlementaires du VIe siècle. En tout cela, nul indice bien précis d'institutions régulières ou même d'usages établis : ce sont de purs incidens, que le hasard produit, que la circonstance amène; l'intérêt seul du moment a provoqué ces réunions et ces discours. Les premiers Mérovingiens ont l'air de négliger le principe germanique de la délibération commune sur de communs intérêts; ils laissent tomber en désuétude les coutumes séculaires de leur pays. Il semble que l'immense désordre des invasions ait troublé et désorganisé les envahisseurs à l'égal des peuples envahis. Sous le roi Sigebert d'Austrasie, di-

sent les chroniques, les leudes se plaignaient de n'être plus convoqués ni consultés sur rien.

Dans le siècle suivant, les usages nationaux, passagèrement abandonnés, reprennent faveur. Dagobert, en 635, réunit un « parlement des seigneurs et des prélats du royaume; » il parut au milieu d'eux avec une couronne d'or sur la tête, s'assit sur un trône d'or et prononça un long discours que son biographe a conservé ou supposé. Son fils Clovis II l'imita; on nous le montre convoquant une assemblée générale « en la ville de Clichy, » l'année 654, « pour traiter des communes besoignes du royaume, » et parlant en public avec l'appareil et le cérémonial adoptés par Dagobert. Sous la dynastie carlovingienne, bien plus fidèle que la précédente à l'esprit germanique, l'antique réunion du champ de Mars, transportée au mois de mai, devient une institution fixe et régulière, un instrument de règne, un ressort de l'état. Pépin le Bref, Charlemagne et leurs successeurs rédigent leurs capitulaires dans l'assemblée de la nation, *in plena synodo, in generali populi conventu;* en toute affaire d'importance, intéressant le salut de la patrie et l'utilité des Francs, *pro salute patriæ et utilitate Francorum*, ils prennent conseil des grands et des hommes libres, *per consilium Francorum et procerum suorum agebant*. La Chanson de Roland a traduit ce texte des chroniqueurs latins du VIIIe siècle sur Charlemagne :

Ses barons mande pour son conseil finer;
Par ceux de France voet-il de tout errer.

On ne compte guère moins de cent assemblées plénières tenues par les Carlovingiens; elles se réunissaient deux fois par an dans les temps calmes et prospères de l'empire : une lettre célèbre d'Hincmar, écrite en 882 d'après un document officiel de 826, nous fait connaître les travaux ordinaires et le degré d'influence de ces parlemens.

On a remarqué que la volonté du prince et son impulsion y décidaient presque tout; à lui seul appartenait l'initiative de l'action et de la parole : il avait le premier mot et le dernier. C'est précisément le rôle prépondérant, la situation dominante que gardera la royauté capétienne dans les futurs états-généraux. Sauf de rares exceptions, les assemblées politiques en France n'ont été, jusqu'en 1789, que de solennels comités consultatifs. Déjà s'annonce dans les parlemens carlovingiens ce qui sera et s'appellera un jour la séparation des trois ordres. L'aristocratie ecclésiastique et laïque, se dégageant de la foule confuse des hommes libres, du tiers-ordre de l'armée et

des fonctionnaires impériaux, siégeait à part en deux groupes distincts qui délibéraient tantôt isolément, tantôt réunis dans le conseil du prince, avec les grands-officiers et les ministres de la couronne. Les historiens contemporains mentionnent exactement ces réunions; ils en indiquent chaque fois la composition et l'importance; ils notent le résultat de leurs délibérations, le lieu où elles se tenaient, lieu variable, désigné par le prince : ils disent si le plaid était une simple réunion aristocratique, un conseil des grands, ou bien une assemblée plénière, mais circonscrite dans une région déterminée, quelque chose comme des états provinciaux, ou bien enfin une convocation générale des hommes libres de l'empire, car un plaid pouvait avoir l'un ou l'autre de ces trois caractères. Figurons-nous une de ces assemblées générales, un de ces parlemens armés, aux époques florissantes du puissant empire d'Occident: le coup d'œil assurément était des plus pittoresques! Les poètes latins du IXe siècle aident notre imagination à se représenter la réalité, à lui rendre la vie et la couleur. « On y voyait, dit Ermold le Noir, des milliers de Suèves à la blonde chevelure venus d'au-delà du Rhin; les phalanges saxonnes armées de carquois et les troupes de la Thuringe marchaient à leur suite. La Bourgogne envoyait une brillante jeunesse qui renforçait les guerriers des Francs; mais redire les peuples et les immenses nations de l'Europe rassemblés dans le même lieu serait une tâche impossible. »

Charlemagne, qui aimait à parler et qui parlait bien, haranguait souvent ces assemblées et dirigeait en personne les délibérations du conseil : son éloquence avait pour traits distinctifs la force, l'abondance et la clarté. « Il s'exprimait avec une admirable netteté sur toutes choses, » dit Éginhard. C'est le mot des chansons de geste : *Bien scet parler et dreite raison rendre.* « Il était si emparlé et sage en paroles, ajoutent les *Grandes chroniques*, qu'il sembloit que ce fust un grand clerc et un grand maistre. » Si l'on peut s'en fier aux poétiques descriptions d'Ermold le Noir, qui, écrivant pour les contemporains, ne pouvait pas trop mentir, ni la vivacité ne manquait aux discussions, ni l'étendue aux discours prononcés. Quand le prince, « couvert des insignes impériaux, assis sur un trône d'or, » avait ouvert la séance par une allocution et demandé l'avis de l'assemblée, celui qui avait quelque chose à dire quittait sa place et, fléchissant le genou devant l'empereur, baisait sa sandale : il parlait ensuite; l'assemblée applaudissait ou murmurait, et si l'empereur était absolument satisfait du discours, il donnait l'accolade à l'orateur en signe d'approbation. Nous pouvons donc nous faire une assez juste idée de ce qu'était une session parlementaire au IXe siècle.

La révolution féodale change de nouveau la face de l'Occident.

Le pouvoir central est détruit, les assemblées générales disparaissent avec l'organisation politique qui les rendait possibles; la représentation nationale se morcelle comme la souveraineté : il n'y a plus en France que des seigneuries indépendantes et des parlemens de barons. Tous ces grands feudataires, usurpateurs des droits régaliens, tiennent leurs assises semi-judiciaires, semi-politiques, aux bonnes fêtes de l'année; ils ont leur cour où les vassaux sont convoqués pour renouveler l'hommage, pour apporter des présens et pour entendre l'exposé des entreprises que le suzerain médite. Le droit de délibérer et de discuter sur les intérêts généraux s'exerce dans des conditions différentes, mais il n'est point aboli; on dirait au contraire que le triomphe de l'oligarchie a donné plus de vigueur aux institutions représentatives, du moins sous leur forme aristocratique; l'action de la parole se fait sentir à ces assemblées avec une force et une liberté qui d'abord nous étonnent. Nous le déclarons sans paradoxe : il existe, même à l'époque féodale, une éloquence politique.

Dans les *Assises de Jérusalem*, où respire le pur esprit de la féodalité, un seigneur qui a passé sa vie à se battre et à plaider, homme de guerre et homme de chicane tout ensemble, Philippe de Navarre, auteur d'une partie de ce remarquable écrit, vante l'habileté dont il a si longtemps fait preuve devant les tribunaux; il cite avec orgueil les hauts et puissans personnages, ses maîtres dans l'art de persuader, qui, dit-il, par leur savoir, leur expérience, « leur sens aigu et subtil, ont acquis de grands biens, de grands honneurs et sont demeurés en bonne et durable mémoire. » Or ces barons et ces chevaliers, qui avaient blanchi dans le métier des armes, qui avaient assisté aux plus terribles batailles, aux plus fameux sièges de leur temps, et qui cependant tiraient vanité de leur adresse à soutenir une cause en justice, reconnaissant que les succès de parole avaient plus fait pour leur gloire et pour leur fortune que toutes leurs prouesses guerrières, est-il vraisemblable qu'ils aient dédaigné et négligé le talent, plus noble encore et non moins utile, de parler avec autorité dans les conseils d'affaires et de discuter victorieusement en pleine assemblée les questions politiques? Les terribles batailleurs que nous décrivent les Chansons de geste sont aussi de grands parleurs qui ont un goût naturel pour toutes les formes du discours public. Leur courage, comme celui des Gaulois, ne saurait se passer d'esprit. C'est un héroïsme de noble race à qui ne suffisent pas les stimulans grossiers, les impulsions vulgaires : il se détermine par des mobiles plus relevés; il veut qu'on lui parle la langue de la raison et de l'honneur. Quelque gloire qui s'attache aux grands coups frappés par un bras vigoureux, cette supériorité matérielle est loin

d'opprimer et d'anéantir l'autre, celle que donne l'intelligence : le guerrier accompli les réunit et les réconcilie en sa personne. Comme un Grec de *l'Iliade*, il sait se montrer intrépide sur le champ de bataille, sage dans le conseil, adroit dans ses discours. Bien dire est une partie de la perfection chevaleresque et de l'idéal du gentilhomme. Aussi ne connaissons-nous pas un seul poème épique au moyen âge où ne se rencontrent des exemples fréquens de harangues militaires, de sermons, d'oraisons funèbres, de délibérations politiques et de plaidoyers, en un mot une vive et légère esquisse de tous les genres oratoires. On nous objectera que ce sont là des peintures de fantaisie. Nous répondrons que nos trouvères ont naïvement décrit et versifié les scènes que la vie réelle offrait à leurs regards, et nous appliquerons ici une réflexion de Cicéron sur Homère, faite à propos des origines de l'éloquence grecque : « Si ce poète, dit-il, a tant vanté les discours de Nestor et d'Ulysse pendant la guerre de Troie, c'est évidemment parce que l'éloquence était florissante dès ce temps-là. » Disons, nous aussi, que nos trouvères auraient moins souvent célébré les guerriers « bien emparlés, » et les auraient placés dans un rang moins illustre, s'ils n'avaient pas été témoins des applaudissemens et des honneurs dont les comblaient leurs contemporains. La poésie, qui peint les mœurs, se garde bien d'exalter ce que la société méprise.

Les chroniques en prose confirment ces poétiques indications. Dans l'histoire comme dans la fiction, les chefs d'empire et les chefs d'armée possèdent presque tous le don de la parole persuasive. Cette éloquence n'ajoute pas seulement une grâce et un prestige au dur éclat de ces héros farouches; elle double leur puissance, car c'est elle, bien souvent, qui assure le succès des entreprises et fixe la fortune des combats. Quesnes de Béthune, dans Villehardouin, est en mille rencontres critiques le sauveur de l'armée et sa providence, grâce aux fécondes ressources de son intelligence déliée et de sa parole toujours prête : ambassades, négociations, conseils de guerre, tout roule sur lui ; l'expédition n'avance qu'autant qu'il lui fraie la voie par son expérience avisée et par l'adresse de ses discours. Le doge de Venise, Dandolo, décide également par un discours ses concitoyens à s'unir aux Francs ; la guerre est votée en assemblée populaire, après force harangues, comme aux plus beaux temps des républiques de l'antiquité. Guillaume de Tyr cite plusieurs discours de Godefroy de Bouillon aux croisés; le brillant portrait qu'il fait de Beaudouin III, quatrième roi latin de Jérusalem, prince éminent par les qualités de son esprit et par la beauté de sa personne, contient cette mention : « Sa parole abondante et vive lui donnait une supériorité incontestable sur tous les autres

rois. » Quoique la nature presque seule parle en ces harangues primitives, et que l'inspiration personnelle y soit toute l'éloquence, leur brièveté forte et sensée dit bien ce qu'elle veut dire; les principes de l'art y sont parfois devinés et appliqués, la simplicité un peu nue du style est relevée par un accent de bonhomie malicieuse et par certaines familiarités pittoresques dont les harangues de Henri IV continueront la tradition. Baudouin Ier, empereur de Constantinople, marchant contre les Bulgares, crie à ses chevaliers : « Que chacun de vous soit un faucon et que nos adversaires ne soient que des éperviers bâtards. » Villehardouin, présent à la bataille, fait aussi son discours : « Souvenez-vous des preudhommes anciens cités dans les histoires; celui qui mourra pour Dieu aujourd'hui, son âme s'en ira toute fleurie au paradis. » Une mâle concision, tempérée de courtoisie, comme dit le poète, et « de beaux mots polis, » caractérise presque toujours ces improvisations du champ de bataille. Roland, enveloppé par l'immense cavalerie des Sarrasins, rappelle aux siens en quelques vers énergiques les devoirs du loyal combattant, du vassal fidèle à son suzerain : « Pour son seigneur, dit-il, on doit souffrir grands maux, endurer le chaud et le froid, perdre de son sang et de sa chair. Frappez de vos lances, et je frapperai de Durandal, ma bonne épée, que m'a donnée le roi. Si je meurs, celui qui l'aura pourra dire qu'elle appartenait à un noble vassal ! » C'est dans l'un de ces généreux transports, dans l'ivresse d'héroïsme familière à ces bouillantes natures qu'Hugues de Belin, guerrier du cycle des « Loherains, » laisse échapper cette saillie d'éloquence admirablement exprimée par l'un des plus beaux vers de notre langue : « La vraie richesse, ce ne sont ni les belles fourrures, ni les étoffes précieuses, ni l'argent, les forteresses et les chevaux qui la donnent; elle est tout entière dans la fidélité éprouvée d'amis intrépides : *le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.* »

Ainsi parlaient ces barons des siècles de fer, ces hommes « au front hardi, » à l'âme impétueuse, dont la vie était emportée et dévorée par la passion de l'aventure et du danger. Les scènes orageuses des assemblées qui les réunissent et les mettent aux prises, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, ont été vivement décrites dans les documens contemporains. Un parlement guerrier se tient d'ordinaire dès le matin, au lever du soleil, « après messe et matines, » dans le verger d'un château ou d'une abbaye, ou bien à cheval au milieu des champs. Le suzerain, roi ou chef d'armée, pose la question à débattre et déduit ses raisons ; quand il a fini, les barons prennent à leur tour la parole; les répliques se croisent, les mots vifs, les gestes menaçans partent de tous côtés : ceux qui

se croient blessés dans leur orgueil, menacés dans leur ambition, bondissent de fureur; ils « saillent en pieds, » s'interpellent, se provoquent, en tirant à moitié leur épée du fourreau; le parlement retentit d'éclats de voix et d'outrageux propos. Si c'est dans les festins royaux ou seigneuriaux que la querelle s'engage, aux longues tables dressées dans la salle pavée et voûtée « où flairent soüef le lys et la rose, » nos véhémens discoureurs, « la face rougie de mautalent, » se lancent à la tête les couteaux d'acier, les quartiers de chevreuil et les cygnes « empoivrés » dont la table est garnie jusqu'au moment où le roi résume les débats, quand il le peut, et calme « la noise et le hutin. » Parfois il arrive que la minorité, battue et mécontente, fausse compagnie à la majorité et retourne en son pays ou poursuive l'entreprise par une autre voie : la croisade de 1202, qui fut décidée par un parlement tenu dans le verger de l'abbaye Sainte-Marie de Soissons, nous offre un exemple de ces dissentimens graves aboutissant à une séparation. Au début de la chanson du « Loherain » Garin, nous voyons s'ouvrir à Lyon un de ces « conciles » de seigneurs et d'évêques qui avaient remplacé les *conventus provinciales* de l'époque gallo-romaine et qui ont formé, on l'a dit plus haut, les états provinciaux des XIIIe et XIVe siècles. Plus de trois mille clercs, évêques ou abbés, nous raconte le poète, et un pareil nombre de barons se sont réunis dans la cité « assise sur le Rosne; » il s'agit de savoir si le clergé, aidant la noblesse à s'armer et s'équiper, soutiendra de ses deniers une croisade contre les Sarrasins qui ravagent le pays. La discussion s'irrite et se prolonge; le clergé défend ses immunités, il n'offre que ses prières: *Nous prirons Dieu pour tretous vos amis;* enfin le légat du pape intervient et contraint l'église à céder les dîmes pour sept ans et demi.

Nous arrivons à des temps moins poétiques et d'un sérieux tout moderne. Vaincue et dépouillée au Xe siècle, la royauté, par une conduite habile et ferme, a reconquis la France sur les hauts barons et reconstitué l'unité nationale. En 1302, elle convoque les états-généraux; mais après cette longue histoire des traditions libérales du passé, qui ne voit que l'acte hardi de Philippe le Bel n'introduisait en France aucune nouveauté, et qu'il remettait simplement en vigueur, sous une forme nouvelle, des usages aussi anciens que notre pays? Dans ce rajeunissement des assemblées plénières de l'époque carlovingienne, tous les droits créés par le temps étaient représentés; tous les modes de réunion publique usités jusque-là venaient se résumer et se compléter; la royauté y reprenait la situation prépondérante qu'elle avait tenue dans les anciennes assemblées, et les états du XIVe siècle, comme ceux du VIIIe et du IXe, étaient

réduits à la double fonction de donner leur avis et d'apporter leur argent. L'apparition des états provinciaux sur une partie du territoire, l'extension donnée aux franchises séculaires des communes signalaient, en outre, comme un réveil de l'indépendance locale dont la Gaule, surtout la Gaule du midi, avait joui sous la domination romaine, et qui, partout affaiblie, contrariée, par une succession de despotismes variés, n'avait entièrement disparu ni péri nulle part.

Le XIVe siècle voyait donc se produire une résurrection, un épanouissement de tous ces germes de liberté passagèrement étouffés sous les ruines accumulées; il cédait, dans ses apparentes audaces, dans ses prétendues innovations, à l'impulsion secrète, irrésistible d'un ensemble de traditions et de coutumes dont nous avons exposé les lointaines origines et les fortunes diverses : il s'inspirait, à son insu, de cette puissante continuité du souffle libéral qui, à travers tant d'épreuves subies, n'avait jamais cessé d'animer notre pays, de faire vibrer son cœur et d'éclater en sentimens nobles et fiers par l'énergie de la parole publique. Quelle influence les états-généraux exerceront-ils, à leur tour, sur l'éloquence politique française, sur l'éducation virile du génie de notre race? Quelle action efficace, quel rôle utile ou brillant la réunion solennelle des trois ordres va-t-elle réserver et permettre à la parole? Ces états, qui remontent si haut et si loin dans le passé sous leur forme primitive, ont duré, comme institution, jusqu'à l'établissement de nos libertés modernes : la dernière page de leur histoire est la préface de 1789; leur souvenir reste gravé et conservé, en traits ineffaçables, à la base même de nos gouvernemens démocratiques; dans cet espace de plusieurs siècles, quels orateurs ont-ils suscités? quels monumens témoignent des talens qu'ils ont mis en lumière, de la science politique qui s'y est révélée et développée, du courage civil et des fermes convictions qui ont illustré leurs débats? S'ils ont bien mérité de notre pays par leur résistance aux égaremens, aux corruptions du pouvoir absolu, ont-ils pareillement honoré les lettres françaises par quelques hautes inspirations, dignes d'échapper à l'oubli? C'est ce que nous éclaircirons dans une seconde et prochaine étude.

CHARLES AUBERTIN.

LA

RÉVOLTE DES CANAQUES

L'insurrection sanglante qui vient d'éclater en Nouvelle-Calédonie nous crée de graves embarras dont il faut tâcher de sortir sans retard si nous ne voulons perdre les bénéfices d'une installation déjà ancienne. Et que sont ces embarras à côté d'autres dangers dont nous étions menacés si la révolte des Canaques avait été un seul instant victorieuse? Son triomphe eût causé des malheurs irréparables, puisqu'il aurait eu pour conséquence immédiate de favoriser l'évasion de milliers de forçats dont notre possession du Pacifique est le séjour obligé. Qu'on se figure cette horde de malfaiteurs s'éparpillant sur les deux mondes! On va voir que l'éventualité de cette épouvantable dispersion a failli se produire : elle a été entrevue par la population affolée de Nouméa, et c'est trop.

Dès que la levée de boucliers des Canaques sera comprimée, — si elle ne l'est pas déjà à cette heure, — nous serons placés entre deux alternatives : laisser s'accomplir le massacre en masse des indigènes, comme l'ont fait les Anglais en Australie, ou entretenir sur une île située à nos antipodes une force militaire considérable et ruineuse pour le budget de la marine. Quand une insurrection se produit en Algérie ou en Cochinchine, on l'étouffe avec plus ou moins de vigueur ou de célérité, et tout est dit. En Nouvelle-Calédonie, il ne peut en être ainsi. Là, il nous faut non-seulement châtier des rebelles difficiles à approcher, mais encore assurer la tranquillité de nos pénitenciers. N'oublions pas les colons libres, honnêtes et de bonne volonté, — car il y en a, — auxquels nous devons aide et protection contre des agressions soudaines et sauvages.

L'insurrection des Canaques est une nouvelle preuve des difficultés que nous aurons à vaincre avant de faire de notre possession

du Pacifique une colonie paisible et productive. Si nous voulons en rendre le séjour possible avec les élémens dangereux qui forment le fond de sa population, il faudra nous résigner à d'énormes sacrifices, nous préparer à des acquisitions coloniales, et peut-être nous résoudre, — à l'exemple de l'Angleterre, mais non sans répugnance, — à l'extermination d'une malheureuse race. L'étude qu'on va lire a pour objet de faire connaître les détails de la dernière révolte, d'indiquer les mesures qui ont été prises par le gouvernement pour la combattre, de mettre en lumière les causes qui ont pu la motiver, et d'engager les personnes compétentes à chercher avec nous une solution aux problèmes multiples qu'elle a soulevés.

I.

C'est le 12 juillet dernier, — par un journal anglais, — que l'on apprit, à Paris, la nouvelle de l'insurrection canaque. L'étonnement fut très pénible, d'autant plus pénible que les premiers détails de la révolte nous étaient transmis par un télégramme étranger. La stupeur augmenta lorsqu'on sut que le drame néo-calédonien n'avait pas eu de prologue, et que nos compatriotes avaient été pris à l'improviste. Personne, hélas! ne peut avoir oublié en France le rôle joué par « les surprises » dans nos récens désastres; il était permis d'espérer qu'après un si grand nombre de cruelles leçons nous ne serions plus les victimes de notre imprévoyance!

Et pourtant qui songeait aux Canaques, il y a peu de jours encore, et à qui l'idée fût-elle venue que des sauvages seraient assez osés pour attaquer des postes de gendarmes et des établissemens agricoles? Tout le monde les croyait sinon satisfaits de notre occupation, du moins hors d'état de nuire. On se figurait volontiers que les plus indépendans d'entre eux, nus, farouches, le casse-tête à bec d'oiseau et la sagaie au poing, erraient dans les parties montagneuses de l'île, que les plus civilisés se vautraient ivres dans les ruisseaux de Nouméa. A Paris, dans les ministères, et à Nouméa, au palais du gouverneur, nul ne croyait à la possibilité d'un soulèvement. Il est intéressant de citer à ce sujet les propres paroles du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie dans son dernier rapport au ministre de la marine :

« On vivait ici avec une insouciance incroyable, dans des habitations isolées, dans des postes ouverts de tous côtés, dont les abords n'étaient même pas découverts; on regardait les Canaques comme de grands enfans, parfois boudeurs, mais toujours inoffensifs; ils jouissaient d'une confiance, d'une intimité même vraiment étranges.

Toute cette population de colons et de soldats, dispersée au milieu des bois, s'était endormie dans une sécurité complète : dur a été le réveil ! Tous, surpris dans une quiétude parfaite, ont été égorgés. » La raison de cette « quiétude parfaite » doit être sans doute cherchée dans ce fait que depuis 1868 aucune révolte sérieuse ne s'était produite en Nouvelle-Calédonie, les plus turbulens guerriers des tribus ayant été tués dans la dernière guerre que nous leur fîmes, ou achetés par nous. Titema, l'un des chefs ennemis à conscience vénale, était même venu fixer sa résidence à Nouméa. Tout le monde a pu le voir, il y a peu d'années encore, coiffé d'un chapeau de général à long plumet, vêtu d'un habit brodé, les épaules surchargées de grosses épaulettes, buvant dans les débits de boissons du chef-lieu avec quiconque voulait se donner l'émotion de trinquer avec un cannibale.

Avant la pacification générale de l'île qui s'obtint en 1868, les soulèvemens des Canaques furent très fréquens. En seize ans, soixante-douze blancs furent tués en détail et presque tous mangés. On voit combien la dernière insurrection est grave, puisque le chiffre des morts a dépassé en très peu de jours celui de deux cents. En 1859, c'est-à-dire six ans après la prise de possession officielle de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa n'était qu'un misérable camp; il en serait de même aujourd'hui, si l'empire n'avait décidé de transporter hors de France les condamnés aux travaux forcés. Un vieux colon de Nouméa nous a raconté qu'il fallait y exercer continuellement une active surveillance, la ville n'étant alors qu'un assemblage de misérables huttes en bois, où s'abritaient les militaires et quelques pauvres immigrans. Ces constructions, recouvertes en paillottes, étaient agglomérées sur un petit espace, car il fallait toujours redouter les attaques des indigènes rôdant aux alentours. Le Canaque, rampant dans la jungle, approchait comme une bête fauve de la ville naissante, et la mort attendait quiconque s'en éloignait sans armes; un seul coup de hache en pierre polie assommait l'imprudent. Si le cadavre n'avait pas été enlevé pour servir de régal aux guerriers, — « seule nourriture des héros, » disent les Néo-Calédoniens, — on le trouvait pendu à quelque branche d'arbre. Parfois, à l'heure du crépuscule, retentissait un coup de feu : c'était un Français qui tombait frappé d'une balle pendant qu'il bivouaquait auprès d'un bûcher en flammes. La nuit, les hautes herbes ou les palétuviers empêchaient de découvrir les traces de l'assassin. On sait que les Arabes ont pratiqué longtemps, contre nos soldats isolés, ce genre de guet-apens. L'audace des Canaques dépassait dans les premiers jours de la conquête tout ce qu'on peut s'imaginer. Pendant une nuit sombre, ils dévalisèrent une baraque où étaient

amoncelés des approvisionnemens considérables, et ce dépôt était cependant sous la garde de dix hommes. Une autre fois, cinquante indigènes se ruèrent sur quatorze soldats d'infanterie de marine, à 200 mètres de Nouméa. Pas un des nôtres ne fut tué, mais la lutte corps à corps fut terrible, et sans l'énergie vraiment surprenante qui soutint nos fantassins en ce moment suprême, tous eussent péri. En 1861, les naturels de Kuamé massacrèrent douze colons en un seul jour; — le nom de la *Baie du massacre* est resté attaché à l'endroit où ces infortunés périrent. En 1864, l'équipage de la *Reine-des-Iles* fut entièrement anéanti en vue de la goëlette de l'état, la *Fine*. En 1867, deux Néo-Calédoniens, aux ordres d'un fameux chef cannibale, du nom de Gondon, tranchèrent la tête au colon Tagnard, en plein jour, à quelques centaines de mètres d'un poste. A Puebo, le 6 novembre 1867, trois gendarmes, qui rentraient sans défiance à leur caserne, à neuf heures du soir, furent attaqués par des naturels de la tribu de Gabarick; ces militaires furent assassinés et leurs cadavres laissés sur place. Les sauvages de cette même tribu massacrèrent ensuite le colon Deménée et blessèrent Mme Deménée, ainsi que deux de ses fils. A cette occasion la guillotine fonctionna pour la première fois en Nouvelle-Calédonie : neuf têtes de Canaques roulèrent, au grand ébahissement des tribus assemblées autour de l'échafaud, sur la plage de Puebo. Peu de temps après, six de nos soldats furent encore surpris par une centaine d'Ounonas, — nos alliés pourtant, — tués et mangés par eux. C'est à la suite de cette tuerie et de celle des passagers et de l'équipage du cotre français le *Secret* qu'il fut résolu d'exécuter une vigoureuse attaque contre les tribus ennemies. Voici, d'après le rapport militaire du gouverneur, un résumé de cette expédition :

« Pendant près de six heures, les troupes, divisées en trois colonnes, pour attaquer l'ennemi à l'est, à l'ouest et au midi, marchèrent dans un pays sillonné de ruisseaux marécageux, de collines escarpées aboutissant à des ravins, à des sentiers trop étroits pour y poser les pieds. Puis il fallut recommencer de nouvelles ascensions suivies bientôt de nouvelles descentes.

« Les villages des Canaques sont bâtis sur les cimes les plus élevées des montagnes ou situés au fond des précipices. Pour arriver à ces derniers, il faut accomplir des prodiges de gymnastique, se coucher sur le dos et pousser ainsi les pieds en avant. Pour s'élever aux premières, il faut ramper sur les pieds et sur les mains. Après avoir traversé la forêt où chacun tenait son voisin par la main pour ne pas se perdre, et où la marche était entravée par des excavations que l'on traversait les yeux fermés derrière des guides et

sous une pluie torrentielle, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée. Nous étions muets et harassés. — Il était cinq heures du matin. Là s'élevaient de magnifiques bouquets d'arbres que les guides nous montrèrent d'un air mystérieux et terrifié comme étant l'emplacement de la tribu ennemie. Nous descendîmes dans la vallée en traversant des plantations de cannes à sucre, de bananiers et de cocotiers. C'était en effet dans ce délicieux nid de verdure que se trouvait l'un des villages de nos féroces ennemis. Selon l'usage, il fut attaqué à la baïonnette; les habitans furent assommés à la sortie de leurs huttes, dont l'ouverture est basse et étroite. Quelques Canaques défendirent vaillamment leur vie, d'autres prirent la fuite et formèrent une bande de véritables démons qui, dès le lendemain, dans un retour offensif, harcela nos troupes victorieuses. Ces dernières les tenaient à distance, mais parvenaient à peine à les troubler par le feu de leurs carabines. Nous n'avions vu dans le village qu'un horrible trophée, composé d'ossemens provenant des victimes du cotre le *Secret*, et qui semblait avoir été placé à dessein pour attirer les regards. Au milieu d'une place, devant l'habitation d'un chef, une perche, longue de plusieurs mètres et plantée en terre, portait trois crânes sanglans auxquels adhéraient encore quelques lambeaux de chair. »

Cette sévère leçon, l'absorption, sans métaphore, du féroce Gondon par des cannibales comme lui, et la soumission du vaniteux Tetima, firent régner pendant dix ans le calme le plus absolu dans la colonie. Tout à coup, le 2 juillet de cette année, sans que l'on se doutât de rien, sans que l'on eût été prévenu par aucun indice, on apprenait avec stupeur à Nouméa que cinq gendarmes avaient été massacrés dans leur brigade aux environs d'Ourail, à vingt lieues à peu près du chef-lieu. Il y avait eu cependant des assassinats antérieurs à ceux du 2 juillet, et auxquels on avait eu le tort d'attacher trop peu d'importance. C'est ainsi que, dès le 19 juin, on avait été informé à Nouméa qu'un crime avait été commis, à Ouaméni, sur la propriété d'un M. Dezanaud, située sur la route de Bouloupari à Ourail. Les victimes étaient un nommé Chêne, gardien de la station, — une femme indigène, qui habitait avec lui, — et deux enfans. De l'examen des cadavres, il résultait que Chêne avait reçu un coup de hache en pierre qui lui avait fendu le crâne, et que la femme indigène avait été frappée à la tête au moyen d'un casse-tête, de ceux dits becs d'oiseau. Ce Chêne était un libéré qui avait pris avec lui, il y a plusieurs années, une femme indigène; il en avait eu deux enfans. Fatigué de cette première femme, Chêne l'avait répudiée et était allé dans la tribu de Dogny en choisir une seconde. Malgré l'opposition des Canaques et les menaces qu'ils

firent entendre, Chêne enleva la femme qui lui plaisait et l'entraîna chez lui. La tribu fut très justement irritée de ce rapt, qui n'eût été toléré, il faut bien le reconnaître, dans aucune colonie anglaise; cette tribu était en outre, à ce que l'on suppose, très froissée de différentes mesures prises contre elle depuis deux ans environ au sujet de son cantonnement; de là probablement la précipitation qu'elle a mise à se venger des blancs.

Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que les meurtres commis sur Chêne, sa femme et ses deux enfans ont été le véritable prologue du drame qui devait commencer quelques jours après, drame dans lequel d'autres tribus que celle de Dogny étaient appelées à jouer un rôle. Malgré tout, cette impatience des guerriers de Dogny est heureuse, et nous devons nous féliciter de ce qu'elle se soit produite avant l'explosion d'un mouvement plus général.

Dans les guerres de tribu à tribu, les guerriers canaques, comme les héros d'Homère, se provoquent, et ce n'est qu'après de longs discours qu'ils en viennent aux mains. Dans leur soulèvement contre nous, ils ont cette fois agi différemment. En aucune circonstance, ils n'ont rien fait connaître de leurs ressentimens, mais ils ont commencé à se procurer des armes à feu par tous les moyens possibles, et déjà, dans les affaires d'assassinat commis sur les transportés au moyen d'armes à feu, jamais on n'avait pu retrouver celle dont le meurtrier s'était servi. On formait au sujet de ces disparitions toute sorte de conjectures, mais il n'était venu à l'esprit de personne que toutes ces armes étaient recueillies par les Canaques pour s'en servir contre nous un jour. Dès qu'ils eurent préparé un petit dépôt d'armes, ils formèrent un dépôt de vivres dans les montagnes, de façon à n'être pas surpris par la famine, comme ils le furent pendant la première guerre. Aussitôt qu'ils se sont vus armés et garantis de la disette, ils ont commencé leurs assassinats, fuyant toute rencontre sérieuse.

Comme nous l'avons dit, les premières victimes ont été celles de la station d'Ouaméni, le 2 juin. Les assassins, arrêtés par les gendarmes, furent conduits en prison. Mais, pendant la nuit du 2 juillet, les gendarmes furent surpris, assassinés, et les meurtriers de Chêne et de sa femme délivrés par les Canaques. Le lendemain, on apprenait qu'une autre brigade de gendarmes, plus rapprochée encore de Nouméa, avait été également « surprise » et menacée par des bandes de Canaques armés de fusils et de revolvers. Des télégrammes apportèrent bientôt la nouvelle que vingt et une victimes avaient succombé à la Foa : il y avait des colons, des condamnés, des libérés, des femmes indigènes, ainsi que des noirs des Nouvelles-Hébrides. Malgré ces sinistres présages, la population euro-

péenne de Nouméa ne s'émouvait pas; elle croyait à un soulèvement partiel de quelques tribus. Elle supposait que les Canaques, commandés par un chef altier du nom d'Ataï, avaient regagné les montagnes, aussitôt les tueries terminées, pour échapper aux troupes qui, dès le mardi, étaient parties sur la *Seudre* pour les châtier et protéger notre poste d'occupation de Téremba. Malheureusement, le mercredi soir la nouvelle se répandit à Nouméa que les massacres de la Foa s'étaient renouvelés à Bouloupari dans la vallée de la Ouaméni, c'est-à-dire sur les points les plus habités de la colonie. Le doute n'était plus possible : on se trouvait en présence d'une guerre d'extermination; les colons, leurs femmes, leurs enfans, les condamnés, les Canaques même, employés dans les fermes, étaient frappés.

Voici comment procédaient les indigènes. Ils se présentaient par bandes de dix à quinze individus, s'approchaient d'une maison isolée et, sous prétexte de venir allumer leurs pipes ou de demander un objet quelconque, ils tombaient sur les gens sans défense et les tuaient soit d'un coup de revolver, soit d'un coup de casse-tête. Ceux des colons qui essayaient de se sauver tombaient dans les bandes qui parcouraient la campagne, et ces bandes les tuaient sans pitié. — La femme d'un nommé Porcheron était dans sa maison avec son enfant, son mari parcourait la ferme à la poursuite du bétail, ne se doutant nullement des dispositions hostiles des indigènes qui l'entouraient. Un de ses anciens domestiques canaques arrive et demande à manger; on lui répond qu'il n'y a que du thé : on offre de lui en servir. Il dit oui tranquillement, et, tandis que Mme Porcheron prend la bouilloire pour lui en verser, le misérable l'étend à ses pieds d'un coup de hache. Une heure après, le mari revenant est tout étonné de voir son ancien domestique ramasser du linge qui était étendu pour sécher. Il suppose que c'est sa femme qui l'a chargé de ce soin; mais à sa vue le Canaque s'enfuit, et en entrant dans sa maison il trouve Mme Porcheron par terre. M. Porcheron, à moitié fou, et sa femme, à moitié morte, ont fait 18 kilomètres à pied, l'un montant par momens à cheval pendant que l'autre marchait. Ils purent heureusement rejoindre un petit bateau qui fait toutes les semaines le trajet des postes entre Ourail et Nouméa, et arriver au chef-lieu. Dans un des postes peu éloignés de la ville, l'agent du télégraphe a été tué d'un coup de feu, sur son appareil, au moment où il annonçait à Nouméa ce qui se passait dans la contrée; le chef du service télégraphique a été fort étonné de voir la dépêche interrompue au milieu d'une phrase. Un surveillant du nom de Lecas, chef du camp de la transportation de Bouloupari, a vu sa femme, ses deux enfans et deux autres sur-

veillans tués sous ses yeux. Armé de son sabre et de son revolver, il a pu blesser mortellement huit de ses assaillans sans sortir de sa maison. Les bandits ont alors mis le feu à l'habitation, et lorsque le malheureux surveillant a voulu sortir pour ne pas être brûlé, il a été étendu sur le sol d'un coup de casse-tête. Trouvé le lendemain encore vivant par les nôtres, on espère le sauver.

Nous ne continuerons pas le récit de ces sinistres agressions. Bornons-nous à dire que de tous côtés succombèrent les colons et leurs familles. Les cadavres des infortunées victimes n'étaient même pas respectés; les femmes subissaient un dernier outrage, puis ensuite étaient horriblement mutilées. Narrateur fidèle, nous ne pouvons passer sous silence qu'en deux circonstances les Canaques ont témoigné de la pitié. Une première fois, c'est un Néo-Calédonien, du nom de Charley, qui préserve de toute attaque un jeune homme, Henri Bull, respecté, aimé des indigènes, parce qu'il parle leur langage. La famille Artaud, composée de cinq personnes, a été sauvée par le seul fait de s'être trouvée réunie, par hasard, au protégé de Charley. A la Foa, un indigène a sauvé également la vie à une femme canaque et à ses deux enfans.

Voici comment cette femme, du nom poétique de Camélia, a raconté le fait : — « A la pointe du jour, au moment où les habitans de l'hôtel allaient prendre leur café, une vingtaine de Canaques se présentèrent devant moi armés de haches et de longs couteaux ensanglantés : ils venaient du poste de la Foa, où cinq gendarmes avaient succombé. MM. Miller et Rousset furent les premiers frappés. Mon tour arrivait, lorsque j'eus l'heureuse idée de leur demander d'épargner mes enfans. — Viens alors avec nous dans la broussaille! me dit l'un d'eux. — Même injonction fut faite à une autre femme indigène de l'île de Lifou. Cette femme disparut aussitôt dans les bois. Quant à moi, je suivis les Canaques, mais en passant sur la route nous rencontrâmes deux surveillans qui firent feu: deux indigènes tombèrent morts; alors je me suis sauvée avec mes enfans. »

Lorsque les nouvelles des massacres, grossies, exagérées par la terreur, arrivèrent successivement au chef-lieu, la population devint affolée. Elle perdit complètement la tête lorsqu'une fausse rumeur lui fit croire que des bandes d'insurgés débouchaient dans la vallée et se dirigeaient sur le chef-lieu pour y mettre le feu... Le danger était grand en effet, car la population de Nouméa se trouve mêlée à des élémens qui ne sont pas de première pureté. Il était malheureusement permis de supposer que les Canaques étaient conduits par des transportés évadés qui, ayant été reçus par les tribus, leur auraient enseigné la tactique d'attaque européenne. Ainsi, à peine

arrivés dans un centre de plantation, la première chose qu'ils faisaient était de couper les fils du télégraphe pour empêcher les communications de se produire. Les témoins oculaires de la révolte avaient également remarqué quelque chose d'étrange. Les femmes canaques avec leurs enfans, dans toutes les guerres de tribu à tribu, sont préalablement déposées en lieu sûr aux sommets des montagnes; elles y gardent avec les vieillards les provisions de réserve en cas d'insuccès. A Bouloupari, comme si le triomphe sur les blancs était assuré, les femmes et les enfans portaient les armes des guerriers et transportaient triomphalement sur les hauteurs les objets pillés. Cette nouvelle manière de faire fit croire aux Européens que les Canaques avaient la certitude de pénétrer jusque dans les rues du chef-lieu. Alors, dans le cas où les rebelles arriveraient à proximité de Nouméa, les transportés, qui ont leurs camps aux alentours, n'auraient-ils pas la pensée de se ruer sur les magasins pour y mettre le feu ou les piller? On craignait aussi un mouvement du côté des déportés, et l'on se disait à l'oreille qu'ils profiteraient des circonstances pour se saisir d'un bâtiment de commerce étranger en rade et s'évader... Puis il y avait encore les Canaques employés à la police de la ville ou comme domestiques chez divers habitans; leur présence au chef-lieu était un sujet d'inquiétude. Toutes ces appréhensions étaient autant de causes de démoralisation pour les Européens et surtout pour la partie féminine de la population. Il est vrai de dire qu'à chaque instant des hommes à cheval entraient à Nouméa à fond de train, portant ce qu'ils avaient de plus précieux attaché à leur selle, et paraissaient avoir l'ennemi à leurs trousses. Des chariots chargés de monde et d'effets arrivaient en toute hâte comme si la ville allait être investie. Le courrier de terre, qui fait trois fois par semaine le service de la poste entre Ourail et Nouméa, étant allé jusqu'à 12 kilomètres de la ville, était rentré plus mort que vif en disant que l'ennemi arrivait par groupes nombreux et qu'il n'avait pu passer la route. Les gens qui avaient des propriétés aux environs de la ville, et même des maisons dans les faubourgs, surgissaient de tous côtés et couraient se placer sous la protection des casernes. Les femmes des fonctionnaires et autres personnes de la ville, ne voulant entendre raison à aucun prix, se firent conduire en rade et demandèrent l'hospitalité aux navires de commerce mouillés dans le port. Un navire de Bordeaux, le *Peg-Berland*, a eu pendant deux jours quinze dames ou demoiselles refugiées à son bord.

Grâce à la fermeté du gouverneur de la colonie, M. le capitaine de vaisseau L. Olry, grâce à l'entrain de nos officiers de terre et de mer, au sang-froid des directeurs de la déportation et de la

transportation, la population devint moins nerveuse et moins effrayée. En premier lieu, on fit rentrer des travaux tous les forçats qui se trouvaient à l'île Nou. Les déportés n'eurent plus l'autorisation d'abandonner les limites de la déportation. Informés par les mouvemens de la rade et la rumeur publique de ce qui se passait au dehors, ils demandèrent des armes et la liberté de courir sus aux Canaques. On comprend que le gouverneur dut s'y refuser. Ils parurent en éprouver un vif regret; néanmoins ils promirent de se tenir tranquilles plus que jamais, et de ne donner aucun sujet de plainte pendant tout le temps que durerait la rébellion. Jusqu'ici les déportés ont tenu leur promesse. Cent trente Canaques, qui se trouvaient dans la ville et qui auraient pu, le cas échéant, faire cause commune avec les insurgés, causèrent un instant beaucoup de craintes; ils furent envoyés sans bruit, un par un, à l'île Nou. Plusieurs de ces Canaques opposèrent une résistance qui fut bientôt réprimée. Il a été décidé que ces indigènes ne rentreraient en ville que lorsque l'insurrection serait étouffée, et que la police urbaine ne serait plus faite que par des indigènes des îles Loyalty.

La ville fut gardée en avant de la presqu'île, dans son plus grand étranglement, par M. le chef de bataillon Maussion de Candé, et trois compagnies disponibles. Pendant la nuit, ces compagnies étaient renforcées par les corps des volontaires formés au chef-lieu même. Les employés et les fonctionnaires, quelques libérés sur lesquels on pouvait compter, reçurent des armes et formèrent un peloton à part. Deux autres compagnies furent composées avec l'élément civil, qui avait demandé à garder la ville pendant que les troupes se rendraient sur les lieux où éclatait la révolte. Quarante citadins et *squatters*, habiles cavaliers, pourvus d'excellens chevaux, s'offrirent pour établir un service d'éclaireurs ou d'estafettes en cas de rupture des fils électriques. Leurs services furent acceptés avec un vif empressement. Leurs patrouilles, leur apparition soudaine au milieu des Canaques révoltés, ont fait merveille. MM. Boutan, Moriceau et de Sonneville commandent ces hardis volontaires.

Un instant, le bruit se répandit que les tribus du Mont-d'Or s'étaient révoltées; on parla aussi du soulèvement des guerriers de Houaïlou et de Ponnérichouen, de l'assassinat commis dans ces territoires sur un M. Schmidt. Heureusement ces rumeurs furent reconnues fausses, à l'exception de l'assassinat; mais ce crime tenait à des causes étrangères à un soulèvement général. Avant d'arrêter ces dispositions, qui s'appliquaient à la défense de Nouméa, le gouverneur avait pris pour l'extérieur d'autres mesures rapidement exécutées. Dès le 25, jour même des premiers massacres de la Foa,

la *Seudre* partait avec cent hommes d'infanterie de marine placés sous le commandement de M. le colonel Gally-Passebosc. Cet officier avait ordre de prendre la direction des opérations dans l'arrondissement d'Ourail, mis en état de siège. Pendant ce temps, la *Vire*, commandée par M. le capitaine de frégate Rivière, trouvait à Uaraï un télégramme lui donnant l'ordre de prendre le commandement du poste de Térembo, qui, cerné par les Canaques, se trouvait dans une situation difficile. Le commandant Rivière fit descendre à terre sa compagnie de débarquement, et les Canaques, à sa vue, détalèrent. Les camps de condamnés, situés entre Bouloupari et Païta, reçurent l'ordre de se replier sur ce dernier point; des troupes d'infanterie occupèrent le poste de la Dumbéa; la canonnière le *Perrier*, expédiée dans la baie Gadji, détacha vingt hommes qui occupèrent Païta. Ce n'est pas tout. Le *Beautemps-Beaupré* partait avec une compagnie pour renforcer les petits postes de la côte est. De son côté, la *Seudre*, déjà revenue de Uaraï, se remettait en route ayant à son bord la compagnie de débarquement du *Tage;* le commandant de la *Seudre* la laissait à Tomo, allait mouiller à Bouraké, et envoyait de là un détachement occuper Bouloupari. Le commandement des deux postes de Tomo et de Bouloupari était donné au capitaine de frégate Glon, et l'arrondissement de Bouloupari mis en état de siège.

Au moment où une agitation inquiétante se manifestait dans les tribus non encore soulevées, le gouverneur reçut du chef de l'arrondissement de Canala, M. le lieutenant de vaisseau Servan, une dépêche consolante. M. Servan offrait de se mettre à la tête des tribus de Gelima et de Caké, de franchir la chaîne centrale et de venir tomber sur les insurgés d'Uaraï. Le colonel Gally-Passebosc était alors à Fouwari; le gouverneur accepta l'offre de M. Servan, et le lendemain la jonction de ce dernier avec M. Passebosc s'opérait. L'acte de courage de M. Servan mérite d'être signalé. Il s'est trouvé seul pendant vingt-quatre heures à la tête de deux cents guerriers canaques. En agissant ainsi, cet officier a enlevé les indigènes de Canala à des excitations dangereuses; il nous a procuré des auxiliaires qui nous ont déjà rendu de grands services : il a fait mieux encore, il les a compromis en leur ordonnant de brûler des villages et de combattre. L'un des chefs de ces tribus amies a même été blessé dans une rencontre avec les tribus que commande Ataï. Le *Beautemps-Beaupré*, après avoir déposé cinquante hommes à Canala et cinquante à Uaïlu, se rendit aux bouches du Diahot, où il mit à terre sa compagnie de débarquement.

Le 30 juin, tous ces mouvemens étaient exécutés; la situation s'améliorait déjà, et les appréhensions se calmèrent beaucoup lors-

qu'on apprit que les tribus voisines de la Païta, de la Dumbéa et de Saint-Louis, loin de s'insurger contre nous comme on le craignait, faisaient acte de soumission. Bourail, un instant menacé, vit, après le débarquement des troupes à Uaïlu, disparaître les Néo-Calédoniens qui s'étaient montrés menaçans sur les crêtes des montagnes. Par suite de cette soumission presque inespérée et grâce à l'envoi de forces sur les points menacés, l'insurrection, à la date du 1er juillet, se trouvait circonscrite dans les territoires d'Uaraï et de Bouloupari.

Le 3 juillet, quelques instans après que la *Vire* eut jeté l'ancre en rade de Nouméa, une sinistre nouvelle se répandit dans la ville : on venait d'y apprendre que le commandant militaire, M. le colonel Passebosc, était mort le matin de ce jour, à Ourail, des suites de blessures reçues la veille.

A environ 2 kilomètres de la Foa et sur l'ancienne route d'Ourail à Bouloupari, il se trouve des mamelons boisés connus des Européens sous le nom de *Montagnes-Rouges;* la route qui traverse ces dangereux fourrés est favorable aux embuscades : elle ressemble à une allée bordée de jungles impénétrables. Non loin de là se trouvent les villages qui reconnaissent pour chef le rebelle Naïna. Bien que la ligne télégraphique fût déjà rétablie, elle avait été de nouveau coupée dans la nuit. On fit halte pour la réparer et pour assurer la sécurité de l'opération; le colonel Passebosc envoya en éclaireur un libéré et quelques Canaques qui se trouvaient dans son escorte. Mais les éclaireurs revinrent en disant que des groupes de Canaques étaient en armes au bas de la crête. M. Gally-Passebosc commit l'imprudence d'aller s'assurer par lui-même du fait; au moment où il se disposait à faire monter son cheval sur un mamelon, deux coups de feu retentirent sur la droite de la route. — Bien touché! cria le colonel, et il s'affaissa, la cuisse droite et le ventre troués de part en part de deux balles, l'une provenant d'un chassepot volé aux gendarmes assassinés, et l'autre d'un fusil à âme lisse.

M. Gally-Passebosc était un de nos meilleurs officiers, et sa mort laisse dans l'armée coloniale un vide difficile à combler. Il avait échappé à toutes les maladies de nos possessions malsaines, ainsi qu'aux guerres qui, depuis vingt ans, se sont succédé meurtrières et nombreuses. Il aimait les Canaques, leur faisait presque toujours l'aumône, et s'exerçait souvent avec les guerriers en renom des tribus voisines à lancer la sagaie. Sa mort a été, dans les circonstances où elle s'est présentée, un véritable malheur public.

M. le lieutenant-colonel Wendling, appelé par son grade à prendre la direction des opérations, était le 30 juillet à Bouloupari avec de l'infanterie et un peu d'artillerie. Son rôle est tout tracé : pour-

suivre sans repos les bandes des Canaques rebelles, les affamer et les anéantir. En raison de la nature du sol, de la guerre de sauvages qui nous est faite, la pacification sera longue et laborieuse. Le gouvernement l'a compris, et voici les dispositions qu'il a prises :

Le 18 juillet, — c'est-à-dire six jours après que l'insurrection canaque fut connue à Paris, — deux compagnies d'infanterie de marine partaient de Saïgon sur le transport la *Rance*, — qui ne pouvait en prendre davantage, — pour Nouméa ; elles y arrivaient, le 19 août, après trente-deux jours de navigation. Les 17 et 20 juillet, trois cent quatre-vingts hommes de toutes armes quittaient la France sur la *Loire* et la *Dives* pour la même direction. Ces bâtimens devaient en outre apporter à la garnison coloniale, par le seul fait de leur arrivée, le concours de leurs équipages qui s'élèvent à cinq cents hommes. Il faut cent jours de France en Nouvelle-Calédonie ; la *Loire* et la *Dives*, selon toute probabilité, auront mouillé leurs ancres en rade de Nouméa le 31 octobre dernier. Mais ce n'est pas tout : le gouvernement a envoyé l'ordre à la *Rance*, de retour en Cochinchine, de conduire à Nouméa deux nouvelles compagnies d'infanterie de marine. Dès le 16, la *Rance* appareillait. En résumé, au 31 octobre la garnison de la Nouvelle-Calédonie s'est trouvée portée à trois mille six cent soixante-trois hommes de troupes ; quand tous les renforts en partance seront parvenus à destination, elle sera plus que doublée.

L'entretien de cette petite armée pèsera d'un poids énorme sur le budget de la marine, et de longtemps on ne pourra songer à en alléger le fardeau. Nous sommes même d'avis, en raison des difficultés que nous allons signaler, que l'entretien d'une force considérable sera de plus en plus nécessaire.

II.

Au commencement de cette année, la population de la Nouvelle-Calédonie était évaluée à 96,894 habitans. Cette population se divisait ainsi : — indigènes, 70,000 ; — employés des diverses administrations, officiers et militaires des différens corps de troupes, surveillans, employés de l'administration pénitentiaire, 3,836 ; — population civile, 2,752 ; — condamnés à la déportation simple ou dans une enceinte fortifiée, 3,866 ; — forçats et transportés, 5,993 ; — libérés et bannis astreints à la résidence, 1,281. — Total général des Européens, 16,894. — En joignant aux 70,000 Canaques les forçats, les libérés et les déportés, on voit que 6,588 personnes, fonctionnaires, militaires et colons, se trouvaient en présence d'une population, sinon tout à fait hostile, du moins peu bienveillante, de 81,140 individus. On peut juger par cela de la situation critique

dans laquelle se trouvait le gouvernement colonial au moment de la révolte des 2 et 3 juillet. Tout était perdu, si les transportés, faisant irruption dans les villes, eussent uni un seul instant leur cause à celle des Canaques. Heureusement, ce désastre n'a pu se produire : une active et sévère surveillance exercée sur nos pénitenciers nous en préservera toujours. Quant aux Canaques, cinq cents hommes bien armés suffiraient à les contenir, si les forçats libérés, dont le nombre va toujours en augmentant, n'exigeaient une grande surveillance et n'enlevaient aux malheureux indigènes leurs places au soleil, leurs terres, et jusqu'aux hideuses *popinées*, leurs femmes. Pourquoi la conquête plus vaste de la Cochinchine et autrement peuplée que la Nouvelle-Calédonie ne nous cause-t-elle aucune inquiétude? Pourquoi une poignée de soldats d'infanterie de marine suffit-elle et suffira-t-elle toujours à sa pacification? Parce qu'en Cochinchine il n'y a ni libérés ni absence de femmes.

Lorsque la révolte des Canaques a été connue à Paris, plusieurs personnes ont manifesté la crainte que la sécurité dont on jouit à Saïgon ne cachât, comme en Nouvelle-Calédonie, de sinistres surprises, des révoltes, l'assassinat des colons, le pillage et l'incendie des plantations. Heureusement tout porte à croire qu'une révolte semblable à celle de Nouméa ne s'y produira pas. Il n'y a en effet aucune comparaison à établir entre les deux colonies.

En raison des conditions climatologiques qui sont détestables, on ne constate la présence dans notre possession de l'extrême Orient que d'un nombre excessivement restreint de colons français. Ceux qui s'y trouvent ne sont pas tenus d'y résider jusqu'à la mort, comme des bannis, et s'ils font fortune, il leur est du moins permis de venir un jour en France. Les seuls colons sérieux qu'on y connaisse sont les colons chinois, et ceux-ci, en cas d'insurrection des Annamites, deviendraient forcément nos ardens auxiliaires, car c'est grâce à la protection que nous leur accordons qu'ils acquièrent de la considération et des richesses.

Nous avons très peu dépouillé nos sujets asiatiques de leur territoire, il y en a à donner gratuitement à qui en désire, et à Saïgon pas un Européen ne songe à solliciter du gouvernement des terres et des concessions de mines comme en Nouvelle-Calédonie. Les demandes des concessionnaires sont si nombreuses dans cette dernière possession qu'elles sont bien près de devenir abusives. Elles s'étendent sur les territoires des tribus canaques sans la moindre circonspection, absolument comme le libéré Chêne, qui a payé de la vie ses caprices amoureux, répudiait ou choisissait sans gêne ses femmes. Sur presque toute l'étendue de notre conquête asiatique, l'Annamite vit en continuel contact avec des employés français et

les soldats de quelque poste détaché. Il ne voit pas en eux les futurs possesseurs de ses rizières ou de ses forêts. Il nomme son maire à l'élection ainsi que les autres autorités municipales de sa congrégation, nom par lequel dans ces régions on désigne les communes. Le caractère de l'Annamite est doux, sociable, facile à contenter; il ne vit pas, comme le Néo-Calédonien, dans des montagnes aux pitons élevés, mais en plaine, au milieu de ces immenses champs de riz, qui font de la Cochinchine française le grenier de l'extrême Orient. Sous la paternelle juridiction de nos lois, il en est arrivé, sinon à nous aimer d'un amour tendre, du moins à se trouver heureux de notre justice, content de n'être plus soumis aux caprices des mandarins, ainsi qu'à ceux d'un tyran couronné qui d'un geste pouvait faire tomber sa tête. Les femmes annamites sont aussi nombreuses que les hommes; elles ne sont pas recherchées à outrance, ainsi que cela se voit dans les contrées où les femmes sont rares. On n'a jamais vu un Annamite venir se plaindre au gouverneur qu'un Français lui ait enlevé sa femme, une de ses filles, une de ses sœurs. A court d'argent, à la suite d'une perte au jeu, il serait enchanté qu'un de nos compatriotes voulût bien acheter l'une d'elles. Chacun sait que les femmes blanches manquent en Nouvelle-Calédonie. Les colons et les libérés, qui ne peuvent à aucun prix s'y procurer une compagne de leur race, se laissent tenter par les charmes des beautés canaques. De leur côté, les popinées, ainsi que celles des Nouvelles-Hébrides, nos voisines, ne sont jamais insensibles aux offres qui leur sont faites par des blancs. En faisant briller aux yeux de ces faibles créatures des miroirs et des bijoux en similor, le forçat libéré, malgré sa rudesse et son aspect peu engageant, est sûr de les conquérir. Ces regrettables séductions sont certainement une des causes de la colère des guerriers néo-calédoniens et l'un des motifs qui, dans l'avenir, les pousseront à tuer les ravisseurs de leurs Hélènes. — Cet attachement, cette jalousie qu'ils ont de leurs femmes, sont ordinaires dans les archipels du Pacifique. Un capitaine espagnol, en expédition sur une des îles de l'archipel des Soulou, voulant s'emparer des chefs d'un village révolté, mit la main sur toutes les femmes qu'il trouva. Les guerriers, qui avaient pris la fuite, vinrent dès le lendemain se constituer prisonniers.

Il est une autre cause tout aussi sérieuse que celle de l'enlèvement des popinées qui doit forcément nous attirer l'inimitié des Canaques. Pour donner des terres aux colons et aux libérés, il a fallu déposséder les tribus, les faire reculer devant nous et tracer des limites nouvelles à leurs villages, à leurs plantations. De là une irritation naturelle chez ces peuplades, une haine farouche qui gran-

dira fatalement au fur et à mesure que le nombre des Européens en résidence augmentera.

En raison des dix ans de quiétude dont on a joui à Nouméa, il est permis de croire que les Canaques ne se fussent par soulevés si nous nous étions contentés, sans idée de l'augmenter jamais, d'une étendue quelconque de leur île. Mais en voyant le flot monter, c'est-à-dire le nombre des colons s'accroître journellement, ils ont appréhendé de se voir entièrement dépossédés. Qui oserait prétendre que leurs craintes ne sont pas fondées? A bout de patience, ces malheureux sauvages ont alors commencé une lutte qui doit finir par leur extermination ou par l'abandon de notre colonie, chose absolument impossible aujourd'hui.

Le Canaque, qui n'est déjà plus cannibale depuis que nous lui avons inspiré l'horreur de la chair humaine, est-il tellement vil qu'on puisse l'écraser sans pitié? Son extermination, que nous avons représentée comme inévitable, peut-elle être évitée? Problèmes graves et que notre désir serait de voir résoudre avec humanité. Parlons sincèrement. Les Néo-Calédoniens, aujourd'hui comme il y a dix ans, combattent pour leurs foyers et leur indépendance. Leur faute et leur crime est de nous avoir fait une guerre de sauvages, d'avoir pratiqué l'assassinat et les lâches surprises, d'avoir égorgé des femmes et des enfans. Moins heureux que certains conquérans modernes qui n'ont point usé d'autres moyens pour atteindre au triomphe, les Canaques paieront de milliers d'existences chaque vie européenne qu'une de leurs haches en serpentine aura supprimée. La loi biblique était moins exigeante : œil pour œil, dent pour dent. Ces hommes, que l'on nous représente comme au-dessous de la brute, se sont montrés pourtant, nous l'avons dit, sensibles aux prières d'une femme de leur race. Elle leur demanda la vie, non pour elle, mais pour ses enfans; ils firent grâce à la mère et à ses petits. Il a suffi qu'un jeune Européen parlât la langue des Canaques pour qu'un indigène étendît sur lui sa protection ainsi que sur une famille composée de quatre personnes avec laquelle se trouvait le jeune Européen. Il y a parmi eux des caractères vraiment nobles, et le chef actuel des révoltés, Ataï, est une de ces natures d'élite. L'or ou le fer n'ont pu séduire ni dompter ce fier sauvage. Depuis que des Français vivent sous son ciel, fécondent les terres de sa patrie et en exploitent les mines, il n'a jamais voulu rien changer à ses habitudes, à ses exigences, et c'est toujours en protestant qu'il s'est incliné devant nous.

Un jour, le gouverneur, M. de Pritzbuer, était à Ourail; il fit venir devant lui Ataï, dont il avait beaucoup à se plaindre au point de vue de la soumission. Le chef se présente avec son arrogance et son attitude ordinaires; il avait pour tout vêtement une casquette...

— M. le chef d'arrondissement se plaint de vous, Ataï, lui dit le gouverneur. Je vous engage fort à changer, ou je serais contraint de vous punir sévèrement... Lorsque le gouverneur vous parle, ajouta M. de Pritzbuer, vous devez vous découvrir.

— Quand toi quitter ta casquette, réplique Ataï, moi ôter la mienne!

Nous ne savons ce que fit M. de Pritzbuer, mais intérieurement il a dû avoir de l'estime pour le sauvage qui osait lui faire cette fière réponse.

Ce plaidoyer en faveur des Canaques serait incomplet, si nous ne rappelions au souvenir de nos lecteurs la conduite amicale des tribus de Galima et de Caké qui, guidées par l'intrépide M. Servan, vinrent jusqu'à Ourail combattre nos ennemis, et cela au moment où l'on craignait que la défection ne devînt générale.

Quelle que soit notre incompétence à trancher la grave question de vie ou de mort qui pèse en ce moment sur les indigènes de la Nouvelle-Calédonie, nous croyons qu'il est encore possible de concilier les exigences de la colonisation avec des idées de pardon. Après avoir fait une guerre inexorable aux tribus rebelles, purgé de leur présence les territoires qu'elles occupaient, il nous faut accepter l'alliance de celles qui nous sont restées fidèles, sans nous départir toutefois à leur égard d'une défiance qui nous mette à l'abri des surprises.

S'il y a, comme on doit le prévoir et l'espérer, accroissement de libérés et de colons, il faut, et dès aujourd'hui, nous préparer à une occupation qui ne peut offusquer aucune puissance. Il faut, en un mot, nous emparer de l'archipel des Nouvelles-Hébrides et jeter là l'excédant libre de nos pénitenciers. La sécurité de la Nouvelle-Calédonie, son avenir, commandent cette acquisition. Nous croyons savoir qu'on y a déjà songé au ministère de la marine depuis plusieurs années; M. le contre-amiral Bergasse du Petit-Thouars, qui fait route en ce moment vers l'Océan austral, est partisan de ce projet. Pourquoi ne chargerait-on pas cet éminent officier de prendre possession des Nouvelles-Hébrides? Il n'est que temps, et les circonstances pour cette occupation nous semblent tout à fait favorables.

Procurer aux condamnés libérés de nouvelles terres à exploiter et des facilités d'établissement n'est malheureusement pas ce qu'il y a de plus difficile à accomplir en Nouvelle-Calédonie. Il faut pouvoir leur fournir des femmes, et des femmes européennes, autant que possible, puisque les insulaires ne sont pas assez civilisés pour se laisser dépouiller des leurs. Et, à ce sujet, il est probable que le gouvernement colonial prendra des mesures sévères pour que le rapt des popinées par des forçats libérés ne se reproduise plus.

C'est au ministère de l'intérieur, au personnel féminin des pri-

sons, que le ministère de la marine doit, selon nous, s'adresser pour faire cesser en Nouvelle-Calédonie une inégalité de sexe aussi dangereuse qu'immorale.

La réclusion des femmes changée en transportation sur une large échelle, comme cela s'est pratiqué déjà pour la Guyane française, nous paraît être un bienfait autant pour le colon astreint à la résidence que pour les infortunées qui subissent dans nos maisons centrales de correction une peine longue, flétrissante et sans résultat. Au lieu d'un travail et d'une incarcération qui châtient les corps et les âmes sans les régénérer, nous voudrions voir les clientes de nos prisons dans une vallée de la Nouvelle-Calédonie, appliquées à faire le bonheur des libérés, des anciens condamnés dont la direction de la transportation aurait remarqué le bon vouloir, le repentir et la bonne conduite. Ce que nous demandons est peut-être le rêve d'un utopiste. Nous n'en persistons pas moins à croire que la vie de famille, la vue des enfans, la culture de la terre, l'élevage des troupeaux comme en Australie, inclineraient vers le bien des natures qui, comme toutes les natures humaines, ne peuvent être absolument rebelles à un retour vers la vertu.

Lorsque les Anglais eurent perdu leurs colonies de l'Amérique du Nord et avec elles les colonies pénitentiaires de la Virginie, sir John Banks, qui avait accompagné le capitaine Cook dans un deuxième voyage autour du monde, indiqua à son gouvernement l'Australie comme une terre excellente pour la déportation. Le lieu ne pouvait être en effet mieux choisi : un continent presque aussi grand que l'Europe et offrant toute sécurité contre les évasions.

Dès que la proposition de sir John Banks fut adoptée et mise en pratique, on vit la population se diviser en Australie, comme cela se produit déjà à Nouméa, en deux classes ennemies et bien distinctes : celle des immigrans volontaires et celle des libérés. Par la suite, beaucoup de ces derniers prirent la qualification « d'émancipés purs, » parce que du jour où ils furent mis en liberté, ils ne reçurent des magistrats aucune réprimande. Pourquoi les libérés français dont je parlais plus haut ne voudraient-ils pas eux aussi conquérir ce titre de « purs? » Nous ne voyons à cela rien d'impossible.

Quant à la séparation en deux classes distinctes de la population, elle est très à regretter, le peu d'étendue du territoire ne permettant pas aux deux castes rivales de s'y mouvoir à l'aise. En nous emparant des Nouvelles-Hébrides avec lesquelles nos relations sont déjà journalières, ces rivalités disparaîtraient, et nous pourrions offrir aux colons de toutes les catégories des espaces sans limites à défricher.

EDMOND PLAUCHUT.

UN

NOUVEAU LIVRE

SUR M. DE BISMARCK

Le livre en deux volumes que M. le docteur Moritz Busch vient de consacrer à la gloire de M. de Bismarck a fait quelque bruit en Allemagne, en France et ailleurs (1). Si c'est bien là le genre de succès que recherchait l'auteur, il doit être content. M. de Bismarck l'est-il autant que lui? C'est une question difficile à résoudre. Selon les uns, il a été vivement froissé et même irrité des indiscrétions commises par son historiographe. D'autres prétendent qu'il a feint l'irritation, mais que dans le secret de son cœur il a été charmé, et qu'il a dû s'écrier, comme Méphistophélès : « Le scandale ne m'a jamais déplu, et si le diable ne peut faire lui-même certains ouvrages, il peut toujours les commander. » Qui se chargera d'approfondir les mystères de l'âme du chancelier de l'empire germanique? Cependant nous sommes porté à croire qu'il n'a éprouvé en cette circonstance qu'une joie mêlée, mitigée, indécise, et nous ne serions pas étonné s'il avait reproché au docteur Busch de n'avoir point eu, en composant son pot-pourri, tout le discernement, tout le tact qu'on est en droit d'exiger du secrétaire d'un grand homme. Tel biographe grandit son héros, tel autre le diminue. Nous craignons que, sans le vouloir et sans le savoir, M. Busch ne se soit appliqué consciencieusement à diminuer M. de Bismarck.

Le plus grand politique qu'ait enfanté la Prusse depuis Frédéric II n'a pas encore trouvé un biographe vraiment digne de lui. Toutefois il ne faut pas trop rabaisser le mérite de George Hesekiel. A la vérité il n'était pas assez maître de son enthousiasme, et la naïveté de ses effusions lyriques a plus d'une fois déridé ses lecteurs. Pouvaient-ils s'em-

(1) *Graf Bismarck und seine Leute während des Kriegs mit Frankreich, nach Tagebuchsblättern*, von Dr Moritz Busch. Leipzig, 1878.

pêcher de sourire lorsque, racontant son pèlerinage au château de Schönhausen, il s'écriait tout à coup : « Ici Mme l'inspectrice Bellin nous offrit des fraises, et ce fut pour nous une impression presque historique, *ein fast historischer Eindruck*, de manger des fraises cueillies dans le jardin de Bismarck ! » Mais Hesekiel avait amplement racheté les petites faiblesses qu'on pouvait lui reprocher en publiant le premier une collection de lettres précieuses, pleines d'esprit, d'*humour* et souvent de grâce, qui assignaient à celui qui les avait écrites un rang d'honneur parmi les épistoliers célèbres de tous les temps et de tous les pays. Chaque homme a son tempérament; le docteur Busch est beaucoup moins lyrique que George Hesekiel. Sans doute il a témoigné quelque part avec une certaine vivacité sa gratitude pour les dispensations providentielles qui lui ont permis d'approcher d'un grand homme et de vivre pendant plusieurs mois de suite dans son intimité. Il a exprimé avec chaleur la satisfaction qu'il ressentit lorsqu'un soir M. de Bismarck lui fit l'honneur de lui demander un cigare, et son chagrin d'être prévenu par le conseiller de cour Taglioni, chiffreur du roi : « Le mien eût été meilleur! » s'écrie-t-il avec amertume. Un autre soir, à Clermont, il ne put maîtriser son indignation en voyant le méchant lit où *le chef*, comme il l'appelle, avait dû coucher : « L'homme qui depuis plusieurs années faisait aller le monde, nous dit-il, avait à peine un endroit où reposer sa tête, tandis que de stupides courtisans se reposaient sous un beau ciel de lit de la fatigue qu'ils avaient éprouvée à ne rien faire. » Il est fort touché aussi de l'intérêt que *le chef* prenait à sa santé, plus touché encore d'être appelé par lui avec une tendre familiarité le petit Busch, *Büschlein*. Cependant M. Busch est de son naturel plus curieux qu'enthousiaste; son plus grand plaisir est d'écouter et de répéter. Il appartient à la catégorie des anecdotiers, des historiens bavards et un peu commères, et on pourrait aussi le classer parmi ces gens que Vauban n'aimait pas et « qui regardent tout par le trou d'une serrure. » Plutarque aimait les détails, mais il savait les choisir; Plutarque était friand des petites choses, mais il les faisait servir à rehausser les grandes. Le docteur Busch, qui n'est pas un Plutarque, aime les détails sans les choisir, et il lui arrive souvent de confondre les petites choses avec les grandes. Si profond que soit son mépris pour la France et les Français, il aurait dû apprendre de Boileau que le secret de l'art d'écrire est de ne pas tout dire. M. Busch dit tout; tant pis pour son héros! qu'il s'en tire comme il pourra.

Le docteur Busch est un Saxon qui parle dédaigneusement de Dresde, cette charmante ville où il est né. Si on l'avait consulté, il eût prié le ciel de le faire naître à Berlin; il paraît éprouver une secrète humiliation de n'être qu'un Prussien de deuxième classe. Il médit de ses compatriotes, il nous apprend qu'il y a entre lui et tous les autres Saxons cette différence que non-seulement il aime le vin de Champagne, mai

« qu'il est sincère et qu'il sait quelquefois n'être pas poli. » Pour consoler le docteur Busch d'être né à Dresde, M. de Bismarck le fit entrer aux affaires étrangères, l'attacha aux bureaux de la *Wilhelmsstrasse*; pour comble de bonheur, dès le lendemain de la bataille de Wörth, il l'invita à venir le rejoindre en France, au grand quartier général, et il le chargea d'une partie du service de la presse. Ce fut ainsi que M. Busch fit toute la campagne de 1870 et 1871 comme « soldat de la plume. » Il eut à rédiger beaucoup de télégrammes, beaucoup de dépêches, d'innombrables articles de journaux, et pourtant il sut se procurer assez de loisir pour rédiger aussi son journal particulier, qu'il vient de publier en deux volumes, et dans lequel il consignait ses observations, ses réflexions, les faits et gestes de son chef et surtout ses propos de table. Il ne s'en cachait pas; un soir, le conseiller Abeken lui fit le compliment que ce journal serait tôt ou tard un précieux document historique, sur quoi M. de Bismarck s'écria en souriant : « Eh! oui, on dira un jour : *conferas Buschii* cap. III, p. 20. »

Toutefois, quelque estime que M. de Bismarck pût avoir pour le talent et le caractère de M. Busch, il n'admirait pas sans réserve son style, sa manière de tourner les choses. « Pourquoi donc êtes-vous si *massif* dans tout ce que vous écrivez? » lui demanda-t-il à propos d'une diatribe de sa façon contre les ultramontains, qui lui paraissait un peu lourde. Le docteur se permit de lui répondre qu'il pouvait aussi travailler dans le genre aimable, et « qu'il croyait s'entendre en fine malice, *er könne auch artig sein und glaubte sich auf die feine Malice zu verstehen.* — Eh bien! soyez fin, mais sans malice, reprit M. de Bismarck, écrivez en diplomate; même dans les déclarations de guerre, on se croit tenu d'être poli. » Le surlendemain il revint à la charge : « Vous n'êtes pas encore assez poli, lui dit-il. Vous m'avez certifié que vous étiez maître en fine malice; mais il y a dans votre nouvel article plus de malice que de finesse. » Quand on a de l'application et le désir de bien faire, on progresse rapidement, et le docteur Busch était à bonne école pour apprendre à assouplir sa plume. Il nous donne dans son livre plusieurs échantillons de son savoir-faire en matière de plaisanterie délicate et raffinée. Ayant observé, par exemple, que pendant le siège de Paris, les dames de Versailles d'une certaine classe ne se montraient dans les rues que vêtues de deuil, il nous fait part de cette remarque et il ajoute : « C'était sans doute à cause de la patrie et aussi parce que le noir leur allait bien. » Il nous révèle encore qu'en voyant M. Thiers pour la première fois, il lui trouva l'air d'un marchand ou d'un professeur. Pourquoi M. Thiers ne s'était-il pas avisé de se coiffer d'un casque? Il eût peut-être obtenu grâce devant *la fine malice* du docteur Busch.

Si M. Busch est né malin, il ne faut pas croire qu'il soit méchant. Le 8 septembre 1870, comme on causait à Reims du sinistre drame de Bazeilles, M. le conseiller Abeken exprima le désir que dorénavant la guerre

fût conduite avec plus d'humanité. Le général américain Sheridan, qui était présent, profita de cette occasion pour déclarer que « la vraie stratégie consiste d'abord à porter de rudes coups aux armées ennemies, et ensuite à infliger aux habitans du pays assez de souffrances pour les obliger à soupirer après la paix et à presser leur gouvernement de la conclure. « Il ne doit leur rester, dit-il par forme de conclusion, que les yeux pour pleurer. » — « Sentence un peu dure, ce me semble, remarque à ce propos M. Busch, quoique digne peut-être d'être prise en considération, *ein wenig herzlos, aber vielleicht beachtenswerth.* » Quand on est curieux, on n'est pas méchant, car on a le goût des distractions, et la haine ne se distrait jamais. Le docteur ne hait pas les Français, il se contente de les mépriser. Pendant la campagne, il oubliait quelquefois les horreurs de la guerre pour étudier en touriste les villes qu'il traversait, pour visiter les châteaux et les églises. Quoiqu'il ait couru le monde, quoiqu'il ait voyagé en Amérique et en Orient, il n'avait pas encore mis les pieds en France, et il faisait dans cette terre inconnue une foule de découvertes qui lui causaient de candides étonnemens; les gens qui s'étonnent ne sont pas pervers. Il fut très surpris de découvrir que les Français ont le respect des morts et qu'ils ôtent leur chapeau en voyant passer un enterrement. — *Eine schöne Sitte!* s'écrie-t-il. C'est à vrai dire le seul mérite qu'il reconnaisse à cette race inférieure.

Le docteur Busch n'est pas absolument étranger aux plaisirs que goûtent les cœurs sensibles; il a de fugitifs accès de poésie, il s'interrompt parfois au milieu d'un récit pour nous décrire un paysage qui lui a plu, ou pour célébrer le charme d'un beau clair de lune. A Versailles, il lui arriva de se moquer de M. Abeken qui parcourait les allées du jardin de Mme Jessé en récitant des vers grecs et allemands, et qui de temps à autre se baissait pour ramasser sous les feuilles sèches des violettes, qu'il se proposait d'envoyer à Mme Abeken. « Cependant j'avais tort de sourire, nous dit-il, car je dois confesser que gagné par la contagion, je cueillis, moi aussi, des violettes pour les envoyer à ma doctoresse. » Mais la poésie et les violettes ne sont dans le journal du docteur Busch qu'un hors-d'œuvre presque insignifiant. Il a le goût du solide, il aime les plaisirs substantiels, et il s'applique à nous démontrer que la guerre est une chose moins terrible qu'on ne le croit et qu'on peut la faire confortablement. En 1870, « le soldat de la plume » n'a guère souffert des privations. Il nous raconte en détail toutes ses bonnes fortunes culinaires; il n'a pas l'ingratitude de l'estomac. Soit qu'il nous parle de certain punch au champagne, au thé et au sherry, inventé par M. de Moltke, ou d'un gigantesque pâté de truites envoyé au quartier général par un traiteur de Berlin, il s'anime, il s'échauffe, sa plume éprouve un secret frémissement, et l'émotion contenue de l'historien se communique au lecteur.

M. Busch cite avec respect le proverbe : « Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai qui tu es. » Aussi s'est-il attaché à nous faire savoir exactement tout ce que M. de Bismarck a mangé et tout ce qu'il a bu depuis le mois d'août 1870 jusqu'au mois de mars 1871. — « Notez ici, disait Rabelais, que le dîner de Gargantua était sobre et frugal, car tant seulement mangeait pour refréner les abois de l'estomac; mais le souper était copieux et large. » Le docteur nous décrit avec complaisance les soupers larges et copieux du chancelier, et il nous le montre, « s'ébaudissant aucunes fois jusqu'à l'heure de dormir. » — « Dans notre famille nous sommes tous de grands mangeurs, lui disait un soir M. de Bismarck. S'il y avait dans mon pays beaucoup d'hommes d'une capacité pareille à la mienne, l'état ne pourrait plus subsister, et je me verrais contraint d'émigrer. » Grâce aux révélations du docteur Busch, la postérité connaîtra de quoi M. de Bismarck était capable en ce genre. Elle connaîtra aussi ses principes, ses aphorismes gastronomiques, ses théories sur les huîtres, sur les champignons, sur le caviar et sur les fromages. Elle saura qu'il faisait peu de cas du filet de bœuf, qu'en revanche il avait beaucoup d'estime pour le mouton, et qu'il trouvait aux lièvres poméraniens une saveur sauvagine qui manque absolument aux lièvres français. Elle saura que parmi les poissons de rivière, il donnait la préférence aux *marènes*, qu'il ne faut point confondre avec les murènes, que les petites truites lui étaient plus chères que les grandes, qu'il aimait beaucoup la morue, sans pour cela mépriser le hareng commun, quand il est frais. Elle saura également que, lorsqu'il lui arrivait de trop manger, « il se plaignait de passer à l'état de boa constrictor. » Voilà des détails que Plutarque eût omis, peut-être aussi les eût-il arrangés. Plutarque saurait gré au docteur Busch de nous renseigner sur les superstitions de M. de Bismarck, de nous révéler qu'il les a toutes, qu'il croit à l'influence néfaste du vendredi et du nombre treize, qu'il estime que la lune fait pousser les plantes et les cheveux. Mais si César avait eu comme le chancelier de l'empire allemand la passion des œufs durs, Plutarque aurait-il jugé nécessaire de nous apprendre que dans sa jeunesse César en pouvait avaler jusqu'à onze de suite, et que dans son âge mûr il s'affligeait de n'en pouvoir plus supporter que trois? La précision est une qualité recommandable et vraiment germanique; encore n'en faut-il pas abuser.

Quand après boire on ne dissertait pas sur la cuisine, sur le cognac et sur les sauces, on parlait du prochain, et le prochain passait mal son temps. Personne n'était épargné, les épigrammes pleuvaient dru comme mouches; le docteur Busch écoutait, colligeait, compilait et annotait. Il a recueilli pieusement toutes les médisances du chef, et ce n'est pas la partie de son livre qui a produit le moins d'émoi à Berlin. Que M. de Bismarck se soit amusé un soir à représenter Alexandre de Humboldt comme un ridicule fantoche, cela ne tire pas à conséquence. Par une

nécessité d'état, il avait assisté jadis aux savantes lectures que faisait l'auteur du *Cosmos* à la cour de Prusse. La reine brodait, le roi feuilletait des livres d'images, les princes et les princesses chuchotaient, M. de Gerlach dormait, si bien que le roi dut lui dire une fois : Gerlach, ne ronflez pas. M. de Bismarck seul écoutait ou faisait semblant d'écouter, attendant avec impatience l'heure de souper et de boire du vin blanc, et disant *in petto* au lecteur : Tu me le paieras! M. de Humboldt le lui a payé. Quant au comte de Goltz et au comte Arnim, qui s'étonnerait de ses duretés à leur égard? Il nous les dépeint l'un comme une girouette, l'autre comme un homme d'intrigues, amoureux de toutes les reines et de toutes les impératrices. Il les a toujours soupçonnés d'avoir voulu le supplanter. A la vérité M. de Goltz est mort, et M. d'Arnim en est réduit à écrire des brochures. « Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin, » disait Figaro. Ce qui nous étonne, ce qui nous paraît inexplicable, c'est que M. de Bismarck ait permis au docteur Busch d'exercer « sa fine malice, » sur la respectable mémoire du conseiller Abeken, de cet utile serviteur, si dévoué, si distingué, si modeste, qu'on avait surnommé le bras gauche du chancelier et qui n'avait pas d'autre défaut que de respecter beaucoup les gens titrés et d'être un peu long dans ses explications. On nous racontait autrefois à Berlin que M. de Bismarck avait dit de lui : « Abeken est une éponge imbibée d'encre. Je n'ai qu'à le toucher du bout du doigt, il m'inonde. » Était-ce une raison suffisante pour autoriser M. Busch à se venger par d'impertinens persiflages de l'affront que lui avait fait un soir le digne conseiller en lui prenant son lit? Depuis on s'était réconcilié ; on avait cherché ensemble des violettes sous les feuilles sèches de M[me] Jessé. Les docteurs allemands sont une terrible race, ils ne pardonnent rien. C'est aussi une race bien indiscrète. Est-ce de l'aveu de M. de Bismarck que M. Busch a divulgué toutes les confidences intimes qu'il avait eu l'honneur de recueillir? Le chancelier a-t-il tenu à faire savoir à tout l'univers que la conduite du roi Guillaume à Ems l'avait médiocrement édifié, et qu'à Versailles il jugeait puérils les conseils que tenait son souverain avec lui-même pendant plusieurs nuits de suite pour décider s'il prendrait le titre d'empereur d'Allemagne ou d'empereur allemand ou d'empereur des Allemands?

Non, les épigrammes de M. de Bismarck ne respectent rien ni personne, car sa verve meurtrière s'est attaquée aux militaires eux-mêmes et aux plus grosses épaulettes. L'Europe s'était imaginé qu'en 1870 les généraux prussiens avaient eu presque du génie ; on vantait la profondeur de leurs combinaisons, la justesse mathématique de leurs calculs, la supériorité de leur science qui avait tout prévu et tout ordonné. C'est une superstition dont M. Busch fait justice. Il nous apprend que non-seulement M. de Bismarck traitait certains généraux d'entêtés et de vaniteux, mais qu'il ne cessait pas de critiquer les

opérations, de signaler les fautes commises, d'insinuer que tout irait mieux si on daignait le consulter. Combien de fois n'a-t-il pas dû envier le bonheur du grand Frédéric qui faisait en personne sa diplomatie et qui gagnait lui-même aussi ses batailles! On a dit que la campagne d'Italie de 1859 avait été la guerre du soldat; M. de Bismarck porte le même jugement sur la campagne de 1870. « Ce n'est pas le commandement, disait-il la veille de Noël, qui chez nous commence et dirige les batailles; ce sont plutôt les troupes elles-mêmes. On se croirait au temps des Grecs et des Troyens. Deux sentinelles se disent des sottises, elles en viennent aux coups, elles dégaînent, d'autres accourent, dégaînent aussi, et il en résulte une bataille. D'abord les avant-postes se fusillent sans nécessité; si cela va bien, d'autres s'avancent, un sous-officier amène son peloton, après quoi arrive un lieutenant avec un peu plus d'hommes, puis le régiment, et enfin le général avec tout ce qu'il a sous la main. Ce fut ainsi que s'engagea la bataille de Gravelotte, qui à proprement parler ne devait avoir lieu que le 19. » Qu'aura pensé M. de Moltke de cette irrévérencieuse affirmation? Avoir inventé un punch incomparable, c'est bien quelque chose; mais un grand maître en stratégie peut-il admettre qu'on l'accuse d'avoir gagné malgré lui la bataille de Gravelotte et qu'on le somme de partager sa gloire avec « sa sacrée majesté le hasard? »

On a prétendu qu'il y avait eu des divergences d'opinion entre M. de Bismarck et le parti militaire touchant les agrandissemens que devait réclamer l'Allemagne en traitant de la paix. On a répété plus d'une fois que les appétits de conquêtes du grand état-major avaient paru excessifs au chancelier, qu'il s'était efforcé de les modérer, qu'il lui répugnait de mettre la main sur une province de langue française et qu'il avait blâmé l'annexion de Metz. Voilà encore une légende que M. Busch a détruite, et les explications qu'il nous donne sur ce point sont aussi intéressantes que décisives. Il nous apprend que dès le lendemain des premières victoires M. de Bismarck savait ce qu'il demanderait, et que le 4 septembre il disait : « L'Alsace toute seule est une idée de professeur. » Il nous apprend encore que le 28 août le chancelier lui fit écrire un article dans lequel il était déclaré qu'en 1814 et en 1815 le vainqueur avait négligé d'affaiblir la France autant que l'exige l'intérêt de la paix du monde, et que « le minimum que pût revendiquer l'Allemagne était Strasbourg et Metz, deux forteresses indispensables à sa sûreté. » Le journal de M. Busch en fait foi, il n'y eut jamais entre M. de Moltke et M. de Bismarck le moindre désaccord en matière d'annexions. Les ressentimens du chancelier contre les généraux provenaient d'une autre cause. Il se plaignait avec amertume qu'enflés par leurs succès, ces messieurs en usaient cavalièrement avec lui, que non-seulement ils ne songeaient pas à le consulter, mais qu'ils ne daignaient pas même le renseigner, qu'il en était réduit à mendier les informations. « Les ingrats!

s'écriait-il ; moi qui les ai si souvent défendus dans le parlement! Pour les punir, après la paix, je me ferai parlementaire. » Il pensa même à donner sa démission. « Le 13 décembre à déjeuner, on discuta sérieusement la possibilité d'une retraite du chancelier... Il me paraissait inconcevable qu'on pût laisser partir le chef, même s'il demandait son renvoi. On estimait pourtant que c'était possible. Je déclarai qu'avant quatre semaines on le rappellerait. Lothar Bucher affirma qu'une fois parti, il ne reviendrait pas, qu'il se sentait heureux à Varzin, loin des affaires et des ennuis de toute espèce, que son séjour favori était les champs et les bois. — Croyez-moi, avait dit une fois la comtesse de Bismarck, une carotte sauvage l'intéresse plus que toute votre politique. » M. de Bismarck n'a pas donné sa démission, et il n'est pas devenu parlementaire. M. de Moltke peut lui déplaire quelquefois, la figure de M. Lasker lui déplaît toujours.

Il avait encore un autre grief contre les généraux. Il leur reprochait de prodiguer le sang de leurs soldats et de trop ménager celui de l'ennemi. Il les accusait d'avoir trop d'indulgence pour les francs-tireurs, pour les paysans mal intentionnés; il dénonçait l'excessive clémence des tribunaux militaires, il se plaignait qu'on faisait trop de prisonniers. « Un peu de penderie, s'écriait-il, est le meilleur moyen de calmer l'ardeur patriotique du paysan, surtout quand on y joint comme accompagnement quelques grenades et quelques maisons brûlées. » Brûler et pendre! ces deux mots reviennent au milieu des propos de table et des dissertations culinaires compilées par M. Busch comme un refrain, qui manque absolument de gaîté. Ajoutez-y de fréquens quolibets sur les souffrances des Parisiens assiégés. On racontait un jour qu'ils avaient mangé tous les animaux mangeables du Jardin des Plantes et que la bosse du chameau est un mets délicat, sur quoi M. de Bismarck insinua qu'à ce compte les bossus de Paris... Un éclat de rire général l'interrompit. « Un enfant, une jeune fille toute fraîche, dit-il un instant après, passe encore; mais un gaillard sur le retour et un peu coriace doit être à mon avis absolument immangeable. » Les pasquinades de carabin en goguette abondent dans le journal de M. Busch, et il nous en coûterait de les tenir pour authentiques; à peine tenons-nous pour vraisemblables les plaisanteries de garçon boucher qu'il attribue au comte de Bismarck-Bohlen, qui n'est plus là pour les désavouer. On a accusé Plutarque de mentir quelquefois; un homme d'esprit disait qu'il n'y a que les sots qui ne soient jamais tentés de mentir. M. Busch ne ment jamais, mais nous voulons croire que ses souvenirs l'ont souvent trompé. Après boire, on entend quelquefois de travers. Pouvons-nous admettre que, le prince Albert ayant demandé au chancelier des nouvelles de Mme de Bismarck, il répondit : « Elle se porte à merveille, elle n'est incommodée que par sa haine furibonde contre les Gaulois, qu'elle voudrait tous voir fusillés et transpercés en gros et en détail, y compris les petits enfans, qui ce-

pendant ne sont pas responsables des affreux parens qu'ils peuvent avoir. » La seule créance que M. Busch puisse obtenir de nous dans certains endroits de son récit est ce que Voltaire appelait une incrédulité soumise, un anéantissement de la raison, un silence d'adoration devant des mystères qui nous dépassent.

Nous n'aurions garde de relever dans son journal toutes les aménités obotrites ou vandales qu'il y a rassemblées à l'adresse de la France et des Français. Que nous importent ces vieilles injures, qui sentent le rance? Où sont les neiges d'antan? Il nous plaît toutefois de savoir que M. de Bismarck a comparé la France à Apollon. Il est vrai que ce dieu ne lui revient point; il ne saurait lui pardonner d'avoir écorché Marsyas par vanité et par envie. « Voilà, disait-il, le vrai type du Français; ce peuple ne peut souffrir que quelqu'un joue de la flûte mieux que lui. » Le trait est aimable, presque tendre. M. de Bismarck le prenait sur un autre ton, lorsqu'il définissait la France « une nation composée de zéros, un vrai troupeau formé de trente millions de Cafres obéissans. » La victoire est une ensorceleuse. On se croyait de bonne foi sur les bords du Zambèze, en pleine Cafrerie, en plein Monomotapa, ou dans le pays des Betjouanas, arrosé par la Seine et par la Loire; on n'apercevait autour de soi que des Koussas, des Tamboukis, des Mamboukis et des Zoulous, peuples pasteurs, pillards, fétichistes et peut-être polygames. On se souvenait à la vérité d'un certain Richelieu, qui avait su en fait de diplomatie tout ce que peut savoir un Koussa, et le docteur Busch s'indigne que la fatuité française ait fait à « son chef » l'affront de le surnommer le Richelieu prussien. On se souvenait aussi d'un Condé et d'un Turenne, qui avaient déployé dans la guerre les qualités qu'on peut attendre d'un Tambouki. On avait entendu parler d'un certain Mirabeau; mais « l'éloquence est une peste, un fléau public, contre lequel il convient de prendre des mesures sanitaires. » Pourquoi le vainqueur eût-il compté avec les Zoulous? Ils ne représentent rien dans le monde, ils n'ont point de passé; le moyen de croire à leur avenir?

Il faut lire le docteur Busch pour connaître tous les rêves qui ont traversé l'imagination de M. de Bismarck depuis la bataille de Wörth jusqu'au jour où Paris affamé capitula. Le 20 décembre 1870, il disait: « Je crois que désormais la France, déjà divisée en partis, se brisera en morceaux. Chaque province a ses opinions; la Bretagne est légitimiste, le sud est partisan de la république rouge, ailleurs dominent les républicains modérés, l'armée régulière appartient encore à l'empereur, du moins la majorité des officiers. Il peut arriver que chaque partie du territoire français se donne un gouvernement de son choix: l'une adoptera la république, une autre les Bourbons, une autre les d'Orléans, une autre les Napoléon. Tel fut le sort de la Palestine sous ses tétrarques. » Une semaine auparavant, parlant des dévastations causées par la guerre, il se flattait que le vaincu ne se relèverait jamais de sa ruine, et il ajou-

tait : « Je prévois que dans ce pays les terres se trouveront dépeuplées et tomberont en deshérence; je prévois qu'on en sera réduit, comme après les migrations de peuples, à les louer à des vétérans poméraniens et westphaliens. » Dans son entourage personne ne doutait que l'événement ne justifiât ses prévisions. On s'écriait : *Finis Galliæ!* On insultait le Cafre, on piétinait sur le cadavre. Le docteur Busch s'est chargé de nous enseigner à quel point la générosité est étrangère à certains conquérans. Il nous enseigne aussi qu'en dépit de leur supériorité les esprits superbes sont les esclaves de l'heure présente, tout ce qui entre de vanité dans leurs songes, d'ignorance dans leurs désirs, d'oubli volontaire dans leurs calculs, et qu'eût-elle du génie, l'insolence a la vue courte. Le grand Frédéric avait connu les revers, les désastres, les trahisons de la fortune; c'est le secret de son incontestable grandeur. De toutes les sciences la plus nécessaire pour faire un vrai grand homme est la science du malheur. Frédéric la possédait, il l'avait étudiée à Kollin et ailleurs; aussi avait-il une grande âme, ce qui est autre chose que d'avoir l'âme d'un joueur heureux.

M. de Bismarck paraît faire peu de cas des rapports que lui adressent ses agens diplomatiques. C'est pour lui « de la littérature de feuilleton. » — « On se dit en la lisant : Il va venir quelque chose. Le plus souvent cela ne vient pas, *es kommt aber nicht.* » En lisant les deux volumes de M. Busch, on se dit quelquefois aussi : *Es kommt aber nicht.* On s'attendait à d'importantes révélations; au moment décisif, le narrateur tourne court ou s'interrompt pour parler cognac et caviar. Ne soyons pas injuste; bien qu'on puisse lui reprocher d'avoir diminué son sujet et mis un écran entre la gloire et M. de Bismarck, il y a dans son livre plus d'une page où le héros reprend sa taille, où un rayon vient se jouer sur son front, et après nous être étonnés, nous sommes contraints d'admirer. Ce que nous admirons le plus dans cet homme qui méprise les hommes et qui en toute occasion a glorifié la force, c'est qu'il a compris que la persuasion doit avoir sa part dans les affaires humaines; c'est une concession que son tempérament a faite à son génie. Il attachait la plus grande importance à ce service de la presse qu'il avait organisé auprès de lui pendant la campagne. Il n'avait eu garde de laisser à Berlin ce qu'on pourrait appeler sa cuisine politique, il la promenait partout avec lui, et tandis que le canon tonnait, il taillait force besogne à ses rédacteurs, non sans reprocher à M. Busch de manquer quelquefois ses plats. Que d'articles le docteur n'a-t-il pas élucubrés par l'ordre de son chef! Les uns étaient destinés à initier les Allemands aux combinaisons projetées et ourdies par le chancelier. D'autres avaient pour but de réconcilier les puissances étrangères avec ses prétentions, d'endormir leurs défiances, de signaler la France à leur animadversion et de conjurer cette intervention des neutres qu'il a redoutée jusqu'à la fin comme le plus grave des périls.

Il y en avait dans le nombre qu'on expédiait d'abord au *Times* et qu'on retraduisait ensuite en allemand, en ayant soin de dire : Voilà ce que pense de nous le royaume-uni. D'autres enfin n'étaient rédigés que pour être mis sous les yeux du roi Guillaume, qui, lui aussi, avait souvent besoin d'être persuadé. Le chancelier avait l'œil à tout, dirigeait, contrôlait; il fournissait d'habitude le canevas, on n'avait que la peine de le broder; encore revoyait-il l'ouvrage, et plus d'une fois il le fit remettre sur le métier. C'est par là que M. de Bismarck est un homme d'état vraiment moderne. Il sait que dans ce siècle l'autorité ne suffit pas, et que le ministre le plus habile et le plus fortement épaulé est condamné à l'impuissance, s'il n'a pas pour lui le concours de l'opinion publique. Au début de sa carrière, il a dû la prendre de force, et, comme le héros d'un drame romantique, il a pu s'écrier : « Elle me résistait, je l'ai violée. » Mais depuis lors avec quelle sollicitude et par quels ingénieux artifices ne s'est-il pas appliqué à se concilier sa faveur, à lui faire agréer tous ses projets, à s'assurer de sa fidélité! Ce sont des soins dont se dispense tel ministre médiocre et suffisant, qui ne se doute pas que tout peut servir dans ce monde, même les articles du docteur Busch. L'orgueil de M. de Bismarck n'a rien de commun avec la morgue de certains doctrinaires.

Sur un autre point encore, le journal du docteur Busch témoigne de ce qu'il y a d'éminent dans l'esprit et dans le caractère du chancelier de l'empire germanique. Cet homme, qui s'était laissé fasciner par la victoire et qui avait caressé bien des chimères, n'a plus consulté à l'heure des décisions suprêmes que son admirable bon sens; il s'est réveillé, et le songe s'est évanoui. Il s'était promis de détruire la France, il a renoncé à tenter l'impossible. Il avait rêvé aussi de lui imposer un souverain, de restaurer l'empire, et peu s'en est fallu que du même coup il n'appelât le *Reichstag* à Versailles et qu'il ne convoquât à Cassel le corps législatif et le sénat de Napoléon III. Il s'est ravisé, il a laissé la France maîtresse de ses destinées, il s'est déclaré prêt à traiter avec tout gouvernement qui lui donnerait des gages, fût-ce même « avec une dynastie Gambetta. » Rien ne peint mieux M. de Bismarck et son bon sens, victorieux de ses chimères, que certains propos qu'il tint un soir à Commercy, entre la poire et le fromage, en fêtant une bouteille de bordeaux blanc qui, paraît-il, était délicieux, *wunderschön*. Quelqu'un proposait d'annexer à l'Allemagne tout le territoire français jusqu'à la Marne. « Mon idéal est bien différent, répondit M. de Bismarck. Je voudrais établir en France une sorte de colonie allemande, un état neutre de 8 à 10 millions d'habitans, où il n'y aurait point de conscription, et dont les impôts inemployés rentreraient dans notre caisse. La France perdrait ainsi les provinces d'où elle tire ses meilleurs soldats et deviendrait inoffensive. Dans ce qui lui resterait de territoire, nous ne souffririons ni Bourbons, ni princes d'Orléans. La question est seu-

lement de savoir si nous y mettrions le petit Lulu, ou le gros ou le vieux Bonaparte. » L'instant d'après, il ajouta : « Mais ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué; je vous confesse que sur cet article je suis superstitieux. » Si M. de Bismarck croit au vendredi ou à la lune, il a aussi les superstitions utiles qui préservent des grands échecs. Il a renoncé à son état neutre, il l'a laissé à Commercy au fond d'une bouteille vide. Quelques mois plus tard, il déclarait que se piquer d'être conséquent est souvent une faute, une preuve de sottise et de ridicule obstination, qu'il faut se défier de ses partis pris, se régler sur les faits, compter avec les situations, « qu'un homme d'état doit servir son pays selon les circonstances et non d'après ses opinions, qui sont souvent des préjugés. »

Non-seulement M. de Bismarck sait découvrir ce qui est possible, il s'est fait une loi de ne rechercher que ce qui est utile. Certaines sentences prononcées par lui et recueillies par M. Busch mériteraient d'être gravées en lettres d'or au frontispice de tous les hôtels des affaires étrangères. Il chargea un jour le docteur de signifier à l'Allemagne en son nom que les ministres ne sont pas des justiciers, qu'ils n'ont pas mission pour châtier les péchés des rois et des peuples, qu'ils doivent laisser ce soin à la Providence, que les idées de punition, de récompense, de vengeance, ne sont pas des idées politiques, « que les sentimens du cœur n'ont pas plus droit de cité dans le domaine des calculs diplomatiques que dans celui des combinaisons commerciales, qu'un homme d'état doit se demander en toute rencontre : Quel est en ceci l'avantage de mon pays? Comment m'y prendrai-je pour mieux servir ses intérêts? » Puisse la France, profitant des leçons que lui donne son plus cruel ennemi, se dégoûter à jamais de la politique de sentiment, de la politique de fantaisie, et surtout de la politique des petites vanités! Puisse-t-elle désormais ne consulter que son intérêt bien entendu et devenir honnêtement, mais résolument utilitaire!

C'est une science que la France apprendra de plus en plus. Elle a survécu à Sedan, et ce n'est pas trop s'avancer que de présumer qu'elle survivra aussi au docteur Busch, à « sa fine malice » et à son livre. Nous ne voulons pas dire que ce livre soit destiné à périr tout entier; il renferme, comme nous l'avons vu, quelques filons ou au moins quelques paillettes d'or pur. Les historiens de l'avenir pourront le feuilleter avec profit; ils y découvriront parmi cent fatras des renseignemens précieux, des témoignages utiles. Il y a des balayures à chaque porte, dit le proverbe; dans le journal du docteur Busch il y en a trop, beaucoup trop. Les balayures ont leur destin : le tombereau passe, les ramasse et les emporte.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1878

La vie publique a ses contrastes et ses diversions étranges. Tandis que nos affaires intérieures suivent leur modeste cours en attendant le scrutin du 5 janvier, tandis que la chambre des députés passe son temps à invalider de vieilles élections ou à expédier le budget, tandis que la majorité du sénat attend une occasion pour interpeller le gouvernement, M. le comte de Chambord vient de prendre encore une fois la parole et de jeter un discours ou une lettre de plus dans nos débats, dans la mêlée de nos partis. M. le comte de Chambord a le mérite de mettre dans son langage comme dans ses actions une loyauté d'esprit qui n'est égalée que par la candeur de son âme. On ne peut se défendre d'un sentiment de respect devant ce représentant de toute une tradition de rois que les considérations politiques ne touchent jamais, qui ne consulte ni les circonstances, ni la raison pratique, ni les intérêts de tous les jours, qui, au contraire, toutes les fois qu'il prend la parole, semble se faire un point d'honneur de s'exiler de plus en plus dans l'histoire, hors de toutes les réalités contemporaines. C'est le caractère de cette nouvelle lettre, de ce nouveau document de l'exil qui répond désormais si peu à tout ce qui existe.

On ne dira pas de l'illustre exilé de Frohsdorf qu'il est un opportuniste et qu'il cherche les succès immédiats, qu'il serait homme à payer Paris d'une messe. Lorsqu'il y a quelques années déjà, — c'est presque un siècle, tant les événemens ont marché! — lorsqu'il y a quelques années une tentative de restauration monarchique était savamment, laborieusement préparée et semblait près de réussir, soudain, au dernier moment, M. le comte de Chambord intervenait et bouleversait d'un mot toutes les combinaisons; il confondait ses amis les plus fidèles, qui avaient besoin de quelques mois pour se reconnaître et retrouver

la parole. Aujourd'hui les circonstances ne sont plus les mêmes, sans doute, l'occasion est passée! La France, lasse de provisoire, s'est décidée à se fixer dans des institutions nouvelles, œuvre de nécessité et de raison, de telle sorte qu'un changement serait désormais une révolution. Une question assez grave néanmoins, une question de conduite et de direction s'est récemment ravivée et a partagé encore une fois les royalistes jusque dans leur défaite. Un jeune député, un nouveau venu dans la politique, M. le comte Albert de Mun, avec cette bonne grâce d'intrépidité qui n'appartient qu'à un officier de cuirassiers transformé en apôtre, a levé un drapeau sur lequel il a inscrit le mot fatidique de « contre-révolution. » M. de Mun a porté son drapeau dans les congrès catholiques; il l'a porté il y a quelques jours à peine dans le parlement en défendant le scrutin de Pontivy, qui l'a fait député, contre une invalidation trop visiblement décidée et préméditée. La « contre-révolution, » le règne de Dieu sur la terre, le droit divin de la monarchie opposé au droit humain des institutions libres, la négation de la France moderne, la guerre déclarée au suffrage universel, tout se retrouve dans cette harangue parlementaire plus encore que dans les discours prononcés devant les congrès catholiques. Le programme est complet! Un homme qui n'a pas servi dans les cuirassiers, mais qui est un politique clairvoyant, M. le comte de Falloux, n'a pas manqué de saisir aussitôt ce qu'il y avait de périlleux dans cette recrudescence de déclamations et d'excentricités retentissantes. Il a cherché dès le premier moment, dans un journal de province, à arrêter au passage ce mot de « contre-révolution, » et depuis il a publié quelques pages d'une éloquence pressante et vive, où il désavoue ces théories d'absolutisme religieux et politique, appelant à son aide l'expérience, le passé, les lumières de la raison, l'enseignement des catastrophes, la puissance irrésistible des choses. O jeu bizarre des partis! M. de Falloux se trouve être devenu le côté gauche dans le camp royaliste et catholique.

A l'heure qu'il est, entre des opinions si sensiblement différentes, M. le comte de Chambord n'était peut-être pas obligé de se prononcer par un nouveau *motu proprio*. Il pouvait se taire sans inconvénient pour sa dignité comme pour sa cause, et s'il voulait parler, s'il voulait écrire à M. de Mun, il pouvait se borner à consoler le jeune invalidé de sa disgrâce parlementaire en l'engageant à une lutte nouvelle. Il aurait pu même, s'il avait voulu, se faire une arme de cette fureur d'invalidation qui en se prolongeant, en survivant au combat, finit par n'être plus qu'une représaille de parti. M. le comte de Chambord, — c'est une justice à lui rendre, c'est son honneur, c'est aussi sa faiblesse, — M. le comte de Chambord considère comme au-dessous de lui l'art des tactiques habiles ou d'un silence opportun. Il a reconnu ses couleurs dans le drapeau élevé à la tribune de Versailles par le jeune champion des doctrines théocratiques,

il l'a dit. Il a tenu à sanctionner de son approbation la politique de M. le comte de Mun au risque de paraître désavouer la politique de M. le comte de Falloux. Il a fait son choix depuis longtemps, et il n'y met certes aucun subterfuge : il se distingue plutôt par une audacieuse ingénuité.

Ce qu'il veut, ce qu'il avoue pour son dogme, c'est « la vérité tout entière, » la vérité catholique et monarchique, telle que la comprend, telle que l'a exposée l'élu de Pontivy. Ce qu'il appelle c'est un avenir préparé par des hommes de foi et de courage « ne craignant pas de dire en face à la révolution triomphante ce qu'elle est dans son essence et son esprit, et à la contre-révolution ce qu'elle doit être dans son œuvre de réparation et d'apaisement... » A ses yeux, la France, telle que la révolution l'a faite ou menace de la faire, est « l'état sans Dieu, c'est-à-dire contre Dieu... » Il faut rétablir les bases fondamentales, les vérités éternelles, les principes nécessaires, renouer les anneaux de la chaîne séculaire, et en recommandant à M. de Mun d'être son interprète dans l'œuvre apostolique auprès des ouvriers, l'héritier de la monarchie légitime ajoute : « Répétez-leur sans cesse qu'il faut, pour que la France soit sauvée, que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi ! » M. de Falloux, dans les pages qu'il a écrites il y a quelques semaines, avant la dernière lettre de M. le comte de Chambord, raconte fort spirituellement que saint Thomas, ayant à juger trois candidats proposés pour la direction d'un monastère, demanda quel était le caractère de ces trois candidats. « Faites-moi leur portrait, dit-il ; qu'est-ce qui caractérise le premier? — *Doctissimus!* Saint Thomas réfléchit un instant, puis répondit : *Doceat.* Et le second? — *Sanctissimus!* Le saint réfléchit encore et répondit : *Oret.* Et le troisième? — *Prudentissimus!* Le saint reprit sans hésiter : *Regat...* » Que le prudent, que l'habile règne et gouverne ! — M. le comte de Chambord, et ce n'est pas lui manquer de respect, est certes digne par sa foi et par sa piété d'être le second de ces candidats de saint Thomas : *Oret!*

Il est convaincu sans doute que la France ne peut être sauvée qu'à ce prix. Il est absolument sincère dans ce mysticisme dont il fait sa politique. Seul, comme il le dit, il a « intact entre ses mains le dépôt sacré de nos traditions nationales et de nos grandeurs. » Seul, par son caractère de représentant de la monarchie traditionnelle, il a le droit de tracer des directions, et dans sa lettre à M. de Mun il ne fait que rappeler le programme « du salut de la délivrance » à la veille d'un nouveau scrutin. Fort bien; mais alors quelle position fait M. le comte de Chambord à ceux de ses amis qui vont se présenter à ce scrutin du 5 janvier? Quelle est la condition étrange de ces légitimistes ouvertement liés à un programme dont le premier mot est la négation, la destruction de tout ce qui existe, de la société même sortie de la révolution

française? Que peuvent-ils répondre désormais à ceux qui les accusent de ne vouloir rentrer au sénat que pour préparer la ruine des institutions nouvelles, de déguiser sous leur titre vague de conservateurs toutes les arrière-pensées de réaction politique et religieuse? Quel est d'un autre côté le rôle de ceux qui, en prétendant garder leurs sentimens libéraux et constitutionnels, se font les alliés des opinions dont M. le comte de Mun est déclaré le porte-drapeau? Le récent message de Frohsdorf ne fait que rendre plus sensibles toutes les impossibilités, toutes les incohérences qui troublent la vie nationale, et c'est ainsi qu'avec toute sa sincérité bien évidente M. le comte de Chambord n'est pas plus heureux dans ses manifestations d'aujourd'hui qu'il ne l'a été il y a quelques années. En 1873 il renversait par une déclaration fameuse toutes les combinaisons de restauration monarchique dont il ne désirait peut-être pas bien ardemment le succès. Aujourd'hui avec sa lettre il risque fort d'avoir porté le dernier coup à cette alliance conservatrice qui publiait récemment son manifeste et qui va subir l'épreuve décisive des élections sénatoriales du 5 janvier.

Que veut-on et que peut-on faire sérieusement avec ces excès d'opinion, avec ces résurrections d'un idéal suranné, avec ces programmes de fantaisie, œuvre d'une pensée solitaire et devenue presque étrangère à la marche du monde contemporain? Assurément M. de Falloux, qui est plus ou moins désavoué par la dernière lettre de M. le comte de Chambord, a un sentiment plus vrai et plus profond des choses lorsqu'il rappelle à tous les chercheurs de l'absolu qu'il ne faut pas « méconnaître les réalités qui nous enveloppent et poursuivre des chimères qui nous échappent. » M. de Falloux est-il un ami bien enthousiaste de tout ce qu'a fait la révolution, de cette société moderne qui nous enveloppe, qui est sortie du travail de près d'un siècle? On n'a pas à le rechercher : il est du moins de son temps; il sait, comme il l'a dit plus d'une fois et comme il vient de le répéter, que les fleuves ne remontent pas leur cours, qu'il y a des conditions de société désormais irrévocables, qu'il y a un ordre nouveau avec lequel et dans lequel il faut vivre. Il a assez de lumières pour voir ce qu'il y a de puéril et de dangereux dans ces condamnations prétentieuses de tout ce qui existe, dans ces confusions perpétuelles de la religion et d'un parti, dans ces déclarations d'incompatibilité entre les intérêts religieux, conservateurs, et une forme nouvelle de gouvernement. Assurément M. de Falloux reste un vrai politique lorsqu'il dit dans ses récentes pages sur *la contre-révolution* : « Il y a parmi les hommes loyaux des opiniâtretés difficiles à vaincre, il y a aussi des extrêmes qu'on ne réconcilie jamais entre eux; mais entre les extrêmes il y a toujours un milieu où pénètre la modération et où elle fait germer ses fruits. Je crois fermement que, entre l'extrême droite et l'extrême gauche, entre la contre-révolution

et le radicalisme, il y a la nation presque tout entière, et que, lorsque de part et d'autre on aura chassé les fantômes, notre grandeur nationale reprendra son équilibre... »

C'est la vérité même, c'est la raison évidente pour tous ceux qui, sans abdiquer l'honneur de leurs opinions, savent accepter patriotiquement ce que la nécessité a fait, se soumettre à un régime sanctionné par le pays, concourir au bien dans des conditions d'une légalité reconnue sans vaine hostilité, sans arrière-pensée de sédition, et si cette politique eût été suivie depuis longtemps, au moins depuis qu'il y a une constitution régulière, les affaires de la France auraient pris peut-être une autre tournure. Les partis qui s'appellent conservateurs, et qui en dehors de leurs dénominations dynastiques représentent assurément des intérêts sérieux, auraient gardé sans effort leur influence et leur action dans l'état, dans la république. Ils seraient restés les vrais modérateurs du régime nouveau, des conseillers accrédités, écoutés précisément parce qu'ils n'auraient pas été suspects. Ils ne seraient pas devenus cette incohérente coalition de groupes ennemis, discordans, unis en apparence dans la défaite, fatalement voués aux divisions dans une victoire éventuelle, et à qui le pays peut dire dans un moment d'élection : Quel genre de révolution ou de guerre civile nous promettez-vous si nous votons pour vous? Franchement que peut-il sortir 'une situation créée par cette manière d'entendre et de pratiquer la politique conservatrice? L'expérience a été déjà faite, elle est inscrite dans nos annales; elle a été racontée plus d'une fois et elle vient d'être reproduite récemment encore par un écrivain sérieux, M. Victor Pierre, dans une *Histoire de la république de 1848*, dans ce tableau encadré entre deux dates significatives, — le 24 février 1848 et le 2 décembre 1851! A cette époque aussi les partis conservateurs, tour à tour vaincus ou vainqueurs, ne déguisaient pas leur antipathie contre la république; ils ne cachaient pas qu'en la servant ils étaient prêts à la livrer. Alors aussi M. le comte de Chambord écrivait des lettres ou des manifestes pour tracer des directions à ses amis qui en pleine assemblée réservaient ses droits. Les républicains de leur côté ne négligeaient rien à coup sûr pour rendre la république impossible par leurs passions anarchiques, et ils avaient commencé par faire une constitution qui n'offrait aucune garantie. Qu'en résultait-il bientôt? Les uns et les autres, royalistes et républicains, se ruinaient mutuellement au profit d'un troisième victorieux. L'empire naissait des aveuglemens réactionnaires et des emportemens démocratiques. Grande leçon pour les monarchistes et les républicains que l'esprit de parti et des passions implacables entraînaient dans une défaite commune!

La France d'aujourd'hui, sans doute, la France de la république nouvelle n'est point heureusement dans la même situation intérieure. La

constitution qui existe a précisément le mérite de ressembler aussi peu que possible à la constitution de 1848, d'être au contraire une œuvre de raison pratique, de transaction et de pondération : elle a même le mérite, si incomplète ou si sommaire qu'elle puisse paraître, d'avoir déjà prouvé qu'elle pouvait suffire à tout. Le chef du gouvernement, loin d'être une menace, est par l'honneur du caractère, par une loyauté de conduite déjà éprouvée, une garantie vivante contre les projets ambitieux et les coups d'état. L'esprit général a singulièrement changé depuis trente ans. Les intérêts se sont presque transformés, et en s'accroissant, en s'étendant, ils sont devenus une force avec laquelle on doit compter. Les conditions de crédit et de viabilité pour un régime public ne sont plus entièrement ce qu'elles étaient autrefois. La république, par cela même qu'elle est née lentement, qu'elle s'est organisée laborieusement et qu'elle a eu besoin de se modérer pour conquérir des adhésions, la république a certainement plus de chances d'échapper à des crises violentes que ses partisans seuls pourraient désormais provoquer. Que faut-il donc pour que cette situation devienne complètement régulière et définitive, pour qu'elle ne soit plus sérieusement contestée et que les appels à des révolutions nouvelles, de quelque côté qu'ils viennent, restent sans écho? C'est bien simple à l'heure qu'il est, dira-t-on : pour le moment, il y a une dernière épreuve à traverser, il y a une suprême garantie de durée et de sécurité à conquérir. Les élections du 5 janvier, tout est là! Que l'ancienne majorité du sénat disparaisse, qu'une majorité républicaine sorte du scrutin, c'est le grand secret; c'est le vrai moyen de remettre l'harmonie entre les pouvoirs, de décourager les hostilités et les conflits, de dissiper les défiances et les inquiétudes de l'opinion en fixant définitivement l'équilibre des institutions. — Est-ce bien sûr? n'est-ce pas plus désirable que certain?

Qu'on y réfléchisse bien : ce n'est pas la première fois qu'on tient ce langage qui au fond cache un vague et indéfinissable sentiment d'instabilité, s'il ne déguise pas plus simplement une impatience inavouée de parti. Voilà bien des années déjà qu'on parle ainsi, qu'on va d'étape en étape, en se promettant à chaque épreuve nouvelle ce qu'on désire et ce qu'on attend. Lorsque la république n'existait encore que de fait et restait livrée à toutes les contestations, c'était un point acquis et d'ailleurs évident : le mal était dans le provisoire, l'établissement d'un régime définitif pouvait seul créer la sécurité et tout simplifier. La république a été votée et organisée par les lois constitutionnelles. Alors cela n'a plus suffi, la question n'a pas paru absolument tranchée. La solution restait incomplète tant que l'ancienne assemblée n'avait pas disparu, tant que le pays ne s'était pas prononcé lui-même par l'élection des nouveaux pouvoirs législatifs, de la chambre des députés et du sénat. C'était en définitive assez logique. L'assemblée qui avait voté la

constitution a disparu; la chambre des députés et le sénat ont été élus, les deux assemblées se sont réunies, — et à ce moment encore il s'est trouvé que la question n'était pas entièrement résolue, les conflits ont commencé, les tiraillemens se sont multipliés, et à la place de la paix il y a eu une année durant une confusion singulière, d'où a fini par sortir une crise plus violente, plus aiguë que jamais, qui a eu pourtant comme compensation l'avantage d'être une épreuve décisive pour les institutions nouvelles. Il est certain que, si la république n'a pas péri dans la tourmente du 16 mai, c'est qu'elle ne doit pas périr de la main de ses ennemis. Maintenant, tout cela est passé et c'est sur les élections du 5 janvier que les regards se fixent comme sur le point de l'horizon d'où doit venir la lumière. Il semblerait que le scrutin du 5 janvier, s'il répond aux espérances qu'on a conçues, va délivrer de tous les périls et ouvrir une carrière désormais assurée.

Eh bien! c'est là justement que peut recommencer le mirage. La majorité nouvelle du sénat sera vraisemblablement républicaine, on peut le présumer : ce sera un gage de paix entre les deux chambres, une garantie contre des conflits de parti pris, contre des crises où la république serait directement en jeu, et c'est déjà beaucoup sans doute; mais après comme avant, demain comme aujourd'hui, au commencement de 1879 comme à la fin de 1878, la question essentielle reste à peu près la même, parce que tout dépend de la manière dont on saura user de cette victoire encore plus que du résultat numérique d'un scrutin. Ce serait une singulière illusion de se figurer que cette date du 5 janvier, fût-elle signalée par le succès qu'on attend, peut devenir le point de départ d'une politique nouvelle, qu'avec un déplacement de majorité dans le sénat il sera plus facile de tout se permettre, de tout oser, et qu'il serait sans inconvénient par exemple d'ouvrir l'ère de stabilité de la république par des crises de pouvoir, par des compétitions ministérielles. Il y a, dit-on, des impatiens qui s'agitent déjà, qui s'essaient au rôle de tacticiens de couloirs. Ils ont leurs combinaisons, ils comptent les jours ou les semaines que le ministère a encore à vivre pour arriver à l'étape qu'ils ont fixée dans leurs calculs; ils savent quels sont ceux des membres du cabinet qui pourront rester, quels sont ceux qui devront se retirer, ils distribuent les portefeuilles. Ils commencent par l'intrigue au risque de finir par la confusion. C'est une manière de disposer de la victoire avec profit! En réalité ce n'est pas encore un travail bien sérieux. Il y a toujours, même à part le chef de l'état, un homme avec lequel il faut compter, c'est M. le président du conseil, qui attestait si récemment encore son autorité dans une foudroyante réponse à M. de Fourtou et qui jusque dans sa sévérité donnait à tous l'exemple de la mesure. Cette vigueur de raison et de parole reste une de ces garanties qu'on n'affaiblit pas ou dont on ne se prive pas impunément. M. Du-

faure, par son nom, par son caractère comme par son talent, est l'honneur et la force d'une situation, et si l'autre jour il n'a pas laissé échapper l'occasion de relever les présomptueuses attaques d'un ministre du 16 mai, on peut être assuré qu'il n'hésiterait pas à repousser des entreprises d'une autre nature qui tendraient à altérer la politique dont il est la personnification au pouvoir. M. Dufaure représente plus que tout autre la république régulière, constitutionnelle, modérée, à laquelle l'appui de la majorité renouvelée du sénat ne manquera sûrement pas, et si les chefs de la majorité de la seconde chambre ne se laissent pas troubler par leurs passions, ils s'apercevront bien vite qu'ils ne peuvent rien gagner à changer sensiblement cette situation; ils comprendront qu'au lieu de tomber dans le piège des agitations, des revendications exclusives et des conflits violens, ce qu'ils ont de mieux à faire c'est d'éviter toutes les occasions de crises nouvelles, de montrer la république s'affermissant par la modération, s'occupant avant tout des affaires et des intérêts du pays. Le vote du 5 janvier, s'il est une victoire, doit être une raison de plus de ne pas s'écarter de cette voie.

Est-ce que cela n'est pas possible? Est-ce que le budget ne vient pas d'être discuté le plus paisiblement du monde en dehors de toute préoccupation de parti? Entendons-nous bien toutefois. Ce n'est pas que cette discussion, qui n'est point encore terminée, mais qui ne paraît devoir soulever aucune difficulté sérieuse, ait absolument le caractère qu'elle devrait avoir. D'abord, quelques droits qu'ait une majorité, elle devrait être la première à désirer la présence de quelques membres de l'opposition dans la commission du budget. Les minorités sont les minorités dans les questions de gouvernement, elles ne sont pas exclues du travail parlementaire, et si par une intention d'impartialité elles sont admises à être représentées au bureau de la chambre, à plus forte raison doivent-elles avoir leur place dans la plus haute commission de contrôle financier. D'un autre côté, si cette discussion est fort paisible, il est clair qu'elle est conduite au pas de charge; pour avoir été trop retardée, elle va maintenant par trop vite. Il ne serait vraiment pas bon qu'un budget de près de 3 milliards fût toujours discuté de cette façon, sans un examen approfondi de la situation financière. La commission du budget fait son travail pour la chambre, elle le fait sans doute avec zèle, — la discussion publique seule éclaire le pays. Cela dit, il est certain que cette discussion précipitée et sommaire est restée avant tout une discussion d'affaires. Le budget de la guerre notamment a provoqué des débats d'un ordre tout pratique, intéressans et rapides, où un député homme d'esprit, M. Margaine, s'est jeté vivement et où le rapporteur, M. Langlois, a trouvé l'occasion de prononcer ces paroles, qui ont certes leur application dans d'autres questions que celles de l'organisation militaire et des finances : « Ces choses-là, a-t-il dit à

propos d'une réforme, ne se font qu'avec le temps, et c'est la seule manière de faire bien, car le temps ne respecte que ce qui a été fait avec lui ; si on veut aller trop vite, on risque de faire mal... » Ce n'est pas nouveau, cela a même été mieux dit, ce n'est pas moins précieux à retenir. Voilà qui est raisonnablement parler! Que demande-t-on aux républicains? On leur demande de s'inspirer de cet esprit, de se souvenir que les affaires ne se font pas avec des turbulences, des prétentions exclusives, des déclamations, des chimères ou des représailles. On leur demande de ne pas oublier que la république, comme tous les gouvernemens, a besoin de paraître sous la figure d'un régime sensé, impartial et sérieux, suffisant à protéger le pays dans sa vie intérieure et à représenter la France dans sa vie extérieure, dans la mêlée des intérêts du monde.

Ce serait à coup sûr moins que jamais le moment de se perdre en vulgaires querelles, de subordonner l'intérêt national à des intérêts ou à des passions de partis, de se désarmer en présence de tout ce qui se passe autour de nous, de l'orient à l'occident, du nord au midi. Tout est vaguement en fermentation depuis que la vieille organisation continentale s'en va, depuis que les peuples, sous l'apparence de cette civilisation dont la dernière exposition a été une représentation somptueuse, semblent être rentrés dans l'ère de fer. L'Europe et le monde sont agités de toute sorte de mouvemens intimes, extérieurs, diplomatiques, militaires, faits pour exciter l'attention vigilante des gouvernemens, même de ceux qui se font de la réserve un devoir et une politique. Assurément la situation que la dernière guerre russe a créée dans toutes les régions de l'Orient, cette situation n'a rien de brillant et de rassurant. Cette guerre, elle a laissé des embarras à tout le monde, à ceux qui en souffrent et qui en paient les frais, à ceux qui en profitent, à ceux qui y ont trouvé une occasion de relever leur crédit, et ce n'est pas sans peine, sans mille tiraillemens, que ce traité de Berlin, par lequel on a cru établir la paix de l'Orient, entre dans la réalité des choses. Avant de devenir une vérité, s'il doit être une vérité définitive, il se heurte à chaque pas contre un obstacle, contre des interprétations et des contradictions nouvelles, et ce qu'il y a de plus clair jusqu'à présent, c'est que la Russie garde ses positions, l'Autriche est en Bosnie, l'Angleterre est à Chypre. Tout le reste est confusion et incertitude,— délimitations toujours fuyantes, organisation des autonomies nouvelles, définitions des rapports de la Roumélie et de la Bulgarie, situation réelle de l'empire ottoman au milieu de toutes les compétitions. C'est un amas de complications, une source évidente de difficultés, même pour ceux qui, engagés au premier rang, s'efforcent de s'assurer les plus grands avantages. La Russie, aux prises avec les embarras de sa prépotence, entraînée souvent par des agens trop zélés, flotte entre

l'ambition de rester maîtresse de l'Orient et la nécessité de se conformer à ses récens engagemens. Elle ne se retire qu'avec lenteur, disputant sur tout, dissimulant sa stratégie, et elle en est quitte parfois pour charger le comte Schouvalof d'expliquer ses intentions, d'assurer à tout le monde qu'elle ne désire que l'exécution du traité de Berlin. Au fond, elle joue avec le feu, un feu qu'elle a allumé, et cette politique pourrait n'être pas sans péril pour elle. L'Autriche, satisfaite d'avoir son armée en Bosnie et visiblement décidée à pousser jusqu'au bout son aventure, l'Autriche se trouve d'un autre côté aux prises avec toutes les difficultés d'une situation intérieure compliquée. Le comte Andrassy a fort à faire pour avoir raison des délégations austro-hongroises réunies à Pesth, pour obtenir le vote des crédits sans lesquels il ne peut aller bien loin. L'Angleterre, quant à elle, a pour le moment à faire face tout à la fois et à l'exécution du traité de Berlin, qu'elle poursuit résolument en Europe, et à une guerre asiatique, qui n'est qu'une suite de la dernière crise orientale.

La question est tranchée en effet, l'Angleterre est désormais engagée dans une nouvelle guerre de l'Afghanistan. Vainement on a essayé de négocier avec l'émir de Caboul; vainement les autorités anglaises de l'Inde ont employé leur diplomatie à lier le petit potentat afghan placé à la frontière de l'empire britannique : l'émir de Caboul s'est dérobé aux négociations. A-t-il été formellement encouragé à la résistance par la mission russe récemment envoyée à Caboul? A défaut de promesses explicites a-t-il cru que dans tous les cas il serait soutenu? Toujours est-il qu'il n'a voulu rien entendre et qu'en présence d'une attitude visiblement hostile l'Angleterre n'a plus hésité. L'armée anglaise, déjà disposée sur la frontière, surtout vers Peschawer, s'est ébranlée et a pénétré à travers les premiers défilés qui gardent l'Afghanistan. Elle s'est formée en trois colonnes dont deux marchent dans la direction de Caboul; la troisième paraît destinée à opérer sur Candahar. L'armée anglaise, forte de près de 30,000 hommes, dont la plus grande partie, il est vrai, est indigène, paraît suffisante pour faire face à tout. Jusqu'ici elle n'a rencontré aucune résistance sérieuse, elle s'est emparée des premiers forts qui gardent les défilés, rien n'a arrêté sa marche. Ce n'est là cependant qu'une campagne qui commence et qui, à mesure qu'elle avancera, doit inévitablement avoir à vaincre d'immenses difficultés dans ces contrées montagneuses et sauvages. En présence des colonnes anglaises, séparées par de longues distances, placées dans l'impossibilité de s'appuyer mutuellement, contraintes à des marches dangereuses, exposées à des souffrances inévitables, la retraite des forces afghanes n'est-elle pas le résultat d'un plan stratégique que l'émir a pu ne pas trouver tout seul? N'a-t-elle pas pour objet de laisser les Anglais s'engager, se fatiguer dans une campagne où ils finiront par rencontrer des forces concentrées? Les surprises et les péripéties ne sont pas impos-

sibles. Les Anglais auront certainement raison des Afghans, ils iront à Caboul, c'est vraisemblable; mais là d'autres complications ne se produiront-elles pas? La paix que voudra imposer l'Angleterre en gardant sans doute des positions pour sa sûreté ne provoquera-t-elle pas quelque intervention de la Russie? On pourrait certes prévoir des incidens s'il y avait quelque vérité dans les paroles récemment attribuées au général Kauffmann remettant une épée à un représentant de l'émir envoyé à Taschkend. Il ne serait point impossible, si la Russie s'en mêlait, que la question d'Orient, qui a tant de peine à s'apaiser en Europe, se relevât avec une gravité nouvelle en Asie. Ce n'est point impossible, quoique cependant il ne paraisse y avoir pour le moment aucune tension particulière de rapports entre la Russie et l'Angleterre. C'est en présence de cette situation que le cabinet de Londres s'est décidé à convoquer le parlement pour le 5 décembre. Il a enlevé ainsi un de ses griefs à l'opposition qui accusait déjà lord Beaconsfield de poursuivre le cours de ses aventures sans consulter les chambres. La discussion pourra être vive; la politique de lord Beaconsfield sortira vraisemblablement encore victorieuse de cette lutte nouvelle où elle gardera l'avantage des desseins suivis avec une persévérante et énergique résolution.

On n'en a pas fini avec les sinistres et honteux attentats qui depuis quelque temps menacent si souvent la vie des souverains. Après l'empereur d'Allemagne, après le roi d'Espagne, c'est le roi d'Italie qui à son tour vient d'être l'objet d'une odieuse tentative de meurtre. Le roi Humbert, avec la jeune et aimable reine, venait de parcourir une partie de l'Italie du nord et du centre où il a été reçu au milieu des ovations. A Florence même, dans cette gracieuse ville si éprouvée aujourd'hui par des désastres financiers, il a été accueilli d'une manière touchante. Il entrait récemment à Naples escorté par la foule, lorsqu'il a été assailli dans sa voiture par un assassin furieux. Le roi n'a reçu qu'une légère atteinte. Le président du conseil, M. Cairoli, placé auprès du souverain, a eu une blessure plus sérieuse. Et ce meurtrier aussi, comme tous les autres, ce Passavanti ou Passanante, est un esprit perdu de rêves, de chimères, de prédications internationalistes, un sectaire qui met dans ses déclamations Brutus, Jésus-Christ, Mazaniello, Agésilas Milano, Orsini. Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'au même instant des bombes incendiaires ont éclaté dans diverses villes, notamment à Florence où elles ont fait des victimes. Ces criminelles tentatives ont fait éclater une fois de plus la popularité de la maison de Savoie. Elles ont mis aussi en relief la personnalité sympathique du président du conseil, M. Cairoli, qui a couvert le roi de son corps; mais elles créent une situation difficile qui est déjà évoquée devant le parlement, et c'est peut-être toute la politique de l'Italie qui est en jeu.

CH. DE MAZADE.

CORRESPONDANCE.

Mon cher directeur,

Il m'est échappé deux erreurs dans mon étude sur Boursault, et, bien qu'elles ne touchent pas au fond du sujet, je tiens à les corriger immédiatement.

L'une m'a été signalée par un des maîtres de l'érudition historique, un maître dont la droiture égale la compétence, l'éditeur des *Mémoires* de Saint-Simon, l'auteur de nombreux et excellens travaux sur le XVII[e] siècle, M. A. Chéruel, ancien recteur des académies de Strasbourg et de Poitiers. La lettre qu'il m'a écrite à ce sujet faisant le plus grand honneur à sa loyauté, tous nos lecteurs me sauront gré de la mettre sous leurs yeux. La voici :

« Paris, 18 novembre 1878.

« Monsieur, dans les articles fort intéressans que vous avez publiés sur le poète et romancier Boursault, vous parlez de sa protectrice, la duchesse d'Angoulême, et vous dites qu'elle se nommait d'abord *Françoise de Narbonne.* C'est en effet le nom que l'on trouve dans les anciennes éditions de Saint-Simon. Comme je suis un des coupables de cette erreur, je m'empresse de vous la signaler : le véritable nom est *Françoise de Nargonne.*

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mon respectueux dévoûment.

« A. Chéruel. »

En même temps que je recevais cette loyale communication, une lettre anonyme, — et, chose bien extraordinaire pour un envoi sans signature, — une lettre anonyme singulièrement aimable confirmait le renseignement de M. Chéruel au sujet de Françoise de Nargonne. Mon correspondant inconnu profite de l'occasion pour me donner des indications bibliographiques très précieuses sur le père de Françoise de Nargonne (M. de Mareuil, et non de Montreuil, comme l'écrit Saint-Simon), et son vieux mari le duc d'Angoulême.

La seconde erreur n'est guère plus grave en ce qui concerne le fond du sujet, elle a pourtant plus d'apparence et d'ailleurs j'en suis seul responsable. Je suis tenu en conscience de la réparer au plus tôt. Dans le préambule d'*Artémise et Poliante*, Boursault, expliquant pourquoi le parterre était presque désert à la première représentation de *Britannicus*, écrit simplement ces mots : « Le marquis de Courboyer, qui ce jour-là justifia publiquement qu'il était noble, ayant attiré à son spec-

tacle tout ce que la rue Saint-Denis a de marchands qui se rendent régulièrement à l'Hôtel de Bourgogne pour avoir la première vue de tous les ouvrages qu'on y représente, je me trouvai si à mon aise que... » Avec un esprit ironique et enjoué comme celui de Boursault, j'aurais dû flairer là quelque piège. Je suis d'autant plus inexcusable de m'y être laissé prendre que je m'étais donné à moi-même un avertissement, il y a de cela une dizaine d'années. Voici ce que je retrouve dans mes notes écrites en juin 1868, lorsque je m'occupais de Boursault en Sorbonne, à propos de Molière et de ses contemporains : — « Ne pas prendre au sérieux les paroles de Boursault sur le marquis de Courboyer. C'est une allusion comique à une tragédie du temps. Voir dans les lettres de Gui Patin la lettre à Falconet, en date du 13 décembre 1669. » Comment ai-je pu ne pas me souvenir de cette note? Je pourrais dire qu'à dix années de distance, et quelles années! les mémoires les plus fidèles ont oublié des choses plus importantes; mais je tiens moins à justifier ma faute qu'à la réparer. Bien plus, je veux en tirer un certain profit pour nos lecteurs. Ces indications que j'avais recueillies en 1868, je n'aurais pu en faire usage dans mon récent travail, alors même que je m'en fusse souvenu à propos, tant elles étaient étrangères à mon sujet. L'erreur que j'ai commise me fournira du moins l'occasion de signaler les curieuses pages de Gui Patin. On sait avec quel soin M. Paul Mesnard a donné une édition définitive de Racine dans cette collection des *grands écrivains de la France*, si savamment dirigée par M. Ad. Régnier, si richement publiée par la maison Hachette. A propos de Boursault et de l'exécution capitale du marquis de Courboyer, le scrupuleux érudit s'est contenté de renvoyer au *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, publié par M. Chéruel en 1861, et assurément, pour le sujet qui l'occupait, il n'avait rien de plus à faire. A ceux qui désireraient des informations plus complètes sur le procès et la mort du marquis de Courboyer, je recommande la lettre de Gui Patin. Si le *Journal d'Olivier d'Ormesson* fournit des détails circonstanciés sur le fond de l'affaire, la lettre de Gui Patin en donne de très importans sur les émotions dont Paris fut agité pendant les huit jours qui suivirent la condamnation et précédèrent le supplice. Évidemment, il n'y avait pas là matière à plaisanterie. — Dans l'édition de 1691, la lettre de Gui Patin, la cinq cent troisième du recueil, se trouve au tome III, page 260. Dans l'édition bien plus complète donnée en 1846 par le docteur Réveillé-Parise, elle est la sept cent quatre-vingt-dix-septième et se trouve au tome III, page 720.

Veuillez agréer, etc.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

A MONSIEUR BULOZ, DIRECTEUR DE LA *Revue des Deux Mondes.*

Monsieur,

Le numéro du 1er septembre courant renferme un article de M. Maxime Du Camp, « *le Louvre et les Tuileries pendant la commune,* » qui me fait jouer un rôle odieux et absolument contraire à la vérité.

M. Du Camp paraît ignorer et laisse ignorer à vos lecteurs que, loin d'avoir jamais cherché à me soustraire aux conséquences d'une action judiciaire, je l'avais au contraire provoquée par écrit en offrant de me constituer prisonnier.

M. Du Camp paraît ignorer et laisse encore ignorer à vos lecteurs que trois ans après les événements de la commune, je fus arrêté à mon domicile de Paris que je n'avais point quitté, que je fus détenu préventivement pendant un mois à la prison du Cherche-Midi, et qu'enfin le 1er mai 1874, jour de l'ouverture du salon, comme le fit observer ironiquement l'officier faisant fonction d'avocat général, je comparaissais seul de tous les artistes ayant fait partie de la fédération et de ses délégations devant le 3e conseil de guerre; qu'après une éloquente plaidoirie de M. Albert Liouville, avocat à la cour d'appel, vice-président du conseil municipal de la ville de Paris, qui m'avait prêté le concours de son talent et de sa respectabilité, convaincu qu'il était que mon honneur sortirait sauf de ces débats, je fus condamné, *tous les autres chefs d'accusation écartés*, à six mois de prison pour immixtion dans des fonctions publiques.

Que, transféré à la prison cellulaire de la Santé, j'en suis sorti trois mois après, grâce à la généreuse intervention de trente de mes confrères.

Aujourd'hui que sept années ont passé sur ces douloureux événements, alors que tous les honnêtes gens s'efforcent d'en effacer les traces, M. Du Camp semble vouloir me faire un nouveau procès dans la *Revue des Deux Mondes*.

Atteint dans mon honneur, dans ma considération, je proteste énergiquement devant cette nouvelle accusation et je viens vous donner la preuve que tout ce que M. Maxime Du Camp n'a pas craint d'affirmer sans prendre la peine de faire une instruction sérieuse n'est qu'un mélange d'inexactitudes graves et de faits déjà établis.

C'est ce que je vais faire, non avec des phrases ou des documents apocryphes, mais avec des citations que je le mets au défi de réfuter.

Son réquisitoire contre moi peut se résumer ainsi :

Des trois délégués, l'un n'avait accepté ses fonctions que dans l'intention nettement déterminée de protéger les employés et de sauver les collections. Il n'était pas l'homme qui convenait à la commune, car reculer devant une bassesse indiquait des sentiments d'un civisme peu exalté.

L'autre n'a laissé au Louvre aucun souvenir, il est resté neutre, ni bon ni mauvais.

Il n'en est pas de même de Jules Héreau (bête fauve) qui avait conçu un projet d'une perversité odieuse : livrer le conservatoire du Louvre, composé des plus honnêtes gens du monde, aux suspicions et aux accusations de la commune; l'un de ses collègues l'en empêcha en déclarant qu'il ne tolérerait pas une pareille infamie.

L'accusation est nette : c'est dire que je n'avais accepté les périlleuses fonc-

tions de délégué que pour livrer, moi artiste, à la fois nos admirables collections et les hommes courageux restés à leur poste pour les défendre. L'accusation est odieuse : jugez-en par ces citations que j'emprunte à un écrivain qui ne peut être suspecté de tendresse ou de complaisance à mon égard.

Voici ce qu'écrivait en 1871, trois mois après les événements, dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts,* M. Darcel, ancien sous-conservateur des musées impériaux du Louvre, présentement directeur de la manufacture nationale des Gobelins : « Les trois délégués étaient de caractères différents, *du reste « fort polis tous les trois.*

« M. A. O., méthodique et conciliant, tenait à ce qu'il fût bien entendu que « ses fonctions n'étaient que provisoires et *qu'il ne les avait acceptées ainsi « que ses collègues* qu'à la seule fin d'empêcher les gens de la commune « d'envahir le Louvre; nous n'avons pas cru que les artistes délégués qui ont « remplacé l'administration légale eussent prêté la main à un incendie des « musées. Le hasard a fait que nous en connaissions deux sur trois (M. O. et « M. Héreau), de telle sorte que nous avons pu souvent converser avec eux. « De ces conversations, du soin *qu'ils prenaient pour constater, au moyen de « scellés posés en notre présence, l'état actuel des galeries, du maintien à « leur poste de quelques-uns de nos collègues* que la notoriété n'avait pas « désignés aux destitutions de la commune, nous inférions que : bien que par- « tageant à des degrés divers les opinions de la commune, *ils s'étaient mis là « afin de sauvegarder les musées* contre les coquins qu'elle renfermait et qui « tourbillonnaient autour d'elle. »

Et plus loin, M. Darcel trace de moi ce portrait : « Petit, nerveux, susceptible, plein de lui-même », il ajoute : « Néanmoins *comme il était très honnête homme, il ne voulut prendre en charge les collections qu'après en avoir fait l'inventaire.* »

« Il commença son inventaire par la galerie Lacaze, ce qui était facile, il « changea même deux tableaux de place, et ce changement exécuté par lui a « été respecté; puis il inventoria la salle Henri II et enfin le salon des Sept- « Cheminées, de façon à pouvoir ouvrir ces salles au public. Le même jour, on « apposa les scellés sur les portes des armoires ou réduits où la plupart des « joyaux, des gemmes et des émaux avaient été cachés. Ces réduits étaient « dans le cabinet de M. Barbet de Jouy. »

Dans ce même article, à la page 22 :

« Les délégués Héreau et D... lui firent demander (à M. Barbet de Jouy) « de les recevoir et lui présentèrent une déclaration par laquelle *ils se consti- « tuaient gardiens des scellés en l'absence du personnel révoqué.* M. Barbet « de Jouy fit ajouter à leur acte : qu'ayant pris rendez-vous avec eux pour « reprendre l'opération commencée et interrompue le 16, il resterait dans son « cabinet comme gardien des collections, ce à quoi les délégués consentirent « de bonne grâce. »

M. Darcel raconte alors comment j'ai soutenu M. Barbet de Jouy dans ses revendications, comment, grâce à la résistance des délégués des artistes aux ordres de la commune, les *cachettes ne furent pas ouvertes. Je ne crains pas d'affirmer ici que M. Barbet de Jouy m'a dit depuis et à plusieurs reprises qu'il m'en gardait une éternelle reconnaissance.*

M. Darcel termine ainsi :

« Si nous reproduisons ces lignes, ce n'est pas pour le vain plaisir de nous « répéter, mais afin de prouver à ceux qui nous trouveraient trop indulgents « pour les délégués de la commission *que nous rendions justice à leurs inten-* « *tions,* même à ce moment où nous étions encore évincés par eux de notre « poste au musée. »

M. Maxime Du Camp, qui écrit sept années après la publication de cet article, devait nécessairement en avoir connaissance. Pourquoi n'y a-t-il pas puisé des renseignements? Il avait en outre à sa disposition les déclarations du conservateur, dont le logement était situé rue de l'Université, et dont il n'a pas cité le nom, mais que je ne crains pas de nommer parce que j'ai toujours rendu hommage à sa noble conduite, et d'ailleurs M. Darcel avait lui aussi cité son nom à maintes reprises. Voici comment, dans sa déclaration écrite à l'officier faisant fonction de juge d'instruction, s'exprime M. Barbet de Jouy :

« Le mois dernier, M. Héreau s'est présenté à moi au Louvre; il m'a appris « qu'il était recherché par la justice militaire et m'a demandé mon témoignage. « Je lui ai fait observer que j'aurais à déposer de faits bien graves; *je lui ai* « *rendu justice à lui-même pour les égards et le respect qu'il a toujours eus* « *pour moi et sans lesquels je n'aurais pas pu accomplir le devoir qui m'é-* « *tait tracé.* »

A l'audience, M. Barbet de Jouy a renouvelé cette déposition verbalement, et à une question du président si j'avais demandé une attestation, une grâce quelconque, il a répondu que j'étais trop fier pour cela.

Ces déclarations faites à la justice sous la foi du serment se passent de commentaires, elles sont la seule réponse que je doive faire aux accusations que mon honneur m'oblige à relever. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* peuvent déjà voir que M. Du Camp n'était pas suffisamment renseigné quand il dit que « seul je donnais des ordres, ordres fort incompréhensibles du reste et qui consistaient à mettre les scellés tantôt sur une porte, tantôt sur une autre, quitte à les briser immédiatement après pour les remplacer de suite. »

De quel document digne de foi M. Du Camp peut-il appuyer son appréciation, il se garde bien de le dire.

Quand, à propos de l'arrestation des gardiens par le docteur Pillot, il dit « que les délégués interpellés par un conservateur ne savaient que répondre, » il ignore que cette conversation n'a eu d'autre témoin que M. Barbet de Jouy et moi, il ne peut donc savoir que non seulement j'ai répondu que nous ne dénoncerions pas sa présence, *mais qu'encore je lui ai reproché d'avoir eu un instant ce soupçon;* que notre conduite précédente envers lui témoignait assez en notre faveur; que n'ayant pu *opposer la force à la force,* nous étions cependant prêts à faire tous nos efforts pour que les gardiens fussent rendus à la liberté et pussent reprendre leur service au musée. En effet, sur une réclamation écrite par moi, adressée à la mairie du Ier arrondissement, ces hommes nous furent rendus sains et saufs le lendemain. M. Maxime Du Camp ne dit pas que M. Barbet de Jouy s'excusa d'avoir pu nous soupçonner, et qu'il me donna la main comme il le fit encore le jour où nous quittâmes le Louvre sous sa protection.

Pourquoi M. Maxime Du Camp ne fait-il pas mention de la pièce suivante signée de moi et transcrite par M. Darcel dans son article:

« Je soussigné déclare ne pas vouloir profiter de la liberté qui m'est offerte par M. Barbet de Jouy, je me constitue prisonnier et demande des juges, ma conscience ne me reprochant rien.

Abandonné ici par ceux qui m'y avaient délégué, je crois que mon devoir est de rester et non de fuir; je tiens à la disposition de M. Barbet de Jouy la clef du tiroir où sont déposés les divers papiers concernant notre intervention au Louvre. Je dépose aussi dans ce tiroir un petit revolver dont j'étais porteur.

Mercredi 24 mai, 2 heures du matin. Jules Héreau, artiste peintre. »

Cette déclaration et la conduite de M. de Jouy envers nous proteste assez contre cette insinuation de M. Du Camp que : les deux délégués restés seuls avec lui pour défendre nos collections nationales auraient été capables de jouer un double jeu et de faire appel « *aux incendiaires et aux pillards,* » soit en leur ouvrant les portes du Louvre, soit en jetant « quelque billet ou quelque avis aux fédérés qui passaient. »

L'article de M. Darcel et la déposition de M. Barbet de Jouy suffiraient à me laver des accusations de M. Maxime Du Camp. J'ai le devoir, pour ma famille et mes enfants, d'y ajouter cette lettre écrite par le regretté et éminent sculpteur Paul Cabet à Mme Héreau.

« Madame, à la veille du jugement de M. Héreau, j'aurais voulu pouvoir, afin de vous rassurer, vous faire part de vive voix de l'entretien que j'ai eu avec M. Barbet de Jouy, mais mes occupations m'en ont empêché jusqu'à ce jour.

La déposition de M. Barbet de Jouy devant le conseil de guerre sera certainement d'un grand poids, et je ne doute pas que sur son témoignage, M. Héreau ne soit rendu à la liberté, *puisqu'il a pendant l'insurrection de la commune aidé à préserver nos richesses artistiques et que beaucoup de mal aurait pu être fait sans sa présence au Louvre.*

Soyez assurée, madame, de toute la sympathie des artistes pour votre mari, et quel que soit le verdict du conseil de guerre, *M. Héreau conservera l'estime de tous ceux qui le connaissent.*

Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments respectueux. — Paul Cabet, 28 avril 1874. »

Vos lecteurs, Monsieur, ont maintenant les moyens de discerner la vérité.

Ces tristes débats peuvent se résumer, ainsi que l'avait fait mon honorable défenseur, Me Albert Liouville, devant le conseil de guerre.

« Pour que le Louvre fût sauvé, il a fallu la rencontre de deux éléments rares en ces temps de révolution, mais qui procédaient du même sentiment — l'amour de l'art. Il a fallu un homme courageux comme M. Barbet de Jouy, bien décidé à mourir à son poste comme un soldat, s'il était nécessaire, il a fallu en outre un homme ou des hommes assez forts de leur conscience pour faire au péril de leur vie ce que peu d'hommes leur enviaient à ce moment: coopérer à sauver nos collections nationales, et en vue de quelle récompense? Eh bien, cette bonne fortune, le Louvre l'aura eue; les deux éléments se sont trouvés réunis, la flamme a respecté le musée, aucune salle n'a été souillée par le contact des incendiaires; pas un seul n'a pénétré dans ce sanctuaire de l'art, et on a pu dire ensuite: « Les « différentes collections du Louvre ont reparu dans leur intégralité antérieure

« sans que la plus légère atteinte ait été portée même à la plus minime des « choses que l'État y possède. »

Je n'ajouterai rien à ces paroles de mon éloquent défenseur.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments de considération.

JULES HÉREAU.

La réclamation de M. Jules Héreau, ancien délégué de la commune aux musées nationaux, prouve simplement que ses souvenirs ne concordent pas avec ceux qu'a laissés son passage au Louvre. Il me sera facile de le démontrer dans une réponse que la *Revue* publiera le 15 décembre.

MAXIME DU CAMP

ESSAIS ET NOTICES.

Mémoires et Lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758), publiés par M. Frédéric Masson; Plon, 1878.

Voilà deux volumes qui pourraient bien renouveler du tout au tout telle partie consacrée de l'histoire du XVIIIe siècle. En tout cas, ils modifieront singulièrement l'idée que la plupart de nos historiens nous ont donnée du cardinal de Bernis. Ils permettront de disculper un galant homme des accusations ridicules qui pesaient sur sa mémoire. Ils permettront de rendre enfin la justice qui lui est due à un ministre dont le patriotisme fut sincère et le rôle politique, non pas à dire vrai plus considérable, mais au moins plus raisonnable et mieux joué qu'on ne pense. C'est ce que le savant éditeur, M. Frédéric Masson, a très bien montré dans une copieuse introduction qui est un excellent morceau de critique historique. Et l'on fera bien de retenir ses propres paroles sur cette alliance autrichienne de 1756, reprochée presque unanimement à Bernis, comme le plus éclatant abandon des traditions éprouvées du grand règne. « Cette alliance n'était pas seulement utile, elle était la seule que la France pût conclure. Elle aurait dû la saisir, même au cas où elle ne lui eût rien rapporté, et c'était ce que Bernis avait fait le 1er mai 1756. Elle devait s'en servir au mieux de ses intérêts et c'est ce que fit Bernis le 1er mai 1757. »

Nous n'avons pas grand goût pour les « nouveautés » en histoire. D'une manière générale, il est toujours plus prudent et plus sûr de chercher la justification des opinions reçues que de proposer des doutes et des contradictions. Il y a presque toujours une raison secrète aux opinions reçues, et c'est en histoire surtout qu'il faut se défier du paradoxe. Mais ici, pour beaucoup de raisons, toutes claires comme le jour,

c'est bien la tradition de nos historiens qui a tort. Il serait assez difficile en effet de montrer par où l'alliance autrichienne était boiteuse, comme il serait assez difficile de montrer l'intérêt que pouvait avoir la France à favoriser l'intrusion de la Prusse dans le système de l'équilibre européen. Et puis il est temps de cesser d'écrire l'histoire du XVIIIe siècle sur la parole unique et sur le témoignage, devenu pour ainsi dire sacro-saint, du fondateur de la grandeur prussienne. Grand dans la guerre, grand dans la politique, le grand Frédéric fut très grand encore dans l'art de mentir avec fruit. Nous l'avons trop et trop souvent oublié. Les lecteurs de la *Revue* (1) connaissent l'histoire de ce prétendu billet de Marie-Thérèse à Mme de Pompadour où la fière impératrice aurait qualifié de « cousine » et de « bonne amie » la demoiselle Antoinette Poisson, femme Le Normand d'Etioles et marquise de Pompadour. M. Masson suggère l'hypothèse que Frédéric aurait bien pu inventer sinon le billet, au moins la légende, pour faire pendant au billet plus que poli qu'il avait lui-même adressé jadis à la duchesse de Châteauroux. Et de fait c'est bien ainsi que ce grand homme « *fertile en ruses* » écrivait l'histoire. On sait d'ailleurs qu'il avait gagé un peu partout des courtisans de toute sorte, adorateurs nés du succès et de la force, éminemment propres à démontrer aux hommes qu'on a toujours tort quand on tombe et qu'un vainqueur a toujours raison. Il recrutait les grands écrivains comme son père, le même dont l'une des dernières paroles fut pour faire dire au cardinal de Fleury « *qu'il mourait bon Français,* » recrutait les grands grenadiers. Seulement le père ne savait qu'admirer ses grenadiers, le fils savait également jouer de ses écrivains et de ses grenadiers.

Que l'on admire donc autant que l'on voudra le vainqueur de Rosbach et le vaincu de Kollin, l'un des plus grands hommes de guerre de tous les temps, l'un des plus profonds politiques, et, si l'on y tient, le premier des rois philosophes; c'est le strict devoir de l'histoire impartiale. Mais que l'on se mette en défiance de l'historien, et que l'on applique à son témoignage les règles élémentaires qu'une saine critique doit appliquer au témoignage d'un intéressé, d'une partie au débat. Encore quelques efforts, encore quelques publications du genre de celle de M. Masson et ce vœu se réalisera. F. B.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1877.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

le
ne
ce
o-
cle
o-
re,
ns
Les
de
na-
tte
ur.
ter
lus
ux.
vait
rti-
m-
on
nds
bles
an-
vait
cri-

bach
tous
pre-
par-
l'on
ique
ébat.
celle